


U d' / of Ottawa



39003001388916

Œuvres de Claude Peyrot



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



Monument CLAUDE PEYROT, par J. MALET

(Vue d'ensemble)



Monument **CLAUDE PEYROT**, par J. MALET

(Buste et Médallons)

POÉSIES ROUERGATES

DE

Claude Peyrot

prieur de Pradinaç,

SUIVIES D'UN CHOIX DE SES POÉSIES FRANÇAISES.

Edition critique avec introduction et glossaire

PAR

LÉOPOLD CONSTANS,

Majoral du Félibrige,

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille,

précédée d'une notice biographique et littéraire

PAR

JULES ARTIÈRES.



MILLAU

ARTIÈRES & J. MAURY

boulevard de l'Ayrolle,

AVIGNON

VEUVE ROUMANILLE

17, rue St-Agricol

1909



PC
3473
.R.178 P4
170Y

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



INTRODUCTION

NOTICE
BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR
CLAUDE PEYROT

Les précédents éditeurs des œuvres de Claude Peyrot n'ont donné sur la vie et l'œuvre de notre poète rouergat que des renseignements tout à fait incomplets. Aussi, nous a-t-il paru que ce serait faire œuvre utile d'étudier la vie, si peu connue, de notre poète et de rechercher les divers jugements qui ont été portés sur son œuvre. Le succès a couronné nos recherches et il va nous être possible de faire revivre sous des traits exacts et assez complets la sympathique figure, pleine de finesse, de simplicité et de bonhomie, du poète qui a si bien incarné et traduit le caractère rouergat ; qui a décrit avec tant de vérité les durs travaux et les délassements des habitants de nos campagnes ; qui a enfin le mérite, la gloire même « d'avoir « depuis longtemps occupé les veillées des fermes et des « chaumières et amusé plusieurs générations d'âmes simples, « sans en corrompre jamais aucune. » (1)

*
* *

(1) Discours de M. le Président de la Société des Lettres, septembre 1905.

I

AVANT LES GÉORGIQUES

PEYROT Jean-Claude, fils de Claude Peyrot « bourgeois », et de Claudine Matheron (1), naquit à Millau le 3 septembre 1709 et fut baptisé le 28 du même mois ; Pierre Galibert, « travailleur », fut son parrain.

Les Peyrot, auteurs de notre poète patois, étaient originaires du Gévaudan (2). Au commencement du xvii^e siècle (3), ils vinrent se fixer à Millau où ils furent longtemps marchands. Ils ne tardèrent pas à acquérir une grande notoriété dans notre ville. En effet, entre 1662 et 1757, c'est-à-dire dans l'espace d'un siècle, ils occupèrent 29 fois la charge consulaire à Millau.

La famille Peyrot (4) se subdivisa en plusieurs branches : Peyrot-Matheron, la famille de notre poète (5) ; Peyrot-Canron ; Peyrot-Restaurand ; Peyrot-Courtines ; Peyrot de Gouzounès et Peyrot de Vailhauzy ; ces derniers étaient seigneurs de Lugagnac.

Dans ses *Documents historiques et généalogiques sur les*

1. Les noms de Peyrot et de Matheron sont très anciens à Millau. Sur un rôle d'imposition de 1309 figure un Peyrot, qui exerçait la profession de *sabatia*, cordonnier. Quant aux Matheron, ils habitaient, au xv^e siècle, la rue Neuuz-Haute, qui porta pendant plus de deux cents ans le nom de *Rue des Matherons*.

2. *Hist. de N.-D. de l'Espinasse*, 281.

3. Aucun Peyrot ne figure sur le cadastre de la commune de Millau en 1632 ; mais plusieurs figurent sur les suivants : 1653, 1662, 1668, etc.

4. Jean Peyrot fut curé de Millau de 1715 à 1726 ; Antoine Peyrot, de la branche des Restaurand, après avoir été prier de Peyre, fut aussi curé de Millau de 1746 à 1757.

Les Peyrot possédèrent plusieurs domaines dans la Commune de Millau.

5. Une note insérée sur un ancien compois de la commune de Millau nous apprend que le mariage de Claude Peyrot avec M^{lle} Matheron eut lieu, vers la fin de 1708, à Nant, contrat reçu par M^{es} Bertays et Bruguière.

familles du Rouergue, de Barrau dit : « Il existe à Nant des rejetons de la famille Peyrot ».

Ces rejetons étaient : Jean-Alexandre Peyrot, marié avec Françoise Agussol, décédé en 1859, à l'âge de 96 ans, laissant pour enfants : 1° Alexandre, instituteur ; 2° Justin, professeur de musique à Belmont ; 3° Marie, institutrice ; 4° Antoine-Félix, receveur particulier des Contributions Indirectes à Angoulême, décédé en mai 1896.

Ce dernier n'a laissé qu'un fils, Inspecteur des Contributions Indirectes de la H^{te}-Vienne, de qui nous tenons les détails qui précèdent et qui paraît être aujourd'hui le seul rejeton de la famille autrefois si nombreuse des Peyrot. Il a une fillè mariée au capitaine Létourmy, professeur à l'Ecole d'Artillerie et du Génie à Fontainebleau.

La mère de Claude Peyrot, étant d'une constitution délicate, fut obligée de recourir à une nourrice, et le hasard voulut que la femme choisie pour cette fonction possédât un caractère des plus enjoués, ce qui a fait supposer que le jeune enfant tenait de celle-ci la verve de gaité et de bonne humeur à laquelle il dut presque tous les beaux vers qu'il composa. Chanson, imprimeur à Millau, auteur d'un *Eloge historique, civil et littéraire* de notre poète (1812), rapporte que la nourrice n'avait, lorsqu'elle voulait tarir les pleurs et calmer l'irritation de son nourrisson, qu'à moduler un air quelconque, et, à l'instant, les larmes cessaient de couler et les gémissements étaient suspendus. Chanson conclut de ce fait que l'instinct de la musique, pour laquelle Peyrot fut toujours passionné, s'était développé en lui dès la plus tendre enfance (1).

Chanson rapporte encore, sur la jeunesse de Claude Peyrot, le trait suivant :

Jeune encore, il rencontra un jour une pauvre femme, portant un enfant sur ses bras et qui demandait l'aumône. Emu de pitié, notre jeune homme tira de sa poche une

1. H. Affre, *Biographie Aveyronnaise*.

pièce de « six sous », qu'un de ses oncles lui avait donnée la veille, et la remit à la malheureuse.

Cet acte de charité, qui peignait déjà le caractère de Peyrot, fit verser de douces larmes à l'auteur de ses jours. Celui-ci l'embrassa tendrement et lui dit, en le serrant dans ses bras : « Je te sais bon gré, mon fils, d'avoir fait de
« ton peu d'argent un usage aussi noble. Souviens-toi
« qu'un bienfait n'est jamais perdu. Tu viens de disposer
« de tes six sous en faisant une bonne œuvre ; je t'en
« rends vingt-quatre et je ne crois pas encore assez payer
« ton zèle pour l'humanité souffrante ».

Après de bonnes études commencées à Millau, chez les Carmes, et continuées à Toulouse, chez les Jésuites, Claude Peyrot étudia le droit, qu'il poussa jusqu'à la *licence*. Ce ne fut, paraît-il, qu'après avoir obtenu ce grade, qu'il entra au séminaire de Toulouse. Le titre clérical lui fut constitué par son père le 14 mai 1735 (1). Il fut ordonné prêtre le 22 décembre 1736 (2).

Son amour pour la poésie et pour l'agriculture se révéla de bonne heure en lui. S'entretenant un jour des charmes de la vie champêtre avec son professeur de rhétorique, celui-ci lui dit : « Je vous conseille de méditer au plus
« tôt les œuvres d'Hésiode : peut-être deviendrez-vous,
« dans la suite, le chantre du peuple pasteur ». Cette prédiction devait s'accomplir (3).

Quelque temps après que Claude Peyrot eut fini son séminaire et célébré sa première messe, il fut nommé prébendier dans l'abbaye de Saint-Sernin, à Toulouse, où il demeura près de 20 ans. Cette ville fut de tout temps célèbre par son amour pour les beaux-arts. Doué de dispositions naturelles pour la poésie et la musique, Peyrot s'y adonna avec ardeur (3). Quatre sonnets en l'honneur de la Vierge obtinrent deux prix à l'Académie des Jeux

1. H. Affre, *Biographie Aveyronnaise*.

2. Archives départementales, G. 273.

3. De Gaujal. — *Elog. bist.*

Floraux de Toulouse. Cette même Société littéraire couronna plusieurs autres pièces de notre auteur, telles que : *le Combat pastoral*, sur ces paroles : *Instruire et Amuser*, un poème sur le *Commerce* et une églogue ayant pour titre : *l'Esprit de contradiction*. *Le Combat pastoral* fut aussi honoré d'un second prix, en 1752, par les Jeux Floraux établis à Rodez (1).

Le 24 août 1748, Jean-Claude Peyrot fut nommé prieur de Pradinas (2), en remplacement de Jean Peyrot de Courtines, son oncle, qui résigna ce bénéfice en sa faveur (3).

Ce fut dans cette humble retraite champêtre, que, jouissant du calme de la nature, loin des tourbillons du monde, il se livra, plus que jamais, aux charmes de la poésie et de la musique.

« Relégué au village par ses fonctions ecclésiastiques, dit M. de Gaujal, obligé de parler aux paysans leur idiome, il se mit à s'exercer en vers dans cette langue vulgaire ; et, soit que l'aspect et le séjour des champs l'inspirassent plus heureusement à Pradinas, soit qu'il maniât plus facilement le *roman*, moins rebelle à la poésie que le français, soit enfin que son heure fût venue, il se trouva poète.

« La musique, qui est une autre poésie, occupait aussi ses loisirs, et il ne se bornait pas à la cultiver par lui-même : de ses villageois il fit des musiciens. Ses amis qui

1. H. Affre. *Biographies Aveyronnaises*.

2. Chef-lieu de commune du canton de Sauveterre, arrondissement de Rodez. Cette paroisse était, paraît-il, fort pauvre. Voici la réponse que faisait, en 1771, le prieur Alexandre Peyrot au questionnaire adressé par l'Evêque de Rodez à tous ses curés et prieurs :

« Les pauvres, qui sont quasi en aussi grand nombre que les habitants, n'ont d'autre soulagement que celui que leur donne le seigneur de la paroisse et le prieur . . . Peu de pauvres invalides qui n'aient quelque petite ressource ; mais la moitié des paroissiens auraient besoin d'être soulagés pour vivre . . . Le plus riche paysan de Pradinas recueille à peine une fois dans les 10 ans l'entière provision du blé qu'il lui faut . . . Il serait à souhaiter qu'on semât du *sparset* qui fait un très bon fourrage, mais qu'on ne connaît guère encore que du côté de Millau ».

3. Arch. dép. G. 277. — *Bénéfices du Rouergue*.

allaient le visiter s'émerveillaient de son succès. Il donnait aux cérémonies religieuses, dans son prieuré rural, beaucoup d'éclat et de solennité, et l'évêque de Rodez, Charles de Grimaldi, dans l'une de ses tournées pastorales, ne revenait pas de sa surprise de trouver, dans une église de village, des messes en musique et des motets.

« En échange des leçons de chant qu'il donnait aux paysans de Pradinas, leur prieur apprenait d'eux tout ce qu'ils pouvaient lui enseigner d'agriculture : il y joignait ses observations, et c'était là encore une de ses occupations favorites (1) ».

Après avoir passé dix-sept ans à Pradinas, Peyrot résigna ses fonctions en faveur de son frère Alexandre, le 22 décembre 1765 (2).

Il se retira alors à Millau où il fut admis dans la communauté des prêtres obituaires de Notre-Dame (12 avril 1766) (3), dont il fit partie jusqu'à la Révolution.

Depuis 1726, Claude Peyrot était titulaire de la chapellenie Saint-Nicolas, bénéfice n'obligeant pas à la résidence, et jouissait à ce titre d'un pré situé au bout du Pont Vieux.



II

LES GÉORGIQUES

Les goûts littéraires et agricoles de l'ancien Prieur de Pradinas établirent bientôt une vive sympathie entre lui et

1. De Gaujal. — *Eloge historique*.

2. Archives départementales, G 283. — *Bénéfices du Rouergue*.

3. Collation d'une des places autrefois monacales de N.-D. de l'Espinasse à M^e J.-C. Peyrot-Matberon. — Archives départementales, G. 284.

M. Despradels (1), « Pour ce dernier surtout, si jaloux de faire chérir l'agriculture, dont il faisait ses délices, c'était, dit M. de Gaujal, la plus heureuse rencontre que celle d'un poète qui pouvait chanter, dans la langue maternelle des agriculteurs, leurs travaux et leurs délassements, leurs mœurs et leurs plaisirs. Saint-Lambert avait lutté contre Thomson, en 1769, et s'était montré poète ; Delille, par sa *Traduction des Géorgiques*, qui parut la même année, avait acquis le nom de Virgile français. Despradels sollicita vivement son ami de chanter, à son tour, les Saisons et les Géorgiques en patois.

« Cette invitation produisit d'abord un seul chant, *Lo Primo* (Le Printemps), lequel naturellement fut adressé à M. Despradels, ami de l'agriculture, et qui commence par reconnaître que c'est lui qui avait donné à l'auteur l'idée de chanter les saisons. Mais Peyrot, regardant cette entreprise comme au-dessus de ses forces, s'était borné au Printemps. Cependant l'évêque de Rodez, (Jérôme Champion de Cicé), étant venu à Millau, l'accueillit de la manière la plus flatteuse, l'engagea à compléter son ouvrage et en agréa la

1. Despradels d'Allaret (Jean), était né à Millau en 1728. Doué d'un goût très prononcé pour l'agriculture, il s'adonna à l'étude de cette science, s'instruisit sur beaucoup de points pratiques auprès des fermiers, ses voisins, et s'efforça ensuite d'appliquer les connaissances acquises sur son domaine de la Rode, près Millau. C'est à lui que le pays fut redevable de l'introduction du sainfoin. Il fut aussi le premier à essayer la culture du trèfle sur une propriété qu'il possédait à St-Jean-du-Bruel ; il en avait fait venir la graine d'Alsace. Enfin, la culture de la pomme de terre, encore si peu connue, prit de l'extension grâce à lui, et il n'épargna rien pour faire tomber le préjugé qui s'opposait à l'usage de ce précieux tubercule pour l'alimentation du peuple.

L'expédient qu'il imagina fut de donner aux principaux habitants de Millau un repas somptueux, où il annonça qu'on mangerait de la pomme de terre. On en servit effectivement de plusieurs sortes ; et, grâce à l'habileté des cuisiniers, il fut décidé que c'était un mets friand. Cette décision eut du retentissement ; elle fut proclamée dans les campagnes environnantes ; les paysans et les valets de ferme eurent honte d'être plus difficiles que les Lucullus de la ville et, bien que la pomme de terre ne reçût pas pour eux le même apprêt que dans un festin, ils s'accoutumèrent à la trouver bonne ou, du moins, à s'en contenter.

DE GAUJAL, IV. — H. A., *Biographies Aveyronnaises*.

dédicace. C'est à ces encouragements que l'on doit les *Géorgiques patoises*, qui sans cette circonstance, n'auraient peut-être pas été achevées ».

Les *Géorgiques patoises* parurent en 1781 et obtinrent plus d'attention qu'elles ne semblaient devoir en attirer. Le *Mercur de France* ne dédaigna pas de s'en occuper. Toutefois, en sa qualité de bel esprit parisien, dit L. de Santi (1), le critique du *Mercur* ne crut pas devoir laisser passer l'occasion de donner une petite leçon de bon goût à un curé de province, et c'est d'une plume légèrement dédaigneuse qu'il laissa tomber, dans le numéro du 9 juin 1782, l'admonestation suivante :

« Le défaut de M. de Pradinas est de s'appesantir un peu trop sur les petits objets et de trop développer ce qui ne doit être qu'indiqué. Ce défaut est celui des Allemands et des Anglais. . . ». Mais, plus bas, il ajoute : « Les semailles, la taille des arbres, leurs maladies, les vendanges, la moisson, tout cela y est dépeint avec une vérité, un naturel, une naïveté même qui ne peut appartenir qu'à un homme qui est, comme lui, sur les lieux, et qui calque, pour ainsi dire, à la vitre les grâces de son modèle. Il y a surtout, dans son quatrième chant, une description de l'hiver pleine d'imagination et que nous citerions en entier si le poème n'était pas écrit dans une langue inintelligible à la plus grande partie de nos lecteurs (2) ».

— « Eh bien, oui, répondrons-nous avec L. de Santi : ce qui fait le charme exquis de la poésie de Peyrot, c'est sa grâce et sa naïveté d'homme des champs ; s'il a calqué à la vitre — ce qui n'est assurément pas aussi facile que semblait le croire le *Mercur*, — il l'a fait avec un sentiment délicieux de son sujet, avec une élégance suprême de son crayon, avec une richesse et un bonheur prodigieux d'expression ».

1. Etude sur Peyrot.

2. Ces éloges et ces critiques inspirèrent à Peyrot une pièce française, écrite sur un ton badin, que nous publions dans la présente édition.

« On s'occupa des *Géorgiques patoises* à Versailles comme à Paris. Le Chevalier de Rebourguil (1) adressa à Peyrot une épître charmante imprimée en tête du poème. MONSIEUR, depuis Louis XVIII, ayant appris l'existence de ce poème par son ancien sous-précepteur, qui était des environs de Millau (2), se le fit expliquer et l'apprécia. D'un autre côté, le capucin Venance (3), connu par sa *Quête du blé*, écrite en prose et en vers, en 1786, célébra le mérite des *Géorgiques patoises* dans une autre épître adressée à leur auteur. Elles ont eu les honneurs d'une traduction en vers français et en vers latins. Mais le succès le plus populaire et le plus flatteur peut-être est celui que Peyrot a obtenu dans son pays, où il n'est pas un seul propriétaire-cultivateur ayant quelques moments à donner à la lecture, qui ne le cite, qui n'en sache quelques morceaux par cœur.

« Ainsi, ajoute de Gaujal, étudié par un prince destiné à régner, chanté par des poètes, loué par le journal le plus répandu de cette époque, réimprimé tous les dix ans, appris par cœur par ses compatriotes et traduit dans la langue littéraire de l'Europe, aucun succès, aucun hommage ne lui a manqué : le succès fut même d'autant plus étonnant que c'est à l'âge de 70 ans que l'auteur achevait son poème.

1. Mestre de camp de Cavalerie et lieutenant des Gardes du Corps du Comte d'Artois. — Le Chevalier Falgayrettes de Rebourguil était né à Millau en 1740. Il entra fort jeune aux Mousquetaires et se distingua parmi ses camarades par sa conversation brillante, ses manières aimables et une foule de poésies fugitives recueillies dans les publications périodiques de l'époque. Emigré pendant la Révolution, il rentra en France en 1814, servit comme commandant d'escadron des Gardes du Corps et se retira lieutenant-général et Grand Croix de l'ordre de Saint-Louis. H. A., *Biog. Aveyr.*

« Le Chevalier de Rebourguil, dit L. de Santi, était un bel esprit dans le goût du jour. Retenu par les devoirs de sa charge auprès du comte d'Artois, à Paris, fréquentant les poètes à la mode et se piquant lui-même de poésie, il ne dédaignait pas de correspondre avec le curé de Pradinas ».

2. L'abbé de Mostuéjols, alors premier Aumônier de Madame.

3. Il était de Carcassonne et s'appelait Dougados. Nous donnerons plus loin sur lui quelques détails biographiques.

« Sans doute, fait remarquer le même auteur, à force de naïveté, Peyrot est quelquefois trivial ; il y a chez lui des fautes de goût à reprendre ; il n'a pas su se débarrasser de ce cortège mythologique, consacré, il est vrai, par les anciens dans leurs poésies, mais doublement déplacé, ridicule même, dans un poème didactique écrit en patois. Mais l'expression du chantre patois des *Géorgiques* est habituellement pittoresque ; son style est constamment énergique ; ses vers pleins d'harmonie et souvent d'harmonie imitative ; ses tableaux, tantôt frais et gracieux, tantôt sombres et terribles comme les objets qu'ils représentent, mais toujours d'une vérité frappante ; enfin, ses préceptes, fondés sur l'expérience et une théorie éclairée, sont d'une évidente utilité. Ce sont ces divers genres de mérite qui portèrent bientôt ce poème hors des limites de l'idiome dans lequel il était écrit (1) ».

Dans ses *Lettres sur la poésie patoise*, M. Daudé de Lavalette émet un jugement identique :

« Le chantre des *Quatre Saisons*, dit-il, fait un grand usage de la mythologie païenne. C'est là un défaut dans l'œuvre de Peyrot. Il est vrai qu'alors on n'avait pas encore protesté, au nom du *génie du christianisme*, contre cette bizarre alliance de la théogonie païenne et de la littérature des peuples chrétiens. Dans ses innovations mythologiques, Peyrot ne faisait que payer un tribut aux habitudes littéraires de son siècle.

« Le mérite des *Saisons patoises* est dans une foule de petits détails d'une simplicité charmante, dans ces petits tableaux où l'expression relève, par son harmonie où sa poésie naïveté, les objets les plus vulgaires ; il est partout où ne sont pas les personnifications et les divinités mythologiques ».

« On doit, dit de son côté notre compatriote A. Caban-

1. De Gaujal.

tous, avocat (1), ramener à trois qualités éminentes ce qui distingue le poème des *Quatre Saisons* ; originalité dans la peinture des mœurs et des usages du Rouergue, élégance et précision dans la forme. La versification en est pure ; elle annonce que l'auteur possédait, à un haut degré, le don de l'harmonie. L'expression des sentiments s'y dégage avec tout le mouvement de la verve et se revêt parfois de beaucoup d'éclat et de coloris. Ce genre étant essentiellement descriptif entraînerait bientôt une froide monotonie ; aussi l'auteur a su rompre et briser à propos son sujet par des épisodes remplis d'enjouement et toujours ménagés avec art. . . .

« Le *Printemps* arrive le premier et le chant qui l'embrasse est sans contredit le plus riche. L'auteur a voulu expliquer plus loin que le droit d'aînesse aurait appartenu à l'automne, d'après les traditions bibliques ; mais il a débuté par la saison des fleurs, dont un usage plus logique a de tout temps fait précéder les autres. . . . (2). Parmi les descriptions et les images présentées avec tant de bonheur, à l'aide de ces diminutifs qui rendent notre idiome si souple et si harmonieux, on peut citer dans ce chant les deux passages consacrés aux caves de Roquefort et, surtout, aux Cascades de Creissels. On y remarque aussi quelques vers sur la *bregouso Cngleterro*, tout chauds d'un patriotisme qui revient clôturer le poème.

L'*Été* s'ouvre, avec le deuxième chant, par des tirades vraiment olympiennes ; et pourtant ce chant n'est pas aussi soutenu que celui qui précède. On peut dire qu'il est moins l'exposé des travaux rustiques, alors si multipliés, qu'une sorte de cadre où viennent se grouper assez brusquement des éloges prodigués à plusieurs magistrats. Celui du vertueux Louis xvi est à la tête ; sa place était naturellement marquée par la protection qu'il accordait à l'agriculture.

1. *Echo de la Dourbie*, 1841.

2. La petite flatterie décernée à Voltaire dès les premiers vers n'est qu'un hommage alors obligé ; du reste il est restreint à Voltaire poète.

Cependant on retrouve dans ce chant quelques tableaux de bonheur champêtre : le repas des faneurs, la sieste méridienne, les joies du grenier qui s'affaisse, enfin la fête de la moisson, *lo soulenco*, que le poète compare aux antiques fêtes de Cérès.

« Le troisième chant, *l'Automne*, offre à cette revue de l'économie rurale le tableau animé des vendanges, et la charmante naïveté patoise éclate ici vivement dans quelques anecdotes pleines d'esprit. Tout cela se trouve accompagné de préceptes d'une douce morale : la charité est recommandée aux riches et la foi résignée aux pauvres. La vieille assimilation de la vie de l'homme avec les quatre saisons s'y retrouve dans un passage tout empreint d'une suave mélancolie.

« Le quatrième chant offre une magnifique description du palais de *l'Hiver*. On ne peint pas avec plus d'imagination. La saison des frimas est le beau moment des conteurs accroupis sous l'âtre domestique ; aussi l'on voit se dérouler ici, sous d'ingénieux épisodes, tout le bagage ordinaire du merveilleux, tels que revenants, voisins ou voisines plus ou moins sorciers... ; puis surviennent les folies du carnaval, la promesse de mariage, la paille rompue, les noces bruyantes. Ce chant fournit des détails sur la cueillette des amandes, sur la chasse, sur les petits travaux qu'on peut faire dans les temps les plus rigoureux, etc.

« En résumé, les *Géorgiques patoises*, dédiées par l'auteur aux amis de l'agriculture, ont bien mérité de cet art indispensable, en mettant son enseignement à la portée des habitants des campagnes. A un point de vue plus élevé, ce livre est précieux comme un des derniers hommages poétiques rendus à l'idiome que nos pères ont officiellement parlé pendant plus de cinq siècles, et dont les monuments qui en ont consacré la richesse sont recherchés et propagés de nos jours avec une émulation si digne d'éloges. A tous ces titres, la ville de Millau doit honneur et reconnaissance à la mémoire d'un de ses fils qui a si bien chanté son noble pays ! ».

III.

APRÈS LES GÉORGIQUES

On sait que les idées nouvelles de 1789, qui ne permettaient point de prévoir encore les excès de 1793, furent généreusement acceptées, à Millau comme ailleurs, — peut-être même plus qu'ailleurs, (1) — avec enthousiasme et confiance. On peut lire, dans les registres des Délibérations Communales (2), de nombreux et intéressants détails relatifs au mouvement de 1789 à Millau, mouvement auquel furent spécialement mêlés MM. de Bonald, maire de Millau ; de Grandsaigne, ancien mousquetaire ; l'abbé Duchêne, conducteur de Notre-Dame ; Richard, procureur du Roi au Bailliage ; Dufour, lieutenant du Maire ; Descuret, avocat, 1^{er} consul ; Despradels d'Allaret ; Lafajolle de Combettes ; d'Artis ; de Bourzès ; de Sambucy ; Bonhomme ; etc.

« C'est, — dit l'auteur de *Débuts de la Révolution dans le Rouergue*, — c'est dans ce milieu éclairé et libéral, dont son caractère religieux, son talent poétique et sa philosophie joviale lui avaient ouvert les portes, que vécut le Prieur de Pradinas.

Il se lia particulièrement avec M. de Bonald, auquel il adressa deux jolis compliments en vers, l'un en 1789 pour le féliciter de sa gestion administrative, l'autre en 1790, *lo colo des trobolhodous*, pour le prier de conserver le chaperon ; car, lui dit-il,

Sobèn prou

Que, s'estimàs l'ounèste ome senhou,

Mespresàs pas noun plus lou brabe ome que lauro.

1. « Le Rouergue fut à l'avant-garde du mouvement de 1789. Toute une noblesse jeune, vaillante, enthousiaste, amie des lettres et des arts, mêlant à ses plaisirs des rêves de fraternité et des projets de réformes sociales, s'y agitait et remuait imprudemment le levain des libertés populaires, dans lesquelles elle devait sombrer ». (L. de S., *Débuts de la Révol. dans le Rouergue*).

2. Nous avons rapporté ces détails tout au long dans les *Annales de Millau*.

« Mais c'est surtout dans les familles de Gualy et de Sambucy qu'il trouva l'accueil le plus cordial. Aussi sa reconnaissance envers ses généreux amis se traduisit-elle maintes fois par de gracieux envois poétiques.

« Tantôt c'est un compliment de jour de l'an à M. de Gualy ; tantôt une louange délicate à M^{me} de Gualy, qui vient d'être nommée à l'abbaye royale du Monastier, entre Mende et Rodez, *Coumplimen del bossibiò de los Òumièiros o modamo de Golì* ; tantôt un épithalame à l'occasion du mariage de M. de St-Rome, *Predicciùs de lo muso del Segolà sul moriache de Moussu de Sont-Roumo, fil de Moussu de Golì* ; tantôt enfin un dialogue entre la muse du Rouergue et le poète sur le mariage de M. de Sambucy de Sorgues avec M^{lle} de Vailhausy (1), *Dialogue entre lo muso rouèrgasso et soun mèstre, sul moriache de Moussu de Sorgos*.

« De cette société aimable, mais un peu frondeuse, Peyrot prit les goûts, les tendances et les idées à la mode.

« Saluant comme une heure bénie l'aurore de la liberté, il s'écrie :

Aro dounc te tenèn, oimaplo Libèrtat
Que to souben, en grond'poumpo onounsado,
Noun porestiòs que de glissado.
.....
Solut, aubre puissent, dount los bèlos rocinos
Del lac de Coroun sou besinos,
Et dount lou bounet rouje es prèsque de nibèl
Ombé los planetos del Cèl !
.....

E milo gorgolhols fòu sons cèssò en corus,
Del fomis Ça ira rounflà lous iatus.

(*Coumplimen d'un fronc patrioto o l'aubre de lo Libèrtat*).

« Peyrot, d'ailleurs, ne puisa pas uniquement ses inspi-

1. Fille de Jean-François Peyrot de Vailhausy, baron de Brousse, seigneur de Vailhausy et de Lugagnac.

rations dans le cercle aristocratique du Rouergue. Il était lui-même de race gauloise, ne dédaignant pas la grosse gâité de la table, les joyeux propos de bons compagnons et même ces grasses plaisanteries dont, depuis Rabelais jusqu'aux contes de Lafontaine, les moines et les capucins ont défrayé la poésie légère.

« Ses amis Molinier (1) et Fages, son frère, son cousin le curé de Millau, prébendier de l'église Saint-Sernin, et quelques aimables Bénédictins formaient avec lui un cénacle dans lequel semble avoir fleuri la *sisette*, ce jeu aimé de nos aïeux, et où Bacchus, Comus et Momus étaient également honorés.

« C'est de ce cénacle que sortirent les poésies légères de Peyrot, son *Homicide Imaginaire*, poème tragi-comique à l'imitation du Lutrín, qu'il composa à la prière de ses amis les Bénédictins et qui respire autant de gaieté que d'élégance, son *Compliment de condoléance au Curé de Millau condamné à la diète par son médecin*, sa *Requête de la sisette à Comus*, qu'il dédia au docteur Molinier, sa *Mort de Froncesou*, et enfin certains badinages assez irrévérencieux, comme le *Nouveau Basson* et la *vraie Hippocrène*.

« De ces deux pièces, la matière est délicate, surtout venant d'un prêtre. Mais nos aïeux n'avaient pas nos scrupules en matière de gâité, et le Prieur de Pradinas a traité ces sujets scabreux d'une plume assez légère pour qu'on lui pardonne ces infractions à l'austérité professionnelle ».

Peyrot, toutefois, n'employa pas uniquement ses loisirs à écrire des pièces légères et n'eut pas seulement pour amis

1. Le docteur Molinier-Sapientis fut une des victimes de la Révolution à Millau. Le 17 août 1792, vers 9 h. du soir, ainsi que nous l'avons rapporté dans les *Annales de Millau*, une foule de séditieux se portent à la maison de campagne de l'estimable médecin, sise à Montplaisir ; ils demandent à grands cris qu'on leur ouvre pour pouvoir se saisir de prêtres réfractaires qui s'y étaient, disait-on, cachés. M. Molinier se présente et essaie de calmer l'effervescence de cette foule en délire ; mais on se saisit aussitôt de lui et on l'entraîne hors de la maison où le malheureux docteur tombe sous les coups de ces forcenés.

de joyeux compagnons. Je relève, — ajoute L. de Santi, — dans la liste de ses correspondants les noms du capucin Dougados, natif de Carcassonne, plus connu dans les lettres sous le nom de P. Venance (1) ; d'un savant botaniste, ancien apothicaire du Roi d'Angleterre, Puech d'Albis (2) ; de l'imprimeur Védeilhé, de Villefranche, auquel il dédia l'épître liminaire de ses œuvres, et du chevalier de Rebourguil, qui s'était constitué à Paris le vulgarisateur des poésies du curé rouergat.

Parmi les pièces fugitives françaises (3) de Claude Peyrot, une des plus intéressantes est *Le Chevalier de la Gragnotte*, légère et moqueuse satire, pleine d'esprit et de bon goût.

« *Le Chevalier de la Gragnotte*, — dit encore L. de Santi,

1. « Le P. Venance Dougados, capucin de N.-D. d'Orient, près St-Sernin, bien connu par sa *Quête du Blé*, était un ami de Peyrot, un ami datant de la prébende de St-Sernin. En 1786, il célébra le mérite des *Géorgiques patoises* par une épître en vers au Prieur de Pradinas ; celui-ci répondit en patois ; le capucin riposta ; ce fut un véritable tournoi dans lequel il serait difficile de désigner le vainqueur, mais où Peyrot l'emporte du moins par le mérite de l'originalité. Il ne perd pas du reste l'occasion de railler un brin le froc. Et le capucin de répondre par un madrigal que l'on croirait volé à l'Almanach des Muses :

Gracieux peintre des Saisons., etc,

« Hélas ! le Capucin devait mordre aussi au fruit dangereux de liberté. Le froc, que Peyrot raillait en lui, pesait à ses ailes de poète et, quand sonna le tocsin de la Révolution, il se hâta de le jeter aux orties. Devenu adjudant-général à l'armée des Pyrénées-Orientales, il n'y déploya pas les mêmes talents qu'en littérature, se compromit avec quelques fédéralistes, fut destitué, traduit à Paris devant le Tribunal révolutionnaire, condamné à mort comme conspirateur et exécuté le 24 nivôse an II (13 janvier 1794).

2. Puech d'Albis était un modeste savant qui, après avoir longtemps vécu en Angleterre, s'adonna à l'horticulture. Au milieu de ses jacinthes et de ses plantes potagères, il aimait à deviser en philosophe des événements politiques, et Peyrot, qui a fait de son jardin, *L'Ort sans porèl*, une description enthousiaste, le qualifie de sage persiflant les sottises de son siècle :

... Persiflās los errous, los soutisos del siècle ;

... Mès un saché otobé que parlo sons possiü.

3. Les pièces fugitives françaises de Claude Peyrot sont au nombre de 47. Nous les mentionnerons toutes dans notre nouvelle édition ; mais, comme les éditeurs précédents, nous ne publierons que les meilleures.

— devint le Marseillais de l'époque, le type légendaire du Gascon bavard, hâbleur et sot. Il n'a pas vieilli. A sa lecture, le même rire qui a secoué nos pères nous prend encore, parce qu'à distance nous y reconnaissons des ridicules soulignés par une observation narquoise qui est bien dans le caractère français ».

Quant aux *pièces fugitives patoises*, elles sont au nombre de trente-cinq. Ecrites dans un style pittoresque et original, elles peignent avec la plus grande fidélité les mœurs et les usages des habitants des campagnes au milieu desquels l'auteur a si longtemps vécu, qu'il a tant aimés et dont il a, dans toutes ses poésies, si énergiquement défendu les intérêts. Nous en avons déjà mentionné quelques-unes ; les événements dont il était le témoin en inspirèrent d'autres à Claude Peyrot.

La sagesse de M. de Bonald dans les temps si mouvementés de 1789, ses généreuses conceptions et principalement son *projet de confédération d'honneur de toutes les Municipalités de France pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité publique*, que l'Assemblée Nationale avait couvert d'applaudissements et envoyé dans toutes les provinces comme un modèle de patriotisme à imiter, avaient illustré la commune de Millau. Un instant, elle porta au front une auréole de gloire qui la fit distinguer entre toutes les Municipalités du Royaume. Notre commune — chose malheureusement trop rare à constater dans les annales des villes — ne fut pas ingrate. Fièrre de son Maire et désireuse de reconnaître l'intelligence et le dévouement qu'il avait mis si généreusement au service de son pays, la Commune de Millau donna à son premier Magistrat un témoignage éclatant de son estime, de son affection et de sa reconnaissance en lui décernant, le 3 septembre 1789, une couronne civique (1).

Peyrot s'était fait l'interprète du sentiment public en rendant hommage à M. de Bonald par les pièces suivantes :

1. *Annales de Millau.*

Coumplimen o Moussu de Bounal, mairo de Millau ; lo colo des Trobolhodous o Moussu de Bounal, et Diologue entre Miquèl de Milbau et Jonou de lo Bloquièiro. Dans cette dernière pièce, l'un des interlocuteurs fait l'éloge de l'administration si prévoyante et si sage de M. de Bonald, « mairo fort obillé », qui, dit-il,

..... cado jour nous estouno ;
Tout so que fo, que dis, merito uno courouno.

Il y a, dans ce dialogue imaginaire, plusieurs traits forts piquants :

A propos des revenus du Domaine royal, le poète fait dire à ses deux interlocuteurs :

... Coumo lour biondo èro fort dispèrsado,
Coliò, pèr forse mas, que fouguèssò omossado ;
E, pormi tontes d'emplegats,
Se n' trouababo qu'obiòu lous dets fort empegats.

Puis, plus loin :

Oh ! penjou be souben lo bouluro rocalho,
Mès jomai lous grosses filous,
Que fòu lugì de pigolhous.

.....
Pèr ci-dobont, lo relho èro fort mespresado,
Oquelos grossos gens, qu'oun fòu d'autre mestiò
Que de se diberti, monjà, bière, se jaire,
Nous counsiderabou pas gaire.
Sons nautres, sopenden, de fon tout peririò.

Comme on voit, la note est bien dans le goût de l'époque. On la trouve d'ailleurs dans plusieurs passages des *Quatre Saisons*, qui avaient paru huit ans auparavant.

Si Peyrot a stigmatisé avec juste raison les abus du régime, il ne faudrait pas en conclure qu'il fût un révolté. Certes non. L'imprimeur Millavois Chanson rapporte, dans son *Eloge historique, civil et littéraire*, que M. Labro, ancien curé de Millau, disait un jour, en présence de beaucoup d'ecclésiastiques, dans la sacristie de l'église paroiss-

siale Notre-Dame de Millau, « que quelque part où il se fût
« trouvé, il n'avait jamais eu le bonheur de rencontrer un
« prêtre aussi religieux, aussi fidèle à ses devoirs, aussi
« charitable et aussi bon ami que le Prieur de Pradinas ».

« D'ailleurs, fait remarquer à ce sujet L. de Santi, à l'occasion de la maladie de Louis xv, en 1744, Peyrot avait composé une ode enthousiaste sur *lou Rei recoumbolit de lo moloutiè qu'ojèt o Metz, en foguen lo guèrro*. Tout y respire l'admiration et la fidélité d'un bon sujet ; il y parle même des exploits et de la vaillance du Roi... Plus tard encore, à l'occasion du débordement du Rhône et de la naissance du Comte de Provence, en 1755, il composa un poème en français, *les dons du Ciel et ses disgrâces sur la Provence*, où le futur Louis xviii,

Un tendre rejeton de la tige des lis,
Ramène les beaux jours du siècle d'innocence.

« Mais, — ajoute l'auteur de *Débuts de la Révolution en Rouergue*, — de quelle tristesse ne dut pas se sentir envahi ce pauvre pasteur patriote, quand il vit ses beaux rêves s'effondrer, ses amis proscrits et la guillotine s'élever à la place de l'arbre de la Liberté ! »

« Tous les bons citoyens, ceux-là même qui avaient pris la plus large part au mouvement libéral de 1789, furent traités d'aristocrates, de contre-révolutionnaires, dénoncés et arrêtés.

« Les principaux amis de Peyrot, M. de Gualy et ses deux fils, M. et M^{me} de Vezins, M. de Sambucy-Miers et M. de Sambucy de Sorgues, le beau-père de celui-ci, Peyrot de Vailhausy, conseiller à la Cour de Toulouse, son collègue de Julien, marquis de Pégayrolles, avocat général à la même Cour, (1) et ses deux fils, le conseiller de Carbon et son fils, enfin M. de Mostuéjous, jugèrent la situation

1. Dans le deuxième chant des *Géorgiques patoises*, Peyrot fait un vif éloge de M. de Pégayrolles.

dangereuse et se résolurent à rejoindre, en mars 1792, leurs parents et leurs amis déjà émigrés...

« Sambucy, Gualy et Vezins, dénoncés par la Société des Amis de la Constitution de Millau, furent arrêtés au Puy ; cependant les fugitifs furent remis en liberté, à la condition de retourner à Millau. Ils y revinrent, mais mal leur advint. M. de Sambucy-Miers, pour échapper aux tracasseries, se réfugia à Toulouse, où il ne tarda pas à être emprisonné aux Carmélites ; MM. de Sorgues, de Gualy et de Vezins échappèrent aux recherches ; mais les conseillers de Carbon et Peyrot de Vailhauzy n'eurent pas le même bonheur.

« Arrêtés et conduits à Paris comme membres du Parlement qui avait protesté contre les décrets de l'Assemblée Nationale, ils furent traduits devant le Tribunal révolutionnaire, condamnés et exécutés le 18 messidor an II (6 juillet 1794). — Enfin, le malheureux avocat-général Etienne-Hippolyte de Julien, marquis de Pégayrolles, alors âgé de 73 ans, traduit également à Paris comme ses collègues, y arriva tellement épuisé de fatigues et de privations qu'il dut être transporté à l'Hôtel-Dieu, où il mourut de misère, le 28 octobre 1794.

« On juge si ces exécutions et ces persécutions durent retentir douloureusement dans le cœur de Peyrot (1).

« Il chanta cependant encore, car, comme il le dit dans une curieuse épître rimée au procureur-syndic de la République pour lui recommander un certain Bertrand, l'un de ses compagnons de musique, il rime et il chante à 80 ans passés. Mais on sent que la conviction n'y est plus : sa foi en la liberté est morte, et ce n'est pas sans une certaine mélancolie qu'il en parle maintenant.

« Ainsi, dès le milieu de 1793, à propos de l'érection d'un « arbre de la Fraternité » dans la commune de Pailhas, il s'écrie :

1. L. de Santi. *Débuts de la Révolution dans le Rouergue.*

Aubre de lo Frotèrnat,
Que sès bengut dins oqueste bilache
Pèr i mentene l'ordre e lo tronquillitat,
Solut, ounour, joio e sontat !

« Mais il recommande aussi à l'arbre de ne point faire parade de son élévation et de sa noblesse, car,

...oquel titre (de senhour), autres cots ounouraple,
Es bengut tout d'un cop to lour, to mespresaple,
Qu'es defendut même de lou pourtà.

« Et, en terminant, il prie le Ciel de préserver cet emblème des orages qui ont déjà abattu tant d'autres grandes choses.

« Plus significatif encore est le dernier de ses dialogues politiques. Ce sont deux femmes qu'il fait parler, Jeannette et Martrou. Celle-ci en gardant son troupeau, a fait la rencontre d'un patriote,

... un gros oumenàs

Que pourtabo sul col uno grondo pigasso,

et qui l'a interrogée sur ses sentiments démocratiques. La pauvre fille s'est enfuie, interdite, et Jeannette, qui est de bon conseil, estime qu'elle fera bien de ne pas trop parler de cette aventure :

Pèr obeire boulgut un pauc trop libromen
Sus oquestes trimals dire soun sentimen,
Mai d'uno es estado fretado.

« Aussi le pauvre Peyrot conclut-il, avec une résignation qui révèle bien d'amères méditations :

... nous bal be mai colà,

Que de nous faire escopoulà.

« Ce furent d'ailleurs les seules flèches qu'il lança d'une plume discrète au nouveau régime de liberté ». (1)

1. L. de Santi. *Débuts de la Révolution en Rouergue.*



C'est en 1790 que Claude Peyrot se retira à Pailhas. En vertu de la Constitution civile du clergé, on lui avait demandé le serment qu'on exigeait alors de tous les ecclésiastiques. Fidèle à son devoir, Peyrot refusa ce serment et c'est alors que, pour éviter les dangers auxquels sa fidélité l'aurait exposé, il se retira à Pailhas, chez son ami, François Hugla. L'ancien Prieur de Pradinas habita dans cette maison jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva cinq ans après.

Il semble que Peyrot avait très bien choisi le lieu de sa retraite pour se mettre à l'abri des périls qui menaçaient alors tous les prêtres non assermentés. Le petit village de Pailhas était alors beaucoup plus isolé qu'il ne l'est aujourd'hui. La route départementale qui le traverse n'existait pas encore et le seul chemin d'accès était un étroit sentier qui longeait les bords du Tarn. La famille Hugla dans laquelle il s'était retiré lui était d'ailleurs bien dévouée. Grâce à ces diverses circonstances, Peyrot passa tranquillement à Pailhas cette sombre époque de la Terreur et les dernières années de sa vie.

La tradition rapporte cependant qu'un jour deux délégués du Comité révolutionnaire de Millau vinrent à Pailhas le sommer de prêter le serment schismatique. Le bon vieillard, qui avait connu tout enfants ces deux délégués, les reçut en souriant. Il écouta leurs sommations et répondit en patois, avec sa bonhomie habituelle : « *Besès, mous efontous, sabe pas soulomen ce que me boulès dire. Aro, iù sou trop bièl pèr oprene un autre Cotechirme* » (1). Les délégués furent désarmés par cette réponse et n'insistèrent pas davantage. Ils l'engagèrent même à rentrer à Millau,

1. Fait et propos rapportés par un petit neveu du Prieur de Pradinas, professeur de musique au petit Séminaire de Belmont. — Notes de M. l'abbé Mouriès, curé de Pailhas.

l'assurant qu'il n'y serait nullement inquiété. Mais Peyrot n'accepta point, bien que la Municipalité lui eût déjà fait cette offre gracieuse (1).

« Le 8 germinal de l'an III républicain », c'est-à-dire six jours avant sa mort, Peyrot fit son testament, qui fut reçu par M^e Fabre, notaire à Aguessac (2). Ses dispositions nous montrent que la poésie ne l'avait guère enrichi. Voici en effet en quoi consistait le *sixième* de ses biens, qu'il donna à sa domestique, Catherine Lavabre :

« Un seau *sive* ferrat, un petit chaudron cuivre, ensemble tous les effets comestibles, une paire linseuls toile de maison bons, une nape, six serviettes de bonne qualité et bones, plus une autre nape, une couverture de lit coton, une vieille soutane, une seringue, six bonnes chemises et généralement tous les petits meubles ustencilliers qu'il peut avoir dans sa chambre, deux sacs à tenir le blé, une lampe, de même que tous ses vieux habits et guenilles qu'il peut avoir, déclarant que le lit dont elle se sert appartient à son entier à ladite Lavabre, de même que la poêle à frire. Et tel est son testament. . . »

Claude Peyrot mourut le 14 germinal an III (3 avril 1795), à 3 heures de l'après-midi. Il était âgé de 86 ans. Le bon vieillard conserva jusqu'au dernier soupir ses facultés intellectuelles et sa bonne humeur. On rapporte en effet que, le jour de sa mort, des femmes étant pour lui un sujet de fatigue par leurs chuchotements auprès de son lit, il dit à sa garde malade : « Priez ces femmes de se taire, si tou-
« tefois, ajouta-t-il d'une voix mourante, des femmes peu-
« vent se taire ». Cinq minutes après, il avait cessé de vivre (3).

Après sa mort, le corps de Peyrot fut revêtu des ornements sacerdotaux, dont il se servait pour dire la messe dans sa chambre et il fut inhumé dans le cimetière du

1. H. Affre. *Biographie Aveyronnaise*.

2. Anciennes Minutes de M^e Unal.

3. H. Affre. *Biographie Aveyronnaise*.

village, qui se trouvait alors dans la vieille église. Ce cimetière a été désaffecté en 1825, lors de la construction de la route, et transformé en place publique. Pour cela on opéra un profond défonçage du sol ; on en tira tous les ossements et on les transporta dans le nouveau cimetière, situé à 500 mètres du village. On reconnut très facilement le corps de l'ancien Prieur de Pradinas, grâce aux galons métalliques qui ornaient la chasuble dont on l'avait revêtu et qui étaient encore intacts. Malheureusement on jeta le tout pêle-mêle dans la fosse commune, de sorte qu'on ne peut même plus déterminer exactement le lieu de sépulture du bon Prieur (1).



En élevant un monument à Claude Peyrot, le Comité qui a pris l'initiative de cette œuvre a répondu à un véritable sentiment public.

Déjà en 1841 un vœu dans ce sens avait été émis. Il fut question d'ériger une statue au poète, avec une fontaine monumentale, sur la place du Mandarous.

M. Daudé de Lavalette, avocat à la Cour d'Appel de Montpellier, avait même proposé l'inscription suivante, que nous donnons à titre de curiosité :

A PEYROT, PRIEUR DE PRADINAS,
LA VILLE DE MILLAU ET LE CONSEIL GÉNÉRAL DE L'AVEYRON
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT
AU NOM DES CULTIVATEURS DE L'ANCIEN ROUERGUE
DONT IL A CHANTÉ LES TRAVAUX ET EMBELLI LE LANGAGE
DANS DES VERS AUSSI COULANTS ET AUSSI PURS
QUE LES EAUX DE CETTE FONTAINE.

Ce projet ne fut pas suivi d'exécution.

1, Notes de l'abbé Mouriès, curé de Pailhas.

L'année suivante, M. Argeliez, de Rivière, membre de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, écrivait dans son travail historique sur la vallée du Tarn, publié dans *l'Echo de la Dourbie*, les lignes suivantes :

« Et vous, aimables habitants de la Cité de Millau, n'oubliez pas qu'il manque à l'ornement de votre ville deux monuments consacrés à la gloire et au génie : l'un au Newton de la science politique (1) (de Bonald) ; l'autre au rival de Goudouli (Claude Peyrot) ».

Un autre membre de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, M. Advielle, avait formé un projet semblable. Il s'était mis en correspondance avec M. l'abbé Mouriès, curé de Pailhas, (village où est mort Claude Peyrot), et lui avait promis de faire élever, soit à ses frais personnels, soit avec les fonds provenant d'une souscription, un modeste monument. D'un commun accord, on avait décidé de le placer à côté de la route, sur l'emplacement de l'ancien cimetière où fut inhumé Claude Peyrot. Malheureusement la mort de M. Advielle est venue naguère anéantir ce projet, au grand regret des habitants de Pailhas.

Lors de l'organisation de l'excursion de la Société des Lettres à Millau (septembre 1905), notre distingué collègue M. Emile Cartailac, correspondant de l'Institut, nous fit part du projet qu'il caressait depuis de longues années de rendre un hommage public à la mémoire de Claude Peyrot, soit par l'érection d'un monument, soit du moins par la pose d'une plaque de marbre rappelant la naissance et le décès du poète millavois,

Enfin, lors de cette même excursion, M. Léopold Constans, dont on connaît la compétence et le goût pour tout ce qui touche à la linguistique et aux études romanes, proposa la constitution, à Millau, d'une section du Félibrige pour la conservation du rouergat et, après avoir rappelé la po-

1. C'est le titre qu'un illustre étranger, le prince Elim Mestchewski, décernait à M. de Bonald.

pularité de Claude Peyrot, proposa de célébrer solennellement, en 1909, le deuxième centenaire de sa naissance, par des fêtes félibréennes et par l'érection d'un monument en son honneur. Ces propositions furent adoptées avec enthousiasme et il fut décidé que le groupe Millavois de la Société des Lettres, constitué en Comité local, s'occuperait de ces questions. Telle est l'origine de l'*Association félibréenne Claude Peyrot* et du *Comité Claude Peyrot*.

En élevant un monument au poète rouergat, le Comité a répondu, on le voit, à un véritable vœu populaire. C'est aussi pour répondre au même sentiment public qu'est publiée la présente édition des œuvres de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas.

Millau, le 3 septembre 1909.

J. ARTIÈRES.



INTRODUCTION

*E instinto de natura
L'amor del patrio nido.*
(MÉTASTASE).

Un des plus intéressants parmi les précurseurs des Félibres, celui peut-être qui répond le mieux, sans en excepter Jasmin qui se déclare son humble disciple, à l'idée que l'on se fait d'un poète de la terre, c'est assurément Claude Peyrot, plus connu dans le peuple sous le nom du prier de Pradinas. Goudouli lui-même, le célèbre auteur du *Ramelet Moundi*, que Peyrot (1) et Jasmin reconnaissent également comme leur maître, lui est inférieur pour l'amour du sol natal et surtout pour la sensibilité et la compatissance aux misères du paysan.

I

L'œuvre principale de Claude Peyrot, celle qui l'a rendu justement populaire et lui assure une place au premier rang des précurseurs des Félibres, ce sont *Les Quatre Saisons* ou *Les Géorgiques patoises*, poème de 2,176 vers, qu'il

1. Voyez *Recul*, Ep. 69-72 et *Bèrses o l'èlulur de los Geourgicos potuèsos*, 3-4.

publia en 1781 (1). Les *Géorgiques* avaient été précédées de *lo Primo Rouërgasso* (le printemps rouergat), ébauche du premier chant des *Quatre Saisons* (2), qu'il avait écrite à l'instigation de son ami Despradels d'Allaret, agriculteur distingué, qui eut l'honneur d'introduire en Rouergue le trèfle et le sainfoin et fit beaucoup pour l'adoption de la pomme de terre dans les campagnes. C'est sur les instances de Mgr Jérôme-Marie-Champion de Cicé, évêque et comte de Rodez, président des États de la Haute-Guienne, qu'il se décida à compléter l'œuvre que, par modestie, il voulait laisser dans son état primitif, et qu'il dédia à ce prélat ami des lettres.

Mais il eut le tort de se laisser influencer par les réclamations des personnes auxquelles l'idiome du Rouergue était peu familier, et de rapprocher, autant que possible, comme il le dit dans un *Avis au lecteur* (3), sa langue

1. *Les Q. s. ou les G. p*, poème par M. P. A, P. D. P. (M. Peyrot, ancien prieur de Pradinas), bénéficié à Millau, auteur du *Recueil des poésies patoises et françaises* imprimé en 1774. — Ces deux ouvrages se trouvent : à Villefranche, chez Védeilhé, imprimeur du roi ; à Figeac, chez Champollion, libraire ; à Rodez, chez M^{lle} Védeilhé, libraire ; à Millau, chez les D^{lles} Rainaldis, MDCC.LXXXI. -- En tête du texte du poème (p. 11), on lit ce titre : *Las Quatre Sasous ou les Géorgiques patoises*. Pour la graphie qui y est adoptée, voyez ci-après.

2. Publiée en tête de son recueil intitulé : *Poésies diverses, patoises et françaises*, P. M. P^{re} A. P. D. P. En Rouergue, 1774 et précédée d'une délicieuse épître en vers à son imprimeur Védeilhé, à Villefranche, signée *Estèbe, pastre del Segolà*. Le *Segolà* (pays du seigle) est situé à l'ouest de la région comprise entre l'Aveyron et le Tarn.

3. Voici cet *Avis* : « Malgré les soins qu'a pris l'Auteur pour se rendre « plus intelligible dans cet Ouvrage, qu'il ne l'a été dans son *Recueil de* « *Poésies Patoises et Françaises* imprimé en 1774, en rapprochant, tant qu'il a « pu, l'idiome du Rouergue des différents dialectes de nos Provinces méridionales (*), il ne se dissimule pas qu'on y trouvera encore bien des mots « qu'il serait difficile de comprendre, s'il n'en donnait l'explication : c'est ce « qu'il a fait, par lettre alphabétique, à la fin du Poème. Ce petit vocabulaire « servira aussi de supplément aux notes qui se trouvent à la fin des pages « dudit *Recueil*, qui ont paru insuffisantes aux Lecteurs peu accoutumés au « patois.

(*) En réalité, le bon Prieur, sous la pression de gens qui n'entendaient

(ou plutôt sa graphie) « *des différents dialectes de nos provinces méridionales* ». Alors que sa *Primo* donnait une graphie rationnelle et presque entièrement phonétique, ses *Géorgiques* offrent un mélange barbare de formes françaises, languedociennes et rouergates, où surnagent cependant un assez grand nombre de mots écrits correctement et représentant la prononciation réelle de l'auteur, comme on

que médiocrement la langue vulgaire ou qui la jugeaient trop *grossière*, a fortement francisé sa langue, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en comparant la *Primo* de 1774 avec le *Printems* de 1781, qui la développe et trop souvent la gâte, dans les parties conservées, en substituant à des mots pittoresques, mais qu'on jugeait insuffisamment nobles, des mots plus rapprochés du français, ou même purement français. Pour qu'on se rende bien compte de la différence des deux graphies, nous allons donner, d'après les deux éditions, un passage où le fond est sensiblement le même. (Le texte de l'édition de 1774, v. 31-45 est en italiques) :

- Lou coucut o contat. L'Hiber bo trescoula ;
 Lou coucut a cantat ; l'Hyver va trescoula ;
 Lo biso sul Rouergue o cessat de siffla :
 Lo biso sul Rouergue es lasso de siffla :
 Bo pourta sous buffals dins lou poys de l'ourso,
 Va pourta sous buffals dins lou pays de l'Ourso ;
 Lo Primo se delargo, é coumenço so courso.
 Lou Printems se preparo à coumença sa courso.*
- 5 *Trop long-tems omogat, lou grand astre del Cel,
 Trop long-temps amagat, lou grand astré del Cel,
 Mostro deja lou mourre, é quitto soun mantel ;
 Quitto sa capo soumbro è son negre mantel ;
 Et del caudet zephir deja lo douço holeno,
 Et del tiede zephir deja la douce haleno
 Dels rious emprisonats o foundut lo codeno.
 Des rious emprisonats a foundut la cadeno.
 Lous gels qu'ol cap des puechs semblabou de pendens,
 De lo cimo des rocs, à touto houro, en detal,*
- 10 *Se destacou dels rocs, é formou de tourrens
 On vei se destaca de pendens de cristal ;
 Qué qu'auqués cops des camps besis de los ribieyros,
 Et la neou que se fond, en laven las carrieros
 Boau, jusques ol clobenc boloja los corrieuyros ;
 Va jusques dins lour leit 'treboula las rivieyros.
 E sans creigne del frech lou funesté retour,
 Sons cregne de l'hyver lou funeste retour,
 L'omelliè se desplego o l'esclat d'un bel jour.
 L'amelliè se desplego à l'esclat d'un bel jour,*
- 15 *L'imprudent ! n'o pas pau de Joseph lou trinquairé !
 L'imprudent ! n'a pas pouu de Joseph lou trinquairé ;*

peut en juger d'un côté par la comparaison avec la prononciation moderne, de l'autre par le rapprochement avec la *Primo*, dont un très grand nombre de vers sont reproduits, le poète s'étant contenté d'y apporter quelques modifications et d'y ajouter un certain nombre de vers (120).

Le premier chant des *Géorgiques patoises*, naturellement consacré au Printemps, est le mieux venu et aussi le plus riche. Il abonde en descriptions à la fois exactes et poétiques, comme celle de la fabrication du fromage de Roquefort et celle des cascades de Creissels (1). On peut y lire un épisode tout à fait charmant, dont on ne saurait nier la simplicité non exempte de grâce :

Aro, entre se lebà, lo besiado Liseto

De Mars, en foulotren, bo culi lo floureto, etc. (2).

Les préceptes donnés aux agriculteurs sont d'une rare précision : on voit que Peyrot ne parle que de ce qu'il a vu ; on voit aussi qu'il s'intéresse aux travaux des champs et à la vie si pénible des paysans, à qui il cherche à rendre agréables leurs occupations. Voyez ce qu'il dit de la traite des brebis :

Cont de lo basso-cour lou chantre se rebelho,

Lo lochièiro se lèbo e part ombé lo selho.

Bo quichà lou soumés, e, se rajo trop prin,

En lou soubotegen lou met en pus bèl trin.

Quatre vers, ou plutôt deux vers lui suffirent pour décrire la fabrication du roquefort :

Cont es prou sec, d'obort se despacho un messache

Que porto o Recofort lo fourmo de froumache :

1. Charmant village situé à 2 kilomètres ouest de Millau, sur le Tarn.

2. I, 121. — Peyrot s'emble s'être ici souvenu de ces vers de Boileau (*Art poétique*, II, 1 ss.) :

Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête.

De superbes rubis ne charge point sa tête,

Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,

Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements,

*Oquì gemis lounc tens joul tronchant del coutèl
E, pèr combià de noun, combio bint cots de pèl.*

Et comme son esprit jovial ne l'abandonne jamais, il ajoute, pour expliquer la fabrication de la *rebarbe* :

Se fo pèi calco drogo, ombé lo roscloduro,
Que s'espondis sul pa coumo lo counfituro ;
Mès oco's to pebrat que ne cal pauc serbi,
Se l'on bol espornhà lo micho omai lou bi.

L'*Été* offrait moins de ressources. Peyrot comble les vides par un éloge de Louis XVI, et surtout de Damon (M. de Pégayrolles), agriculteur distingué, plein de bonté pour ses paysans. Il termine par une description de la fête de l'aire (*lo soulenco*), où les mœurs patriarcales de son temps sont décrites avec exactitude et sympathie.

L'*Automne* lui donne l'occasion de décrire les plaisirs qui attendent aux champs les citadins en vacances, en particulier la pêche et la chasse, au fusil ou aux pièges ; et le tableau des vendanges est relevé par de gais épisodes.

Enfin le dernier chant, qui débute par une pompeuse description du palais de l'*Hiver*, où l'auteur a un peu trop sacrifié au goût du jour (1), est précieux pour l'étude des mœurs des paysans rouergats au XVIII^e siècle : histoires de revenants ou de sorciers contées à la veillée, folies de carnaval, fiançailles et mariage fournissent matière à des développements pleins d'intérêt.

L'originalité de Peyrot est incontestable. Avant lui, il est vrai, le cardinal de Bernis (2), Saint-Lambert, Léonard, avaient chanté les *Saisons* (3), mais le point de vue où ils

1. Ce morceau obtint les suffrages du *Mercur de France*, qui, en revanche, reprocha à l'auteur « de s'appesantir un peu trop sur les petits objets et de trop développer ce qui ne doit être qu'indiqué ». Inutile d'ajouter que nous ne partageons pas cette manière de voir.

2. Ministre des affaires étrangères par la grâce de M^{me} de Pompadour. Ses poésies sont l'œuvre de sa jeunesse, 1715-1794.

3. Nous ne parlons pas de Thomson, que Peyrot n'a certainement pas connu.

s'étaient placés était complètement différent de celui de Peyrot. Ils voyaient la campagne de la ville et rapportaient tout aux citadins, pour qui ils écrivaient : le paysan leur reste lointain. Peyrot, au contraire, ne décrivait que ce qu'il voyait de près. Il ne se préoccupait guère que des villageois, dont il connaissait les besoins et les misères. On pourrait même dire qu'il écrivait surtout pour eux : l'idiome employé et la simplicité du style, sauf dans quelques passages d'apparat, en sont la preuve. Il a, de plus, l'avantage d'une sensibilité réelle sur ses prédécesseurs, qui montrent plutôt de la sensiblerie, lorsqu'ils déplorent les misères des paysans.

Déjà La Bruyère s'était ému du triste sort de ces animaux farouches courbés vers la terre qui, quand ils se lèvent sur leurs pieds, montrent une face humaine. Bernis reproche aux nobles leur indifférence à l'égard des pauvres villageois :

A la clarté de cent flambeaux (des villes)
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.

Ils voudraient que les riches leur laissassent une partie des biens que produisent leurs sueurs. Mais bientôt les préjugés héréditaires reprennent le dessus et il affirme de bonne foi que les paysans sont d'anciens esclaves :

Le cours de nos destins prospères
Sauverait la vie et l'honneur
Aux esclaves involontaires
Que le fer sanglant du vainqueur
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.

Saint-Lambert, plus sensible que Bernis, nous émeut en racontant la mort d'un enfant que sa mère a dû abandonner à l'orée d'un bois pour exécuter les durs travaux de la corvée sous l'ordre d'un surveillant implacable. Il voudrait

les nobles plus compatissants et le paysan moins pressuré :

Ah ! s'il n'a pas à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne ou l'avidie finance ;
Si la loi le protège, il est heureux sans frais ;
Auprès de la nature, il sent tous ses bienfaits,

Mais il n'est pas entré, tant s'en faut, aussi loin que Peyrot dans les confidences du laboureur opprimé ; il soupçonne ses misères plus qu'il ne les connaît. Il n'a pas vu, comme notre bon prier, le garnisaire s'implanter dans la pauvre cabane du paysan en retard pour le paiement des impôts qui l'accablent :

Toujours siòs miseraple, omai toujours estat,
Souben, las del trimal de touto lo journado,
Creses d'onà monjà to soupo mitounado,
E trobos un fourrou qu'es mèstre o toun oustal.

(Geourg. II, 92-5 ; cf, I, 213-6), (1)

« D'oqui,

(dit le paysan à son seigneur),

cont sou n degut lou dème òurò tirat

« E que de bostres drechs enbèrs bous serai quite,

« Lou pauc que serò miù me coldrò bendre bite

« Pèr lebà lo coustrencho e pogà lous fourrous,

« Qu'aimou tont moun oustal que loi fòu corrèirous.

« Cont òurai fach crousà lou bintième e lo talho,

« Ocò serò lou tout s'ai de quite lo palho.

(II, 188 ss.)

Et il se plaint de tremper souvent sans sel son eau bouillie.

1, Favre même, le fameux prier-curé de Celleneuve, qui ressemble par tant de côtés à Peyrot, semble moins que lui l'ami du paysan. Ainsi, dans son joli conte de *Jan l'an pres*, il fait dire au Seigneur, qui vient d'avoir une conversation avec le drôle, qu'il a été scandalisé d'entendre chanter en revenant d'enterrer sa femme : « Je t'ai pourtant obligation de m'avoir éclairé en bien des choses sur le caractère et les mœurs des paysans. Les malotrus ! Qui dirait que, sous les dehors de la simplicité la moins suspecte, ils fussent capables de la malice la plus réfléchie et la plus profonde ? »

Avec quelle mélancolie Peyrot constate que ce n'est pas pour lui que le paysan élève ses poulets !

Car, de tout tens, l'usache es qu'oquel que trobalho
Es, countro lo rosou, lou que monjo lo palho,
E que, tout ol rebèrs, lou que monjo lou fe
Es, seloun lou proubèrbe, oquel que noun fo re ;

(I, 421 ss.)

ou nous peint le désespoir, puis la pieuse résignation du paysan dont un orage a emporté les récoltes et ravagé la terre !

Soun esprit s'obondouno o milo pessomens.
Coussi pogà lo talho e nourri lo fomilho ?
De que forò d'orgen pèr croumpà cauco ourdilho ?
« Moun Diù », crido el olaro en regorden lou Cèl,
« En me neguen lou blat, me doustàs lou contel.
« Que bostro boulountat siasco dounc ocoumplido !

(IV, 68 ss.)

Peyrot sent son cœur se fondre en songeant aux misères qu'amène avec lui un hiver prolongé :

Que te plonhe, pogés, se duro gaire mai !

Il ne peut pas même voir sans émotion les petits oiseaux souffrir de la faim en temps de neige et il leur distribue du grain :

Que rigou de moun feple : iù nou me n' chau pas gaire.

Cependant il n'a garde d'exciter les malheureux à la révolte : s'il prêche aux riches la charité et l'aumône, qui enrichit celui qui donne, il prêche aux pauvres la résignation, la foi en la Providence. Il a d'ailleurs confiance dans les bonnes intentions du Roi et lui demande seulement de veiller à ce que l'argent des impôts, qui coûte tant de peine au paysan, ne reste pas en grande partie aux mains des collecteurs et des financiers, sans d'ailleurs être bien sûr que ses vœux soient jamais exaucés (1) !

1. Voyez le *Dialogue entre Miquèl de Milbau e Jonou de lo Bloquièiro*.

Le style des *Géorgiques* est généralement simple, le vers coulant, la langue correcte et souvent pittoresque. Les gallicismes y sont assez rares, sauf dans les morceaux d'apparat, comme dans la description du palais de l'Hiver, dont nous avons déjà parlé, ou dans cette invocation au soleil, au début du chant second, dont on ne saurait d'ailleurs contester la sobre élégance :

Brilhent astre del Cèl, dount lo marchò ropido
Del tens que nous escapo es lo rèclo e lou guido ;
Tu que de lo noturo onimos lous ressorts,
Soulel, de moun esprit redouplo lous trôsports.
Qu'o toun gront fougoirou mo Muso rescolfado,
Posco counduire o bout l'obro qu'ai coumensado !

Certains passages, de ton moins élevé, mais cependant de forme élégante, échappent à ce reproche, par exemple, celui-ci :

Cont onfi de lo nuèch lou coel orgentat
Coumenso de brilha d'uno douso clortat,
E qu'oquel triste òusel que n'i bei pas qu'o l'oumbro
Se delargo en miòulen de so cobèrno soumbro,
Toutes plègou poniòs, countens de lour journal,
E de moust bouchordats cominou dòu l'oustal.

(III. 411 ss.).

Ou encore, au chant III, 113 ss., le fidèle et pittoresque portrait du chien du berger (1).

Les expressions frappantes, les images neuves, les proverbes concis, les pensées fortes ne manquent pas :

Tar possabo joul pont : aro passo dessus (IV, 51).
Oici l'omello ris en regonhen los dens (III, 48).

1. Du reste, il n'y a qu'à lire (p. 86-8) l'*Obertissomen* à la 1^{re} édition du *Printemps* (*lo Primo*) pour être bien convaincu qu'il tenait à ce qu'on ne le confondit pas avec les sectateurs de l'abbé Delille. S'il a cru devoir sacrifier à la mode en ne bannissant pas complètement le fatras mythologique de son poème, il a soigneusement évité la périphrase et recherché avant tout la précision et la propriété des termes.

Lo lato fo lo guërro o lo nouse testudo (III, 185).

Un òubèspic, bodau, pot fà que d'onsonèlos (I, 342).

N'es de mème de l'ome : uèi flouris, demà passo (III, 538).

Les traits d'esprit exempts de préciosité, produits naturels d'une gaieté saine et sans amertume, ne sont pas rares non plus. Quand on veut affubler d'une cuirasse Toni del Mas Jounquet, nouvellement enrôlé, il s'écrie :

« Pèr que cal robolà », dis Toni, « oquel fotràs,
« Senti que fugirai : metès-lou me detràs. » (I, 475).

Et après avoir déploré les abus de la corvée, qui vient d'être abolie, il apporte à ses plaintes cette correction :

Otobé, cal tout dire, ou preniàs de lòugiè.
Oqueles pèrpòuzats, ombé lour roujo trounho,
Obiòu bèl bous cridà de despochà besounho,
En meten de trobèrs lou copèl bourdat d'or :
Degus de lo sutà (*presser*) noun se sentiò lou cor.

Les *Géorgiques*, malgré l'infériorité où les plaçait l'idiome peu connu des lettrés dans lequel elles étaient écrites, furent généralement bien accueillies.

Le chevalier de Rebourguil, lieutenant des gardes du corps de Mgr le comte d'Artois, compatriote de Peyrot, loue l'auteur de sa sincère naïveté :

Saint-Lambert en a fait des sages (*des paysans*),
Fontenelle des beaux esprits ;
Mais je ne vois qu'en tes écrits
Le ton naïf des premiers âges.

Le capucin Venance (1) lui adresse une épître élogieuse,

1. Le Père Venance, qui était alors au Couvent de Notre-Dame d'Orient, près Saint-Sernin (Aveyron), s'appelait Dougados et était né à Carcassonne. Engagé dans l'armée des Pyrénées, en 1791, il devint adjudant général et périt sur l'échafaud, le 17 janvier 1794, pour avoir voulu favoriser la fuite du girondin Biroteau. Il est surtout connu par sa *Quête du blé*, ouvrage mêlé de prose et de vers, qui parut en 1786. Ses *Poésies légères* furent publiées en 1806 et ses *Œuvres complètes* en 1810.

à laquelle le bon prieur répond malicieusement en s'étonnant qu'un homme aussi intelligent soit entré dans un ordre où la règle défend de cultiver les muses. Un anonyme le met au-dessus de Gautier (1) (ce qui n'est pas beaucoup dire), et même de Goudouli. Le *Mercure de France* du 8 juin 1782, tout en faisant quelques réserves, lui reconnaît, dans la peinture des travaux champêtres, « une vérité, un naturel, une naïveté même qui ne peut appartenir qu'à un homme qui est, comme lui, sur les lieux et qui calque, pour ainsi dire, à la vitre les grâces de son modèle ».

Un peu plus tard, Louis XVIII se faisait expliquer le poème par son ancien sous-précepteur, premier aumônier de Madame, l'abbé de Mostuéjous (2) et s'en déclarait satisfait. En 1832, un Limousin, M. Bouriaud, le traduisait en vers français, et plus tard, M. Nuvit, professeur au collège d'Aubenas, le traduisait à son tour en vers latins : nous ne croyons pas que cette traduction ait été publiée. Enfin, en 1862, M. A. Peyramale en publiait une nouvelle et remarquable traduction française.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, La Fare-Alais considère les *Géorgiques* comme un tour de force didactique. Alvernhe (3) invoquant la muse du Ségala, la prie de l'inspirer comme elle a fait de Peyrot.

« L'as guidat coumo cal e soun oubrache duro :

« Peyrot demourorò chantre de lo Noturo ».

L'anonyme qui a écrit l'article du dictionnaire de Larousse y reconnaît un style facile, plein de verve et souvent pittoresque. « L'auteur », dit-il, « excelle surtout dans les petits tableaux, pleins de fraîcheur ; il a l'art de décrire les mœurs et les habitudes locales avec une grande vérité

1. Gautier, né à Lombez (Gers), mort à Toulouse, où il s'était fixé dès sa jeunesse, vivait encore en 1770. Il a surtout célébré le jus de la treille. La plupart de ses œuvres sont en dialecte toulousain.

2. Le château de Mostuéjous est situé à trois lieues au nord de Millau.

3. *Los flous de lo Moutogno* (Rodez, 1880).

et de rendre piquants et poétiques les objets les plus vulgaires ».

« Claude Peyrot, » dit à son tour le Dr Noulet (1), « c'est la bonhomie unie au bon sens, sous le couvert d'une pointe de grosse jovialité, mais qui ne laisse jamais apercevoir que des intentions honnêtes » ... Son procédé « consiste à tracer au vrai le tableau des pratiques champêtres, qui lui étaient familières, dans un langage aisé, sans ambition, vulgaire même, mais sans une trop forte pointe de cette trivialité qui déshonore tant de productions patoises ».

Enfin, de Gaujal (2), tout en regrettant que Peyrot n'ait pas eu le courage de renoncer au fatras mythologique à la mode, reconnaît pleinement son mérite : « L'expression du chantre patois des *Géorgiques*, » dit-il, « est habituellement pittoresque ; son style est constamment énergique ; ses vers pleins d'harmonie et souvent d'harmonie imitative ; ses tableaux tantôt frais et gracieux, tantôt sombres et terribles, comme les objets qu'ils représentent (3) ; enfin, ses préceptes, fondés sur l'expérience et une théorie éclairée, sont d'une évidente utilité ».

II

Nous dirons peu de chose des autres œuvres patoises de Claude Peyrot. Les plus intéressantes et les meilleures sont assurément *l'Ourigino de lo forondolo*, et surtout *Predicciùs de lo Muso del Segolà sul moriache de Moussu de Sent-Roumo, fil de Moussu de Coli*. Dans la première pièce, il faut louer surtout le trait final où il émet le vœu que le

1. *Revue des langues romanes*, t. VI, p. 208 ss.

2. *Études historiques sur le Rouergue*, t. IV, p. 240.

3. Voyez en particulier la description de l'orage (II, 275) et celle du Palais de l'Hiver, au début du chant IV.

diable, toujours à l'affût, n'ait rien à gagner à ce « diversement, fort honnête en soi ». La seconde est une charmante pastorale, où il envoie sa Muse, sous les traits d'une naïve bergère du Ségala, offrir ses vœux personnels à M. de Saint-Rome, qui vient de se marier. Le tableau de l'entrée de la bergère dans le salon des nouveaux époux est un modèle de naïveté spirituelle :

D'obort tout doussomen tustoràs ol pourtal, etc.

(vv. 44 ss.).

Il nous reste à dire un mot du mélange de patois et de français dans la bouche d'une même personne, où le xix^e siècle, après le xviii^e (1), a trouvé une source abondante, et, avouons-le, un peu monotone, de comique. Peyrot en a usé incidemment dans le *Nouveau Basson*, dans le *Dialogue entre Miquèl de Milbau e Jonou de lo Bloquièiro* et dans *Lo besprado soubèrtouso*, où il attribue à un personnage prétentieux un français mélangé de mots et de formes rouergates ou prononcé à la rouergate. Mais c'est surtout dans *Le Chevalier de la Gragnotte, seigneur des Bas-Fonds*, pièce française, en prose mêlée de vers, qu'il a montré ce qu'il savait faire en matière de burlesque à l'aide de ce procédé (2). Son originalité consiste à faire prononcer le français comme le rouergat : le chevalier, qui s'exprime en vers tandis que le récit est en prose, remplace, par exemple, l'*e* semi-muet par l'*e* fermé, et *eu* par *u*, et prononce le *v* comme un *b* (parfois aussi le *b* comme un *v*). Voici quelques vers à titre d'échantillon : c'est le compliment qu'il dit avoir adressé à sa fiancée :

1. Voyez, en particulier, *Lou Sermoun de Moussu Sistre*, de l'abbé Favre, où le procédé, qui consiste à faire alterner un ou deux vers languedociens avec un ou deux vers français, nous semble un peu maniéré.

2. Les pièces exclusivement françaises intitulées : *Requête de la Sisette à Comus*, *Le Nouveau Basson*, *La Vraie Hippocrène* ou *Le Fessier du Père Paul*, ne manquent pas non plus de gaieté : les deux dernières sont d'une bouffonnerie Rabelaisienne légèrement outrée. Quant à l'*Homicide Imaginaire*, en quatre chants, il semble avoir été inspiré par *Le Lutrin* de Boileau et pêcher un peu par défaut d'originalité.

Lé boici ; silence un moument !
« Une vête, Mademoiselle,
« Qui berrait machinalément
« De botre œil droit lé manquément
« Dirait que bous n'êtes pas velle,
« Par défaut dé discernement ;
« Car du dit œil l'abuglément
« N'est au fond qu'une vagatelle,
« Lorsque l'autre y boit clairément, etc.

D'ailleurs, tout ce que dit le Chevalier, que son interlocuteur provoque habilement à raconter sa vie et son séjour à Paris, est pétillant d'esprit et peint avec un relief saisissant le fantoche ridicule que la Gascogne a envoyé dans la Capitale pour y chercher fortune.

Cette pièce semble avoir eu, à son apparition, un succès qui s'est maintenu jusqu'à ce jour. Il y est fait allusion dans l'*Épître des enfants de M. de N*** en réponse à l'envoi que leur avait fait l'Auteur* (Peyrot), de la description de son voyage de Vab... (Vabre), qui a été insérée dans les *Œuvres diverses en vers et en prose par M. l'abbé Peyrot, ancien prieur de Pradinas et Chanoine de Millau*. [A Villefranche de Haute-Garonne, de l'imprimerie de Vedeilhé, imprimeur du Roi, en octobre MDCCLXXXVIII, avec Permission] :

Quelle façon de petit-maître
Dans nos cantons s'est fait connaître !
Nouveau débarqué de Paris,
Il en rapporte la science,
L'enjoûment, les jeux et les ris,
Et la parfaite connaissance
Des Arts, dit-il, qu'il a chéris.
A ce début, à ce langage,
Qui ne connaît le personnage (1) ?
C'est toi, burlesque Chevalier (2).

1. Gentilhomme Gascon, second tome de celui de Molière.

2. De La Gragnotte.

Ton équipage singulier,
Ton jargon, ton goût, tes prouesses,
Tes beaux dictons, tes gentillesse,
Ton air grotesque et familier
Et ta façon hétéroclite
Dérideraient même Héraclite :
Aucun sujet aussi fallot
Jadis ne fut peint par Callot.

III

Il nous reste à dire quelques mots de la façon dont nous avons établi notre édition, qui, venant après tant d'autres qui ne sont que des réimpressions plus ou moins fautives, n'aurait pas de raison d'être, si elle n'y apportait pas de sérieuses améliorations.

Pour les pièces françaises, afin de ne pas grossir démesurément le volume, nous avons dû faire un choix, reproduisant de préférence les meilleures et celles qui permettent le mieux de se rendre compte du talent varié de l'auteur, nous contentant, pour les autres, de donner le titre et parfois un court résumé.

Quant aux pièces en rouergat, qui constituent, incontestablement, la partie la plus originale de l'œuvre de Peyrot, nous n'en avons omis aucune, et nous avons essayé de les présenter dans l'ordre chronologique, autant que le permettent les renseignements qu'elles fournissent, et en donnant toutefois, en raison de leur importance, la première place aux *Géorgiques patoises*, bien qu'elles ne datent que de 1781.

Et tout d'abord, constatons que ce n'est guère qu'à Pradinas, où il séjourna comme prier de 1748 à 1765, que Peyrot commença sérieusement à versifier dans son idiome

maternel, qu'il préférerait incontestablement au français (1). Il y composa, par exemple, le *Coumplimen sus lo noubèlo onnado des musiciens de Prodinàs o M. Lobèrnho, counselhè de Bilofranco*. Je dis « commença sérieusement », car la pièce qui célèbre le rétablissement du roi Louis XV, *Lou Rei recoumbolit de lo molòutiè qu'ogèt o Metz en foguen lo guerro*, ne saurait être postérieure à 1744. Il n'avait pas, du reste, renoncé à cultiver la muse française, puisqu'il obtenait, en 1752, quatre ans après son arrivée à Pradinas, un second prix aux Jeux floraux de Rodez, avec son *Combat pastoral sur ces paroles : INSTRUIRE ET AMUSER*, et qu'il écrivait, trois ans après, un court poème intitulé : *Les dons du ciel et ses disgrâces sur la Provence ou La naissance de Mgr le Comte de Provence et le débordement du Rhône* (2).

Revenu à Millau, son pays natal, Claude Peyrot, malgré sa crainte insurmontable de l'opinion publique, peu favorable aux idiomes vulgaires, s'adonna à peu près exclusivement à la poésie rouergate et ne traita plus en français que des facéties, où se complaisait son humeur joviale et légèrement rabelaisienne, encouragé d'ailleurs à cultiver ce genre par la société polie qu'il fréquentait. Il avait, en effet, trouvé un excellent accueil dans la noblesse libérale et la haute bourgeoisie, qui faisaient grand cas de son talent poétique et savaient apprécier la philosophie souriante et l'honnête franchise de l'ancien Prieur de Pradinas (3).

1. Au sujet de l'amour de Peyrot pour son parler natal et de ses plaintes sur le mépris qu'on en faisait déjà de son temps, voyez l'*Epitro en respounso o-n-oquelo que M. de *** obiè escrich o l'èutur*, v. 29 ss. et le *Diologue entre lo Muso Rouèrgasso e soun mèstre sul moriache de Moussu de Sorgos*, v. 43 ss.

2. Je n'ai en vue que les pièces qui se laissent dater, car il y a incertitude pour la plus grande partie des pièces Rouergates et pour les pièces Françaises qui figurent dans le Recueil publié par Cl. Peyrot lui-même, en 1774, par exemple pour celles qui s'intitulent : *Le Commerce et l'Esprit de Contradiction* et qu'il nous dit avoir été couronnées (sans doute à Rodez).

3. Voyez, en tête du volume, la précieuse *Notice biographique* de M. J. Artières.

Il se lia surtout avec les familles de Gualy et de Sambucy, auxquelles il adressa plusieurs pièces en rouergat à l'occasion d'heureux événements, et avec le grand philosophe M. de Bonald, maire de Millau en 1789 et 1790, dont il fit à plusieurs reprises un grand éloge, comme administrateur et patriote, en particulier dans son *Dialogue entre Miquèl de Milbau e Jonou de lo Bloquièiro*, où l'on trouve une admiration sincère pour les réformes opérées par l'Assemblée nationale et où l'on sent le sincère attachement de l'Auteur pour les idées sagement libérales (3).

A la suite des *Géorgiques*, nous donnons le *Recul de Pouesios Rouërgassos*, publié par Peyrot lui-même, en 1774, sept ans avant l'apparition de son grand poème, en suivant l'ordre de cette première édition. Les pièces de ce recueil se terminent à la page 188.

Pour toutes les pièces en rouergat, nous avons tenu, non seulement à donner une édition vraiment critique, mais encore à employer une graphie qui permit de se rendre compte de la prononciation de l'auteur et des formes qu'il employait. Cette graphie, essentiellement phonétique, est exactement celle de notre *Ormonac Rouërgas* (1907-1909). En voici les traits principaux :

Les diphtongues *au*, *eu*, *èu*, *òu*, *ùu*, se prononcent en appuyant sur la première voyelle et affaiblissant l'*u* (= fr. *ou*) ; au contraire, dans *iù*, la voyelle accentuée est *ù* (prononcé *ou*), et cette voyelle a un son prolongé, de sorte que le rouergat *iù* ne se confond nullement avec le provençal *ieu* ; — *ue*, *uè*, *uò*, se prononcent *oue*, *ouè*, *ouò*. — Nous écrivons *lh*, *nh*, pour rendre l'*l* et l'*n* mouillées ; — *n* finale au lieu de *nt*, dans les mots où le *t* ne se fait pas sentir devant un mot commençant par une voyelle et dans les adjectifs

3. Encore, en 1793, il n'est pas dégoûté de la liberté qu'il chantait avec un si bel enthousiasme et, à l'occasion de l'érection à Pailhas, où il s'était retiré, d'un arbre de la Fraternité, il salue dignement cet arbre, gage de l'ordre et de la tranquillité, et prie le Ciel, non sans quelque mélancolie, d'écarter de lui les orages qui ont déjà emporté tant de grandes choses.

où le féminin est en *nto*, *ndo* (*libromen*, *mongen*, mais *dount*, *bolhent*, *gront*) ; mais, au pluriel, toujours *ns* ; — *ts*, prononcé *tch*, au pluriel des noms et adjectifs en *t* précédé d'une voyelle, des participes passés en *at*, *it*, *ut*, et des adjectifs à forme de participe passé, et de plus, au pluriel des noms terminés en *c* ou *p*, précédés d'une voyelle, comme *pijs* (pluriel de *pic*), *cuots* (pluriel de *cuop*), etc.

On remarque dans la langue de Peyrot, telle que l'établissent les rimes, quelque hésitation, qui tient à ce que, originaire de Millau et y ayant passé le dernier tiers de sa vie, il a séjourné une trentaine d'années à Toulouse d'abord, puis à Pradinas, dont la langue présente certaines particularités, principalement, *iè* (= *arium*, *erium*) au lieu de *iò* (*premiè*, *mestiè*, *lòugiè*) et la non diphtonguaison de *e* bref, *o* bref (*pèi* pour *pièi*, *lèn* pour *luèn*, *plèjo* pour *pluèjo*, etc. Le nombre des rimes probantes étant nécessairement très restreint, nous avons dû faire, sur ce point, exclusivement état de la graphie du *Recul* publié par l'auteur lui-même, en 1774 : celle des *Géorgiques* (1781) ne pouvait guère, en effet, nous être de grande utilité, étant donné l'aveu dénué d'artifice de Peyrot (1). Nous avons donc écrit partout *iè*, considérant les rimes *golhordiò* : *espuisoriò* I, 159-60, *Coboloriò* : *soubendriò* (*Primo* 427), C. : *popiò* *Resp.* 25-26), *popiò* : *escribiò* *Goli* 20-21, comme des licences. Au contraire, nous n'avons admis *lèn*, *plèjo*, *fèlho*, que dans le *Recul* et dans les *Geourgicos* (2), et nous avons proscrit complètement *pèi* comme suspect d'avoir été introduit par l'imprimeur de Villefranche.

Notons, enfin, les rimes *porlon* : *brilhon* (p. pr. adj.) III, 456, où *brilhon* (pour *brilhen*) a été influencé par le français *brillant*, et *platos-bandos* : *grandos Ort*, 35-6, où il vaudrait peut-être mieux écrire : *platos-bondos* : *grondos*,

1. Voir son *Avis au lecteur*, p. xxviii.

2. Il faut noter cependant *pluèjo Resp.* 35, et *luèn* : *suèn Bert.* 37, ce qui semblerait justifier l'emploi exclusif des formes diphtonguées de Millau ; mais on doit tenir compte des rimes *Bilèn* : *lèn* iv, 303 et *fèlho* : *bèlho* iv, 345.

et, dans un ordre d'idées un peu différent, *dintrà : forà* (pour *forò*, 3^e personne du futur,) I, 96, qui est une pure licence, et la rime de la 1^{re} personne du singulier de l'imparfait, *Goli*, 22 et 29 avec la 3^e, 25-6, rime qui n'a rien que d'ordinaire à cette époque.

Millau, 3 septembre 1909.



ÉDITIONS

DES ŒUVRES DE CLAUDE PEYROT

I. Poésies diverses, patoises et françaises, par M. P. A. P. D. P. *En Rouergue 1774*. — Cette première édition est très incomplète, puisque l'auteur n'avait pas encore composé ses poèmes rustiques.

II. Les quatre Saisons, 1781. *Viliefranche, Vedeilbié, imprimeur du Roi*.

III. Œuvres diverses, 1788, nouvelle édition. *Viliefranche, Vedeilbié, imprimeur*.

IV. Œuvres patoises et françaises, 3^e édition (1810). *Millau, de l'imprimerie de Chanson*.

V. Œuvres patoises complètes, 4^e édition (1823). *Millau, V. Carrère, jeune, imprimeur-libraire*.

VI. Œuvres patoises complètes, 5^e édition, (1855). *Millau, Carrère, jeune*.

VII. Œuvres patoises complètes, *Millau, Artières et J. Maury* (1886).

VIII. Les Quatre Saisons, *Rodez, Carrère* (1906).

IX. L'édition présente, éditée en 1909, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Claude Peyrot. En publiant cette édition, nous essayons de remplir le vœu suivant de L. de Santi : « Il serait à désirer qu'un éditeur soucieux de notre littérature romane donnât une nouvelle et définitive édition de Claude Peyrot ».

TRADUCTIONS FRANÇAISES

I. **Les Quatre Saisons** ont été traduites en vers français en 1832. Cette traduction, faite dans le département de la Haute-Vienne fut publiée sous le titre assez bizarre de *Géorgiques Omnibus*. Le traducteur voulait exprimer par là qu'il rendait commun à toute la France un ouvrage qui n'avait été écrit que pour une localité.

II. **Les Saisons**, *poème patois de Claude Peyrot, traduit en vers français par A. Peyramale. — Paris, A. Sorbet, libraire, Palais-Royal (1862).*



Loş Catre Soşous

ou loş

Geourgicoş potuosoş



Pouème



A MONSEIGNEUR

JÉRÔME-MARIE-CHAMPION DE CICÉ

ÉVÊQUE ET COMTE DE RODEZ

PRÉSIDENT DES ÉTATS DE LA HAUTE-GUIENNE

MONSEIGNEUR,

Ma Muse est d'une hardiesse inconcevable, depuis qu'elle vous a vu sourire à ses rustiques accents.

Rien ne lui paraît au-dessus de ses forces : elle est si présomptueuse qu'elle ose s'égalier aux Muses du premier rang. Ses folles prétentions éclatèrent surtout lorsque le Monarque, qui n'aspire qu'au soulagement de ses Sujets, ordonna dans la Haute-Guienne une nouvelle forme d'administration dont il vous établit le chef.

Oui, MONSEIGNEUR, cette téméraire paysanne, quittant alors la boulette et le chalumeau, essaya d'élever son style jusqu'à la sublimité de l'Ode, pour chanter la vaste étendue de vos lumières, et la supériorité de vos talents, que Sa Majesté trouva dignes de seconder ses projets de bienfaisance sur cette Province.

Mais quel fut le succès de son aveugle ambition ? Hélas ! à peine eut-elle saisi la lyre, qu'effrayée de la grandeur de l'entreprise, elle la laissa tomber des mains ; il fallut

céder à la force de ce naturel opiniâtre qui triomphe toujours des efforts que nous faisons pour le repousser. Ce despote impériefx vint bientôt réclamer ses droits, et la ramener à ses humbles pipeaux.

Elle les embouche aujourd'hui, MONSEIGNEUR, pour vous retracer, à sa manière, les mœurs innocentes et les utiles travaux des Cultivateurs de nos montagnes, cette précieuse portion de votre Troupeau, qui, quoique cachée au sein des rochers, ne vous en est ni moins connue ni moins chère.

Daignez, MONSEIGNEUR, recevoir l'hommage de cette dernière production avec la même bonté dont vous avez honoré les précédentes, et agréer le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

PEYROT,

ancien Prieur de Pradinas.



ÉPITRE A M. LE PRIEUR DE PRADINAS

SUR SES GÉORGIQUES PATOISES

PAR M. DE REBOURGUIL,

Mestre de Camp de Cavalerie

et Lieutenant des Gardes du Corps de M. le Comte d'Artois.

- La nature fut ton modèle :
En la peignant tu l'embellis.
Sous le plus brillant coloris
Son tableau n'est pas moins fidèle.
- 5 Tu peins sur des pipeaux légers
Des Saisons la marche éternelle,
Nos champs, nos vignes, nos vergers ;
Et dans leur langue maternelle
Tu parles avec nos bergers.
- 10 Saint-Lambert en a fait des sages,
Fontenelle de beaux esprits ;
Mais je ne vois qu'en tes écrits
Le ton naïf des premiers âges.
De Palès chancre ingénieux,
- 15 De ses mœurs et de ses usages
Législateur harmonieux,
C'est dans tes chants mélodieux
Que le patois de nos villages
Deviens le langage des dieux.
- 20 La nature, à ton art docile,
Ramène encor dans nos hameaux
La Muse riante et facile
Qui d'Hésiode et de Virgile
Jadis enflait les chalumeaux.

- 25 Pourrions-nous la méconnaître,
Quand tu la conduis dans nos champs ?
Sa grâce n'est pas moins champêtre,
Et ses accords sont plus touchants.
Tu nous ravis, tu nous entraînes ;
- 30 Tes vers sont des lois souveraines
Que suivra le peuple pasteur :
Tu le consoles dans ses peines,
Tu l'avertis de son bonheur ;
Tu lui fais aimer ses retraites,
- 35 Ses durs travaux, ses doux loisirs.
Aux airs charmants que tu répètes,
Depuis qu'au gré de ses désirs
Il peut accorder ses musettes,
Tous ses travaux sont des plaisirs
- 40 Et tous ses loisirs sont des fêtes.
Jouis du plus doux des succès ;
Sois le bienfaiteur des campagnes ;
Dans nos vallons, sur nos montagnes,
Viens voir les heureux que tu fais.
- 45 Le bruit y court que ce Poème,
De tant d'agrémens embelli,
Fut inspiré par Triptolème
Et fut écrit par Goudouli.



LETRO O MOUSSU DESPRODÈLS

Omic de l'Ogriculturo.

- Mo Muso, chèr omic, lounc-tens persecutado,
Anfi bo rimolhà los Sosous de l'onnado.
Li me fas entreprene un ennuious trobal
Dount cregne, ombé rosou, que nou s'oquite mal.
- 5 Lo counaisse be trop : outre qu'es poressouso,
Jomai miolo d'Òubèrnho oun fousquèt tont quintouso.
Omai n'as obusat : ombè to permissiù,
Debiòs de so feplesso obeire coumpossiù.
Soun pincèl es trop flac per te fa lo pinturo
- 10 De tout so que dins l'on trofico lo noturo,
Siò lo Primo ou l'Estiù, siò l'Òoutouno ou l'Ibèr ;
Car caduno, o soun tour, se maino del goubèr.
T'ou dise encaro un cop, molgrè tout soun courache,
Ai pla pòu qu'en mièch aste oun plante oqui l'oubrache,
- 15 Ou qu'oun lou fasco pas o toun contentomen.
Un orticle sur-tout me fo gront pessomen :
Es que de so besounho ogère un jour l'òudasso
O nostre Mojournal d'oufri lo dedicasso.
De qu'un uèl lo bo beire, el qu'o lou goust tont fi !
- 20 Mès que faire ? Es tirat, nous cal bière lou bi.
O mo muso, d'olhurs, oquel Prelat oimaple,
Cont benguèt o Milhau, se moustrèt fort ofaplé :

D'un sourire hounourèt sos rusticos consous ;
Belèu boudrò b'encaro escoutà sos Sosous.
25 E tu que, jous los flous d'uno omistat flotouso,
Li cachos lous dongès d'uno curso espinouso,
Guido-lo, DESPRODELS, ten-lo toujours pèl bras :
Se lo quitos, s'egaro, ou toumbo o cado pas.



LOS CATRE SOSOUS

OU LOS

GEOURGICOS POTUOSOS

LOU PRINTENS

CONT PREMIÈ

Iù m'osarde o birà l'escobèl de l'onnado,
Qu'en catre tens egals es to pla portochado
Que soun cours noun finis que cont cado sosou
Sul mème toroboul o fach soun escòtoutou.

- 5 Dirai dounc del Printens los flours e lo bèrduro,
De l'Estiù los colous è lo richo posturo,
Lou dous jus de l'Òtouno e sous autres presens ;
Anfi del pigre Ibèr pintrorai lou mal tens.
Mès ol Sire Opoulloun e touto so rossado
- 10 Fosquen, coumo se diù, pulèu lo copelado :
Lou bèrs, sons soun ojudo, oun n'ò ni suc ni muc.
Gront Diù, que sès toujours ou quilhat sus un truc,
Ou que rondoulejàs dins lous sobens trobèrses,
Prestàs-me, se bous plai, lou molle des bous bèrses.
- 15 Musos, de bostro foun lochès lou roubinet :

- Bostro aigo es preferablo ol boun bi fronc e net.
Mo Muso es ol jour d'uèi talomen olterado
Que n'endoboloriò, crese, uno semolado.
Dounas-li'n, per pietat, bou'n prègue, un mièch goubèl.
- 20 Nuople e sobent Roussi, tu qu'èros tont monèl
Jous lo ma de Birgilo e del Tasso e d'Oumèro,
Tu que bas ol golop cont correjos Boulchèro,
Soubent siòs pus compis qu'un ase del Mounnà.
Pegaso, oqueste cop m'ones pas reguinnà.
- 25 Anfi, tontes que sès, Diùs mascles e femèlos,
Que trebàs sus un puèch besì de los estèlos,
Quitàs bostre pusaut, courès, despochàs-bous,
Benès persègre omb'iù lou trin de los sosous.
Courache ! ouel isson ben t'enspirà lo rimo :
- 30 Muso, omb'un tal secours, pos essojà lo Primo.

- Lou Coucut o contat ; l'lbèr bo trescoulà ;
Lo biso sul Rouèrgue es lasso de siflà :
Bo pourtà sous bufals dins lou poïs de l'Ourso.
Lou Printens se preparo o coumensà so courso.
- 35 Trop lounc-tens omogat, lou gront àstre del Cèl,
Quito so capo soumbro e soun negre montèl ;
E del tiède zefir dejà lo doussou oleno
Des riùs emprisonats o foundut lo codeno.
De lo cimo des rocs, o touto ouro, en detal,
- 40 On bei se destocà de pendens de cristal ;
E lo nèu que se fount, en loben los corrièiros,
Bo juscos dins leur lièch treboulà los ribièiros.
Sous cregne de l'lbèr lou funèste retour,
L'omelliè se desplègo o l'esclat d'un bèl jour.
- 45 L'emprudent ! n'o pas pòu de Josèp lou trincaire :
Soun torriple mortèl de sous efons, pecaire !
O pourtant, dins leur brès, soubent coupat lou col ;

V. 23. Hameau de la commune de Millau, où ces animaux abondent. —
31. Approches du Printemps. 38. Fonte des glaces et des neiges. —
44. Lamandier déploie ses fleurs.

Prèsque cado tres ons li'n fo pourtà lou dol.

Lo figuièro, pus sacho e pus precùciounado,

- 50 De pòu que noun surbengue un retal de jolado,
De poussà sous gourraus n'auso pas osordà.
Cap d'autre aubre noun plus, de pòu de s'escoudà,
De solì sous bourjous encaro fo pas mino :

Lou mendre rebiral còzoriò so ruino,

- 55 Car, seloun lou prouberbe, on n'es pas ibernat
Que lo luno d'obriol oun n'ajo trolucat.

Lou Pastre sopendent, en sourten de lo jasso,

O lo pouncho del jour dòu pertout se regasso :

Bei dejà lou pelenc, qu'èro obont ièr tont sec,

- 60 Brilhà d'un bèrt surtout que l'endimerguo o plec.
« Tont o lèu, » se dis-el, « entre èstre foro cledos,
Eici bau fa corrà mous moutous e mos fedos,
Ecceptat que de mèstre iù noun combie ó mièch mai. »
Oquel espuòr lou flato e li tei lou cor gai.

- 65 Lou Bouriaire engourdit noun quitabo so caso
Qu'un pauc sul subrejour per faire cauco raso :
Aro, ol premiè sisclal del motinous òusèl,
Sauto coumo un cobrit del lièch sons cubrecèl.
Sos calcios dejoul bras, courris o lo fenèstro ;

- 70 Sono borlet, chombrièro, efons, filhos e mèstro.
Soun cais se barro pas qu'oun bejo pauc o pauc
Sos gens derebeillats e solits de lour trauc.

Cont soun mounde es lebat, tal qu'un mèstre d'ormado,

D'un mout el douno l'ordre o touto l'oustolado :

- 75 « Onen, couraçhe, efons, aro es ouro d'i fa,
« Noun pas om lou mal tems, que se colio còufà. »
Tout s'onimo o so buos e sounjo o soun ofaire.
Jan margo l'oissodou, Pèire oplecho l'oraire ;

V, 48. Qui casse les amandes. C'est ordinairement vers la saint Joseph que le froid en fait périr la fleur. Cette récolte ne réussit jamais ici trois ans de suite. — 60. La verdure renaît. — 63. On loue les domestiques le 17 mai. — 67. Le fermier s'éveille au premier chant du coq, pour éveiller toute sa maison. — 75. Il assigne à chacun sa tâche.

- Ondriù penso sous biòus, Estèbe sous mulets :
- 80 Tont l'exemple del mèstre entoncho lous borlets !
O sutà lo besounho el tout premiè coumenso :
O déjà dins un sac preparat lo semenso.
Monjou catre còulets e bòu toutes essens
Sus un ròstoul birat semenà lous morsens.
- 85 Sou pas pulèu portits que lo maire e los filhos
O l'ort qu'òu fousegut bòu fa los semenilhos.
Sul bèspre tout s'ocompo, e fòu lou despèrti :
E sobès se porés qu'obiòu dinat moti !
Juscò o jour folit pèi s'en bòu fa lous crèsses...
- 90 Mès o porà lous prats seriò tens que soungèsses.
Escortas-ne, coutals, tout lou bestial menut :
L'èrbo nais, e sons fauto oquel pople lonut
De so goulaudo dent ne couporiò lo pouncho,
Se, cont bous ofonàs ol comp o fa lo jouncho,
- 95 Lou pastre de rescos li bous fosiò dintrà.
Belhàs-lou, cresès-me ; car, se pot, ou forà.
Fosès-ne tene lèn otobé lo bouïno ;
N'i loissés pas noun plus paise lo cobolino,
E pèr ofi que l'aigo orrose bostre prat,
- 100 Tenès lo routo libro e lou besal curat.
Emplostras-lou surtout d'oquelo limpo grasso
Que lo plèjo en Ibèr dins lo sompo romasso ;
E se de los porets es toumbat cauque pas,
De lou tournà remettre ol pulèu monqués pas...
- 105 Lo mèstro aro longuis lo fobourablo estèlo
Per poude semenà lo grono de lo telo.

V. 80. Il est le premier au travail. — 82. On va semer les blés de mars.
— 85. Semailles du jardin. — 87. L'heure de goûter. — 89. On va fouir
avec la pioche aux endroits où la charrue n'a pu passer. — 90. A la
mi-mars, on écarte tout le bétail des prés. — 95. Les bergers, malgré la
défense, y font paître furtivement. — 99. Il faut nettoyer les rigoles, afin
que l'eau coule librement, et y répandre le limon que les pluies d'hiver
ont ramassé dans la mare. Il faut aussi en réparer les murailles. —
105. Préparation des chenevières.

- Lo conobièiro es prèsto, omai lou conobou ;
Lo terrado es coufido omb'un pauc de migou.
Que sousque encaro un briù de pòu de desfourtuno,
110 Qu'otende que de Mars siasco roundo lo Luno.
Que semene so grono olaro un pauc espés,
En cossen lous òusèls qu'oun n'i loissoriòu res.
Qu'o lo cimo d'un pal, calquo bièlho roupilho
Boultigé' ol grat des bents ; ocò lous escompilho.
115 Mès lou salsz es en sabo e pouso sous cotous ;
Lou rousiè, lou lillà se cargou de boutous ;
Dejà tout es jouial, tout ris dins lo noturo ;
Lo terro o recoubrat so premièiro poruro,
E lous gais òuselets, jous de tendres romèls,
120 Preparou lours gousiès o de counçèrts noubèls.
Aro entre se lebà, lo besiado Liseto
De Mars, en foulotren, bo culi lo floureto
Pèr faire uno guirlando o soun chèr onilou,
Dount lo raubo o lo nèu disputo lo bloncou.
125 Semblo lou Printens mème, oquelo postourèlo,
Cont, en mièch des porfuns de lo sosou noubèlo,
Souleto ombe soun chi fodejo dins lou prat.
Cun uèl to petilhent ! Cun *minois* to flourat !
Omb'un despièch jolous, los filhos del bilache
130 Regardou lo frescou d'oquel poulit bisache :
Noun pas qu'opsoulumen lou trobou sons defaut,
Mès, molgrè lour critico, encaro es trop fricaud.
So que surtout los facho, es cont un jour de fèsto,
Ombe lou soul riban que li sarro lo tèsto,
135 Ombe so cofo unido e soun blonc dobontal,
Liso esfasso l'esclat de tout lour otiral.
Tondis que dins los flours, omai dins lo berduro,
Besèn déjà lugì l'espuor de lo posturo,
Dins l'aire e sus lo tèrro un penchent general
140 O cercà soun poriù pouso cado onimal ;

V. 113. Epouvantail à chenevière, qu'on met au haut d'une perche. —
115. Le saule est le premier arbre qui pousse des chatons.

- Òuzèn dins lou boloun gemi lo tourtourèlo,
Oltour del golotàs bresilhà l'iroundèlo ;
Gosoulho de plosé d'obé troubat l'oiral
Ount èro ontan soun niù, que n'es pus qu'un cosal.
- 145 O lou tournà bosti besès coussi trobalho !
Per louchà, cont bendrò, so pichoto mormalho,
Cèrco lous materials tout diguen so consou ;
Soun bèc es tout-ol-cop lo tiplo e lou mossou.
Dejà lou posserat bisito lo toupino ;
- 150 Om de borgun, de palho e calco plumo fino
Bo gornì soun liéchet d'un moufle motolàs,
Qu'o sous pichous noissens serò d'un gront soulàs.
Filhos, de l'omouriè lou broutou s'esporpilho,
Metès bite o couà lous iòus de lo conilho,
- 155 Que pendent quatre cops cal que mude de pèl
Obont de s'entorrà dins soun riche toumbèl.
De l'aubre, jordiniès, sounjàs o fa lo talho ;
Cont l'òurés pla purgat de touto bourdufalho,
Costiàs on lou poudet soun trop de golhordiò :
- 160 Pèl luxe de sous jèts lou tronc s'espuisoriò.
Loisàs li soulomen calcos broncos fruchièiros ;
Liàs ombé de bins los que sou trop lebrieiros ;
E tout so que beirés de lo règlo escortat,
Ol tronchant del coutèl libras-ou sons pietat.
- 165 L'aubre tout coumo l'ome es suchèt o rompogno :
Pla soubent lo bermino ou lo rounho lou gogno.
Se d'oquel mal hountous lou fèrre oun lou gueris,
Lou languimen lou mino, ansi seco e peris.
Cal dounc cossà lou mal obont que nous ocaple :
- 170 Metès aro en protico oquel art admiraple
Qu'en un aubre ofronquit transformo un sòbochou,
Disou que per osart, autres cots, un postrou
Fiquèt, en petossen so pichoto chòumièiro,
Un broutou destocat d'uno bronco fruchièiro

- 175 Dins lou trounc d'un bouissou noubèlomen ressat.
E qu'oquel suchèt fronc, pèr lo sabo poussat,
Dins lo fendo del souc prenguèt uno outro bido.
Lo monièiro d'ontà d'oqui dounc es solido.
On onto, ocò se sap, de mai d'uno foissou :
- 180 Entr'autros en troumpeto, en fendo, en escussou.
Còuzissès, e molgrè lo cresenso coumuno,
Gordàs-bous, cont ontàs, dé counsultà lo Luno.
D'oquelo bielho errou bous entestés pas pus :
Un ome qu'o boun cap n'o descubert l'obus.
- 185 Que siasco bièlho ou joube, omogado ou solhento,
O touto obro lo Luno es fort endiferento :
Oubserbàs soulomen que pèr oquel trobal
Un tems dous et tronquille es tout so que bous cal.
Pren courache, pogés, tous blats òu bouno caro ;
- 190 Dejà de lo seguiol l'espigo se declaro ;
Mès, se n'i pensos pas, un orre mesclodis
Omb'un aire insolent sus tous comp s'espondis.
Jous lo plonto estrangieiro, elas ! mièjo estoufado,
Lo filho de l'oustal d'olimens es pribado.
- 195 L'ofrout es trop songlont pèr que rèste impunit :
D'un coutèl recourbat pren-me un bostou gornit,
E de l'escourniflaire, o cots d'oqu'elo eigino,
Bai fa sòutà los dens jusquos o lo rocino.
Encaro òuras prou peno ; òuras bèl lo sòuclà,
- 200 Que dise ? òuriòs-be bèl lo poultre, lo choplà,
Que toujours dins tous comp d'oquelo bilèno èrbo
Lou lebon molurous, molgrè tus, se counsèrbo.
Lou soul remèdi olaro es, cont moustro lou nas,
De lou li tournà torse, ofi qu'oun grone pas.
- 205 Qu'es oqueste bobau, qu'o lous uèls jous de cutos ?
Que rondoulejo tont ol tour d'oquelos *hutos* ?
Noun seriò pas eisò calque furgo-bournhou ?

V. 184. M. de la Quintiniez et autres. — 196. Le sarcloir. 206. On châtre les ruches. [*Hutos* est un pur gallicisme].

- Ai ! qu'es empoquetat ! Saique o pòu del fissou.
N'es un, me trompe pas. Oquel lait cap de selho
210 Omb'un brondou fumous o delouchat l'obelho.
Lo pauro repoutègo en bechen lou brutal
Que gasto so besounho et li curo l'oustal.
Ótal, *sauf* lou respec, cont l'emplegat de talhos,
Dins uno pogesiè dintro per fa bistalhos,
215 E qu'emporto cremal, forrat, oulo, poirol,
Lo mèstro, se poudiò, li tourseriò lou col.
L'obelho, urousomen, pot reporà so pèrto :
De milo e milo flours lo companho es coubèrto ;
Ne poumporò lou suc dins lous comps, dins lous prats,
220 E surtout dins lous orts, que ne sou bigorrats.
D'oquelos del ginèst lo coumbo es topissado ;
D'oquelos del bouissou lo plono es perfumado.
Sus los costos, sus puèchs los besèn espeli :
Pouden pas metre en loc lou pè sons n'estroli.
225 Cun baume per lou nas ! Cun regal per lo bisto !
De tous bijoux, Printems, cal pourriò fa lo listo ?
Salut, jouino sosou, maire de tont de flours ;
Per lou plosé des uèls diuriòs durà toujours.
Mès que me bontou pas oquelos d'un porterro
230 Que pouisso obont lou tens lou fournèl de lo serro.
Del simple noturèl qu'un sot Cresus lossat
Exige de lo terro un serbice foursat ;
Que pèr el lou rousiè se desplègue obont ouro ;
Sui pas brico embejous del plosé que sobouro,
235 Quont bei sus de gradins cent bases olondats
O forse de trobal de flours toutes bondats.
Que se *pame* en bejen uno oundo emprisonado
Per de ressorts secrèts jusqu'ol cèl elonsado ;
Per iù, certo, aime mai beire l'aigo d'un riù,
240 Que fo soun cours sons gèino e sons ofectociù ;
Aime mai, sus soun bort, beire, ombé lo biuleto,

Lo jounquilho dourado e lo morgorideto
Flouri dins lour sosou, pèlle e mèlle, o l'osart,
Que lou luce d'un ort que flairo tont o l'art.

- 245 Des tournals de Creissels cont bese los coscados,
Oun trèpou libromen los foulatros Noiados,
De gauch, coum'un òusèl, oqui semble embescat.
O l'oumbro d'un poumiè, sus moun couide oclencat,
Oqui de lo noturo iù countemple l'oubrache,
- 250 Tondis que sus mo tèsto entendì lou romache
D'un gai roussinhoulet que conto sos omours.
Moun uèl mirobilhât odmiro lous destours
D'un rojol qu'oun couneis d'autro lei que so pento ;
Tantôt ol tour d'un roc besiadomen serpento,
- 255 *Tantôt* en murmuren quito soun lièch notal,
S'elonso e s'espondis en napo de cristal
Qu'os roious del soulel laisso un libre possache.
Olaro en forme d'arc bese foundre un nuache
Ount brillo lou sofir, lo pèrlo, lou rubis
- 260 E los autres coulous de lo raubo d'Iris.
De lo coscado onfi que m'o chormat lo bisto
S'encaro un bricou mai bole sègre lo pisto,
Bese que fièromen bo pèr sauts e pèr bouns
Ficsà dins tres moulis sous escarts bogobouns.
- 265 Oqui dono lou branle o lo lourdo mochino
Que del gro qu'escrucis fo rojà lo forino,
E pièi dins bint besals, de soun pur moubemen,
Per orrousà lous prats bo coulà lentomen.
Tondis qu'o-s-uèls besens se flouris lo pelouso,
- 270 Lou berdiè nous onounso uno onnado oboundouso.
Cado aubre òugan proumet soun tribut ol groniè :
Be pourren, s'o Diùs plai, fa troutà lou poniè.
Mès cun councèrt to bèl se fo dins lou bouscache !

V. 245. Lieu voisin de Millau, où l'on voit des cascades naturelles, qui font tourner plusieurs meules, où les taillandiers vont éguiser (*sic*) leurs outils : de là vient le nom de *turnals*. — 269. Les fleurs des vergers annoncent l'abondance du fruit.

- D'un regimen d'ousèls entendren lou romache :
- 275 Oquì lou repetit, l'òuriol, lou roussinhol,
Jous un noissen fulhache uflou lou gorgolhol.
Lou mèrlhe, lou pinsart, lo gribo, lo fòubeto,
Lou gach que bol porlà, l'ogasso que coqueto ;
Tout musicièn olat fredouno o so foissou
- 280 O l'ounou del Printens so pichoto consou.
Loissen-lous s'egoïà, qu'o lour aise consounou ;
Onen beire, pogés, tous gorrics que broutounou.
Cont lous glons sul gosoun de l'aubre toumboròu,
Coussi tous pourcelets se n'orrigouloròu !
- 285 Pièi, cont foràs mosèl, beiràs cune solache !
Lo car serò pus fèrmo e forò mai d'usache.
Onfi del mes de Mai lusissou lous bèls jours ;
Lo companho o corgat sous pus riches otours.
Ocò's fach : fi de nèu, de gibre e de jolado.
- 290 Lo combeto del blat de dous pans s'es òusado,
Mès soun cap, de lo rajo un bricou trop sutat,
Auriò dejà besoun d'estre un pauc umectat.
Astre, dount l'uèl *perçant* bei touto lo noturo,
Tu dount cado creat oten so nourrituro,
- 295 De lo crüèlo fom se nous bos goronti,
Ajo pietat del blat, que coumenso o poti.
L'espigo se blonchis sus so tijo olterado :
Fai qu'i tòmbe dessus uno douso rousado ..
Onon èstre exòusats ; oquel obille oubriè
- 300 Bo faire dobolà d'un nuache lòugiè
Sus blats, que lo set brullo, uno plejeto fino,
Que lous obiürorò juscos o lo rocino.
Ai ! coussi plòu dejà ! Cuno benedicciù !
Cuno òubeno surtout pèr lou morsenc tordiù !
- 305 Sourtès toutes, benès sul lundà de lo porto :
Besès conto ne toumbo, omai n'es pas trop forto.

V. 285. La chair du cochon nourri de gland est la meilleure. — 303.
Rosée de Mai.

Soulel, pèr emoussà de tous darts lou fissou,
Otal de tens en tens fai jougà l'esporsou.

Muso, quiten lo plono, e mounten o lo binho.

- 310 D'èstre to pòusodis lou fousèire s'endrinho ;
Longuis despièi lounc-tens de foire ou de binà ;
N'o rosou : de soun bras espèro lou dinà.
Onen dounc, journaliès, metès-bous o l'oubrache :
Lou repaus o lo souco aro foriò soufrache.
- 315 Se bous sobès entendre en fosquen lou mercat,
Del bigòs tirorés de liardos un socat.
Cune boulegodis ! Tout, jusc'ol mendre drilho,
Cargo biasso, borral, bigòs sus so roupilho.
Del cric-crac dels esclots lo plasso retentis ;
- 320 Brèf, lou mercat se sarro e lo colo portis.
Pièi pendent lou trobal cal òuzi lo godasso :
Se cridou milo cots : « Gront bien, en prou bous fasso ! »
Desempèi lou dinà juscos ol despèrti,
Cont n'ogassou còucun, ah ! be lou fòu potì.
- 325 Pèr rire e s'egojà, pulèu que pèr molisso,
Li reprochou sons cèssò ocò que mai lou fisso ;
E cal pas fa semblon oquì de se picà :
On n'es que mai brondit, s'on auzo replicà.
Un cop, s'èro fourrat dins lo colo un noubice
- 330 Pus obille o monjà qu'o tout autre exercice.
« Goujat, » sou li fosquèt un bièl tout grupelous,
« De toun paire sios fil del cap jusc'os toλους.
« Coum'el, as ol repais lo dent prou degochado,
« E lou bras enrelhat cont cal fa lo combado. »
- 335 L'ouuncle, que del nebout bol prene lou portit,
Dis : « Es bertat, moun fraire èro un bostou bestit.
« Diù l'ajo perdounat ! Prou degourdit o taulo,
« Èro lent ol journal coum'uno cogoraulo :
« Otobé soun escais èro *lou pè pesuc*.

V. 321. Ils sont sans cesse à s'agacer les uns les autres, et les absents ne sont pas plus épargnés : cela les fait rire et passer le temps.

- 340 « Mès iù crese o l'efon un pauc mai d'obeluc.
« Boun, » respont lou cirous en freten sos porpèlos,
« Un aubespice, bodaut, pot fa que d'onsonèlos. »
Cont òu prou *degoisat* e sul tièrs e sul quart,
Parlou de tout ocò que lour ben per osart,
- 345 De guërro, de poulisso, e de pèrto e de lucre,
Lou tout, coumo s'enten, pla sòupoudrat de sucre.
Tout lou manne del jour contunho oquel boral :
Otal charmou lo peno estocado ol trobal.
Aro es tems de porlà de pastres e de fedos,
- 350 D'onhèls e de moutous, de pargues e de cledos,
De lono, de froumache e de burre e de lach.
Couvencen per oquel : uèi ne rajo un bèl trach.
Mès cal que Pan preside o nostro counferenso ;
Touto oquesto motièro es de so coumpetenso.
- 355 O tus qu'as suèn del pastre e del bestial menut,
Fringaire de Sirinx, floütaire cournut ;
Tu dount lou pè, tolhat coum'oquel de lo cabro,
Sus lo cimo des rocs lèstomen s'escolabro ;
Tu qu'as bostit ol pastre un costelou moubent
- 360 Que lou met o l'obric de lo plèjo e del bent ;
Tu qu'as moustrat onfi l'art de fa de borrièiros
Pèr sòubà lou troupèl de los dens cornossièiros ;
Diù mièch ome e mièch bouc, fort jonti soquelà,
Porto eici tous regarts : toun nectar bo coulà.....
- 365 Cont de lo basso-cour lou chantre se rebelho,
Lo lochièiro se lèbo e part ombé lo selho.
Bo quichà lou soumés, e se rajo trop prin,
En lou soubotegen lou met en pus bèl trin.
Sus un fioc tomperat, obont fa lo colhado,

V. 353. *Pan curat oves, oviumque magistros.* (Virg.). — 359, La cabane du berger. — 361. Le parc à brebis. — 363. On sait que Pan, amoureux de la Nympe Syrinx, en fut dédaigné à cause de son extrême laideur. Il avait les pieds de la chèvre, la barbe et les cornes du bouc. — 367. La laitière ou fromagère donne des claques aux tetins des brebis pour en faire couler le lait plus abondamment.

- 370 Lou lach ris un moumen, e lo crèmo es triado
Tout de suite es getat dins un gront coulodou,
E pèr lou faire prene on i trai lou presou,
Seloun lo contitat pleno ou mièjo culièiro.
N'es pas pulèu colhat, que nostro cobonièiro
- 375 I met per l'ocolà sous brasses retroussats ;
E, pèr tont qu'o l'oustal lous ofàs siòu pressats,
D'oqui boucho pas mai que s'èro estobonido :
Souben sul coulodou l'òu troubado endourmido.
Dins lo foisèlo oprès estourro l'oncolat
- 380 E lou met o secà luèn de l'arpo del cat.
Cont es prou sec, d'obort se despacho un messache
Que porto o Rocofort lo fourmo de froumache.
Oqui gemis lounc-tens joul tronchant del coutèl ;
E, pèr combià de noun, combiò bint cots de pèl.
- 385 Se fo pièi cauco drogo ombé lo roscloduro
Que s'espondis sul pa coumo lo counfituro,
Mès ocò's to pebrat que ñe cal pauc serbi,
Se l'on bol espornhà lo micho omai lou bi.
Coumo de dessul lach lo crèmo s'es tirado,
- 390 Sus lo gaspo, o pu près, lo recuècho es lebado ;
Onfi, dins lous founsils fòu bouli de croustous
Que sou pèr l'oustolado un bouci rogoustous.
Cal gordà susquetout lous colibots pèl pastre ;

V. 370. On lève la crème qui se ramasse sur le lait lorsqu'il commence à rire. — 372. On met dans le lait la présure nécessaire. — 378. Elle s'endort presque toujours en pressant le lait. — 379. Le petit-lait s'écoule par les trous du chasseret. — 381. Les caves de Roquefort, à deux lieues de Millau, sont taillées dans le roc ; elles sont glaciales. C'est là qu'on porte, de toute la contrée, le fromage sec, sans autre préparation. On prétend quz c'est principalement à force de le racler, et d'en diminuer par conséquent le volume, qu'on lui donne, par degrés, cette bonté qui fait sa grande réputation. Il y a cependant apparence qu'il exige bien d'autres soins. — 385. On fait avec les pelures du fromage qu'on pétrit, et qu'on épice beaucoup, une composition qu'on appelle rebarbe. — 390. La recuite est une espèce de crème qui se lève sur le petit lait. Ce n'est, en tout cas, qu'une seconde crème bien faible obtenuz par une seconde cuisson du lait déjà écrémé. — 393. Brins de caillé qui restent dans le petit lait.

- Ol troupèl autromen orriboriò desastre.
395 Es pla juste, en efèt, pèr qu'el n'ò lou souci,
Que del prouduit, òumens, li n' rebengue un bouci.
Tondis qu'ò soun trofic baco lo cobonièiro,
De soun coustat, lo mèstro, en bouno moïnochièiro,
Sounjo o renoubelà lou founs del pouloliè.
400 Entre toutes lous iòus que trobo ol nisoliè,
Còuzis, e joul dubet d'uno clouco escoufado,
N'omago en noumbre empèr uno bouno escouado.
Lou gèrme es onimat pèr oquelo colou,
E dins bint e dous jours del clos sort lou poulou.
405 L'oinat n'es pas noscut que lous cotèts en foulo
Cridou déjà *più-più* joul bentre de lo poulo.
Olaro de soun lièch se lèbo-lo josen
E dobont sous efons comino en cloussiguen.
Maire tendro, o tont suon de so prougenituro
410 Que per l'oposturà neglijo so posturo :
Li coupo ombé soun beç lous pus tendres boucis ;
Per oquelo mormalho es toujours en soucis.
Eh ! cun n'es pas l'esfrai de lo pauro golino,
Cont bei plonà dins l'aire un òusel de ropino ?
415 Se tourmento, s'erisso e d'un crit soubèrtous,
Jous l'obric de soun alo ossemblo sous pichous.
Cont lous pouls soun grondets, lo mèstro lous copouno :
Lo biondo ol cornobal n'es pus grasso e milhouno.
Mès lo tostorés pas, sons doute, pauros gens :
420 Oimorés mai lo bendre ou ne fa de presens ;
Car, de tout tens, l'usache es qu'òquel que trobalho
Es, countro lo rosou, lou que monjo lo palho,
E que, tout ol rebèrs, lou que monjo lou fe
Es, seloun lou proubèrbe, oquel que noun fo re.
425 Que d'autres pus letruts, de tont de diferenso,
Que pormi sous efons o mes lo Proubidenso,

V. 397. La maitresse de la ferme entretient le poulailler au moyen des couvées.

- Se cussounou lou cap per sercà lo rosou ;
Per iù, noun ai qu'un mout : « Diùs ou bol, oco's prou. »
Mès qu'òuzissèn ? Toujours lo bregouso Ongleterro
- 430 Forò, sons dire garo, o lo Franso lo guerro ?
Sons doute o fontosiè de se faire estrelhà.
Que bengue ! Obèn prou gens que sabou ferrolhà :
D'Orbilliers e d'Estaing, o qui lo recoumonde.
Ou seriò tont missonto, ou coldrò que se ronde.
- 435 Se lo loissabou fa, se dounoriò lous èrs,
Suivant soun grais de cap, de reclà l'unibèrs.
Ah ! forò, per lou cop, d'espèrros inutilos ;
Dejà sos pretenciùs òu reboultat los Ilos.
Uèi soun toun mogistral pot pèdre soun poïs.
- 440 Trobo, disou, mòubès que de nostre Louis
Lous boissèls sus lo mar onou tentà fourtuno :
Qu'es plosento ! Eh ! sap pas que lo mar es coumuno ?
En tout cas, cal qu'ou sache, omai sons gaire està :
Risco fort autromen de se faire fretà.
- 445 Louis bol e preten, sons que degus mestreje,
Que sus l'oiral morin tout boissèl se posseje ;
E se Moussu l'Onglés n'enten pas lo rosou,
Del conou de lo Franso oprenrò so leisou.
Lous paures, sopenden, soufrèn de so molisso :
- 450 Es causo que dejà troumpetou lo milisso.
Lo pèsto, lou molur ! Eisò nous ben be mal.
Se toutes cal morchà, cal forò lou trobal ?
Coumissaris, òumens espornhàs lo componho ;
Sous paures obitans, que dejà lo pòu gonho,
- 455 Pèl mestie de lo guerro òu to pauc d'obeluc
Qu'aimou mai bousigà sus lo cimo d'un truc.
Prou de truco-tòuliès trouborés dins los bilos,
Persounos ol public pèr lou mens inutilos ;
Sus oqueles fenhans bous cal rette* clopà,
- 460 E loissà de repaus lous que gonhou lou pa.

- Cont entendriòu sounà lou tombour, lo troumpeto,
Cun regrèt n'ouriòu pas o lo douso museto
Qu'onimèt to souben lour danso ol coumunal,
Cont obiòu de boun'ouero ocobat lou journal !
- 465 Pastre, te soubendriòs, oltour de lo gomèlo,
Qu'obiòs de colibots to coumoulo escudèlo ;
Omai belèu diriòs, en corguen lou mousquet,
So que diguèt ontan Toni del Mas Jounquet.
Èro toumbat ol sort ; descompo, lou bòu quèrre,
- 470 Li bardou lou dobont d'uno placo de fèrre.
« Que me corgàs ? » dis-el ; « qu'es oqueste otiral ? »
« Ocò's, » respount l'orchè, « lo gardo del peitral.
« Se sobiòs qu'es utile oquel moble en botalho,
« Cont lou brutal murmuro, e que plòu de mitralho !
- 475 — « Pèr que cal robolà, » dis Toni, « oquel fotràs,
« Senti que fugirai, metès-lou me detràs ».
Cun bounhur ! Diù merci, l'arpo del sort boulache
N'o pas sosit un soul que pousquès fa soufrache.
Moussu lou Coumissari o sochut rosounà :
- 480 Begen que tont o lèu nous colidè meissounà,
El o fach reflecciù qu'ol trofic de lo tèrro
Èren milhou dressats qu'ol trimal de lo guèrro.
Obèn un autre biais, en efèt, o lòurà
Qu'o tene lou fusil ou lou sabre o lo ma.
- 485 Sourten pas de l'estat oun lou penchen nous pouso ;
Lo pèiro boulegado o peno o metre mouso.
Lou proubèrbe o rosou, que dis qu'un boun oubriè
Per gonhà de que bière o prou de soun mestie.
Mès, doun mens i penson, lou Printens nous escapo :
- 490 D'Erigono dejà lo conhoto li japo.
Obont d'entemenà lou trintran de l'Estiù,
Muso, iù sùì d'obis que nous pòuzen un briù.
O contà lou Printens te siòs mièch enròcado :
Omai n'as pas seguit tout-o-fèt so durado.
- 495 Eh ! be, que s'ocoumode : o so que moncorò
Sabe que trouboren còuc'un que supleurò.
E cal encaro ? Un sachz, omant de lo noturo,

- Lou curiùs Desprodèls, que de l'ogriculturo
Oco de Pèire-Jan bo prene de leisous.
- 500 Cent cots sus l'orchibanc, tout monjen sons foisous
Uno lisco de tourto ocotado de crèmo,
Ensemble òu disputat sus l'art de Triptoulèmo.
Bejo oquì mo còuciù. Belèu doutoràs pas
Que tout noun siò pla fach, s'el i bouto lou nas.
- 505 Oui, moun chèr Desprodèls, aro oco's toun ofaire.
Bai-te n', ocoumponhat d'oquel brabe bouriaire,
Obont que del Soulel lous fiocs siòu trop ordens,
Odmirà lo bèutat de l'oimable Printens.
Bai courre de Mountels los coumbos e los plonos,
- 510 Cont serés orribats ol dejous de Soulonos,
Ossetats sul gosou o l'oumbro d'un nouiè,
Colculàs lou prouduit d'un journal de bouiè ;
Regardo dòu pèrtout, bejo lo coutrilhado
De fedos, de moutous sul debés delorgado.
- 515 Ôuzis lou mojournal, qu'en mièch de soun troupèl,
Sus un tèrtre elebat jogo del coromèl.
Dins lo coumbo besino ogacho lo postreto
Bestido soulomen d'uno comisouleto,
Qu'en gorden lous onhèls fo tournejà soun fus ;
- 520 Es, cont lous bei boundi, pus fièro que degus.
Te lasses pas de courre : entre l'oumbro èstre basso ,
Bai te quilha sul truc ount se targo to jasso.
Oquì fai-te tout uèls : pertout beiràs de blats
Dejà to rousselets que poressou dourats.
- 525 Bejo de lo seguiol coussi lo longo espigo
Trop couflado de gro se courbo de fotigo ;
Bejo coussi, sons cèssò ogitado pèl ben,
Oundejo dins lo plono uno mar de froumen.
Porto oprès tous regarts sus los costos binousos
- 530 Que Bocchus o coubert de sos grapos òudousos ;

V. 499. Fermier fort expérimenté dans l'Agriculture. - 501. Tartine
ou ramequin. 506. Tableau de la campagne aux approches de l'Eté. -
509-510. Métairies contiguës.

- Beiràs couflà lou grup d'oquel sont olimen
Que lou joube e lou bièl sablou jouiousomen.
Cont de fes bas cridà : « Mèstre de lo noturo,
« De tos obros, gront Diù, cal pot fa lo pinturo ! »
- 535 N'as pas tout bist encaro : ogacho l'esperset,
Lo trèflo, lo lusèrno emolhà lou prodet.
Bai beire fresquejà sus coustals, sus trobèrses,
Los gièisos, lous becuts, los entillos, lous èrses,
Los fabos, lous mounçils e tout l'autre legun,
- 540 Sons countà lou mendit, que n'es lou rofotun.
Ol suchèt des mendits, per qu'ocò se presento,
Te bole faire part d'uno ouresou plosento
Qu'un cop fosquèt un pastre opelat Loiroulet.
Obiò souben pestat e jurat tout soulet
- 545 Countro lou goust fodiol d'oquelo pauro grono,
Que lou teniò couflat sèt jours de lo semmono ;
Mès un ser que fosiò paise luèn sous moutous,
S'i troubèt ossiejat pèr un òurache ofrous.
Un crespè general ocotabo lo tèrro ;
- 550 Lous liuses e lous trons, imaches de lo guèrro,
Lou siflomen des bents dins lous èrs debondats,
Lo pluèjo que del Cèl toumbabo o forrodats,
(E, pèr molur, de grèlo èro un bricou mesclado),
Tout pourtabo l'esfrai dins soun amo trouplado.
- 555 E se metèt olaro en grondo debouciù
O pregà Nostre-Senhe, en li diguen : « Moun Diù,
« Counserbàs, se bous plai, lou froumen, lo pòmoulo ;
« Counserbàs lou legun qu'es de boum coire o l'oulo ;
« Counserbàs lo moussolo, omai lou còusegol ;
- 560 « Soubàs l'ordi, lou mil, lo mesclo, lo seguiol ;
« Preserbàs-lous surtout des trucs de pèiro frejo.
« Se de ne fa toumbà pourtant obès embejo,
« En fosquen grasso os blats sus lo borio espondits,

V. 539. *Edit. de 1781, mongels, édit. de 1810, mongils.* — 561. C'est le nom que les paysans donnent à la grêle.

- « Delorgàs-ne sons ploncho, e tustals sus mendits. »
- 565 Lo scèno bo chonjà : de lo flour printonièiro
Besèn dejà soli l'obouribo cerièiro ;
Oquel fruit sobourous, qu'es de toutes l'oinat
E qu'èblouis lous uèls de soun rouge encornat,
Ben gornì lous desserts ombe lo frèso òudouso
- 570 E lo frombuoso ombrado e lo grousèlho isprouso,
Lou perou muscodèl, l'òubricot ogrelet,
E lo poumo jonenco e lou prunèl biület.
Oco's fach : lou Printens sounjo o plegà bogache ;
De sos flous pauc-o-pauc disporés l'estollache.
- 575 L'Estiù sur soun corriol orribo ol gront golop,
E lo sur de Prougnè conto pèl dornè cop.



564. On a substitué le mot *tustals* à l'expression du berger, qui était plus énergique, mais plus grossière. Le mot auquel fait allusion l'auteur (*foutrals*) a beaucoup perdu de sa force expressive.

L'ESTIU

CONT SEGOUN

- Brilhent astre del Cèl, dount lo marchò ropido
Del tens que nous escapo es lo reulo e lou guido ;
Tu que de lo noturo onimos lous ressorts,
Soulel, de moun esprit redouplo lous tropsorts.
- 5 Qu'ò toun gront fougoirou mo Muso rescòufado,
Posco counduire o bout l'obro qu'ò coumensado.
Cont tous premiès regarts, ol retour des bèls jours,
Mirgolhabou lous compes de bèrduro e de flours,
Cal òuriò debinhat qu'òquelo bigorruro
- 10 Seriò lou mogosin de nostro nourrituro ?
Omb'òquel del bestial, joul gozou rescoundut,
Nostre chèr olimen se besiò counfoundut.
Cun chonjomen ! Ol se de lo tèrro fecoundo,
Aro nourrit d'un suc que to colou fecoundo,
- 15 De soun umblo coumpanho o quitat lou nibèl ;
Aro besèn so tèsto ol cap d'un long tutèl
S'elebà fièromen de lach touto couflado.
Noun demondo res mai que d'èstre destetado.
Ocabo toun oubrache, o puissent Diù del jour !
- 20 Ron lou dorriè serbice ol fruit de toun omour :

Que lou mage fissou de to regordoduro
Toumbe o ploun sur l'espigo, e lo beiren moduro...

Nostre bot es òuzit, onon èstre exòusats ;
Phebus sus nostres compes d'espigos erissats

25 Dardo toutes lous trachs de so fasso embrosado.

De noubèls obitens lo tèrro es ecotado :
Per trôuca lour estuch, mouscos e mouscolhous
Dins un triste silenso otendiou los colous.

Aro tout se delargo ; entendèn dins lous aïres

30 Murmurà boundoulaus, e couzis, e ressaïres.

Amo de l'unibèrs, o l'ordou de toun lun,
Jusc'ol founs des estons s'onimo lou grouun.

Tout ben mouzge lou se de lo maire coumuno,
Tout generalomen, hors l'engenso impourtuno

35 Que de rousigà l'home òurò lo focultat,
Sous cap de distencciù de sècce ni d'estat.

Obont que sul troupèl trop de cau bengo foundre,
Lou bouriaïre obisat monco pas de lou toundre.

Cont lou bestial sodoul reben del postural,

40 Lo mèstro, lo sirbento, ombé lou mojoural,

Toutes tres ossetats sul lundà de lo jasso,
Tondis que lou mostis es enlai que s'ojasso,
Sus lo fedo e l'oret fôu lौरà lou cisèu.

Orribo caucos fes, pèr boulé fa trop lèu,

45 Que sul cuèr del potien s'emprimo uno ziczago ;

Mès lou corbou brisat fèrmo o l'insten lo plago.

Otal, paure moutou, cal, pèr nous obilhà,

De toun bestit lonut que t'onen despoulhà ;

Otal, tendre onilou, sous te plonhe, souffrisses

50 Pèr nous fa de copèls que coupèn tous onisses.

Cont o quitat soun aus, en mièch d'un ribotèl,

Pèr lou lobà del surge on plounjo lou troupèl ;

En formo de monchoun pièi lo lono plegado

Es, juscòs o lo bento, ol groniè despouzado.

- 55 Autre tens, autre suon : aro cal fenejà.
Cont l'ërbo dins lou prat coumenso o blouquejà,
L'en cal traire, autromen lo mitat se n' estralho :
Onen dounc, coumpouhous, bite, otropàs lo dalho,
Oquì n'i o prou de dich. Pèr lou mèstre onimats,
60 Lous borlets en comiso e d'oquel fèrre ormats
Fòu sòuta, sons pietat, l'ournomen de lo prado :
Tout toumbo jous l'eigino o l'ocout osugado.
Pièi pèr birà lous rens ben de mounde un troupèl ;
Olaro on bei jougà lo fourco e lou rostèl.
- 65 Tondis que l'un fourquejo e que l'autre rostèlo,
Lous dolhaires o l'oumbro ouchou lo gorgomèlo.
Cont del fe prou secat lou ser fòu lous moulous,
De tout lou besinat benou lous efontous,
Juscòs ol cachoniòu que sort de lo bressolo,
70 Escolà sus lo pilo e fa lo cobriòlo ;
S'i plasou talomen que quitou pas lou prat
Que cont dins lo fenial besou lou fe dintrat.
Couro pourràs, pogés, rejoinhe otal lo garbo ?
Lo solibo, de gauch, te rajo sus lo barbo,
- 75 Cont beses tont o lèu beni l'urous moumen
Que diù de tont de suons te pogà larjomen.
Encaro cauques jours, e lo recolto es prèsto ;
Ah ! que bengo, moun Diù, que bengo, oquelo festo !
Lou pòuret ofomat de pa se couflorò,
- 80 E lou palle usuriè de despièch creborò.
Gracios o tous efons, preciùso ogriculturo,
Onon dins pauc de tens regourjà de posturo.
Serion lèu morts de fom, se nous disiòu de nou ;
Coussi dounc lour estat es tont pauc en ounou ?
- 85 Lou riche porestous, que noun fo que se jaire,
T'ogacho ombé mesprès, peniple cultibaire.
Eh ! sent pas, lou sodoul, qu'enduroriò tolen,
Se n'obiò que soun or o metre jous lo den !
Lous sobens cauques cots òu counsocrat lurs bèlhos

- 90 O contà de toun art los utillos merbèlhos,
Sons rëussì pourtant o chonjà toun estat :
Toujours siòs miseraple, omai toujours estat.
Souben, las del trimal de touto lo journado,
Creses d'onà monjà to soupo mitounado,
- 95 E trobos un fourrou qu'es mèstre o toun oustal.
Un brabe ome que t'aimo e preso toun trobal
Me disiò dobont ièr que dins oquelo bilo
En gens de gront renoun de tout tens to fertilo,
Que dins Roumo, en un mout, s'èro souben troubat
- 100 Que de bolhens guerriès, en sourten del coumbat,
Penjabou bite ol croc lous òutisses de guërro,
Per se sosi d'oquel que rebiro lo tèrro.
Me countabo otobé qu'un prince obiò quitat,
Pèr plontà de còulets, lo courouno e l'Estat.
- 105 Sus d'exemples porèils juchàs se lou bouriaire
Olaro èro ourgulhous de fa bolé l'oraire,
E se pèr lou trobal se sentiò d'ofecciu,
Cont besìò de tal mounde oimà so bocociù.
Mès, pocienso ! oquel tens pourriò renaisse encaro.
- 110 Disou qu'o nuostre Rei l'ogriculturo es caro ;
E qu'omb' un gront ministre ol qual se pot fisà,
S'ocupo des mouièns de lo fobourisà.
Dejà pèr un Edit suprimo lo courbado,
Que l'o de sous trobals to souben disturbado.
- 115 Sensiple o bostres mals, paures cultibotous,
El bol que d'aro en lai bostre fais siò pus dous,
E qu'oqueles richarts, que de lour courpulenso
Dins de corriols dourats permenou l'indoulensou,
Coumo fòu des comis mai que bous aus estral,
- 120 Cont lous petossorés, bous pagou lou journal.
Èro triste, en efèt, ombé de combos flacos,
De troutà nuèch e jour pèr rompli bostros tacos,
E de noun gonhà res per forcì lou gresiè.

V. 96. L'agriculture était en honneur chez les Romains. — 103. Dioclétien.
— 113. Suppression de la corvée. — 116. Motifs de l'Edit.

- Otobé, cal tout dire, ou preniàs de lòugiè.
- 125 Oqueles perpòuzats, ombé lour roujo troungo,
Obiòu bèl bous cridà de despochà besounho,
En meten de trobèrs lou copèl bourdat d'or :
Degus de lo sutà noun se sentiò lou cor.
Onsi l'ogriculturo es solido d'entrabos,
- 130 Journoliès, d'un picur serés pas pus esclabos.
E bous aus que grujàs, lèn de bostres bossals,
De grosses rebenguts souben lous copitals,
Boldriò pas mài, Senhous, onà dins bostros tèrros
D'uno foulo d'oubriès onimà los espèros ?
- 135 Lou pòizon, opuiat de bostro proutecciù,
Sentiriò pel mestiè creisse soun ofecciù.
Un cop d'uèl, un sourire, unò poraulo ofaplo,
Un res lour fo troubà lo peno supourtaplo.
Ol pè d'uno mounthonho, oun l'aire toujours biù
- 140 Bal mai que lou bentour ol pus fuort de l'estiù,
En linge blonc se targo uno demoro ontico,
Dount l'art o rojunit lo fossado goutico.
Oqui Domoun s'oparo o l'ordento sosou,
Tondis que lou boloun nado dins lo susou.
- 145 Oquel sache, autres cots, pèr so grondo elouquenso,
Se fosquèt odmirà d'uno agusto òudiensio ;
Tout cop que pèr porlà se lebabo ol Porquet,
De pòu de pèrdre un mout de soun soben coquet,
Presidens, cousselhès, oboucats, percuraires,
- 150 Toutes teniòu l'olé coumo de cobussaires.
Onfi dins lou Porquet cont ojèt prou brilhat,
Que fo ? Cargo un corpan d'òuripèl mirgolhat,
Uno pelisso roujo e d'ermino fourrado,
E s'ossèto pus naut sus lo bonco embluado.

V. 131. La résidence des bons seigneurs dans leurs terres rend ordinairement les vassaux plus laborieux. — 139. Le Château de Castelnau de Pégayrolles est situé au pied de la montagne du Levezou ; il y fait toujours un air vif. — 143. M. le Président de Pégayrolles. — 145. Il était alors Avocat Général du Parlement de Toulouse. — 150. Retenaient la respiration comme les plongeurs. L'auteur en fut témoin.

- 155 Sons doute èro noscut pèr pourtà lou mourtiè ;
Car sons opendrissache enlebèt lou mestiè.
Ol dire general de toutes sous counfraises,
D'un cop d'uèl soun esprit sosissiò lous ofaires ;
Otoché se n' fosquèt talomen admirà
- 160 Que, cont oprès un tens se boulguèt retirà,
N'òuzias qu'òqueste crit : « Ai ! moun Diù, cun doumache
Qu'un tal uome nous quite o lo flour de soun ache !
Aro que del Polais s'es deliürat Domoun,
Cad'on d'òqueste tens mounto perqui-n-omoun :
- 165 Oqui, lèn del rombal de lo Mogistroturo
Noun se lasso jomai d'estudià lo noturo.
Pèr ne sègre lo marchò ofrounto lous rojals,
Dobalo dins lo plono, escalo sus coustals,
Cren pas mème d'onà pèr de detours conisses
- 170 Descubri sous secrèts ol founs des precipisses.
Oquel n'o pas lou mal de tont de mièch-sobens
Que fòu, del lièch estent, lo plèjo e lou bèl tens,
Ou que del cobinet, sons counèisse l'oraire,
Se mainou de dounà de loisous ol bouriaire.
- 175 Soun tic es diferent : el n'o pas soun mièch lec,
Cont otaco un suchèt, se noun lou pouso o plec.
Souben on sous bossals aimo de fa lo ralho ;
Cont ne trobo còuc'un ou que sèguo ou que dalho,
Que lauro ou que s'ocupo o cauc'autre trobal,
- 180 L'enterrojo sus tout, jusc'ol mendre detal.
Un ser que possejabo (èro del tens de sègos),
Troubèt ol prat Guilhèn que gordabo los ègos :
« Eh be ! » diguèt Domoun, « seren riches òugan ? ».
« Pas òumens iù, Moussu, respoundèt lou poizan :
- 185 « Noun pas qu'oun m'i siò pres de toutes los monièiros,
« Mès iù bese o-pu-près que cinc ou sièis bolsièiros
« Seròu de mos susous lou fruit tont desirat.
« D'oqui, cont soun degut lou dème òurò tirat,
« E que de bostres drechs embèrs bous serai quite,
- 190 « Lou pauc que serò meu me coldrò bendre bite
« Pèr lebà lo coustrencho e pogà lous fourrous,

- « Qu'aimou tont moun oustal que loi fòu corrèirous.
« Cont òurai fach crousà lou bintième e lo talho,
« Ocò serò lou tout s'ai de quite lo palho.
- 195 « Se cal pourtant nourri, lo fenno e lous efons ;
« Cal pas èstre espelhats coumo de beligons.
« Cont lou bentre es deju, lou bras noun jogo gaire ;
« Pièi moun troupèl peris, fauto de sal, pecaire !
« De lèn en lèn òumens li n' boudriò fa tostà ;
- 200 « Mès ol près qu'es, Moussu, toutes nou n' cal està.
« Pla souben escullon sons sal l'aigo boulidò.
« Ah ! se lou Reïsobidò coussi posson lo bido,
« Nous plogniriò sons doute : es, sou disou, tont bou ! »
— « N'ou pot pas èstre mai, » li diguèt lou senhou ;
- 205 « Car imogino-te qu'el souspiro e sousqueno,
« Desempièi qu'es enstruit que soun pople es en peno ;
« E de lou soulochà to forto es so possiù
« Que del bostou rouial entre èstre en poussessiù
« Ol simple necessari el boulguèt se restrenhe ;
- 210 « O soun sacre otobé jurèt o Nuostre-Senhe
« De trobolhà sons cèssò ol be de sous suchèts :
« Oco's oqui lou but de toutes sous proujèts ».
— « Serò dounc, » dis Guilhèn, « coumo oquel que dins
« Bouliò que cado jour cadun metès so poulo ? l'oulo
- 215 « Certo oco seriò trop : baste qu'oïen de pà ! »
— « Coussi, » respount Domoun, « crenhe de ne moncà,
« Tondis qu'òuren pèr mèstre un segount Honric catre ?
« D'oquel Prince ocoumplit, dount tout èro idoulatre,
« Louis es lo coupio ; o fach dornièiromen
- 220 « Entr'autres un bèl trach que mostro claromen
« Que d'oquel gront moudèlo o dejà los entralhos.
« Escouto : El permenabo o l'entour de Bersalhos,
« Sons estre oquelo fes de gardos entourat ;
« (E ! qu'oprehendo un rei de soun pople odourat ?)
- 225 » Dous pòurets, d'un toun triste, omb'uno mino muorno,
« Lous uèls bonhats de plours li demondou l'òumuorno ;

- « Louis d'obuort sonsiple o lour situociù,
« Pèr lo counaisse o founs lour fo cauco questiù.
« Moussu, » li dis l'oinat, « fosèn dol de lo maire,
- 230 « E soulet sons secours obèn loissat lou paire
« Engrepesit de frech, tout ocoplat de mal :
« N'es belèu d'oquesto ouro o soun dorniè bodal.
« Sons crenhe d'oboissà l'ounou del diodème,
« Lou Rei dins lour *taudis* se fo counduire el mème.
- 235 « I dintro : cun oubjèt ! Bei lou molaut tout soul
« Prèsque muort estendut sus un lièch de rostoul.
« Oquel estat l'oflijo, e ne douno lo probò
« En tiren del boursset tout l'orgen que s'i trobo.
« Mès encaro pus lèn porto lo coumpossiù,
- 240 « Car bol qu'o sous despens, outre l'educociù,
« Oqueles efontets ajou penden lour bido
« Tauro, coubert, bestit, omai bourso gornido ».
— « Ai ! cun cor ! » dis Guilhèn, « cun Rei to pietodous !
« Jogue que joul Soulel se n' troubèssò pas dous.
- 245 « Coussi nous bon corrà tont qu'òuren un tal paire !
« Porlen aro, Moussu, del gront Countorroullaire :
« Disou que fo so cargo ombé tont d'ofecciu
« Que se cruso lou cap o cercà l'embenciù
« De faire sus suchèts refourfà l'oboundonso,
- 250 « E creisse en mème tens del mèstre lo finonso.
« A ! Diù bolgo, Moussu, que trobe oquel estèc !
« Mès trombli que quicon noun lou ronde bufèc.
« Iù tene de moun gran, (en pas siò soun ormeto),
« Que lou Rei noun pot metre un sòu dins so cosseto
- 255 « Qu'oun siasco potejat dins catre ou cinc tripots,
« E que d'oqui beniò lou surfai des impots.
« Saique, coumo so biondo es tont escompilhado,
« Pèr uno soulo ma pot pas èstre omossado,
« Li cal pèr lo rejounhe un escach d'emplegats,
- 260 « E se n' pot be troubà qu'òu lous dets empegats.
« S'essojabo de tene un pauc mens d'omossaires ? »
— « Bous aus, » diguèt Domoun, « noun sès que de bor-
« Se sobiàs qu'es ocò que lo cargo d'un rei, [jaires.

- « Diriàs : « Bal mai serbi que de dounà lo lei.
265 « Lou gouber d'un rouiaume es talomen peniple
« Qu'oquel que lou poussèdo o bèl fa l'impoussible,
« Pot pas toujours porà certèns empachomens
« Que benou tout d'un cop de sous orrenjomens
« Coupà, coumo se dis, lou cap e lo centeno.
270 « Lou que ten, en un mout, lo co de lo podeno
« Es toujours de l'oustal lou pus emborrossat ».
Guilhèn de questiounà se seriò pas lossat,
S'uno sourdo brusou, prelude de l'ourache,
N'obiò foursat Domoun de gonhà lou bilache.
275 Ol costèl, en efèt, o peno s'es rondut
Qu'un torriple coumbat dins l'aire es entendut.
Toutes lous elemens se declàrou lo guèrro ;
Lou Cièl semblo s'ormà pèr escrosà lo tèrro.
Per mourgà lou Soulel, de lour ouire escopats,
280 Lous bens lous pus mutins semblou s'èstre otroupats.
De soufre, de bitume e de nitro empestados,
Pèr lour soufle brutal los nibouls ossemblados
Elèbou dins lous èrs un redoutable fuort
Que *cacho* dins sous flancs l'espoubento e lo muort.
285 L'astre del jour, coubèrt d'oquelo capo escuro,
Semblo pourtà lou dol de touto lo noturo.
Jous oquel fais lugubre, estoufat de colou,
Lou mounde e lou bestial oten dins lo froiou.
Dejà de lèn s'enten lou sinhal del robache :
290 L'èr siflo, lou liùs brillo, embraso lou nuache.
Lou tron groundo, s'obonso, e sous retes esclats
De boloun en boloun sons cèssò redouplats
Sou precedats de luns dount lo clortat subito
De l'uèl lou pus ordit ebranlo lo guerito.
295 Tout tromblo, tout fremis. Estounats d'oquel bruch,
Lous paures òuselets bòu troubà lour estuch.
Lou goupàs, dount lou cont onounso lo tempèsto,

V. 275 Description d'un orage dangereux aux approches de la récolte.

- Es lou soul que dins l'èr de plonà se fo fèsto,
Chèro recolto, hélas ! fruit de tont de trobals,
- 300 Bas sôns doute essugà de rettes petossals.
Cuno desoulociù ! Sul pount d'èstre omossado,
Belèu dins un moumen nous seràs enlebado.
Dins lous aires olaro, ol dire deïs oncièns,
Sus un carri brullent roullou de `mogicièns
- 305 Talomen deboulits que, seloun lour embejo,
Podou faire oun lour plai toubà lo pèiro frejo.
Mès disou, per bounur, qu'ouquel orre cobal
S'embauro ol mendre bruch que se fo ensobal.
Sus oquelo cresenso, ou l'espueur del solari,
- 310 D'obor mounto ol clouquiè lou sounur mercenari :
Oqui del bon del bras, cont coumenso o troujà,
Enquiè qu'ajo cessat, quito pas de sounà.
El sap que lo porroquio es pla persüodado
Qu'ombé soun corrilhoun biro lo niboulado.
- 315 En plèjo sopenden lous nuaches founduts
Delargou tout d'un cop de tourens suspenduts
Qu'en se precipiten del naut de los mountonhos
Brisou digos, porets, robachou los companhos.
Diriàs que de lo mar l'obime es deboundat :
- 320 On bei dins un moumen lou boloun inoundat.
Del pus naut tèrrodou lo graisso es entrenado ;
Per lou flus e reflux lo robino ogitado,
Correjo sur lous comps un limou grobelous
Que saplo lo recolto e nègo lous silhous.
- 325 De tens en tens lo grèlo òumentou lou robache ;
Lou tron pus onimat s'escapo del nuache,
Esclato, serpentejo e toumbo sus clouquiès.

V. 303. On croyait autrefois que c'étaient des Sorciers qui faisaient tout ce train dans les nuages, et qu'à leur tour ils étaient effrayés du bruit qu'on faisait ici-bas. Le peuple le croit encore. — 306. La grêle. — 313. [Cette dangereuse pratique, qui subsiste encore dans certaines de nos campagnes, fut prohibée par un arrêt du Parlement de Toulouse, du 14 juillet 1786. Voir *Annales de Millau*, p. 228.

- Olaro on lours ritous toutes lous porrouquiès,
Dins lo glèizo ossemblats coumo lous jours de festo,
330 De boun cor pregou Diù d'escortà lo tompèsto.
Pèr lo pregario onsi lou Cèl es desormat ;
L'ourisoun s'esclorcis, l'aire es oposimat ;
Lo biso d'un bufal o dissipat l'òurache.
Lo grèlo urousomen n'ò pas fach gront doumache ;
335 Lo plèjo o de sous cots omourtit lou fissou ;
Sons oquel mesclodis aurion fach lo meissou.
D'oquel mal gorontit, gracios o Nostre-Senhe,
Lou blat encaro risco ; encaro obèn o crenhe
Que lo roulho l'otrape ou l'orre corbounat,
340 Ou que d'un cop de bent toumbe o tèrro engrunat.
Cont l'espigo surtout de so grono es romplido,
Risco mai que jomès d'èstre desoborido.
Ol fort de los colous orribo pèr osart
Que sul blat mièch modur toumbo un pichot broulhart :
345 S'un zèphir omistous sus l'espigo umectado
Noun ben pèr l'essugà jeta cauc' olenado,
Oco's fach : lou Soulel cop sur cop reporés
E lo susso o tal poun que n'i demoro res.
Pèr lo metre o l'obric d'une talo ruino,
350 Omb'uno longo cordo on brondis lo bruino.
Mès lou milhou secrèt countro tont de molurs,
Es de segà lous blats entre que sou modurs
Longuigos pas, pogès, seràs lèu foro peno.
Del blat prèste o coupà lo boufo es aro pleno
355 Dejà de soun cric-cric lou gril issourdo prou,
E lo fournise obaro ol comp fo corrièirou.
Sus l'espigo, en conten, lo cigalo olotejo ;
Sul prat noubèl toundut lo longousto trepejo,
E lou bobau lusent, ol copèl estocat,
360 Lo nuèch fo lo founciù d'un colel olucat.

V. 349. La pratique de ce remède est si difficile que peu de gens le mettent en usage. — 355. Avant-coureurs de la récolte, — 360. Les enfants attachent les vers luisants au chapeau.

- Olèrto, oici Sent Jan qu'onounso lo recolto :
Dins pauc, del blat noubèl pouiren faire uno molto.
Segaires, ocoulats, osugàs lou boulon :
Qu'o lo pouncho del jour demà tout prengo bon.
- 365 Tout escàs de brilhà cèssò lo poulsinièiro
E coumenso o lusi l'estèlo motinièiro,
Qu'on bei lou pogès courre on so colo ol trobal,
E tout premièiromen toubà sus l'ordical.
Lo coupo d'oquel blat qu'es lo pus obouribo
- 370 Li dono lou mouièn d'otendre lo tordibo,
Parso qu'o sous oubriès, toutes tontes que sou,
Ten lou pa sufisent jusc'oprès lo meissou.
L'ordi n'es pas ol sol qu'ol fèrre obondounado,
De lo fièro seguiol lo tijo es ronbèrsado.
- 375 Onfi sons està gaire orribo lou moumen
De possà lo fòucilho o bèl tal sul froumen :
D'oquelo eigino olaro es lo pus forto bogo.
Pus moti que jomai tout courris o lo logo.
Ol lièch obont lou jour trouboriàs pas un cat :
- 380 Semblo qu'en oquel tens de dourmi siò pecat.
Exceptat lou moinache encaro o lo bressolo,
Que, tout lou jour soulet, se plouro, se desolo,
Tout lou mounde es os comps : lous oustals sou desèrs.
Otal, cont del tombour lou soun frapo lous èrs
- 385 E que d'uno botalho onounso los olarmos,
Cadun quito so caso e bo prene los armos :
Lous grons e lous pichous courrou sus l'enemic ;
Lou pus poultroun s'oprèsto o li socà soun pic.
De mèmes ol trobal lou mens bolhent s'escrimo ;
- 390 Del bras e de lo buos lou pogès lous onimo.
L'ouzièssès, cont càucun s'auzo un bricou pòuzà,
Cridà coumo un obucle : « Iù bese cal i fà. »
Soun uèl de cap o founs persèc toujours lo colo ;

V. 368. Coupe de l'orge d'hiver. — 373, Coupe du seigle. — 375. Récolte du blé-froment. — 392. Cri ordinaire du maître, lorsqu'il s'aperçoit que l'ardeur des moissonneurs ralentit.

- E de tontes de suons l'espueur soul lou counsolo ;
395 Sap qu'òurò lèu pèr biüre e de micho e d'orgen.
Del dinà sopendent orribo lou moumen :
O l'oumbro d'un gorric lo troupo es ossemblado ;
Cadun de soupo o l'al monjo uno escudelado,
Pièi toco lou fricot e lou bi del pegal ;
400 Un coupet d'aigo fresco olaro es un regal.
Òu mièjo oureto oprès pèr faire lo dourmido ;
Mès o peno òu cutat que l'ocoulat lour crido :
« Olèrto, olèrto, efons, lou Soulel fo comi ;
« Lo nuèch, noun pas lou jour, es facho pèr dourmi ».
405 Sul ser, tont que se pot, lo gobèlo liado
Es, de pòu de mal tens, en pilos orengado,
Pièi, dins l'airo ol pulèu pòurtado pel bouiè,
Formo uno piromido opelado gorbìe.
Mès qu'es oisò ? gront Diù ! Crese que plòu de flamo.
410 Lou brondou del Soulel nous coi juscos o l'amo.
Sous fougouses chobals, de fotigo olterats,
Bubou l'imou des comps, poumpou lou suc des prats.
Los flours penchou lou col sus lour combo secado ;
Del riù lou pus òrdit lo curso es orrestado,
415 E de l'astre brullent l'insupourtaplo ordou
Dins soun umide òbric bo grilhà lou peissou.
Oun se tene ? Soun fioc oluco lo noturo.
Obèn bèl de lo nuèch implourà lo frescuro :
Se mostro pas pulèu qu'o despochat soun tour.
420 Soun cresse, entre porestre, es persat pèr lou jour.
Sus soun corriol d'orgen e trempe de rousado,
Lo moulhé de Titoun, cont fosiò so tournado,

V. 396. Dîner des moissonneurs. — 400. On ne leur donne pas du vin dans ce pays. — 401. La demi-heure du repos. — 403. On ne persuadera jamais au paysan que la terre tourne autour du soleil. — 405. On lie la javelle, on la range en piles dans les champs ; on la transporte ensuite à l'aire, où on la met en gerbes. — 409. Jours caniculaires. — 414. Extrême sécheresse. — 418. Les nuits sont trop courtes pour pouvoir rafraîchir le temps. — 421. L'aurore ne répand plus de larmes sur son passage.

- De larmos, ol printens, orrousabo los flours :
Uèi passo coumo un liùs sons respèndre de plours.
- 425 Del lun de l'unibers l'orribado trop prouto
Lo susprent talomen que, siò despièch, siò ounto,
Entre obere onounsat lo bengudo del jour,
S'estrèmo, e lou Soulel es d'obor de retour.
O peno sous roious des puèchs daouro lo cimo,
- 430 Que lou fioc de lo bèlho o l'insten se ronimo.
L'aire, mièjo ouro oprès, es preste o s'enflomà.
Olaro lou troupèl, qu'es prou las de chòmà,
Quito lou postural e se n' torno o lo jasso :
Del gront caut jous sous pès lo tèrro se crevasso.
- 435 Olaro on noun bei pus un òuselou boulà ;
Cadun jous un fulhache es *topit* sons piulà.
Urous que dins un bosc, sus un topis de moussou,
Pot aro del zèphir *humà* l'oleno doussou,
Ou que, pèr omourti lou brosiè de l'estiù,
- 440 Se plounjo jusc'ol col dins lou cristal d'un riù.
Molgrè lou colimas que nous fo tont de peno,
De mounde e de bestial l'airo n'es pas mens pleno.
Jous effors redouplats d'un pougnet bigourous
Òu dejà succombat del gorbiè lous crestous.
- 445 Sus un sol mosticat d'orgiolo pla botudo,
Os regarts del Soulel lo garbo es estendudo.
Lo coleado coumenso, e dejà lous flojèls
Del fabre, sus l'enclume, imitou lous mortèls,
En boten lo seguiol, qu'es de duro dessarro,
- 450 Tondis que sul froumen des miols troto lo garro.
Lou mèstre, qu'es en mièch omb'un fouet o la ma,
Tout lou jour oltour d'el lous ouplijo o roudà.
O forso de tustals cont lo grono es solido,
Lo palho dins lo granjo ombé suon es cobido,

V. 429. Les feux de la veille se rallument. — 432. Inaction des troupeaux.
— 435. Silence des oiseaux. — 441. Travaux de l'aire. — 447. On bat ici
la gerbe du seigle avec des fléaux ; celle des autres blés est foulée aux pieds
des chevaux ou des mulets. — 453. On serre la paille qui doit servir de pâture.

- 455 E lou gro, que demoro en so boufo mesclat,
Es ombé lou rostèl en molo ocoumoulat.
Oquel poussie se lèbo en l'aire o cots de palos,
Ofi que lou zephir lou bente de sos alos.
Lo boufo en se trien toumbo desà delà :
- 460 On lo bei jusc'ol cièl en tourbilhouns boulà.
Cont lou bent o cossat oqueros pompolhetos
Que teniòu en prisou los utillos gronetos,
Obont sourti de l'airo, ofi que siò prou bèl,
Cal que lou gro s'espure encaro ol gront curbèl.
- 465 Pendent que dins l'eriè lou mèstre lou trobalho,
Omb'un pichot romèl lo sirbento buailho ;
Onfi, net e morchant, dins un sac bolouniè
Se boujo e pel borlet se còrrejo ol groniè.
Lou fais es to pesuc que soun col se n' oclenco.
- 470 Mès oici lou gront jour, lou jour de lo soulenco.
Dejà dins lo couireto estoundejo lou ris,
E dins l'oulo soupièiro uno garcho boulis.
Oquel jour pèr l'oustal es une majo fèsto,
O lo colre otobé tout lou mounde s'oprèsto.
- 475 Mèstre, mèstro, goujats, chombrièiro e mojournal
Sou déjà rebestits de l'ornès dimergal.
Lo filho del pogès, mièjo doumoizeleto,
O corgat sous ribans e so fino joqueto.
Lo postroto o plegat soun rigot en tourtèl.
- 480 Lo gran, mèmes lo gran, pus seco qu'un rostèl,
De lo caisso o solit toutes sos onticalhos
E de soun coutilhou resounzat los bombualhos.
Lou poges ol celiè bo rompli lou polhou ;
So fenno sus lo taulo esten lou tougolhou.
- 485 O lo clortat d'un lun penjat o lo trobado,
Sul bonc qu'es o l'entour s'ossèto l'oustolado.
Lou mèstre, que se pimpo ol cap de l'orchibanc,

V. 457. On vanne le blé. — 463. On passe le blé vanné par un grand crible. — 470. Fête champêtre à la fin de la moisson. — 475. Tous se parent comme les jours de Dimanche.

- Fourbio en orrè lo floto e coupo lou pa blanc :
Ne tromet uno pèssò o cadun de lo troupo,
490 Que, d'un trobèrs de det, l'oplecho pèr so soupo.
Sul *trepìè* l'oulo orribo, e d'obort s'escolcis.
Lo fourcheto d'Odam porto ol cais lous boucis.
Dins l'estoumac lo soupo o peno es dobolado,
Que toutes òu de ris uno bouno sietado,
495 Mès de ris to pebrat qu'oluco lou gousiè.
Òu pièi, pèr ocobà de forcì lou gresiè,
De lo garcho boulido uno pleno escudèlo
E d'oli de sirmen pèr ouchà lo corrèlo.
Toujours pur s'endobalo, e lou tossou coumoul.
500 Onfi cont òu begut e trincat lour sodoul,
E qu'oun resto pus res o metre dins lo panso,
Se n' bòu ol coumunal fa catre tours de danso.
D'espigos pèr bouquet cadun porto un romèl.
Ondriù tiro lou branle ol soun del coromèl.
505 Lour joio es respèndudo o l'entour del bilache,
E leurs cons entenduts de tout lou besinache.
Saique, oprès lo meïssou, d'oquel biais o-pu-près,
Se fosiò d'autre tens lo fèsto de Cerès.



V. 488. Comme le ciseau ne passe jamais sur les cheveux des paysans, ils sont si longs qu'ils leur couvrent la moitié du visage ; c'est ce qui les oblige à les rejeter à tout moment derrière l'oreille avec le pouce, pour n'en pas être offusqués. — 494. Le ris bien épicé ne manque jamais à pareille fête. — 498. On entend par l'huile de sarment parler du vin.

L'ÒUTOÛNO

CONT TRUOSIÈME

De sous riches tresors l'espigo es despouhado ;
Lo garbo o rondut gorjo, e l'airo es bolojado.
De blat ou de legun lous groniès sou romplits,
E de palho ou de fe lous poliès sou còufits.
5 Ah ! que de l'unibèrs lou Mèstre es coritaple !
Tèrro, qu'o tous besouns se mostro fobouraple !
Sus l'ome e sul bestial obaïssou sous regars :
De sous suons lous efèts brilha de toutos parts,
Odouren en tout tens lo sacho Proubidensou ;
10 Mès pèr nous aus surtout cont fo tont de despenso,
Redouplen nostro omour en conten so bountat
E sien reconneissens cadun dins nostre estat.
Riche, so qu'as de trop dono ol paure, toun fraire :
Talo es lo boulountat de nostre coumun Paire ;
15 E tu que pèr poti semblos èstre noscut,
Noun murmures jomai, paure : seràs poscut.

V. 5. Soins de la Providence envers les créatures. — 9. Plus on reçoit de biens, plus on doit être reconnaissant. — 13. Le superflu du riche appartient au pauvre.

- Lou riche o t'ossistà trobo trop d'obontache :
Sap que de l'omourniè lou Cèl es lou portache,
E que, bien lèn de pèrdre, en dounen s'enrichis.
20 Mès, miracle ! Odejà lou bortàs fo louchis.
Cal risco arometiù de moncà de posturo ?
L'ogrunèl es tout negre, e l'omouro es moduro,
Sus l'onsonèlo esclato un rouje pus founsat,
E del dur grato-quioul lou cuèr s'es odoussat.
25 De frucho tont o lèu lo tèrro es ocotado ;
Coumo dins lou bèrdiè, brillo ol comp, sus lo prado.
Lo binho se comaio, e lou sont oliment
Se preparo o rojà pel conal del sirmen.
Qu'orribos o pèrpaus, sosouneto fruchièiro !
30 Tu siòs, ne douti pas, en dato, lo premièiro,
E de t'ou disputà tos surs òuriòu pla tort,
Car n'es pas dich qu'Odam troubèssò dins soun ort,
Cont l'ogèt bisitat del founs jusc'o lo cimo,
Ni lou gro de l'Estiù, ni lo flour de lo Primo,
35 Encaro mens lo nèu de l'Ìbèr frejoulut.
Se seriò be jolat, lou paùre : èro tout nut.
Qu'ì troubèt dounc ? De frucho, e de frucho d'òutouno.
Mès pèr molur, hélas ! touto fousquèt pas bouno.
D'un aubre defendut soliguèt un gront mal :
40 De soun fruit nostre paire engoulèt un retal
Que sousquèt lou lebon de tont e tont de moncos,
Que toutes desempièi ne robolon los oncos.
O part oquel desastre, es sons dificultat
Qu'as sus los autres tres lou drech d'ontiquitat.
45 Òutouno, orribos dounc ! Siagos lo bien bengudo !
Noun riscoràs jomài d'èstre mal ressòupudo.
Liberalo sosou, nous coumblos de presens.

V. 18. L'aumône fraie le chemin du Ciel. — 22. Les fruits des haies annoncent l'arrivée de l'automne. — 27. Le raisin commence à tourner. — 30 Le fruit défendu à Adam dans le Paradis Terrestre semble autoriser le droit d'antiquité qu'on donne ici à l'Automne sur les autres saisons. — 39. Désobéissance d'Adam, source de tous nos maux.

- Oici l'omello ris en regonhen los dens ;
Olai brilho l'oubèrjo e lo pruno flourado ;
50 Pus lèn penjo soun col lo figo bisoillado,
E de soun pèl foulet lou coudoun despoulhat,
Mostro so panso d'or o l'uèl mirobilhat ;
Oici toumbo lo pero, olai lo sorbo isprouso :
En fruits de touto espèssso onfi siòs oboundouso.
- 55 Onen, filhos, efons, jous lous aubres fruchiès,
Benés toutes rompli los descos, lous poniès.
Obotès pèl tessou los poumos moliconos ;
Omossàs pèr bous aus los francos e los sonos ;
Los que seròu pel sol coupàs-los o tolhous ;
- 60 Tiràs on lou coutèl tout so qu'es bermenous.
Fosés lo memo cauzo o los peros toumbados :
Culissès dousomen los que sou pas torados.
Gordàs la perbesiù per faire lou perat ;
Secàs lou resto ol four, cont lou pa n'es tirat ;
- 65 E pièi, cont de tolen dòu Jonbiè tout jongolo,
Ne metrés un chunchat o coire o lo poirolò ;
Sul fioc pendent cauco ouro ou forés gourgoutà :
Sus bostro taulo oprès ou pourrés presentà.
Ocò pèr tout l'oustal serbirò de pitonso :
- 70 Es bou d'i perbesi dins lou tens d'oboundonso.
De prunos otobé secàs un brabe escach ;
Tout es bou dins l'Ibèr per rompli lou pifach.
N'es pas lou tout, pogés, de tene lo recolto :
Lou comp arometiù te demondo uno bolto.
- 75 Se bos que te roporte o toun countentomen,
Lou cal bien boulegà : coumo se fo, se pren.
Pèr l'onnado que be s'oun pensabos d'obonso,
Riscoriòs de monjà sons micho lo pitonso.
Curo otobé l'estaple e correjo lou fens.

V. 48. Maturité des fruits de l'Automne. — 59. Tranches de pomme ou de poire sèches, provision d'hiver pour le paysan. — 71. Prunes sèches, autre provision. — 74. On commence à préparer la terre à recevoir la semence. — 79. On amende les champs en y portant du fumier.

- 80 N'esparnhes pas lous biòus : aro, coumo ol Printens,
L'èrbo creis sul debés, oboundo dins lo Prado :
S'i pourròu pla corrà touto lo motinado,
De tout lou bon del cais i paise, i ruminà ;
Mès pièi sulubre-jour lous podes pounchounà...
- 85 Que tres ou catre fes, obont los semenalhos,
Lo relho de lo terro esquinse los entralhos.
Ol terren, sopendent, que tres ons o pourtat
Dono un on de repaus, l'o be prou meritat ;
Es las ombé rosou d'èstre estripat, pecaire !
- 90 Un cop tont soulomen fai-li senti l'oraire :
Dins mens de quinze jours lou beiràs rebèrdi ;
L'onilou sus soun èrbo onorò lèu boundi.
Ol biòu mème, ol mulet, soun utillo bèrduro,
Dins lous mages trobals fournirò de posturo.
- 95 Lou comp d'oquel repaus serò tout recreat,
E pièi te reforò pèr lou double de blat.
Ol rèsto, ol fumeriè que se fo dins l'estaple
Lou que prouduis lou pargue encaro es preferaple.
Otoché, tont que pot, lou bouriaire suonhous
- 100 Fo compà soun bestial jusc'ol tens rigourous.
Lou pargue, enbirounat de cledos soustengudos
Pèr de polsous fourcuts que s'opèlou de gudos,
Rebèrto oquel porquet oun, dins lous Porlomens,
Pèr dire lours ròsous del Rei sièjou los gens.
- 105 Oqui touto lo nuèch chourro lo troupelado,
E lacho soun migou dount lo plasso es fumado.
Cont dins un mème oiral lou pargue o prou restat,
Sus oquel que seguis de suite es trospourtat :
Otal, de cap o founs pauc o pauc respèndudo,
- 110 De tout lou comp lo frendo engraisso l'estendudo.
Dins un còstrou de cluèch que semblo un costelet,

V. 87. On laisse de trois en trois ans en jachère les terres qui ne sont pas assez fortes pour porter sans relâche. — 97. Le fumier du parc à brebis est le meilleur de tous. — 101. Description du parc. — 107. On le transporte d'une place à l'autre. — 111. La cabane du berger.

- Ol ras d'oquel enclaus jai lou pastre soulet.
Un mostis fièr, ordit, toujours en sontinèlo,
Del pastre e del troupel es lo gardo fidèlo.
- 115 Oquel chi, de bouno ouro ol monèche dressat,
E munit d'un coular de pounchos erissat,
Toujours lou nas ol bent e l'òurelho quilhado,
Del loup e del bouleur decèlo l'orribado.
Lou ser, cont lou bestial o forso de broutà
- 120 S'es pla forcit lou bentre e qu'es las de troutà,
Lou pastre en l'essorren lou conto e mouls los fedos ;
Tourno borrarà lou pargue en ne jounhen los cledos ;
Pièi fo soun souporèl o lo borio oprestat.
Dobont el, lou mostis sus soun onco ossetat
- 125 Fo milo countoursiùs : pes pots passo lo lengo,
Jappo, gemis, fretilho enquiè que so part bengo.
De soun mèstre entòulat, que fo crocà los dents,
Marco des uèls, del nas, toutes lous moubements.
Entre obeire soupat, obont de s'onà jaire,
- 130 Sus lou sèrre besi lou mojournal pren l'aire.
O lo clartat des luns que brillhou dins lou Cèl,
Sus lo fresco pelouso uflo lou coromèl.
Sos consous, que redis l'ecò del besinache,
Sus l'alo des zèphirs bolou jusc'ol bilache.
- 135 Bouriaire, aro qu'ol comp as dounat prou foisous
E que l'as enrichit d'un engrais solutous,
Ombe grondo otenciù preparo lo semenso :
Oquel suon te regardo e tiro o counsequenso.
Tu mêmes ol gronié còuzis sus tout lou blat
- 140 Lou pus bèi, lou pus gros, lou milhou curbelat.
Fai que, neto de juèl, d'onièlo, de reboulo,
Del pa dins tous silhous lo grono toumbe soulo ;

V. 113. Le matin, ou chien de bergerie. — 119. Le berger compte ses brebis avant de les traire et de les enfermer. Il fait ensuite son petit souper apporté de la maison. — 124. Attitudes du chien pendant le repas du berger. — 129. Avant de se coucher, le berger va prendre le frais en jouant quelques airs de son chalumeau. — 135. Choix et préparation de la semence.

- E pèr te goronti del traite corbounat,
N'i jètes pas un gro que noun siò colcinat.
- 145 Sons prene oqueles suons, trimo touto l'onnado :
Sons fauto o lo recolto ouràs de gorgolhado ;
Mès oprès lou molur que t'orribèt onton,
Seràs pus obisat e pus prudent òugon. . . .
- * Lou que bol o pèrpaus emplegà lo semenso
- 150 Un pauc dobont Touchons o lo jetà coumenso ;
Car lou boun semenà (lou prouberbe es esprès)
Es quinze jours obont e quinze jours oprès.
N'es pas qu'ouquel trobal souben oun s'endorraire :
Toujours ol terrodou n'es pas propre l'oraire ;
- 155 Cauques cots es trop mol, e cauques cots trop sec ;
Mès pièi, cont lou tens prèssò, on ne despacho o plec.
O lo buos del bouiè, d'un pas lent e tronquille,
Ol jouc benou lous biòus oufrì lur col doucille.
Coumponhous del trobal marchou de dous o dous.
- 160 Lou mèstre omb'un porel bo trossà lous silhous ;
Car, pèr poude o proufit emmersà lo semenso,
Cal d'uno rego o l'autro oupserbà lo distenso.
Se molurousomen un drolle, un codolard,
Sons lo sègre de l'uèl l'escompilho o l'osard,
- 165 Oici, cont es noscudo, obès uno esclorcido,
Ount creis, en loc de blat, lo rounso e lo colcido ;
Olai ne nais un tros semenat trop espés,
Que prouduirò forse èrbo, e de gro prèsque ges.
Lou bouriaire endustrit e qu'o cerbèlo en closco
- 170 L'osardo pas otal : sap trop que ne bal l'osco.
D'obort omb'otenciù li mesuro lou jas ;
Lo jèto, oprès ocò, de tout lou bon del bras.
Lo relho en mème tens, dount el guido lo routo,

V. 143. On prétend que la chaux vive préserve le blé de la carie et du charbon. L'alun dissous dans une forte saumure est encore un bon remède, selon M. Bredly. On y fait tremper pendant deux jours le blé qu'on veut semer. — 154. Temps propre pour les semailles. — 163. Il ne faut semer ni trop clair ni trop épais.

- Fent lou se de lo terro e soullèbo lo mouto,
175 Qu'en retoumben en pouusso ensebelis lou blat,
Qu'o lo premièiro imou serò rebiscoulat.
Pel dorniè cop onfi lo glebo rebirado,
Cacho dins lous silhous l'espour de l'autro onnado.
Entre obeire boujat lou sac semenodou,
180 On espoutis lo mouto o grons cots d'oissodou.
Cont tout es oplotit, lo lèsto bergeireto,
Que seguissio l'oraire en remenen so cueto,
Se mudo e bo grujà joust un autre bouiè.
Mès cunhes tustossals tombou sus lou nouiè !
185 Lo lato fo lo guërro o lo nouse testudo,
Que de forso ou de grat cal que sièsque obotudo.
Dins soun tens s'omossèt tout lou fruit obouriu :
Aro cadun s'ofono o culi lou tordiù.
Tondis que de l'Ôoutouno odmiron los lorgessos,
190 E qu'i fosèn omàs de tontos de richessos,
Que fosès dins lo Bilo, escouliès, oboucats,
Sus libres, sus popiès nuèch e jour oboucats ?
Quitass-lo, cresès-me ; benès o lo companho,
Lous plosés inoucens bous i tendrò coumpanho.
195 Tout i ris, tout i plai, n'i serés pas pulèu,
Qu'ouplidorès Cujas, Bortolo e lou borrèu.
Lou Soulel, que déjà dintro dins lo Bolonso,
O mouderat l'ordou des roious que nous lonso.
Lo frescuro de l'aire un bricou niboulous
200 O costiat pauc o pauc de l'Estiù los colous.
Juches, pendent tout l'on lo chicono rusado,
En bous estourdiguen de so buos enròcado,
Pèr bous dounà d'entrigo emplègo milo tours :
Cont un li russis pas, o cauc'autre o recours ;
205 Toujours per retordà trobo cauquo onicrocho ;
Del molurous ploijaire otal curo lo pocho.

.V. 179. On ameublît la terre avec la herse ou casse-motte. — 181. La hochequeue suit la charrue. — 184. Cueillette des noix. — 201. Les vacations des gens d'affaires.

- Où, d'un grato-popiè lou monèche crüèl,
Rondriò, se lou cresiàs, un proucès eternèl.
Oici degus noun plaijo, oici tout es tronquille,
210 E lou mens entendut cren pas lou pus obille.
Oici, cont l'interès ben broulhà lous esprits,
L'oncien lou pus letrut opaizo lèu sous crits ;
Drèssou soun tribunal sus un bonc de bèrduro :
Soun Code es lou boun sens, so rèclo es lo noturo.
215 Oqui soul, sons uchiès, sons fraisses, sons roport,
El jucho, e d'un soul mot met soun mounde d'ocord.
Otal, sons s'escrosà l'on plaijo o lo componho ;
Lo Justisso ol Polais es Modamo Loungonho.
Benès oici, Jùinesso, aro, pièique bocàs ;
220 De l'escolo es be tens que fugés lou trocàs.
Beirés pas d'un regen lo mino refrounhado,
Ni d'un bil courrectou lo ma toujours ormodo.
N'òuzirés pas noun plus lou sinhal issourdous
Que trouplo lou repaus, oquel repaus tont dous,
225 Oquel pigre moumen, que l'escouliè sobouro,
De quità lous lensols cont enten sounà l'ouro.
Oici pourrés ol lièch rouncà tout lou moti,
Lou jour foulotrejà, sòuta, bous dibèrti.
Cont lou tens serò soubre, ossetats sur l'erbetou,
230 Ol bord d'un pichot gourp jetorés lo ligneto ;
Pèr to pauc que tremousse, òussorés l'omessou
E beirés ol crouquet pindoulà lou peïssou.
Ol timide obiton de l'aire ou de lo tèrro,
Bostre fusil sul col, onorés fa lo guèrro.
235 *Tantôt* en sontinèlo, o lo pouncho del jour,
Del lopin boutijaire otendrés lou retour ;
Tantôt en orpenteu lous trucs e los mountonhos
Toumborés lo perdise en mièch de sos coumponhos.
Se bous pren fontosiè de prene l'òusel biù,

V, 219. Les vacances des Ecoliers. 227. Amusements de la campagne.

— 229. Pêche à la ligne. — 233. Chasse au fusil. — 235. Chasse à l'affut ;
en patois, o l'espèro. — 239. Chasse à la glu.

- 240 Obès plusiurs mouièns : oqueste es pèr l'estiù.
Ol bord d'un ribotèl, sus un pount de peiretos,
Ounchados on de besc on met caucos polhetos ;
De set mièch ogonit, entre se dejouca,
L'òusèl bei l'aigo, i bolo e se ben embescà.
- 245 Se boulès de cordis rompli bostro boulièiro,
Obont lous prumiès frets de lo sosou dorièiro,
Onàs de boun moti dins un comp òubièirat ;
Còuzissès un cordus de bouquets entourat ;
Que dos plumos en crous, del dubet despoulhados
- 250 E pegousos de besc pèr dessus sian quilhados.
Bous cal un mascle bièl, que sacho ropelà,
Car lo fenno, ol besoun, tout escàs sap piulà.
Desempegàs lous dets on d'aigo ou d'escoupino ;
Omogàs pla lo gabio ount conto lo cordino.
- 255 Dorrè lou trounc d'un aubre onàs bous pièi poustà :
Ne possorè pas cap qu'oun bolgo ripoustà
Ol troumpaire coubit de bostre ropelaire,
E de s'empetegà noun tordorè pas gaire.
Pèr se deborrossà boudrè prene lou bol :
- 260 Mès l'alo ouchado, odiù, lo cordino es ol sol.
Benès, encaro un cop, obont que lo frescuro
De lo tèrro endursido orrèste lo culturo ;
Benès-i, mogistrats, oboucats, escouliès,
De l'art lou pus utile odmirà lous oubriès.
- 265 E tu qu'as rebelhat moun penchon pèr lo rimo,
Que m'as fach exersa sus los flous de lo Primo,
E contà de l'Estiù lous fiocs e lous presens,
Desprodèls, mounto oici : nous cal toutes essens
Escolà sus coutals que lou pampre courouno,
- 270 Pèr countemplà lou doun lou pus bèl de l'Òutouno.
Onen croucà l'ulhat, e preferaplomen

V. 245. On met ces gluaux sur les crochets du chardon en forme de croix.
— 258. Les ailes sont accrochées par les gluaux : alors le chardonneret, ne pouvant plus voler, tombe sous le chardon. — 271. L'œillat à queue rouge est le meilleur raisin du pays.

- Oquel qu'ò lo cuò roujo e craco jous lo den.
Mès d'un fuilhache espès lo nuisiplo poruro
Lou cacho ol fougoirou que caufò lo noturo :
- 275 Cont èro encaro efon, o soun tompèromen
Èro prou counbenaple un porèil ournomen ;
Ol jour d'uèi que se sent dins lo bigou de l'ache,
Bol ficsà del Soulel lous regards sons oumbrache :
N'ò besoun, en efèt, pèr èstre omodurat.
- 280 Del pompre trop toufut cont serò deliùrat,
D'uno forto colou lo grapo penetrado
Dins mens de quinze jours serò touto boirado.
On curo en otenden tinos e bouldous :
Lo draco que se n' tiro es bouno pes tessous.
- 285 Pèrque l'escomporiàs ? Cal que tout s'oproufite.
Se cauque boisèl put, que se repare bite :
Sent cauques cots lou buos, cauques cots lou mousit ;
Onfi, cun mal que siò, del moust es lèu sosit.
Lo fuèlho del figuè pot gueri lo boissèlo,
- 290 Pourbu que lo mesclés omb'òquelo mouissèlo
Que l'ordou del soulel n'ò pouscut romouli.
Un poniè posturènc ne cal faire bouli ;
Touto boughento oprès dins lo pèssò obourrido
Pèr lou trauc del boundou lo drocado es cobido.
- 295 Souben on de binagre, ou d'olun, ou de sal,
Se fo cauque engredièn que reparo lou mal.
S'obès cap de borrico ou semal dessòuclado,
Jous lo gafo d'Ormand qu'ol pulèu siò possado.
Lou rosin obèrtis que lou cal ocompà.
- 300 Cont moustejo, es modur : on s'i pot pas troumpà.
Dejà soun jus ogrado o lo goulardo gribo ;
Per se n' ossodoulà lou mountonhol orribo.

V. 273. On épampré la vigne. — 283. Préparatifs des vendanges. — 284. Remèdes pour la vaisselle qui sent : le sel, l'alun, le vinaigre chassent aussi les mauvaises odeurs que la vaisselle a contractées. — 298. Armand est le nom d'un bon tonnelier de Millau. — 299. Signes de la maturité du raisin. — 301. La grève aime fort le raisin.

- D'oquel que lo secado ou lo plèjo o gostat
S'es fach lou couchuirèl d'oquesto ouro tostat.
- 305 De moust lou tourdre ebrèic jous lo souco trontolo,
Ou lo peloussu ol bèc de bronco en bronco bolo.
D'oquel òusèl finet lous cossaires gourmans
Sou tout lou lonc del jour dins los binhos errans.
Lou mèstre mesfisent, topit dins lo cosèlo,
- 310 Pèr sòubà so bendemio o bèl fa sontinèlo,
Jous soun nas un cotèt, de gorjo rebelhat,
Casso, en loc d'un òusèl, uno òuberjo, un ulhat.
Lo bendemio es onfi pel Cossoul onounsado,
E touto lo mountonho es dejà dobolado.
- 315 De milo esclots forrats lou frocàs motinous
Fo pestà dins soun lièch lou bourgès endrinhou.
On soun poniè joul bras, cont o monjat lo soupo,
Cadun cour o lo binho, e lous rosins que coupo,
Boujats de soun poniè dedins un semolou,
- 320 Sou pèr un gros toulhau pourtats ol corgodou.
Oqui dins los semals del pounhet lous escraso ;
Pièi ben un gros golhard qu'o d'un Bochus lo fraso.
Soun miol, que del pus lèn issourdo on soun peitral,
Obertis qu'es menat per un mèstre coutal.
- 325 Cal beire oquel oubriè cont dintro dins lo binho :
O l'un dis uno bourdo, o l'autre del det guinho ;
Meno un tal bolojun que dòu pèrtout s'òuzis ;
Cargo, claco del fuet, ne dis uno e portis.
Diù sap se pel comi so gourjasso n'engruno ;
- 330 Roncuontro pas un cat qu'oun li n' digo caucuno.
Dobont lou tinièirol o peno es oplonat,
Que l'on bei lous efons de tout lou besinat
Oltour de los semals prèsque descoubèrtados

V. 309. La chasse aux grives sert de prétexte aux gourmands du fruit de la vigne. — 313. Publication du ban des vendanges. — 320. Il faut que le faiseur des charges soit un garçon robuste, ayant à charrier sans cesse le raisin au lieu où se font les charges. — 323. Train quz fait le muletier avec ses mulets chargés de sonnettes en arrivant à la vigne.

- Pèr croucà des rosins los grapos mièch foulados.
335 Dins lo foulièiro onfi cont bùido lo semal,
Es un charme de beire, o trobèrs l'espíral
Ou lo penche en cinc parts egalomen fendudo,
Lo crèmo del rosin rojà dins lo cournudo.
Exalo un to boun fun, que s'oun n'es destournat,
340 Lou foulaire, o rescots, ne biro un tossounat.
Cont o colcat un briù, lo bendemio espoutido
Es dins lou bouldou pèr lo trapo cobido.
Mès tournen o lo binho : òuziren lou boral
Que meno en trobolhen tout un pople jouial.
345 Sons jomai se pòuza, coupaires e coupairos,
Los dornièiros sur-tout encaro pus borjairos,
Countunhou lou bobil tout lou manne del jour.
Se s'i trobo un nigau, li jogou cauque tour :
Pèr rire e bodinà, noun pèr li faire enjuro,
350 Omb'un plen poun de gruts li labou lo figuro.
Lou paure sobounat, enterdit e counfus,
Beu doussomen l'ofrout sons se n' prene o degus,
Car bei be dins lou founs qu'oco's un bodinache.
Mès garo, cont s'ogis de proba de courache :
355 Olaro un simple mout, lochat sons otenciù,
D'essojà lous pounhets pot menà l'oucosiù :
Temuon so qu'orribèt ol fosèire de cargos,
Pierràs, qu'es degourdit coumo un porel de bargos.
Boulguèt faire o lo lucho ombre Jan lou coutal.
360 Oqueste, qu'es prou fièr e mème un pauc brutal,
Li dis : « Bèni, bodau, que trouboràs toun mèstre. »
— « Tu, moun mèstre, folourd : beiren cal ou pot èstre.
« Porloriòs pas to naut, se counaissiòs Pierràs.
« Ogacho que belèu noun te saque sul nas. »
365 Jan n'i fo pas o dous ; sus oquelo poraulo,
Lou pren, lou fiplo ol sol, coumo on fiplo uno gaulo ;

V. 335. La mère-goutte. — 348. Amusements des vendangeurs. — 354. Badinage plus sérieux, ou qui le devient souvent, quand ils essayent leur force et leur adresse.

- E tout lou mounde o rire, iù bous laisse o pensà.
Doun mai Pierràs cercabo o se deborrossà,
Doun mai Jan del ginoul sus soun bentre opuiabo.
- 370 Pierràs, ountous e fol, de racho orticulabo
Oquel mot to gronat que dis lou morechal,
Cont s'escaudo o lo forgo ou qu'otrapo un mochal,
Mot qu'entre se fissà prounounso un croco-pruno
E que n'ocobèt pas l'escrupulous Neptuno.
- 375 Olaro, en li tiren uno floto de piol.
Jan li dis : « Cal es mèstre ? » e bo corgà soun miol.
Pierràs, en releben lo floto que li penjò,
Li crido : « Oh ! noun pas tus. Bouto ! òurai mo rebenjo ».
Se lèbo en même tens pèr courre sul bencur,
- 380 Mès un obit l'entrabo e toumbo, pèr molur.
Teniò tout oloungat un cart de sesteirado ;
So que mai lou piquèt d'oquelo dobolado,
N'èro pas lou tustal qu'en touben se fiquèt,
Mès l'ensultont ounou que cadun li fosquèt,
- 385 En benguen tour o tour omb'uno gront godasso
De l'alo del copèl li boloja lo plasso.
Oqueles jocs pourtant qu'omusou lous oubriès,
Fòu fa, cont durou trop, longo pauso os poniès.....
Penden que de soun fruit lo souco es descorgado.
- 390 Lou mèstre sus sos gens ten lo bisto ficsado :
De monjà de rosins noun pas pèr lous pribà,
Mès de pòu qu'un coubés, coumo pot orribà,
D'un moulounet d'ulhats, dount o fach lo trialho,
Dins uno cabo d'aubre one fa rescoundalho.
- 395 Cont del mèstre es belhat, lou drolle n'auzo pas.
Cal qu'i siasque otobé pèr traire del bortàs,

V. 373 On appelle les tailleurs croque-prunes, parce qu'ils croquent ce fruit sans cesser de tirer l'aiguille. — 374. *Quos ego... ced motos præstat compenere fluctus* (Virgile, *En.* 1, 139). — 384. Lorsque quelqu'un est tombé, tous courent balayer la place où il a fait la chute, avec l'aile du chapeau. — 389. L'œil du maître doit éclairer la manœuvre des vendangeurs. On en a vu qui faisaient provision de raisin dans des cachettes.

Ôumens lou dorniè jour, lo sorbo tart bengudo,
Lou coudoun porestous e lo nèsplo borbudo.
S'espèro ol lendemà, cal pas que siò susprés,
400 Cont ou bendrò culi, de n'i troubà pas res.
Sap be prou qu'uno binho, entr'èstre bendemiado,
De lo mouisselejairo es d'obort besitado.
Obont que del Soulel lous roussis fotigats
Siau ol se de Thetis tout-o-fèt omogats ;
405 Tondis que lou coutal part pèr lou dorniè biache,
De toutes l'ofecciù redouplo pèr l'oubrache.
Sabou que de lo binho, obont que de portì,
Cal rompli los semals pel lendemà moti,
E que, pèr ocò fa, n'òu pas de tens de rèstos ;
410 Otobé sutoun rette e los cargos sou prèstos.
Cont onfi de lo nuèch lou colel orgentat
Coumenso de brilha d'une douso clortat,
E qu'òquel triste òusel que n'i bei pas qu'ò l'oumbro
Se delargo en miòulen de so cobèrno soumbro,
415 Toutes plègou poniès, countens de lour journal,
E de moust bouchordats cominou dòu l'oustal.
D'obor de còulets brus lo soupo es escullado.
Lou mèstre, oprès soupà, lour pago lo journado,
Pièi dobalo ol tinal omb'un lun o lo ma :
420 Ogacho d'un cop d'uèl se tout s'i passo pla ;
Exomino sur-tout se lou pè del foulairè
O to pla segoundat lo ma del bendemiàire
Que cap de grup entiè noun nade ol boulidou,
E lou tapo en loissen mièch dubèrt lou boundou ;
425 Car lo forse del moust, que boulis ombè fougo,
Pourriò be, fauto d'èr, n'espètà cauco dougo.
Sentiriò lèu so cabo inoundado de moust.
Mès se n'aimo lou fun, n'aimo be mai lou goust ;

V. 397. Fruits tardifs. — 401. A peine une vigne est vendangée, que les grappilleuses y courent. — 407. L'usage est de préparer les charges pour être emportées le lendemain à l'aurore. — 417. Souper et paiement des vendangeurs. — 418. Le maître visite le cellier avant d'aller au lit.

- Otobé, cont o bist une trasso imourouso,
430 Pren de l'ounc pla botut lo rocino pegouso,
Lo cunho dins lo fendo oun transpiro lou bi,
E lou laisso cubà juscos o Sont-Morti.
L'interès ben, pogés, t'oufri d'autros fotigos.
Pos creisse toun doumaine en fosquen de bousigos.
- 435 Cont o forse de bras un pelenc escourgat
De touto bourdufallo es onfi descorgat,
Omb'oquelo brondilho on fo loournelado ;
On espondis oprès lo mouto colsinado.
Penden dech ou douche ons sons pauzo semenat,
- 440 Oquel torren tout nòu porto uno mar de blat.
Obon que d'Oquiloun l'olenado funèsto
Sus l'aubre encaro bèrt bengo souflà lo pèsto,
Lou mèstre e lous borlets, lo pigasso o lo ma,
Pèr l'omour del bestial se n' bòu lou derromà.
- 445 Cauques cots, de l'ibèr lo molisso oustinado
Ten un mes jous lo nèu lo companho omogado :
Dins un to missont tens, sons oquel obotis,
Coussi tonquà lo fom del troupèl que potis ?
Mès cun pintre noubèl embelis lo Noturo !
- 450 Lo tèrro o bisto d'uèl pren uno autro figuro.
D'oquel arc que porés dins l'aire niboulous
Lo fèlho tout d'un cop o corgat los coulous.
Ai pòu qu'oquel esclat serò pas de durado :
Sons doute, ourò lou sort de lo fenno fordado.
- 455 Besès coussi pollejo, o l'ouro que porlon,
Oquel bèrt to founsat, oquel pourpre brilhon !
D'oquel jaune dourat coussi l'email s'esfasso !
N'es de mème de l'ome : uèi flouris, demà passo.
Proubidenso odouraplo, otal de nostres jours,

V. 429. On bouche avec de l'étoupe ou de la racine d'ormeau réduite en pâte, la fente d'où suinte le moût. — 434. Défrichements ou essarts. — 441. On ébranche les arbres, dont les débris servent de pâture au troupeau, lorsque le mauvais temps le tient enfermé dans la bergerie. — 449. Variations de la feuille des arbres.

- Coumo de los sosous, as mesurat lou cours.
- 460 Cont lou broulhart coumenso o coubri los mountonhos,
Que lo plèjo e lous bens obatou los costonhos,
On bo jous costoniès ocompà lous pelous,
E, de pòu de jolado, on ne fo de moulous.
- 465 D'oquel fruit nourrissent lo perbisiù secado
Fo lo founcciù del pa lo mitat de l'onnado.
Onfi tout es rejoinch : aro obèn, Diù merci,
Blats, costonhos, leguns, fes, palhos, frucho e bi.
Beiren beni l'Ibèr. Mès dejà nous tolouno ;
- 470 Ben mème obont lou tens despoussedà l'Ôtouno.
Lous òusèls, qu'òu sentit lou retour des frimats,
Bòu cercà lèn d'oici de pus dousses climats.
Portès dounc, escouliès, oboucats, ploidejaires,
Qu'obès dounat relacho ol trintran des ofaires ;
- 475 Desertàs lo companho : aro lou tens ou dis.
Lo bilo bous opèlo ol mème picodis,

- Muso, siòs del mestiè, noun sons cauço, loiado ;
O forso de rimà to beno es essugado.
Sente que del trobal toun esprit obòuzat,
- 480 Pot pas poussà pus lèn sons s'èstre repòuzat.
Eh be ! respiro un pauc, sejourno to floquièiro,
Obont d'oubri lou cours de lo sosou dornièiro ;
Mès n'essouplides pas qu'oprès un court repaus,
Sul trofic de l'Ibèr dubèn tene un perpaus.



V. 460. Récolte des châtaignes. — 471. Départ des oiseaux passagers aux approches de l'hiver. — 473. Les écoliers et les gens d'affaires vont reprendre leurs fonctions suspendues pendant les vacances.

L'IBÈR

CONT COTRIÈME

- Sus un roc tout pelat ol founs de la Citio ;
Oun souflo nuèch e jour lou morit d'Oritio,
S'elèbo en pa de sucre un ontique costèl
Embegurat de gibre e mosticat de gèl.
- 5 Oltour d'oquelo masso on bei quatre gueritos
Que lous bens lous pus fols òu couzit pèr lours *gitos*.
Disou qu'os uèls d'Eolo, un jour lous celerats
Fourcèrou lo cobèrno ouun lous teniò sorrats,
E que, pèr esquibà de soun Diùs lo bengenso,
- 10 Oqui benguèt d'un bol se claure oquelo engenso.
De bopours treboulat, lou gront astre del jour
Ogacho de trobèrs oquel negre sejour.
De cent couchos de nèu, dempièi milo ons blonchido,
Dins un triste repaus lo terre es ocroupido.
- 15 L'aire que l'enbirouno es trop lour, trop groussiè
Pèr poude penetrà sos entralhos d'ociè.
Otobé de tout tens es biùzo de bèrduro :

- Un foudal de berglàs fo touto so poruro.
D'oquel se de moirastro oun solissou jomai
20 Los flouretos qu'olhurs parou lou mes de Mai.
Oqui noun conto pas lo douso Filoumèlo ;
Oqui ben pas gemi lo tendro tourtourèlo ;
L'ecò tont soulomen des noucturnes *hibous*
I repèto o regrèt los funèbros consous.
- 25 So qu'òumento l'ourrou de l'ofrouso demoro,
Es un cofre porèl ol *babut* de Pondoro,
Oun s'exerso en secrèt de mals uno legiù
O benì nous dounà tour-o-tour lo questiù :
Lou ròumàs impourtun, lo gripo fotiguento,
- 30 Lou cotarri boufit, l'ongeluro prusento,
Lo punhastro flucciù, lo ròufelouso tous,
E milo autres rombals qu'inhorou lous Douttous.
Fièr coumo un popogai dins so raubo fourrado,
Oqui chourro l'Ibèr lous tres carts de l'onnado.
- 35 Que noun pot l'orre mal l'i retene toujours ?
Mès cad'on, lou cruël, nous mestrejo o soun tour.
Helas ! oici l'obèn oquel moustre borbaro :
Omb'un ceptre de ferre o renhà se preparo.
Dejà lou jour pollis. Toutes lous elemens
- 40 Onounsou soun retour pèr lours fremissemens.
Lous bens, que del brutal sou los troupes lougièiros,
Déjà des bostimens destacou los goutièiros.
L'òuto desourdounat, de sous rettes bufals,
Despouncho lous clouquiès, ebranlo lous oustals ;
- 45 Dins l'aire tourmentat ossemblo de nuaches,
Dount s'escapo un tourrent qu'entraïno lous ribaches ;
Briso dins so furou poissièiros e moulis,
Inoundo prats, berdiès, compes, binhos e tolhis.
Jomai n'obion obut uno to forto olèrto :
- 50 Lou boloun es negat e lo plono es coubèrto ;

V. 25. La boîte de Pandore, où étaient renfermés tous les maux. — 50.
Tel fut le débordement du Tarn en Novembre 1766.

- Tar possabo joul pont, aro passo dessus ;
L'ournomen de sous bords noun porés presque plus.
Des pibouls lous pus nauts los cimos ogitados
S'elebou tout escàs sus los oundos enflados. . . .
- 55 Mès acò's trop biülen pèr poude mai durà ;
Lou nuache o lo fi coumenso o s'estourrà.
Lo tempèsto s'oflaco : o-n-oquel trin ourriple
Succèdo pauc o pauc un tens dous e posiple.
Croutat jusqu'o lo cinglo, olaro lou pogés
- 60 Bo beire soun doumaine e noun ne trobo ges.
Ombé los des basis mesclados, counfoundudos,
Sos pèssos tout d'un cop li sou mescounescudos.
O forso de cercà, roncontro onfi soun prat
Crusat per la robino e joul saple entorrat.
- 65 Pus lèn bei, pèr l'esfort de l'oundo mutinado,
De l'onnado que be l'esperonso empourtado.
Cun es soun desespoor dins lous premiès moumens !
Soun esprit s'obondouno o milo pessomens.
Coussi pogà lo talho e nourri lo fomilho ?
- 70 De que forò d'orgen pèr croumpà cauco ourdilho ?
« Moun Diù », crido el olaro en regorden lou Cèl,
« En me neguen lou blat, me doustàs lou contèl.
« Que bostro boulountat siasco dounc ocoumplido !
« Nourrissès lous ousèls : pendrés suon de mo bido. »
- 75 Lou cor tout penetrat d'oqueles sontimens,
Lou paure se counsolo e bo, sons pèdre tens,
Traire de l'ort nobets, entrefegos, rocinos.
O boun nas : ò sentit los jolados besinos.
Tras l'òurelho, en efèt, lou cat s'es penchenat :
- 80 Sinhe qu'o l'oquilou l'aire es obondounat.
Des puèchs déjà dobalo uno bopou groussièiro
Que romplis lou boloun de broulharts et d'oubièiro.

V. 51. Les vagues surpassaient le pont. — 59. Le limon que les ravines avaient entraîné couvrait toutes les possessions. — 73. Résignation chrétienne à la volonté de Dieu. — 79. Pronostic de mauvais temps, selon le peuple.

L'olé, cont respiron, fumo coumo un fournèl.

Mès que besèn ? Lo lono aro toumbo del Cèl.

85 Del nuache espessit lous trochèls que dobalou
En dubet orgentat sus lo terro s'ocalou.
Sons oquel blanc surtout, lou blat, prou mal bestit,
Seriò belèu crebat del frech qu'òuriò sentit.
Aro noun risco res joust oquelo flessado.

90 Lo nèu bal o lo tèrro encaro uno fumado.
Otal de l'Unibèrs lou Mèstre pietodous
Fo plòure d'un nuache un engrais oboundous.

Olèrto, efons, onen : que lo mouto orroundido
Sul coupet des possans bole e siasco oplotido ;

95 Que pièi bengo de boulo un boulet de conou,
Qu'en roudelen onfi groussigue de foisou
Que pousqués oplechà dessus so masso enormo
D'un fontome esfroient lo figuro disformó,
Se li fourgàs un cap, de brasses e de pès,

100 Degus noun òuzoro beire ocò de trop près,
Jusc'ò so que, reduit en aigo treboulouso,
Lou spectre pretendut orrose lo pelouso.
Tont que duro lo nèu, sul gibière frejoulut
Lou mendre escoulièirot tiro coumo un perdu.

105 Del ploun qu'es councentrat dins lo traito escoupeto,
Lo fuorso en fenden l'èr bo tùa l'olòuzeto.
Pèr fugi l'enemic que ne bol o sous jours,
Lo lèbre espourugado o bèl fa de destours,
De sous pès sus lo nèu lo trasso descoubèrto

110 Guido lou trèt fotal que bo còuza so pèrto.
Pèr otropà d'òusèls contes d'autres trimals !
Lous uns bòu de lour crin despoulha lous chobals
E ne fòu de lossets out se penjo lo gribo ;

V, 84. Neige. — 88. La neige réchauffe les blés et engraisse la terre. —
93. Jeux des enfants avec les boules de neige. — 96. Colosse qu'ils bâtissent
d'une boule de neige qui grossit toujours en roulant. — 103. Chasse aux
oisillons dans le temps de la neige. — 107. Chasse à la piste. — 113. Chasse
aux lacets.

- Lous autres pèr groupà lo perdisse *craintivo*,
115 Dins un comp ount lo nèu soulelhado o coulat,
Metou joust uno teulo un plen pounhat de blat.
Lo pauro, qu'o tolen, bei lo grono, lo croco,
E peris joul plofount qu'oppuiabo uno broco. .
Cun bent tiède se lèbo ! Eh ! lou tens s'odoucis !
- 120 Besèn dejà lo nèu se foundre o bèls boucis.
De soun blonc coutilhou lasso d'èstre ornescado,
Lo terro arometiù d'un bèrt serò porado.
Mès del testut Ibèr crenhen lou rebiral :
Encaro n'es pas dich qu'oun noun balhe un fretal. . .
- 125 Saigue òurai debinat : lo poulo s'espegoulho,
Lo rito dins l'estonc fourfoulho e refourfoulho,
Lou chi, que se replègo en formo de monchou,
Biro pèr lou còufà soun raple ol fougoirou ;
Lo belugo petilho, e lo flomo que craco
- 130 Silhouno lou cremal, serpento sus lo placo.
Sons doute de l'Ibèr oici lou mage effort.
Lou frech lo nuèch possado o dejà flombat l'ort.
Los fêlhos des còulets, de lo biso toucados,
Os colosses jòunits penjou robostinados.
- 135 D'un gibre debourent lous aubres sou poudrats ;
D'un pobat de cristal lous comis sou forrats.
Lou mal tens o de l'aigo endurcit lo surfasso ;
Un filet, tout escàs, ne coulo jous lo glasso.
Que toun sort aro es triste, enfortunat peissou !
- 140 Crenhes pas, es bèrtat, lou croc de l'omessou,
Ni del traite fiolat los funestos entrabos :
D'oco siòs o l'obric, rescoundut dins tos cabos ;
Mès engourdit de frech, e fauto d'olimen,
Jous lo bouto del gèl perisses lentomen.
- 145 Couro cèssos, Ibèr, d'otristà lo noturo ?
Helas ! tout es perdut se to molisso duro.

V. 117. Chasse au trébuchet ou à la fossette. — 119. Le temps devient un peu plus doux. — 125. Autres prétendus pronostics de mauvais temps. — 132. Glaces. — 139. Triste situation du poisson.

- Lo posturo s'ocabo, e lous paures troupeùs,
Dins lo jasso enfermats, bictimos de tous gèls,
N'òu pas res o broutà que cauco fuèlho seco
150 Qu'en loc de lous nourri, lous mogris, lous endeco.
Pèr se metre o coubèrt d'un tens to rigourous,
Juscòs dins lous oustals benou lous òuselous.
Que rigou de moun feple, iù noun me n' chaute gaire :
Cont lous bese ofomats e morts de frech, pecaire !
155 Lour jète, sons reproche, un pounhat de froumen
Qu'o mous uèls, lous pòurous, benou prene en tromblen.
Olaro oquel bestial, pòuruc de so noturo,
Ofrounto tout dongiè pèr quistà de posturo.
E baste fousquès soul o faire oquel mestiè !
160 Mès sèn suchèts encaro ol quistou cornossiè.
Pastre, touto lo nuèch as bèl cridà : « Souirasso ! »
Pos pas porà lou loup de l'entour de lo jasso.
Toun mostis japo prou ; mès molgrè soun coulà,
Cont lou sent trop ordit, l'auzo pas ocoulà.
165 To souben es bengut on d'urlo mens sòubaches,
Oquel bilèn cobal, juscòs dins lous bilaches,
Debourà lou bestial que toumbo jous so den !
Caucos fes, lou goulut, jusc'ò l'ome se n' pren.
Dins un tens to serrat, molur os bouiochaires,
170 Se roncountrou lo nuèch de tals ocoumpounehaires,
Que rodou lous comis toujours o bes porels,
En regossen lous uèls que semblou de colels.
Olaro un coboliè n'es pas exent d'olarmos,
Cont, coumo un miquelet, seriò tout cloufit d'armos :
175 Se molurousomen toumbabo de chobal,

V. 147. Les troupeaux enfermés dans les bergeries n'ont que de la feuille sèche pour apaiser la faim. — 151. Les petits oiseaux se réfugient dans les maisons, ne trouvant rien à manger dehors. — 159. Les loups sont alors fort à craindre à la campagne. — 161. Cri des bergers lorsqu'ils aperçoivent le loup, — 168. Ce n'est pas sans exemple. — 169. Les loups accompagnent les passants qu'ils rencontrent pendant la nuit, et sauteraient, dit-on, sur un cavalier qui tomberait de cheval.

- Iù seriò pas còuciù qu'oun li n' onesso mal.
Jaques lou menestriè beniò de majo fèsto :
Pèr orribà ches el obiò de jour de resto,
Mès, tout preste o portì, l'oste, ple d'otenciùs,
180 Lo boutelho o lo ma li ben fa sous odiùs.
Jaques, on oquel clas, fo pas lo sourdo òurelho ;
S'ossèto, e brabomen s'ofraïro on lo boutelho.
Onfi part, cont es bouïdo, e lo nuèch lou suspren.
Un gros loup o sous uèls porés dins lou moumen.
185 Lous pèlses, dins d'obort, sus soun cap se dressèrou ;
Pèr onà pus obont los combos li monquèrou.
Crei beire l'onimal prèste o lou debourà,
E n'ò que soun *hautbois* pèr se poude oporà.
Pauc o pauc, en efèt, lou loup dòus el s'oprocho,
190 Ben ombé soun musèl li soulfina lo pocho,
Marco qu'ò pla tolen e que cèrco o fripà.
Jaques, qu'èro munit d'un contelet de pà,
D'un quinhou de froumache e d'un tros de fougasso,
Trai tout premièïromen lo micho o lo souïrasso,
195 Que l'ojèt engoulado en dous ou tres mochals,
E pièi, pèr omusà sous robustes coïssals,
Li jèto lo fougasso, omai pièi lou froumache :
Res noun pot rossosià soun coumponhou de biache.
« Oco's dounc fach, » dis el, « mo bido es ois *abois* !
200 « Tiren, pel dorniè cop, un aire de l'*hautbois*. »
Moulho l'enche, lou plasso, e d'uno ma tromblonto,
Jogo, ol milhou que pot, l'aire de lo couronto.
Urouso descoubèrto ! Entr'entendre oquel bruch,
Lou loup espoubentat descompo : encaro fuch.
205 Jaques, que bei de lèn so bilèno coumpanho
O passes redoublats orpentà lo companho,
Li crido d'un toun rauc : « Adìù, tros de goulard !

V. 177, Histoire véritable d'un joueur de hautbois, qui rencontra un loup, en revenant d'une fête votive où il avait été appelé. — 185. Frayeurs du ménétrier. — 203. Pouvoir singulier de la musique. — 207. Lorsque quel-
qu'un est enrôlé, on dit ordinairement qu'il a vu le loup.

« Cont t'ai to pla serbit, sobiò pas que moun art
« Ogèssò lo bertut de te dounà lo casso :

210 « Que t'òuriò be gordat lo micho e lo fougasso ! »

Pièique sus Menestriès es toumbat lou pèrpaus,
Counbenguen, Desprodèls, que toutes sou pas baus.
Lou Fabre, que serbis ol noutari de clèrgue,
E qu'es be to soben coumo cap del Rouèrgue,

215 Countabo qu'autros fes un certèn Orioun,
Musiquiè coumo un autre opelat Omphioun,
Ol mouièn de soun art s'èro tirat d'ofaires.
Èro dins un boissèl ombe cauques coumpaires
Dout lo mino onounsabo un prou michon boulé.

220 Orioun ol boursset pourtabo d'or tout plé :
Obiò de sos consous tirat un gront solari,
E l'obiò counserbat, cas estraordinari.

Oqueles orpolhans, que sentou lou tresor,
Sons fa semblon de res, per jouï d'oquel or,

225 Coumplotou de negà lou mèstre de lo bourso.
De cont de cruòutat l'oborisso es lo sourso !
To lèu dich, to lèu fach. Sosit pèr un *maraut*,
Lou chantrè de Lesbos bo fa lou dorniè saut.

Lou paure infourtunat, qu'es oqui sons defenso,

230 Bol òumens de soun art esproubà lo puissenso :

« Permet, » dis ol bourrèu que lou ten suspendut,
« Qu'encaro obont mourì fiasco tindà moun lut. »

Phebus ront talomen so pregario eficasso
Que de soun ossossin oupten oquelo grasso.

235 Jouguèt olaro un aire e to tendre e to dous
Que, toucat de so peno, un dòufi pietodous,
Coumo onabo toumbà dins lo plono solado,
Lou recossèt en l'èr sus so croupo escolhado.

Mès qu'es oisò ? L'Ibèr noun finirò jomai ?

240 Que te plonhe, pogés, se duro gaire mai !

V. 222. Les joueurs d'instruments ne sont pas ordinairement soigneux de conserver l'argent qu'ils gagnent. — 226. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ?* Virgile, *Enéide*, III, 57. — 235. Voyez la fable d'Arion.

- Cado jour, cun regrèt ! To journado es pèrdudo.
Lou gèl de toun doumaine ocupo l'estendudo,
E lo tèrro gemis jous un fais de bèrglas ;
Coussi lo trobolhà ? Tondis qu'o cado pas
- 245 Tous biùs sus lou gresil foriù l'escorlimpado,
Tu quitorios, de guerp, l'estebo e lo gulhado.
Ah ! nou, crei-me : l'oraire es aro hors de perpaus ;
Cauque jour, s'o Diù plai, cessorò toun repaus.
Que dise ? Cont lou tens es to dur, to sòubache,
- 250 Sons se trop escortà l'on trobo prou d'oubrache.
Pos, pèr sòubà toun ort del musèl del tessou,
I faire uno poret to pla coumo un mossou.
Otrapo lo destral, pren lous cuns e lo masso :
D'un aubre qu'o perit bai fendre l'escobasso.
- 255 Cèrto del longuimen lou que se bol desfà,
Mème ol fort de l'ibèr, trobo quicon o fà.
Aro ol copusodou, lou prudent oplechaire
Repasso ombe otenciù tout l'ornés de l'oraire.
O de suèns diferens s'ocupou lous boilets :
- 260 Jan penso pèr sous biùs, Pèire pèr sous mulets ;
L'un petasso d'esclots, l'autre orrengo d'esquillos...
Ocò bous fo pietat, gens qu'obitàs los bilos ?
Bous cal penden l'ibèr toujours joc, taulo ou bal ?
Nautres, pecaire ! oici penon, e be bou'n bal.
- 265 Eh ! que foriò sons pa touto bostro richesso ?
Qu'òuriàs l'estoumac flac, se bibiàs de nouplesso !
Pèr nostre estat, Messius, òuriàs mens de mesprès,
De so que bous reben se counaissiàs lou près.
N'es pas que pèr ocò lous dimenges, los festos,
- 270 Cont oprès lou serbice obèn de tens de rèstos,
Noun prenguen caucos fes de plosés inoucens :
Jous l'orme de lo plasso onon toutes essens ;
Jougon cauco boutelho ol brison, o los quilhos ;

V, 247. Suspension des travaux champêtres, — 248. Petites occupations auxquelles on peut vaquer dans le temps le plus rigoureux, — 269. Amusements innocents des paysans aux jours de fête.

- Tondis qu'un pauc pus lèn porlufejou los filhos,
275 Soulos, car des gorsous se se triabou pas,
Lou Ritou lour foriò del mesclodis un cas ;
Omai crenhou d'olhurs que lo maire, obertido,
Entr'estre dins l'oustal lour baile lo brondido.
Cont lo nuèch jous so capo o rescoundut lou jour,
280 E que del postural lou pastre es de retour,
Monjon nostro soupeto ossetats sus lo bonco, -
Pas coumo lous Moussus, mès soulomen d'uno onco.
Nostro pitonso ensuite es un bouci de lart.
Cont cadun dins lou bentre o rejoincut so part,
285 Que l'oulo es despochado e l'escudèlo neto,
Donson uno sòutairo ol soun de lo museto ;
E pièi penden mièjo ouro, en rount ol tour del foc,
De *cabro, sios-tu cabro ?* onon faire lou joc.
Des dimenges otal se passo lo belhado,
290 Es lous jours de trobal autromen emplegado.
L'un bostis de poniès, l'autre de polhossous.
Los filhos, tout fiolen, fòu petà de consous ;
De soun tens lou bièl gran nous counto los gonduosos ;
Lo mèstro, en petossen, nous debito sos pruosos.
295 Nous fosquèt creire un ser qu'obiò troubat lou Drac
Deguisat en chobal que fosiò pototrac,
E qu'un jour li monquen cauco òuberjo o lo binho,
Per descubri lou laire onèt o lo debinho.
Lo masco, en mormouten, l'emmeno ol golotàs :
300 Dis tres mots, e tres cots fo roudà lou sedàs.
Tout escàs o finit lo truosièmo represo,
Que li te dis lou noun d'oquel qu'o fach lo preso.
Lous sourciès fòu, sons doute, un patte on lou Bilèn
Pèr n'ouptene lou doun d'i beire de tont lèn.

V. 282. On ne voit presque jamais les paysans entièrement assis à table.
— 287. Veillées des dimanches et fêtes. — 290. Veillées des jours ouvriers.
— 293. Sornettes ou contes de veille. — 295. Le Lutin. — 298. La devineresse, — 303. Un paysan timoré croirait jurer s'il prononçait le mot Diable ;
il lui substitue celui de Vilain, qui lui paraît moins effrayant.

- 305 Lo moirino, ol contou, des pichous entourado,
Oquesto nous boilèt, en biren so fusado :
« Iù sùì, coumo sobès, beuso dempièi trento ons.
« Lou nostre, en tresossen, me loissèt cinc efons.
« Tout cop que me n' recorde, o l'uèl me ben lo larmo.
- 310 « Lou paure ! en se muden (dobont Diù siò soun armo)
« O l'entour de soun lièch nous fosquèt romossà ;
« E nous diguèt, belèu mièjo ouro obont posgà :
« « Òuzès : bous recoumonde, en pleguen mos còuquinhos,
« « De traire pas trop lèu de Troussit los entilhos ;
- 315 « « Ougon òu reüssit : n'òurés mai d'un plen sac.
« « Que pèr denontourà los gièisos del Lorzac
« « Lo crento de lo grèlo oun siò pas un pretèste :
« « Lou boulon ol legun encaro es pus funèste ;
« « E que l'ase surtout se sone ol mes de mai ».
- 320 « Cuto oprès oquel mout pèr toujours e jomai.
« Mès un ser, coumo ol lièch iù beniò de me metre,
« Soun armo ol foun des pès me benguèt oporetre.
« De froiou joul lensol iù fourrère lou cap,
« Car saique un gro de mil m'òuriò serbit de tap.
- 325 « L'armo olaro me crido : « Escouto, Cotorino,
« « N'ai pas restituat un bouissèl de forino
« « Que se mesclèt onton on lo miùno ol mouli :
« « Bai lo rondre, e sul cop de peno iù bau soli ».
« Iù, pèr lou sotisfà sul cas que me perpauzo,
- 330 « Li dise : « Onàs en pas, pèrque sès bouno causo,
« « Pièrres ; segàs tronquille : ocò sero rondut ;
« « Dejà mème ou seriò, s'ères pus lèu bengut.
« « Sons fauto o bèl demà beirai lo moulinièiro. »
« L'armo olaro en sourten per lou trauc de l'oguièiro,
- 335 « Pèr me fa sous odiùs crido tres cots : « Roucou. »
« Sons doute èro bengut en formo de pijou. »
Otal porlèt lo bièlho. Òuriàs bist l'ossemblado

V, 310. Testament d'un nommé le Moreau, en trois articles. — 314-316. Troussit, Larzac : terroirs où il avait semé ces légumes. — 321. Conte d'un revenant sous la forme d'un pigeon.

- O soun triste recit immoubilo, estounado,
E de froioù tronsits, tres paures ongelous
- 340 De lour maire, en plouren, tene lous coutilhous.
« Un ser, » dis lou coutal, « ol bèl clar de lo luno,
« Mo gran, que prou souben ne debito còucuno,
« Begèt lou gron sourciè que trebabo ol Costèl
« Pèr se rondre ol sobat solì per louournèl ».
- 345 Lou councièrge ojustèt que l'obiò bist lo bèlho,
Cont s'ouchabo de grais, en diguen : « Pet de fèlho. »
— « Pèr iù, » dis lou bouiè, que porlèt o soun tour,
« Uno nuèch d'un dimenge, escuro coumo un four,
« Del prat, ombé mous biòus, coumo me retirabo,
- 350 « Te bese un loup-gorou que dòus iù cominabo :
« Sobès se me triguèt d'èstre bite o l'oustal !
« Sons doute dins so bido obiò fach forse mal,
« E jous lo pèl d'un loup ne benìò pourtà peno :
« Otobé robolabo uno retto codeno. »
- 355 Cont lo belhado cèssou ou qu'es prèsto o fini,
Sèn souben regolats d'un tossounat de bi.
Cont onfi del colel lo flomo trombloutejo,
E qu'en biren soun fus lo chombrièiro copejo,
Onon fa lo pregarìo e nous joucon ol lièch :
- 360 Tronquilles, sons remorts, oqui posson lo nuèch.
Talo es coumunomen tout l'Ibèr nostro bido :
Mès nous cal beire fa cont còucun se morido ;
Olaro tral coupet trosèn lous pessomens ;
Fosèn troutà lo garro è penchenà los dens.
- 365 Guiral e Fronceseto onton se boulountabou :
En tout be, *c'est-à-dire* en tout ounou s'oimabou.

V. 341. Conte du sorcier. — 346. Il est reçu chez tous les paysans que les sorciers prononcent ces mots après s'être oints de graisse, en passant par le tuyau de la cheminée pour aller au sabbat. — 347. Conte du Loup-Garou. — 352. Les gens de la campagne sont fermement persuadés que les loups-garous sont des hommes qui, ayant mené une vie fort criminelle, reviennent de l'autre monde pour faire pénitence, en traînant, sous la peau d'un loup, une grosse chaîne. — 365. Projet de mariage entre Guiral et Françoise.

- Toutes dous de mème ache e mèmò coundiciù,
Entr'eles de se prene èro dejà questiù,
Talomen que lou bruch courrissiò pel bilache
370 Que dins lou cornobal se foriò lour moriache :
Ero mèmès ol grat de forso brabos gens,
Mès moncabo un sinhet de lo part des poren,
Lou paire de l'efon troubabo lo berquièiro
Que pourtabo lo filho un bricou trop loughièiro.
375 Lou paire de lo filhó ol countrari disiò
Que suiban soun estat trop d'odot li fosiò ;
Ôtont ne disiò l'ouuncle e lo tanto e l'òujolo.
Fronsoun, que pel coquet bal un mèstre d'escolo,
Cont sentis oprouchà lo fi del cornobal,
380 Omb'un aire picat se n'bo troubà Guiral :
« De bous, » sou li fosquèt, » iù sùì desobusado ;
« Bese que sès un 'traite e que m'obès troumpado.
« Ogochàs pèr ocò se cal estre couqui ;
« Se bonto de me prene, e pièi me plonto oqui. » —
385 « Que bos? » respoun Guiral? « te n'cal prene o moun paire :
« Trobo que n'as pas prou ; mès bouto, laissez faire.
« El boudriò que prenguèsse Isobèls de Boulsons,
« Pèr ofi qu'es lou dich que li fòu milo frons.
« Mès que lous garde ! Ai ! Ai ! semblo pas qu'uno engrolo.
390 « Pièi l'uèl botoul, pel mens, li n' garo uno pistolo.
« Qu'el lo prengo, se bol, pèr iù noun n'ai que fa.
— « Sependent, » dis Fronsoun, « lou cornobal se n' ba.
— « Eh bé ! » respoun Guiral, « ajo pocienso encaro ;
« Foren ombé lou tens so que fosèn pas aro ». —
395 « Ai pla pòu, » dis Fronsoun, « que bous fosès lou fi :
« Mès iù, sons està mai, boli faire uno fi.
« Coupèn palhos, onen : cresès qu'on se n' soucite ?
« Pèr bous oporomen n'obèn pas prou merite !
« Lo borlho, qu'es pus richo, es ocò que bous cal ! »

V. 373. Le père de Guiral ne trouve pas la dot de Françoise assez considérable. — 378. Adresse de Françoise pour engager Guiral à exécuter promptement sa promesse.

- 400 — « Jomai tourne monjà, » dis olaro Guiral,
« Se pèr outro que tu moun cor jomai souspiro !
« Que que digo moun paire, iù sabe de que biro.
« Qu'iù quitèssò Fronsoun pèr lo borlho Isobèls !
« Oh ! nou : lo que prendrai, bole qu'ajo dous uèls.
- 405 « E lous tiùs, Fronsouneto... Ol rèsto, lo bossibo.
« Que besion ièr de là boundi sus lo frochibo,
« Met-lo dins toun troupèl pèr gache de mo fe,
« E remetèn l'ofaire ol cornobal que be. »
Fronsoun, en otenden l'efèt de lo proumessò,
- 410 Bo quèrre lo bossibo, e calmo so tendressò.
L'autre onnado coumenso ombé lou cornobal,
E res nou pot flechi lou paire de Guiral.
Onfi ben pèr bounur un murmur de milisso
Que lou fo counsenti molgrè soun oborrisso.
- 415 Lo porentat s'ossemblo, e tout es orrestat ;
Tout l'orgen de lo dot sus lo taulo es countat.
Lou noutari grifouno uno longo escrituro.
Cadun, seloun l'usache, estreno lo futuro :
D'un cofre lou poiri li fosquèt un presen,
- 420 E lo gran proumetèt que cont seriò josen,
Li trometriò lou brès ombé los menudalhos
Que gordobo ol pusaut dempièi sos ocouchalhos.
Tout onfi pèr lo nosso es déjà preporat ;
Tres semmonos oprès ben lou jour desirat.
- 425 Paires, maires, porens, omits on lo liurèio,
Toutes ocoumponhon lous nobis o lo glèio.
Guiral obiò soun pèl toursegut en trenèls,
Fronceseto sous dets toutes bondats d'onèls :
Nautres, sons bontociù, tenion prou bouno mino.

V. 400. Terrible serment que fait Guiral à Françoise. — 405. Présent que fait Guiral à Françoise pour gage de sa foi. — 413. Le père de Guiral, craignant que le sort de la milice ne tombe sur son fils, sacrifie ses intérêts et consent au mariage. — 415. On passe le contrat. — 418. Présents des noces. — 424. Le jour des épousailles. — 425. Cortège joyeux et bruyant qui accompagne les fiancés à l'église, où ils vont recevoir la bénédiction nuptiale.

- 430 Lou tombour o lo tèsto ombé lo cholomino,
Fosion, tout cominen, petà lou pistoulet,
E d'un polhou ponsut flutaben ol golet.
Toujours en même trin e mèmò simfounio,
Tournon birà cosaco oprès lo cermounio.
- 435 Dejà flairo de lèn lou fun d'un gront regal :
Dins un toupì coufis lo clouco ombé lou gal ;
Dins lo couireto coi lo mitat d'uno fedo,
Lo tufo e lous gorrous de l'obilhat de sedo,
Un petossal de leùno, un cun de combojou ;
- 440 O l'aste se tournejo un cortiè de moutou ;
E de ris sofronat l'oulo es touto romplido.
Juchàs on tout ocò se fosquèren lo bido.
N'obèn pas tont lou sièis, ni lou premiè de l'on,
Cont mèstres e boilets pèr tour nous regolon.
- 445 Èren dèch coumponhous coubidats o lo fèsto
Que ne toumbèren be catre conous pèr tèsto.
Los filhos, cal tout dire, ou prenièu pus d'o pas,
Mès pèr ocò, besès, cap l'escupissiò pas.
Entre obeire romplit jusc'ol gousiè lo panso,
- 450 Per fini los ounous nous metèren en danso.
Cont se fosquèt tordet, cadun se retirèt,
E soulo ombé Guiral Fronceso demourèt.
Bouno siò l'ouro ! Onfi l'olé de l'áuro rouso
O dounat o lo glasso uno retto secouso.
- 455 L'Ibèr fo sous odiùs. Noissès aro, onilous ;
Benès pèr ronfoursà lou troupèl des moutous.
Mès cun destin cruèl pèr bautres se preparo !
O peno sès noscuts que, d'uno ma barbaro,
L'ome, obide de lach, bous tiro del soumés ;
- 460 Pèrdès souben lo bido obont d'obure un mes.
Toumbàs en polpiten joul coutèl escourgaire,

V. 435. Grand festin au retour de la cérémonie. — 443. Le premier jour de l'an, le maître régale les domestiques, et ceux-ci régalaient le maître le jour des Rois. — 446. On appelle ici « canon » la mesure du vin. — 455. Naissance des agneaux.

Tondis qu'ol postural bostro doulento maire
Debinho bostro pèrto, e, pèr sous bialomens,
Sus bostre triste sort marco sous pessomens.

- 465 Aro es lou cop, pogés, de reprene l'estebo.
Aro n'ajos pas pòu de mourfoundre lo glebo :
Lo pos birà sous crento. E bautres, binheirous,
Osugàs ol pus lèu lous coutèls poudodous :
Es tens o lur tronchant d'obondounà lo souco,
- 470 Que se bol descorgà d'un fais que lo sufouco.
Des sirmens obotuts obont fa de gobèls,
Pèr fa de cobussats couzissès lous pus bèls.
Que l'obit, de soun lounc couchat dins uno ournièiro,
One soli lou nas pèr uno cotounièiro.
- 475 Oqui creis, met de barbo, e cont es fièr, golhart,
Demescounéis so maire, e fo fomilho o part.
Otal, cont de bielhesso ou de frech es crebado,
Pèr sous joubes efons lo souco es romplossado.
Òuriàs bèl sopendent faire de cobussats,
- 480 Se de nourri lous jèts lous soucs erou lossats,
Beiriàs o cado pas un bùide, uno escloirido.
Cont o forse de tens lo binho es obourrido,
Lou pus court es, per-moi, de lo faire sòutà ;
E, cont s'es prou pòuzado, on lo torno plantà.
- 485 Tout coumo d'être endrés cont lous oustals sou lasses,
Bal mai lous rebosti qu'i metre de petasses.
Cont un binhople en pauso o restat tres printens,
De trouplà soun repaus, binheirous, es pla tens.
Prenès dounc lou bigòs pèr ne doundà lo tèrro,
- 490 Jusc'o tont que siò souplo onàs li fa lo guèrro ;
Trosès-ne sous pietat aubres grons e pichous ;
Pièi, pèr guidà lous rens, trossàs-i de silhous,

V. 465. Ouverture des travaux champêtres. — 467. Taille de la vigne. —
471. Provins. — 482. On doit arracher la vigne lorsqu'elle est trop vieille.
— 487. Après trois ans de repos, la vigne peut être replantée. — 491. Tous
les arbres doivent en être arrachés.

- E loissàs os molhols, qu'aimou fort lour oizenso,
De l'un o l'autre òu mens catre pans de distenso.
- 495 Cont de l'òubret binous òurés crusat lou jas,
Couchàs-l'i de foisoù qu'oun mostre que lou nas.
Otal, dempièi lou founs juscol cap de lo binho,
Renjorés bostre plant toujours en drecho linho ;
E n'essouplidés pas qu'obès un jouine efon
- 500 Qu'o besoun de cultiù tres ou catre cots l'on.
N'ojés pas pèssomen que d'oquelo cultivo
Pièi dins l'ache modur, noun bous pague omb'usuro.
Aro o cots de destral recuràs l'omelliè ;
Flouris, coumo sobès, en despièch de febrè.
- 505 Souben un poredou jous lou torren sucoumbo :
Cont o prou pensejat, se fendilho, onfi toumbo.
Descorgàs-lou del fais, se lou boulès soubà :
Tout-o-fèt, aùtromen, lou codriò relebà ;
Sons doute pèr ocò se fòu los torrejados,
- 510 Ou pus lèu pèr còusà los soucos descornados.
D'oquel biais s'oplônís lou torren ofoisat,
E pèr lou plus puissent lou feple es ronfoursat.
Prenès gardo otobé que, sons uno borrièiro,
Pot sòutà dins lo binho uno cabro lebrièiro :
- 515 Lo dent d'oquel bestial es mourtalo os bourjous.
Que s'embouisoune òu mens oprès los fousesous.
En otenden, sus borts d'uno pèiro tròucado,
Dins cado oustal l'omello ou lo nouse es trincado.
Per pogà lous *impôts* l'omellou se bendrò,
- 520 E l'oli pèr lou lun del nougal rojorò.
D'otristà lo noturo onfi l'Ibèr se lasso :

V. 493. Manière de distribuer le nouveau plant. — 499. Culture qu'exige le jeune plant. — 503. On élague de bonne heure l'amandier, étant le premier arbre qui fleurit. — 505. On allège un mur de soutènement, trop surchargé, en faisant des levées de terre. — 513. Hallier ou haie de buissons pour défendre au bétail l'entrée de la vigne. — 519. Le produit des amandes paye une grande partie des impôts, lorsque la récolte en est abondante, ce qui est fort rare. — 521. Fin de l'hiver.

Floro dins pauc de tens bendrò prene so plasso ;
Lo nuèch s'es rocorsido, e lou jour o crescut ;
O soli de soun trauc s'oprèsto lou coucut.

525 . Otal mo Muso Rouërgasso
O l'illustre Cicé contabo los Sosous,
 Tondis qu'o l'Onglés ourgulhous
Un brabe Rouërgas bolhabo lo repasso.



V. 528. La maison de M. le Comte d'Estaing est originaire du Rouergue. Cet ouvrage s'achevait dans le temps que ce héros faisait la conquête de la Grenade.

Recul

de

Pouesios Rouërgassos



RECU

DE

POUESIOS ROUËRGASSOS

EPITRO

○ ***

EMPRIMUR ○ ***

Uno Muso del Rouërgue,

Que tout escas o bist lou jour,

Cher ***, bous ben faire so cour :

Ol noun de Diù, li sias par reguèrgue.

5 Bous aimo tont e mai : pogas-lo de retour.

Pot pas jomai tori sus los omistoulensos

Que li fosiàs ol Segolà,

Cont en public, molgrè bostros instensos,

Escassomen bouliò porlà.

10 Bous recourdàs be prou qu'olaro èro estourdidò,

Soto, inoucento e talomen timido

1. Le recueil, qui contient des pièces en français à la suite des pièces en rouergat, est intitulé : *Poésies diverses Patoises et Françaises* P. M. P. * A. P. D. P. En Rouergue, 1774. Il est probable qu'il est, comme l'édition des *Quatre Saisons* de 1781, l'œuvre de Vedeilhié, imprimeur du Roi à Villefranche : du moins, je ne vois pas de différence dans les caractères.

- Qu'ol mendre bruch s'embourabo d'obort :
Mès certos uèi be s'es plo degourdidò.
Onàs juchà se cal que siago ordido.
- 15 Bol o tout pèdre (oisò trouborés fort),
Bol, ols èls del public espondi so rimalho,
Qu'oiçì siò dich, n'es que de rofotalho.
E sopenden lou mounde n'es curious :
Ocò lo flato, ocò fo que trobalho
- 20 Sus de suchèts de pauro òumalho.
Onfi, coumo jomai noun fo res de serious,
O ton de gens qu'aimou quicon de drolle
Cal to souben qu'ou baile pèr escrich
Que lo pigro me ten de dich
- 25 Qu'es obenado d'oquel rolle.
Encaro n'i sès pas : mesclò dins soun pèrpaus
Que bous poudès, Moussu, pèrcurà soun repaus
En jeten so bermino ol molle.
N'o pas trop mal guinhat, car, pèr oquel estèc,
- 30 Bous foriàs be lo barbo ol pus obille Grèc.
Tout ocò qu'emprimàs se legis sons lunetos :
S'entent, cont los uèchos soun netos.
De cauque biais ou sobès oplechà
Que semblo fach pèr ogochà.
- 35 Mès s'ogis pas d'ocò : s'ogis, cont òurés lese,
De li me faire oquel trobal :
Serò pèr elo un tal regal
Que se n' coufloro coumo un rese.
- Mès me dirés (que m'es obist qu'ou bese) :
- 40 « Oquelo Muso es un ouriginal :
« De boudgièiro cal que siò pleno
« Pèr òuzà moustrà soun bèl nas.
« Omai qu'es de to bouno meno !
« Soun recul noun es qu'un fotràs
- 45 « D'un trasso de jorgou postràs
« Que de legi bal pas lo peno.
- « Per iù, noun bole pas estrolhà moun mestiè :
« Ocò seriò degolhà de popiè,

« Que d'emprimà lous prouduits de so beno.

50 « Un tal escrich nou serbiriò

« Que pèr plegà de pebre ou fretà lo podeno.

« E sobès pièi qu'orriboriò ?

« D'elo e d'iu tout se truforiò. » . . .

Iù pense coumo bous : mo Muso es un pau fado,

55 E sus sos pretenciùs l'ai souben brobejado ;

Mès n'obonce pas res : m'escouto e pièi se n' ris.

Pèr so respounso òuzès so que me dis :

« Se se trufou, que se trufou !

« Se me bufou, que me bufou !

60 « Me n' chaute pas : lou mete o faire pis :

« Se sou trufats de tont d'autres,

« Que boliou be mai que nautres ! »

Es pla bertat, moun cher, e bous ne coumbèdrés

O tout òtur uèi bol cercà querèlo

65 Lo filousoufio noubèlo,

Ol sobent coumo ol mal-oprés :

Siò proufane ou socrat, ocò n'i fo pas res ;

Tout es suchèt o so racho cruèlo.

Me troumpe, per ocò : cresi que jusc'oïci

70 Soun fuet n'o pas clopat sul Goscou Goudouli,

Saique morcés o soun lengache :

L'ourgul filousoufal ne mespreso l'usache.

Mès, exceptat oquel, tout ou passo ol curbèl :

Lou Turc e lou Crestiò met ol mème nibèl ;

75 Trato lou fat coumo lou sache.

Ocò n'es pas lou tout : o lou feple courache

De se cobrà countro lou Cèl :

Me semblo beire un joubencèl

Ombe un joian faire o lo lucho.

80 Uèi lou mendre escouliè, lou pus sot mormousèl,

Qu'o legit dins un libre emberenat de fèl,

Auzo se n' prene o Diùs, bol soundà so couducho

E lo soumetre os trats de soun pincèl.

Mès fo pietat, del biais que l'espelucho :

85 O so que li desplai saco un cop de coutèl ;

O so que coumpren pas respoun, d'un toun gonèl,
De grons tèrmes tescuts de cauco fonforlucho
Que fo bodà cauque comèl ;
O de pauros rosous cargo un riche montèl.
90 Mès, cont finalomen cauco bouno copucho
Li rebiro un pauc soun clobèl,
Opp'olaro s'i fo ! Pèsto coumo un òusèl
Que bei que lou senis li ben monjà so frucho :
S'erisso, bat de l'alo, enracho dins lo pèl,
95 Fo jougà lou renèc, o recours o l'enjuro,
Omaï, s'es de besoun, s'ojudo de l'ourduro.
E digàs que siò pas bertat !
Mès que fau ? pèrde lo cerbèlo ?
De moun suchèt me siù rette escortat
100 En porlen d'oquelo dounzèlo
To fièro de so libertat
Qu'oun pot souffri ni bast, ni sèlo.
Tournen bite o nostres moutous.
Nou, dins lou Lengodoc, en Rouèrgue, en Goscounho,
105 Se bei pas d'emprimur pus industrit que bous :
Que diriò lou countrari, iù li foriò lo mounho.
Bejàs dounc arò, o part toutos foisous,
Se pourrés faire sons bergounho
Oquelo trasso de besounho.
110 E cerqués pas d'autros rosous,
Cont porloriàs milhou que toutes lous Douctous.
Mo Muso, se sobiàs, es une pelerino
Que bous foriò missonto mino,
Se li disiàs encaro un cop
115 Que de so trasso de bèrmino
Foròu lou cas qu'on fo d'un bièl esclop.
Que risco dins lou founs ? D'estre un pauc criticado ?
E be ! qu'ou siò, ni tout de bou
Li benguèssou uno romossado

V, 115. Editions de 1774 et de 1810 : *so pauro bèrmino*. Nous suivons la leçon de l'édition de 1824, qui rétablit la mesure du vers.

- 120 Que li lobèssò to bugado !
Mès noun serò res, cresès-ou :
Li foriòu pas oquel ounou.
Onfi, bous sès prudent e sache :
Juchàs bous mème oquel oubrache,
- 125 Tostàs s'i monco pebrz ou sal,
Per iù, que sabe o pu près so que bal,
Me gordorai de dounà moun sufrache,
Quoique becho, oprès tout, qu'ocò's un bodinache
Que pot pas autromen o res pourtà doumache,
- 130 E que, se fo pas be, forò pas un gront mal.
Sus oquelo rosou (car oisò's oici l'al),
Se bous determinàs o ne fa cauque usache
E que de l'emprimà bous sentès lou courache,
Me mondorés [de] que bous cal,
- 135 Boli dire cont de mitralho,
Per claure dins un libre oquelo bourdufalho ;
Car belèu seriàs pas prou fat,
Per tont qu'oici bous done d'ences,
Per ou faire o bostres despenses :
- 140 Belèu [i] seriàs otropat.
Omai bous obertisse, iù siù pas to pressat
Pèr que, s'ères trop car, nou me sache desdire :
Que mo Muso bresene o soun aise, iù me n' bire ?
M'entendès-be ? Saique aro oqui n'o prou :
- 145 Siù toujours bostre omic e bostre serbidou,

ESTÈBE, *pastre del Segolà.*



V. 134. La correction de *que*, qui rétablit la mesure, est dans l'édition de 1824.

OBERTISSOMEN

- Prèsque toujours un òtur,
Per omiedà lou Lectur
E de sufraches fa recolto,
En debuten pren cauco birobolto :
- 5 Fort moudèste d'obort, pièi se bonto o robi,
En mespresen lou plat qu'es chormat de sèrbi.
Mès o bèl faire lo grimasso :
L'uèl del Lectur, que se regasso,
Distingo lèu l'aigo del bi.
- 10 Car, coumo dis Boileau, « dins uno umblo Prefasso,
Un òtur o ginouls o bèl demondà grasso,
Se soun oubrache engendro languimen,
N'es pas mens regetat, molgrè soun coumplimen. »
Per iù, bende pas cat en pocho :
- 15 O los gens trofegats lo counsencio reprocho.
Sons tontes de bistours, sons tout oquel trofic,
Desplègue simplomen mo drogo
Touto nudo ols uèls del Public.
Se l'espelucho ric o ric,
- 20 Sabe be prou que n'ourò pas gront bogo ;
Mès me counsole, oco's moun tic.
Per mous omits golois, qu'aimou los boughèirados,
Ai fach oquelos rimolhados.
N'ou rist ou fach semblon : aro bole osordà
- 25 O d'autros brabos gens de los faire ogrodà.
Se còuc'un los legis, l'obèrtisse d'obonso
Qu'i trouborò belèu lo rimo e lo codonso,

- Mès pèr de pouesio, ho ! li n' responde pas :
Cap de pensado nobo oun i mostro lou nas.
- 30 Encaro mens qu'i cèrque de poruro :
N'i trouborò que lo simple noturo.
Eh ! coldriò b'èstre pla comèl
De corgà sous escrits d'un peniple òuripèl,
Oprès ocò qu'orribo ol paure oba Delilo !
- 35 Obiò susat o plec per rebesti Birgilo
D'un riche obilhomen tolhat sul goust francés ;
De soun esclat tout lou mounde susprés,
Tont o lo Cour qu'o lo Bilo,
Cridabo : « Ay ! lou bel rusc ! qu'es lèste ! qu'es pla
- 40 Cont tout d'un cop sus lo sèno porés [pres ! »
Un onticaire uflat de billo,
Que dis que lou tolhur es un gront mal-oprés,
Qu'o fach, pel mens, de besounho inutile,
E qu'oquel sartre de Fourés
- 45 Debiò loissà Birgilo ount es,
Sous lou tirà de so còuquilha
Per l'ofuplà d'uno pauro montilho,
E que so coupo noun bal res.
Li reprocho que, cont trobalho,
- 50 O pòuzà lou goloun, l'estralho,
Que ne met trop ount ne coldriò pas ges
E trop pauc ount lou cal espés ;
Onfi qu'oquel *pourpoint*, pus flac que de tripalho
Ou de tofetàs d'Obinhoun,
- 55 Del Geourgicaire o desoundrat lo talho
E qu'o fach d'un sobent un Norcisso, un minhoun.
Sabe pas trop se so critico
Es toujours justo e sous replico :
Mès oquel pencheniè me semblo be prou roun.
- 60 Que que ne siò, mo Muso es trop oizado
Pèr mountà jomai sus un toun

V. 44. Sartre. Rapiéceur, du pays de Forés. — 47. Edition de 1774 :
mondillo. — 51. *Pas ges*, point ; l'employe mal-à-propos.

Que li pèrcure uno talo brobado.
O de pichots suchèts s'es toujours omusado :
Se ten luènho del bèl, de pòu de lou sollì ;
65 E cont fo tont que de faire espeli
Cauco belugo de pensado,
Se gardo be de lo gaire embeli,
Pèr so que s'es persuodado
Que, pourbu qu'uno fraso un pauc engòuzilhado
70 Esclairigo lou frount d'un mourre regonhat
Juscòs o lou coustrenhe o fa lo poscolado,
Ombe ocò soul o prou gonhat
E que so peno es pla pogado.
D'olhurs, cal rosounà : pot-on finalomen
75 Exijà qu'uno postroto,
Que pèr contentà so moroto
En longache poiral rimo tont soulomen,
Place fort juste un ournomen
Del goust pincat, qu'ol jour d'uèi Aroto
80 Inhorò trop porfètomen
Lou precious rofinomen ?
Coubenès dounc que seriò mai que soto
De se dounà d'inutile turmen.
Oprès oquel obist, se lou Lectur s'otrapo,
85 Per moi ! tont pis per el : iù ne rirai jous capo.
Mès lou remèdi es prout : se l'essach li desplai,
Que plante oqui lou libre, ou que lou saque olai.



V. 79. Au lieu de *Aroto*, il faut peut-être lire *lo pòuroto*, ce qui rétablirait le sens et la mesure : la note de Peyrot (du goût pincé, épuré) est muette sur *Aroto*.

LO PRIMO ROUERGASSO

en forma de geourgicòs

POUÈME

O Moussu Desprodèls, omic de l'Ogriculturo

ENBOI

Dins lou cap, Desprodèls, m'obiòs mes lo pensado
De descriüre en potuòs los sosous de l'onnado :
Toutos catre o derec los colio repossà.
D'un torriple trigòs m'onabe emborrossà :
5 S'ogissiò pas de mens que de fa lo pinturo
De tout so que dins l'on nous oufris lo Noturo,
Siò lo Primo ou l'Estiù, siò l'Òutouno ou l'Ìbèr ;
Car caduno, o soun tour, de l'on o lou goubèr.
Coumo ocò lou trobal jomai noun los ofaïssò :
10 Entre uno lo quità, l'autro pren lo modaiisso ;
E l'on noun es finit que cont cado sosou
Sul mème toroboul o fach soun escòutou.
Dins lo Primo es questiù de flours e de bèrduro,
Dins l'Estiù de meïssous, de lono, de posturo,

V. 7-8. Cf. la lettre dédicace de *Los catre sosous* au même, v. 11-12, où, au lieu de : *de l'on o lou goubèr*, on lit : *se maino del g.*

- 15 Dins l'Òoutouno de frucho, e surtout de rosins,
E l'ibèr deboutis so qu'on o mes dedins.
Ogachò que de suèn dounabos o mo beno !
Jomai me n' seriò bist, per tont qu'ogès pres peno.
Pièi, pigre coumo sou, que que siò me ront las.
- 20 Essogère pourtant, pèr te dedire pas :
Me metèrre d'obort o l'oubrache ombre fresso ;
Mès, entre debutà, modamo lo Porezzo
Ben d'un aire loiat, d'un pas ogroumoulit ;
Me tiro per lou bras e me dis : « Estourdit,
- 25 « De que te siòs corgat ! Sabes so que bas faire ?
« Bejo qu'oquel trimal t'ourò lo pèl, pecaire !
« O moun ribal, ingrat, me bas socrificà !
« Bal pas mai dins toun lièch jusc'o mièch jour rouncà
« Que d'onà fa, nigaut, sus los sosous de tèmes ?
- 30 « Sòurou pas prou sons tu se coundure elos mèmes ?
« Omai pièi per rimà siòs un obille Grèc ! »
Oquel pèrpaus pèr iù fouguèt un bado-bèc,
E mo dibinitat se n' tournèt sons respounso.
Mo muso sopenden, reben o lo semounso :
- 35 « Coussi ! que tendriòs pas poraulo o Desprodèls !
« Pèr lou pus gront bobart possoriòs o sous èls.
« Se los catre sosous te costou trop d'escrimo,
« Fai toun poussiple ou mens per li contà lo primo. »
Onfi l'o t'ai rimado en gros, coussi-coussi.
- 40 Legis-lo talo qu'es, moun chère : bejo l'eici.



V. 23. *Logat*, de l'édition, est une faute d'impression pour *loyat* : il ne faut pas songer au languedocien *laguiat*, *loguiat*. — *Ogroumouldit* est encore une faute d'impression, pour *ogroumoulit*.

LO PRIMO

- Iù conte lo sosou que ront o lo noturo,
Oprès lou triste Ibèr, so premièiro poruro.
Noun que bolgo pintrà sous charmes en detal,
Desprodèls : soulomen n'òuràs cauque retal.
- 5 Mès ol siro Opoulloun e touto so rossado
Foguen, coumo se diù, pulèu lo copelado :
Lous bèrses, sons ocò, noun òu ni suc ni muc.
Gront Diù, que sès toujours ou quilhat sus un truc,
Ou que rondoulejàs dins lo doublo coulino,
- 10 Fosès me trobolhà de possaplo bèrmino.
Musos, de bostro foun lochès lou roubinet :
Uèi prefère bostro aigo ol boun bi fronc e net.
Ai ! se sobiàs coussi mo beno es ossorgado !
Lin' me n' coldriò, per moi, mai d'uno semolado :
- 15 Dounàs lin', pèr pietat, òumens un plen goubèl.
Noble e sobent roussi, tu qu'èros to monèl
Jous lo ma de Birgilo e del Tasso e d'Oumèro,
E que bas ol golop cont correjòs Boulchèro,
Souben siòs pus compis qu'un ase del Mounnà,
- 20 Pegaso, se te plai, n'ones pas reguinna.
Onfi, tontes que sès, Diùs mascles e femèlos,
Que trebàs sus un puèch besì de los estèlos,

V. 7. Synonymes populaires qui expriment la non-valeur d'une chose. —
18. [Quand (graphie constante)]. — 19. Lou Mounnà. Lieu proche de Millau,
où il y a grande quantité d'ânes.

- Ojudàs-me, bou'n' prègue en grondo debouciù.
Se ne-s-ouplide cap, cowntro moun entenciù,
25 Bous demonde pèrdou, trop respettaplo engenso :
Un trasso de rimaire o besoun d'endulgenso.
Dobolàs dounc d'omoun ; benès sons pèrdre tens
Soustene moun olé per contà lou Printens.
Courache ! Oquel isson quito lo doublo cimo :
30 Ben per nous espirà. Muso, oplechen lo Primo.

- Lou coucut o contat : l'ibèr bo trescoulà.
Lo biso sul Rouèrgue o cessat de siflà ;
Bo pourtà sous bufals dins lou poïs de l'Ourso.
Lo Primo se delargo e coumenso so courso.
35 Trop lounc tens omogat, lou gront astre del Cèl
Mostro dejà lou mourre e quito soun montèl ;
E del coudet zefir dejà lo douusso oleno
Dels riüs emprisounats o foundut lo codeno.
Lous gèls, qu'ol cap des puèchs semblabou de pendens,
40 Se destacou dels rocs e formou de tourrens,
Que cauques cots des comps besis de los ribièiros
Bou juscos ol clobenc bolojà los corrièiros ;
E, sons crenhe del frech lou funèste retour,
L'omelliè se desplego o l'esclat d'un bèl jour.
45 L'emprudent ! N'o pas pòu de Josèp lou trincaire !
Se diüriò soubeni qu'o sous efons, pecaire !
Pla souben dins lou brès o toursegut lou col,
Pièi que mêmes onton li n' foguèt pourtà dol.
Lo feguièiro, pus sacho e pus precòuciounado,
50 Encaro boucho pas : cren cauco rebirado.
Cap d'autre aubre noun plus, de pòu de s'escoudà,
De se dounà lou bon n'auzo pas osordà,
Enquiò que del Soulel lo colou bibo e puro
Ajo rebiscoulat tout-o-fèt lo Noturo.

V. 45. *Lou trincaire*. Qui casse les amandes : c'est vers la Saint Joseph qu'elles périssent ordinairement par suite des gelées tardives.

53 Car, suibent lou proubèrbi, on n'es pas ibèrnat
Que del gislous Obriol lo luno oun n'ajo onat.

Lou pastre sopendent, qu'en sourten de lo jasso
O lo pouncho del jour dòu pèrtout se regasso,
Bei déjà sul pelenc, qu'èro obont ièr tout sec,

60 O so sotisfocciù, pounchejà l'èrbo o plec :
« Oici, » sou se dis el, « entre èstre foro cledos,
« Bendrai faire corrà mous bossiùs e mos fedos,
« Exceptat que de mèstre oun combièssò o mièch Mai. »
Oquel espuor lou flato e li ten lou cor gai.

65 Lou bouriaire opigrit, qu'oun quitabo lo caso
Qu'otal, sul subrejour, pèr faire cauco raso,
Aro, ol pus premiè cont del motinous òusèl,
Sauto sons esità del lièch sons cubrecèl.

Los calcios o lo ma courris o lo fenèstro ;

70 Sono boilet, chombrièiro, efons, filhos e mèstro :
N'o ni pauzo ni fi qu'oun bejo pauc o pauc
Sos gens foro lo palho e solits de lour trauc.
Cont soun mounde es en drés, tal qu'un copiol d'ormado,
Se targo e dono l'ordre o touto l'oustolado :

75 « Onen, » sou dis, « efons, aro es ouro d'i fa,
« Noun pas ol fougueirou cont se colidè còufà... »
O so buès tout s'onimo, omai sons està gaire.

Juòn margo l'oissodou, Pèire oplecho l'oraire,
Ondriù penso lous biòus, Estèbe lous mulets :

80 Tont l'exemple del mèstre entoncho lous boilets.

Es otobé pèrtout lou premiè que coumenso :

O déjà dins un sac obormit lo semenso.

Monjou quatre còulets, pièi bòu toutes essens

Sus un rostoul birat semenà lous morsens.

85 D'eles mêmes lous biòus benou d'un pas tronquille

Jous los cinglos del jouc courbà lour col doucille.

Ondriù lous met d'obont jouches de dous o dous.

- Lou mèstre ombre un porel bo trossà lous silhous ;
Car, pèr poude o proufit emmersà lo semenso,
90 Cal d'uno rego o l'autro oupserbà lo distenso,
Se molurousomen un nouvice, un plonsart,
Sons lo sègre de l'uèl l'escompilho o l'osart,
Oici, cont es noscudo, obès uno escolirido
Ount creis, en loc del blat, lo rounso ou lo colcido ;
95 Olai besès un floc semenat trop espés,
Que prouduirò prou palho e de gro prèsque ges.
Lou bouriaire endustrit e qu'o cerbèlo en closco
Lo perdrò pas otal : sap trop que ne bal l'osco.
El mème o bisto d'uèl li mesuro lou jas,
100 Lo jèto oprès ocò de tout lou bon del bras ;
Lo relho d'*aussitôt*, dount el guido lo routo,
S'espinto dins lo terro e soullèbo lo mouto,
Qu'en retoumben en pouso ensebelis lou gro,
Qu'o lo premièiro imour se rebiscoulorò.
- 105 Tout escàs sou portits, que lo maire e los filhos
Otricotu déjà l'ort pèr fa los semenilhos,
Tout s'ocompo sul ser pèr fa lou despèrti.
Cuno tolen ! Diù sap, obièu dinat moti.
Juscòs o jour folit aro bòu fa lous crèsses.
- 110 Mès o porà lous prats seriò tems que soungèsses,
Coutals : escortàs-ne tout lou menut bestial ;
Dubrissès lo rigolo e curàs lou besal.
L'èrbo nais : ogochas qu'oun li coupou lo pouncho.
Lou pastre, dins lou tens que fosès une jouncho,
- 115 Pourriò be d'escopado i menà lous moutous :
Lou pendart, se poudiò, n'i foriò pas o dous.
- Mèstro, aro languissès que l'estèlo siò bèlo
Per poude semenà lo grono de lo tèlo :
Lo conobièiro es prèsto, omai lou conobou ;

V. 104. *Humour*. — 109. *Bòu fa lous crèsses*. On va fouir autour d'un arbre ou d'un roc où la charrue n'a pu passer.

- 120 Lo terrado es coufido omb' un pauc de migou.
Soucàs, se me cresès, de pòu de desfourtuno,
Jusc'o tont que de Mars tenguen lo pleno luno.
Semenàs bostro grono olaro un pauc espés,
E cossàs lous òusèls, que n'i loissoriòu res.
- 125 Plontàs ol cap d'un pal uno bièlho roupilho
Que boutige sons cèssò : ocò lous escompilho.
Mès lou salse es en sabo e poussò sous cotous ;
Lou lillà, lou rousiè sou corgats de boutous.
Dejà dins lou boloun gemis lo tourtourèlo.
- 130 O l'entour des pusauts ben roudà l'iroundèlo :
Gosoulho de plosé, cont recouneis l'oïral
Ount èro onton soun niù, qu'uèi n'es pas qu'un cosal.
O lou tournà bosti besès coussi s'ofano :
Coumo lou quiù d'un lun pèr fourmà so cobano,
- 135 Correjò lou cimen en diguen so consou ;
Soun bèc es tout ol cop lo tiplò e lou mossou.
Dejà lou posserat besito so toupino :
De palho, de borgun, de cauco plumo fino,
Bo gornì soun liché d'un moufle motolàs
- 140 Qu'o lo frucho o beni serò d'un gront sòulas.

Filhos, de l'omouriè lou broutou s'esporpilho :

Metès bite o couà lous idus de lo conilho,
Que penden catre cots cal que mude de pèl
Obont de s'entorrà dins un riche toubèl.

- 145 De moumen en moumen disporés lo frescuro ;
Lo terro se cubris d'un topis de bèrduro.
Dejà lous òuselous, sus de tendres romèls,
Ossajou lours gousiès o de councèrts noubèls...

Mès qu'es oquel bobau mountat sus de floütos,

- 150 Qu'o lou cap dins un sac e lous uèls jous de cutos ?
Noun seriò pas oisò cauque furgo-bournhou ?

V. 141. *Bouto*, faute d'impression. — 150. Ceux qui tirent le miel des ruches se couvrent le visage de peur de l'aiguillon.

- Qu'es empopoulhounat ! Saique o pòu del fissou ! . . .
N'es un, me troumpe pas. Oh ! d'oquel cap de selho !
Omb'un brondou fumous n'o poun cossat l'obelho ?
- 155 Lo pauro repoutègo en bejen lou brutal
Que gasto so besounho e li curo l'oustal.
Otal, sauf lou respèc, cont l'emplegat de talho
Dins uno pogesiò bo fairo lo bitalho
E qu'emporto cremal, forrat, oulo, poirol,
- 160 Lo mèstro, se poudiò, li tourseriò lou col.
L'obelho, urosomen, pot reporà so pèrto.
De milo e milo flours lo companho es coubèrto :
Ne poumporò lou suc dins lous comps, dins lous prats,
Surtout dins lous jordins, que ne sou bigorrats.
- 165 D'oquelos del bouissou lo rondo es courounado ;
D'oquelos del ginèst lo coumbo es ocotado.
Sus lo plono, sus puèchs los besèn espeli :
Poudèn pas faire un pas aro sons n'estroli.
Ai ! cun baume pel nas ! cun charme pèr lo bisto !
- 170 Cal s'òuzoriò bontà de ne faire lo listo ?
Pèr iù, de los countà me foriò pessomen :
De miliouns o mous pès ne nais o tout moumen !
Que nou me parlou pas de los flours des portèrros,
Que pouusso obont lou tems lou feurnèl de los sèrros.
- 175 Del simple noturèl qu'un sot Cresus lossat
Exige de lo terro un oumache foursat ;
Que per el lou rousiè se flourigue obont l'ouro,
E que joungo o soun aise, ol plosé que sobouro
Cont bei sus de grodins sous bases obondats
- 180 E de nenes estrons de grons teatres boundats,
L'espèttacle chormant d'uno aigo emprisonado
O forse de destours jusc'ol cèl elonsado :
Pèr iù, certo, aime mai beire l'aigo d'un riù,
Que serpento sons gèino e sons ofectociù ;
- 185 Aime mai sus sous borts beire, ombé lo biùleto,

V. 154. On fait aussi de la fumée pour écarter les abeilles.

Lou simple boutou d'or e lo morgorideto
Naisse dins lour sosou pèlle e mèlle o l'osart,
Que lou luccè d'un ort que flouro tont o l'art...

- Pendent que tont de flours brillhou sus lo pelouso,
190 Lou berdiè nous onounso uno onnado oboundouso.
Cado aubre nous proumet de frucho un plen groniè :
Mos, pourren oqueste on fa troutà lou poniè...
Mès cun poulit counçèrt se fo dins lou bouscache !
D'un frami d'ouselets entende lou romache :
- 195 Oqui lou repetit, l'òuriol, lou roussinhol,
Jous un noisent fulhache uflou lou gorgolhol.
Lou mèrihe, lou pinsart, lo gribo, lo foubeto,
Lou gach que bol porlà, l'ogasso que coqueto,
Lous menestriès de l'èr, toutes, grons e pichous,
- 200 En conten leurs omours, bolou de dous o dous.
Loissen lous egoià : qu'o lour plósé fredounou.
Onen beire, pogés, tous roubes que broutounou :
Que de socats d'oglon jous aubres toumboròu
E coussi lous tessous se n' orrigouloròu !
- 205 Pièi, con foràs mosèl, beiràs conhe solache :
Lo car serò pus fèrmo e d'un milhour usache...
Onfi l'astre brillhent, que countunho soun cours,
Sus l'alo dels zefirs o menat lous bèls jours.
Oco's fach : pus de nèu, de gibre, de jolado.
- 210 L'obouribo seguiol es gairebé 'spigado.
Tont o lèu l'ordical, que benèn de sòuclà,
Pressat per lo colou, coumenso de s'usclà.
E tu, paire del jour, amo de lo Noturo,
Que nous dounos l'espueur d'oboundà de posturo,
- 215 Soulel, de tous befachs t'ones pas repentì :
Ajos pietat del blat, que coumenso o potì !
O l'ordou de tous fiocs so combo es mièch secado :
Fai qu'i tombe dessus uno douso rousado !
Pogés, siòs exòusat. Oquel obille oubriè
- 220 Bo faire dobolà d'un nuache lòugie
Sus tous comps olterats uno pluejeto fino,

Qu'òbiùrorò tous blats juscos o lo rocino.
Ai ! mos, toumbo dejà ! Cuno benedicciù !
Cuno òubeno surtout per lou morsenc tordiù !
225 Sourtès toutes, sourtès sul lundà de lo porto :
Besès coussi lo boujo, omai n'es pas trop forto.
Soulel, te remerciòn d'uno talo fobou :
Otal, de tens en tens, moudèro toun ordou.

Aro que lous efons ocompou los bouchingos ;
230 Sus trucs l'opouticaire omasso sos poutingos :
N'esprimorò lou suc o forse de trobal,
Que, dounat o repaus, guerirò de tout mal.

Muso, quiten lo plono e mounten o lo binho.
D'èstre to pòuzodis lou fousèire s'endrinho :
235 N'o rosou ; lou repaus dono pas o dinà.
Benès dounc, brabes gens, courache ! onen binà,
Lo maire del rosin de bourres es cubèrto ;
Lou bèl tens bous coubido e lo logo es dubèrto.
Se bous sobès entendre en foguen lou mercat,
240 Lou bigòs gonhorò de liardos un socat.
Cune boulegodis ! Tout sort de so còuquilha :
Cargo biasso, borral, bigòs sus so roupilha.
Del cric-crac dels esclots lo plasso retentis ;
Brèf, lou mercat se sarro e lo colo portis.
245 Ah ! mès sul subrejour cal òuzi lo godasso !
Cont de cots bòu cridà : « Gront bien, en prou bous
Entre obère dinat, òu fach lou desporti. |fasso ! »
Pièi s'otacou còuc'un, ah ! be, lou fòu poti !
Li retrassou sons cèssò ocò que mai lou fisso ;
250 Souben lou pus golous es lou que mai s'otisso.
Cont òu de ma de mèstre estrelhat lous presens,

V, 225. Édition de 1774. *l'undo*, édition de 1781, *lunda*. — 229. *Bouchingos*, plante laiteuse qui croit dans les prés au Printemps et que les enfants mangent. — 233. *Mounten*. Presque toutes nos vignes sont plantées sur des hauteurs. — 240. *Liardos*. La manière de calculer leur gain est de compter par pièces de deux liards.

- Iù bous done o pensà se tocou lous obsens !
Tout dins un gront detal es possat en rebuo :
Res noun es espornhat del cap jusc'o lo cuo.
- 255 Toujour me soubendrai c'un biache, o Coussibols,
Entre eles pèr osard se porlabo de bols :
« Oquel ponèt oiso, l'autre ponèt lou rèsto ;
« Un tal uno cosaco, un tal autre uno besto. »
E lou noun de cadun escullat sons foisous.
- 260 Olaro se quilhèt un bièl tout grupelous :
« Bautres porlàs oqui de bols, de bourdufalho ;
« Iù bou'n bau dire, efons, un que n'es pas de palho.
« Lo pèsto ! Es estat fach per un riche bouleur. »
Tout de suite lou conto, e noummo lou Moussur.
- 265 De rire, en l'ouziguen, touto lo colo esclato :
« Soun paire, » diguèt un, « en jouguen de lo pato,
« Diù l'aje pèrdounat ! foguèt un boun oustal ;
« Mès lou fil, per mo fuò, lou cresi pas otal.
— Boun, « respount lou cirous en fretent sos porpèlos,
- 270 « Un òubespïc, tobò, pot fa que d'onsonèlos. »
Pièi, cont òu prou medich e del tièrs e del cart,
Parlou de tout ocò que lour ben pèr osart,
De poullisso, d'impots, e de pèrto, e de lucre :
Lou tout, coumo s'entent, pla sòupoudrat de sucre.
- 275 Tout lou manne del jour countunho ouquel boral :
Otal charmou lo peno estocado ol trobal.

Fennos, rebelhàs-bous : lo combe se fo nauto ;
De tèlo un plen oustal countàs qu'ourés sons fauto,
Se pot, sons desobièn, beire los borgosous.

280 Efons, l'èrbo se seco : oici los fenosous.
Es ouro aro-metèu de fa jougà lo dalho,
Car del fe trop modur lo mitat se n' estralho.
Filhos, per lou brondi prenès fourco e rostèl ;
Pièi, cont l'òuren birat, toucoren lou contèl.

V. 268. Edition de 1774, *fôï*. — 270. *Oubespïc*. Buisson dont on forme les haies, qui porte un petit fruit rouge que mangent les cochons.

- 285 Coldriò b' aro porlà de pastres e de fedos,
D'onhèls e de moutous, de pargues e de cledos,
De toundesous, de lono, e sus que tout de lach.
Tonquen-nous sus oquel : uèi ne rajo un bèl trach.
O lo pouncho del jour, cont tout se derebelho,
290 Lo cobonièiro ol pargue orribo ombé lo selho.
S'espeltiro ol soumés per lou faire rojà,
E, se rajo trop prim, lou sap soubotejà.
Cal que sus un fioc clar, obont d'èstre en colhado,
Lou lach rigo un moumen ; e lo crèmo es triado.
295 Oprès, lou cal jetà dins un gront coulodou
E, tout lou remenen, i traïre lou presou.
N'es pas pus lèu colhat qu'un petossal de filho,
Que n'o d'autre souci qu'oquel de lo mongilho,
I bo plontà dedins sous brasses retroussats ;
300 E, pèr tont qu'o l'oustal lous ofàs siau pressats,
D'oqui boucho pas mai que s'èro estobonido :
Souben sul coulodou l'òu troubado endourmido.
De lo foisèlo onfi cont es trach l'encolat,
Bo secà lentomen, luèn de l'arpo del cat.
305 Quont es sec o prepaus, se despacho un messache,
Que porto o Rocofort lo fourmo de froumache.
Oqui, dejous un roc, diù gemi joul coutèl
E, pèr combià de noun, combià bint cots de pèl.
Pièi se fo cauco drogo, ombé lo roscloduro,
310 Que s'espondis sul pa coumo de counfituro.
Mès d'oquel coumonache oun cal gaire serbi :
Fo bourrà trop de micho e pintà trop de bi.
Coumo de dessul lach lo crèmo s'es tirado,
Sus lo gaspo, o pu près, lo recuècho es lebedo ;
315 E pièi, dins lous founsils fòu bouli de croustous,
Que sou, pèr l'oustolado, un bouci roghostous.

V. 306-7. On le porte à Roquefort, dans des cabanes (*sic*) taillées dans le roc ; c'est là qu'on l'apprête en le râclant beaucoup. — 309-10. Des râclures, on fait ensuite une pâte fortement épicée, qui sert de pitance.

- Mès qu'ouziassèn ? Gront Diù, cuno tristo noubèlo !
Coùc'un o nostre Rei boudriò cercà querèlo ?
Sap pas dounc qu'o prou gens pèr defendre l'Estat,
320 Ah ! que bengo, parbiù ! serò pas mal fretat.
Quioppé ! Mès pèr ocò disou que lo Justisso
O dejà ressòugut l'ordre de lo milisso.
Lo pèsto lou molur ! Sèn be mal o chobal.
Cado on, d'oqueste tens, obèn oquel rombal !
325 Coumissàris, òumens esporgnàs lo componho.
De pastres, de boilets, que dejà lo pòu gonho,
Boulès que de lo guèrro opréngou lou mestie
E qu'ajou prou de cor per tùa sons cortiè ?
De missons gornimens monco pas dins los bilos,
330 Persounos ol public, per lou mens, inutilos :
Sus oqueles fenians, Messiùs, bous cal clopà
E loissà de repaus lous que gonhou lou pa.
Helas ! cont entendriòu lou tombour, lo troumpeto,
Coussi regrètoriòu lo posiblo museto
335 Qu'onimèt tont de cots lour donso ol coumunal,
Cont obiòu de bouno ouro ocobat lou journal !
Pastre, te soubendriòs, ol tour de lo gomèlo,
Qu'obiòs de colibots to coumoulo escudèlo.
Omai belèu diriòs, en corguen lou mousquet,
340 So que diguèt un cop Togne del mas Rouquet.
Ero toumbat ol sort : se n' fugis, lou bòu quèrre ;
Lou bardou per dobon d'uno placo de fèrre :
« Que me corgàs, » dis el, « qu'es oquel otiral ?
— T'essage, » dis l'orquiè, « lo gardo del peitral.
345 « Se sobiòs que fo gauch dins un jour de botalho,
« Cont lou solpètro groundo e que ploù de mitralho !
— Pièi que cal robolà, » dis Togne, « oquel fotràs,
« Sente que fugirai : socàs lou me detràs. »
Mès boun ! Tout o tirat sons que lou sort boulache

V. 340. Edition de 1774, *Rauquet*. Il faut certainement lire *Rouquet* (nom d'une ferme, près Millau). La 2^e rédaction donne : *Toni del mal Jonquet*, faute d'impression pour *mas Jonquet*.

- 350 Siò toumbat, Diù morcés, sus degus del bilache.
Moussur lou coumissàri o fach tout coumo cal.
Embliden oquel lai e tournen ol trobal.

- Jous lo bobou de l'aus lou bestial se bo foundre :
Pren los toulouiros, Juon ; bejo que lou cal toundre.
- 355 Obèn besoun de lono, onen lou descorgà :
Beiren pas tont o lèu que nous codrò segà.
Dejà sul prat toundut lo longousto sòutilho,
Lou riquet fo : cric ! cric ! lo cigalo bresilho,
E lou bobau lusent, ol copèl estocat,
- 360 Lo nuèch, fo lo founcciù d'un colel olucat.
Olèrto ! Eici Sent Jan qu'onounso lo recolto :
De forino otobé n'obion pas qu'uno molto.
Aro es ouro : ooulats, osugàs lou boulon.
N'òuren pas prou groniès per lo claure oqueste on.
- 365 Lou gro se descufèlo, e lo fournise obaro
O fa sas perbesiùs odejà se preparo.
Pogés, as pla trimat ; mès aro t'es be dous
De tene jous to ma lou fruit de tos susous.
Lou gro tont desirat uèi fo to recoumpenso.
- 370 Ah ! qu'entre gens e gens metrò de diferenso !
Del paure rossosiat lo joio esclotorò,
E lou riche usuriè belèu se n' penjorò.

- Mès, mo Muso, oun penson ? Sons sourti de lo Primo,
Sus ofàs de l'Estiù fosèn troutà lo rimò ?
- 375 Oh ! laissez-lou m' olai : serion be prou countens,
S'obion pla descutit oqueles del Printens.
Mès n'i pode pas mai : n'ai dich tout so que sabe ;
E, s'ocò sufis pas, que còucun mai l'ocabe...
Que còucun mai l'ocabe ? Eh ! cal seriò prou fat
- 380 Pèr reprene lou fiol d'un oubrache moncat ?
Cal ?... lou tenèn. Un sache omant de lo Noturo,
Lou curiùs Desprodèls, que de l'ogriculturo

- Ocò de Pèire-Jan bo prene de leisous,
E que sus l'orchibonc, tout monjen sons foisous
385 Uno lisco de tourto ocotado de crèmo,
Li fo milo questiùs sus l'art de Triptoulèmo.
Oquel l'ocoborò, ne siù be pla segur ;
Car el se preso pas, suibont qu'es un Moussur...
Oui, moun *cher* Desprodèls, aro ocò's toun ofaire.
390 Bai te n' ocoumponhat d'oquel brabe bouriaire :
De l'oimaple Printens que t'ai prou mal contat,
Countemplo de tous uèls lou charme e lo bèutat.
Bai courre de Mountels los coumbos e los plonos ;
E cont seràs mountat jusc'ol plo de Soulonos,
395 Sus un bonc de gosou, o l'oumbro d'un nouiè,
Colculo lou prouduit d'un journal de bouiè.
Regasso-te pèrtout : bejo lo coutrilhado
De fedos, de moutous, sul debés delorgado.
Òuzis lou mojournal, qu'en mièch de soun troupèl
400 Fo, dejoust un sourbiè, petà lou coromèl.
Dins lo coumbo besino ogacho lo postreto,
Bestido soulomen d'uno comisouleto,
Que gardo sous onhèls, en tournejen lou fus :
Es, cont lous bei boundi, pus fièro que degus.
405 Te lasses pas de beire : entre l'oumbro èstre basso,
Bai te quilhà sul tèrtre ount se targo to jasso.
Oqui fai-te tout uèls : pèrtout beiràs de blats
Odejà to roussèls que semblou de ducats ;
Bejo de lo seguiol coussi lo longo espigo,
410 Trop couflado de gro, se courbo de fotigo ;
Bejo coussi sons cèssò, ogitado pel ben,
Oundejo dins lo plono uno mar de froumen.
Ai ! coussi bas troubà qu'uèi lo Noturo es bèlo !

V. 383. Pierre-Jean. Fermier fort expert dans son art. — 393. *Mountels*. Grand domaine, appartenant à M. de Carbon, conseiller au Parlement. — 394. *Soulonos*. Autre domaine contigu, appartenant à M. Peyrot, conseiller à la Chambre des Comptes de Montpellier. — 406. M. Despradels a dans son domaine un monticule en pain de sucre, où il a fait bâtir une bergerie,

- Laisso toujours tous uèls courre lo potontèlo :
- 415 Ogacho lo lusèrno, ogacho l'espercèt.
Pèr te fotigà pas, pièi monto d'oposset,
E beiràs fresquejà sus coustals, sus trobèrses,
Los gièisos, lous fobous, los entilhos, lous èrses,
Lous peses, lous becuts, onfi tout lou legun,
- 420 Sons countà lous mendits, que sou lou rofotun.
De lo bigno o bèls pans beiràs creisse lou bourre
E déjà del rosin se desplegà lou mourre :
Lous celiès seròu ples d'oquel sent olimen
Que lo pauro Moruoto oimabo unicomen.
- 425 Pèr fini moun prepaus, s'ai prou bouno memorio,
Ol suchèt des mendits, te bau counta l'istorio
D'un certèn Loiroulet de lo Coboloriò :
En tout cas, Restourant, segur, se n' soubendriò.
Oquel pastre, sodoul d'oquelo pauro grono,
- 430 Que lou teniò couflat sèt jours de lo semmono,
Un ser que dins lo jasso obiò claus sous moutous,
S'i troubèt retengut pèr un òurache ofrous.
Toutes lous elemens entre elses obiòu guerro ;
Lous liùses e lous trons fosiòu tromblà lo terro.
- 435 Lo tempèsto, lous bens dins lous èrs debondats,
Lo pluèjo que del cèl toumbabo o forrodats,
E lo grèlo surtout que déjà s'i mesclabo,
Pièi l'ourrou de lo nuèch : tout ocò l'esfroiabo.
El se metèt olaro, en grondo debouciù,
- 440 O pregà Nostre-Senhe ; e li disiò : « Moun Diù,
« Counsèrbàs, se bous plai, lou froumen, lo pòmoulo ;
« D'ordi, de blat groussiè que l'airo siò coumoulo ;
« Counsèrbàs lou legun, lo mesclo, lo seguiol ;
« De cibado otobé qu'oun se pèrde pa'n piol :

V. 428. *Restourant*. M. Peyrot-Restaurant raconte cette histoire avec tous ses agréments, sans omettre une syllabe, de la prière du berger. — 429-30. Son maître était un avare, qui lui faisait manger continuellement de ce legume, qui gonfle l'estomac.

- 445 « Gordàs-ou tout de mal, surtout de pèiro frejo.
« Mès de ne fa toumbà, moun Diù, s'obès ebejo,
« Que fourbie òu mens lous blats sus lo borio espondits :
« Pièi, que tombe o soun aise, e tustals sus mendits... »
Tustals ! Lou terme es flac e disounro lo fraso :
- 450 Lou qu'i metiò lou pastre o bèl cop mai d'omfaso ;
Es pus fièr, pus rounflant, oco's be pla segur,
Mès me semblo o l'òurelho uno menrobriò dur.

Finiguen : otobé lo Primo o fach so curso :
D'Erigono dejà lou chi brullent l'ocourso.

- 455 Obèn fach prou besounho : es tens de se pouzà.
Siù content, Desprodèls, se te pot omusà.



V. 445. *Pèiro frejo*. C'est ainsi que les paysans appellent la grêle. — 448. Grands coups. Le mot du berger était plus tranchant, mais plus grossier. Il s'agit du mot *foutrals*, qui est devenu depuis, sinon moins grossier, du moins tellement usité qu'on n'en est nullement choqué.

LOU REI RECUMBOLIT

DE LO MOLÒUTIÈ QU'OJÈT O METZ, EN FOGUEN LO GUERRO

ODO

Qu'es tout oquel troutache
Que pel pois òuzissèn ?
Cado jour fo cauque òurache :
Oquo n'onat, perissèn.
5 Lous fiots del Cèl se destacou :
Tout tromblo des pets que sacou.
Lou tron brounzis o soun tour.
Sai pas iù que bolou faire !
Jomai s'es bist tont d'esclaire :
10 Lo nuèch rebèrto lou jour.

Ah ! boun ! aro descoubriisse
Qu'es causo de tont de bruch :
Lous *Bibe le Roi* ! qu'òuzisse
Me n' disou prou ; mo pòu fuch.
15 Lous benquis tont d'oustacles :
Fo talomen de miracles,
Tont en guèrro coumo en pas,
Que, de temounhà so joio,
Lou Francés de bouno boio
20 Saiqu'oun se lossorò pas.

Otobé cal pourriò creire,
Ol mens d'èstre o sous coustats,
L'ogofetat qu'el fo beire
Pèr lou be de sous Estats !
25 Coumo lou milhou des paires,
El counduis nostres ofaires,
El bei tout e tout ou sap.
Juchàs be que cap noun baisso,
Cont d'uno talo modaisso
30 Un tal mèstre tei lou cap.

Desempièi qu'es o lo guèrro,
Oh ! tout ou fo benì fol.
Dins touto l'estronjo tèrro,
Noun s'entent que brons de dol.
35 Cap de bilo ni de plasso
Noun tendrò : tout ou frocasso.
Eh ! que bol que ne foguen ?
Parbluro ! mès qu'oisò dure,
Crese pas iù, jomai jure,
40 Qu'oun lei nous espondiguen !

Colen-siau. Que sobèn nautres ?
Louis fo tout coumo cal.
Aro ne bol cobì d'autres
Sons nous bercà nostre oiral.
45 Car, pèr el, noun se'n chaut gaire ;
De be, pèr el, n'o que faire :
Es un prou riche pogés.
Mès s'olongo l'estrebièiro,
Oco's pèr fa lo berquièiro
50 O-n-oqueles que n'òu ges.

Òuzès dounc, gens de remarco,
Que sès joust so proutecciù,
Loissàs-li menà lo barco,
Pièi qu'el es bostro còuciù.

- 55 El soul, cont touto lo tèrro
Bous declororiò lo guèrro,
Bous sòurò metre o l'obric ;
Mès qu'el bous faguo esquinetos,
Coumo un ordal d'olòuzetos,
60 Beirés fugi l'ènic.

- Mès d'oquel mal qu'empoungono
Louis es poussesit :
Mogronage lo morrono
Que l'o tout debolòuzit !
65 Lo traito, que tout degalho,
Lèbo poun dejà lo dalho !...
Tonco-te ! pas tont de bon !
Saique cresiòs, perfochièiro,
Coumo un plen poun de folguièiro,
70 De nous lou metre dobon ?

- Pèrmoi ! pèr oqueste biatge,
Oubrièiro, n'ouràs mentit ;
Car Louis repren courache :
De tos arpos es grontit.
75 Be nous as dounat lo gèrdo !
Mais onfi, fosiòs to pèrdo ;
Car, se tu countabos pla,
Beiriòs qu'esporgnen so tèsto,
N'ouras de miliouns de rèsto
80 Qu'el te forò 'scopoulà.

- Qu'es ocò, Comardo ? Plouros,
Cont te doustou lou bouci ?
Bai-me toumbà sus Pondouros,
E tei-te luènho d'oici,
85 Lourdasso, omai to figuro !
Couci, que pèr to posturo,
Lour cuèr n'es pas prou louial ?
Saique, tros de dolicado,

Pèr èstre desossorgado,
90 Te colio de sonc rouial ?

Se n'as pas d'autre poutache,
Pos metre lo lengo ol croc.
Louis, mès que se moinache,
Tendrò fèrme coumo un roc.
95 Lo bèrtat es què s'espauso
E que n'o ni fi ni pauzo
Que noun se trobe pèrtout.
Iù li diriò be, s'òuzabo,
Que soun espaso es trop brabo
100 E que de glorio es trop glout.

Ochilo, ple de courache,
Soi bouliò pourtant durà ;
Cont colio courre ol topache,
Se loissabo espeltirà.
105 Sobiò qu'uno falso lamo
Poudiò delorgà soun amo
En li tròuquen lou tolou.
Qu'oun fago otal nostre mèstre !
Mès, obus ! toujours bol èstre
110 Ol pus fort de lo colou.

Quicon encaro remeno :
Se me cresès, fourbiàs-bous.
Jo-pardi ! se noun bous meno
Coumo un troupèl de moutous,
115 Enemies, bostre pus quite
Serò de requiulà bite,
E tout court de bou'n' tournà.

V. 101-7. Achille était invulnérable par tout son corps, excepté au talon, par où le tenait sa mère Thétis en le plongeant dans le Styx, pour le rendre tel ; et comme l'oracle avait prédit qu'il périrait à la guerre de Troie, il n'y fut pas sans craindre pour son talon.

S'encaro li cercàs brego,
Beirés dins conho petego
120 Bous onorés enfournà !

Cresès-me, fugès l'ourache.
Se seguissès moun counsel,
Recercorés l'obontache
De bous faire omic omb'el.
135 En luoc de trouplà lo Franso,
Fosès omb'elo olianso :
Que lo fo, se n' trobo pla ;
Mès que l'otiro o sos troussos,
Es brondit coumo los poussos
130 Qu'en l'èr lou ben fo boulà.

Gront Rei, s'oun n'auze entreprene
De countunhà to lòuzou,
Oco's per so que counprene
Que te fau pas lo rosou.
135 Pèr escriüre tos merbèlhos,
Tos bolentiòs sons porèlhos,
N'òuriò pas prou de popiè :
Uno de tos motinados
Emplegoriò los onnados
140 Del pus obille grefiè.



COUPLIMEN

DEL BOSSIBIÒ DE LOS ÒUMIÈIROS O MODAMO DE GOLÌ,

DESPIÈI PAUC NOUMMADO

O L'OBODIÒ ROUIALO DEL MOUNOSTÈRI, JOUST ROUDÉS

- Miquèl, que gardo o los Òumièiros,
Porlen pèr respèc, lous bossiùs
Omoun en mièch de los folguièiros,
Modamo, emblido sos founcciùs,
5 Cont el sounjo dins so memorio
O lo gront biondo, o lo gront glorio,
Que bous orrapou pel coulet,
Tout diguen bostre chopelet ;
E s'òuzabo, coumo tont d'autres,
10 Bou' n' fa soun couplimen sul nas,
Pel ségur n'i moncoriò pas.
Mès seriò trop d'ounou per nautres :
Sèn pas faches que pèr fa chut.
Pèr ocò, mos, ai tout sochut,
15 Pèr uno drollo d'obonturo
Dount pourrés faire lo lecturo.
Lou fil del Mèstre es un oubriè
Que, se sobiàs, bal un greffiè
Pèr saupre orrengà l'escrituro :
-

- 20 Oquel ou m'o mes sul popiò ;
 Iù li dictabe, el escribiò...
 D'obont-ièrc iù te delorgabo
 Mous bossiùs, joul roc de Goli :
 Lo rajo beniò d'espeli ;
- 25 Dejà l'oigonhal s'estourrabo,
 Tout moun bestial s'oposturgabo,
 Que t'èro uno benedicciù.
 Lou codèl se josiò près d'iù ;
 De moun lounc iù m'espotorrabo,
- 30 Ou, se boulès, fosiò de cuèrs,
 Coumo fo Jocou de Lounguèrs.
 Douncos doun milhou me boulcabo,
 Que de tout biais me rebirabo,
 En troguen los combos bol Cèl,
- 35 E que risiò coumo un bedèl,
 Mos, te baù beire dous cossaires
 Ol dorrè d'un paure lopin,
 Que fosiò troutà l'escorpin
 E qu'èro mal dins sous ofaires :
- 40 De courre èro talomen las
 Que s'omourrabo o cado pas.
 Lous cos ne seguissiòu lo pisto,
 Cont iù lou perdère de bisto ;
 Mès pèr ocò l'ogèrou pas.
- 45 L'ogen pecat, mos gens benguèrou
 O-s-iù tout drech, e me diguèrou :
 « *Que tu fais-là ? digues, couquin,*
 « *Ount il est tiré lou lopin ? —*
 « *Je sais poun, messieurs, ount il ètre, »*
- 50 Lour diguère tout tremoulon,
 « *L'ai bis trescoulà bas obon.*
 « *Des Òumieyros je suis le petre,*
 « *Que moussu de Goli n'est maître. —*

- « *Qu'est-ce çà ?* » diguèt lou pus gront ;
55 « *Calo : toun parlement me fiche,*
« *E doune bitomen la miche.* »
Lo lour balhe sons pus porlà :
Lo prenou ; mès, ormès d'ou beire,
Modamo, òuriàs peno d'ou creire :
60 Lo me pellebèrou to pla
Que cujèrou s'estrongoulà.
Pièi s'ossètou, parlou de casso,
E de bous e de bostro rasso,
E ne porlabou pas en mal :
65 De lo Franso lou Mojournal
Bous o, sou disiòu, pla poussado,
Que de biondo sès orrosado ;
Qu'òuriàs toujours lou folset ple.
Ob'ocò, jurabou lo fé
70 Que bous obiò fach ebesquesso,
Qu'òuriàs lo crous d'or sul peitral
E qu'ò Pascos contoriàs messo ;
Que seriàs dins un bèl oiral ;
Qu'ò lo glèio òuriàs los ourguinos ;
75 (O Millau ne boudriòu be prou :
Mès, sons dessorrà lou pòutou,
On n'ò pas d'oquelos èiginos) ;
Onfi, pèr guimpos e beguinos
E tene lou gresiò sodoul,
80 Qu'òures d'escuts un sac coumoul.
Otal disiòu ; certo, Modamo,
Ocò me cousserguejo l'amo,
E coldriò be èstre pla brutal

V. 76. *Lou pòutou*. La main. L'auteur faisait alors la quête pour l'orgue de la Paroisse, et voulait engager indirectement Madame l'Abbesse à contribuer à cette œuvre, qui fut heureusement conduite à sa perfection. [Ceci nous donne la date approximative (avant 1774) de l'installation des orgues à l'église Notre-Dame de l'Espinasse, à Millau].

Pèr n'èstre pas couflat de joio
85 Del be que lou Cèl bous emboio ;
Eh ! siù pas iù bostre bossal ?
Serbisse pas iù pèr l'oustal
Que bous bechèt o lo bressolo,
Cont semblabes pas qu'uno ongrolo ?
90 Dounas-me doune lo permissiù
De bous dire so que sentisse :
D'aro en lai, touto mo possiù
Es que jouïgués un bèl briù
Del riche e poulit benefice
95 Dount onàs prene poussessiù.
Countabes be, cont sès bengudo,
Qu'òuriàs de poulits coumplimens
De lo part de los grossos gens,
Qu'òu lo lengo to pla pendudo :
100 E Diù sap se bou'n' òu socat
Del larg, del lounc e del lecat,
Coumo sabou que sès letrudo !
Mès, bous seriàs-bous otendudo
O tont de marcos d'ofecciù
105 D'un goujat de mo bocociù ?
Ocd's ordit, iù ne coumbene ;
Mès, pèr moi ! n'ai pas pouscut tene.
Se ne sès fochado, pèrdou :
Siù bostre paure serbidou.

MIQUÈL,

Bossibiè de los Òumièiros.



EPITRO

EN RESPOUNSO O-N-OQUELO QUE M. DE ^{***} OBIÒ ESCRICH
O L'ÒUTUR, QU'OBIÒ OBUT UNO PICHOTO FOCHORIÒ.

- Bous siù fort oublijat de bostre soubeni.
Lo bèrtat es oquelo : ai cujat ogoni.
Gairebé de fiolà Lochesis olossado
O so sorre Otropos lochabo lo fusado.
- 5 Porlen un pauc pus clar ; n'èro pas godolous ;
Tout lou cors me prusiò coumo oquel d'un golous.
Eolo en discreciù louchabo dins moun bentre ;
Des bens moun estoumac semblabo èstre lou centre :
Coumo de brais lutins i tenièu lou sobat.
- 10 De lour empertinensò ocò que m'o sòubat,
Es lo grono d'onis e l'estrèt de genèbre.
Mès ocò n'es pas tout : pièi modamo lo fièbre
E soun triste morit, moussu lou mal de cap,
M'orrapou pel coulet, m'òurejou, Diùs ou sap.
- 15 Ombe uno medecino e cauques bouillous d'erbos,
Me n' siù pourtant solit om lo pel e los quèrbos.
Me soubeniò pas gaire olaro d'Opoulloun,
Ni del sobent roussi, ni del double boloun.
Un esprit treboulat pèr oquelo rocalho
- 20 N'es pas gaire deglende ol joc de lo rimalho.
Ai moncat, ne counbene, o bou'n' escriüre un mout ;
Mès n'obiò pas lou bon, qu'autromen ne siù glout.
Omai cal que sochés que mo muso es compisso :

- Cont li ben pas de biais, es talomen conisso
25 Qu'o forse de susà, noun ai pas piol essuch
Pèr lo fa courre oprès uno rimo que fuch ;
E pièi, pèr tout regal, cont lou fissou lo burgo,
Mai que mai lo pinhastro ocoucho d'uno murgou.
Onfi, diguen-*z*-ou tout : nostre moudit potuès
30 Es talomen groussiè, qu'uèi lou pus sot motuès,
Cont lou m'entent porlà, se sougonho e me bufo ;
Lo chombrièiro ne ris, e lou locai se n' trufo.
Lou bouiè, dins un grach, en trocen sous silhous,
Se pico de porlà lo lengo des douttous.
35 Tout se poussou ol francés, en un mot, tout s'escrimo,
E dejà lou pogés sap oplechà lo rimo.
Jan, quilhat sus un truc, en gorden soun troupèl,
De tene un olfobèt se couflo dins lo pèl.
Tout lou mounde es letrut, o lo glorio del siècle :
40 Dintràs dins un estaple, i trouborés l'Espiecle.
O coustat de l'estrelho, ombé Richart-sons-Pur,
Beirés un olmonac, Cortoucho lou bouleur,
Lo bèlo Mogolouno e Pèire de Proubanso.
Tout, jusqu'ol mormitou, cont o romplit lo panso,
45 Sus un libre sobent bo fa lo digestiù.
Lous pastres autres cots porlabou tout coumo iù ;
Los Nimfos, ombé Pan, s'omusabou pes chèstres ;
Mès uèi, que lous esprits se sou fach pichot-mèstres,
Lou lengache postrenc es pas pus counescut ;
50 Es mort, tont ou bal dire : o so plasso es noscut

V. 40. *L'Espiecle*. L'Espiegle. C'est le nom (entré depuis dans la langue) sous lequel a été traduit plusieurs fois en français, dès le xvi^e siècle, le recueil de contes et facéties, en bas-allemand du xiv^e siècle, intitulé *Eulenspiegel* (miroir des chouettes), dont le héros, Tyll Eulenspiegel, semble bien avoir existé réellement. — 41. *Richart-sons-Pur*. Richard-sans-Peur. Le poème sur ce prince (3^e duc de Normandie), mis en prose au xv^e siècle et imprimé sous une forme rajeunie, était devenu très populaire au xviii^e siècle, grâce à la *Bibliothèque bleue*. — 43. *Pierre de Provence et la belle Maguelone*. Roman en prose du xv^e siècle, fort intéressant, qui faisait aussi partie de la *Bibliothèque bleue*.

- Un borroguèn colhol : n'es ni moussu, ni pastre.
L'uèl biù de Morgoutou, te diròu qu'es un astre ;
Qu'Isobèl lo roussèlo o lou rigot dourat ;
Que lou mourre d'Onneto es uno flour de prat ;
- 55 Onfi, dins cado fon, uno filho es negado ;
Joust cado rusco d'aubre uno outro es omogado.
Besou pas cap d'obenc oun noun trèbe quicon
Qu'o de combos de bouc : me fòu beni lou son.
Un riù n'es pas un riù, mès un cristal, un beire.
- 60 Oisò's be pus coirat ; me boudriòu poun fa creire
Que joust un pissollièch un ome es rescoundut,
Qu'uno baujo se plon dins un roc tout toundut ?
E se bole coupà de brouts d'uno lourièiro,
Me disou que derrabe un tros de lo crinièiro
- 65 D'uno que boulountabo un certèn Opoulloun.
Del bi mème, ogochès, corobirou lou noun ;
Lou botejou nectar : conho drollo de pruso !
Per iù, son trop m'otendre o lour folo gonduso,
Cont ai lou goubèl ple d'oquel sont olimen,
- 70 Trobe qu'es de binet qu'obale brabomen.
Otalos, ou fosiò lo pauro R. . . . ;
Otalos, otobé, fo Mortrou, lo cutairo,
Douncos, pèr rebeni sus moun premiè repaus,
Iù seriò be comèl de troublà moun repaus,
- 75 Pèr me forci lou cap de sobentos fodesos !
Iù disi un cat un cat, sons me fa de belesos ;
Car iù sabe, oprès tout, coumo sabe lo Cruos,
Qu'un riù noun es que d'aigo, un aubre que de buos.
Moun lengache, es bertat, serò pas o lo modo ;
- 80 Mès serò prou poulit, se pot plaire o
El sap dempièi lounc-tens que res noun m'es ton dous
Que de me poudre dire un de sous serbidous.

COUPLIMEN

SUS LO NOUBÈLO ONNADO,

DES MUSICIENS DE PRODINAS

O M. LOBÈRNHO, COUNSILHÉ DE BILOFRONCO,

QU'OBÌÒ BOTUT LO MESURO LOU JOUR DE S^t-OMANS, LOUR POTROU

E QU'OBÌÒ ESCRICH O L'ÒUTUR

QU'ÈRO ESTAT MIROBILHAT DE LOUR SAUPRE-FA.

-
- Lo musico del Segolà,
Lou premiè jour d'ouesto onnado
Bouliò be prou bous regolà,
Moussu lou Mèstre, d'uno òubado,
5 Seguido d'un bèl couplimen,
En formo de remerciemen,
De bostro bouno soubenense ;
Car lou nostre Priù, qu'oimàs prou,
(Omai, per moi ! n'obès rosou,
10 Pièi qu'o bous nuèch e jour el penso),
Nous o fach beire per escrich
Tout so qu'obès pensat et dich
De coumploent e d'ogreaple
Sus nostre pichot saupre-fa
15 En fèt d'*ut, ré, mi, fa, sol, la.*
Mès degus noun fouguèt copaple
Tout d'obort d'ou fa dinhomen.
Nous dounèren be prou tourmen ;

- Onèren o lo cominado ;
20 Oqui tenguèren l'ossemblado,
En presenço de nostre Priù,
Que louèt fort nostro ombiciù.
Jocàs, lou cap de lo modaisso,
Bouno suco, e milhouno maisso,
25 Se lèbo e dis tout automen :
« O notre mèstre de musico,
« Qu'o porlat tont ounestomen
« De l'ounour de nostro protico,
« Nautres debèn be pauromen
30 « Morcà nostre ressentimen.
« S'ogis de ne fa lo percuro
« O lou qu'o lou mai de lecturo ;
« Nou'n' sourtirion pas autromen.
« Onen, moustren qual s'obonturo ? »
35 Oqui foguèt lou pessomen.
Tout foguèt mut coumo uno sardo.
Lous pus letruts de Prodinàs
Obiòu pòu dè toumbà de nas.
« Obèn lou molur sus lo fardo, »
40 Crido olaro lou gront copàs.
« Couci, que degus noun s'osardo ? »
Mès o bèl menà de trocàs :
Se propòuza degus noun auço.
Dins lou chogrin que nous obauço ;
45 Onon toutes pregà lou Priù,
Que se còufabo o lo cousino,
De nous faire un pauc de bèrmino
Pèr segoundà nostro entenciù.
N'ogèren pas sotisfocciù :
50 Nous respoundèt, pèr desencuso,
Qu'èro broulhat ombé'so Muso.
Cadun dounc se n' tournabo otal,
Triste, counfus, o soun oustal,
Cont tout d'un cop, pèr obonturo,
55 Se presento un oncièn recors,

- Forcit d'esprit, puissant de cors,
Surtout sobent o l'escrituro :
Ol rèsto, gront home de Diù
Fousquèt toujours, omai li duro.
- 60 Cont bènìò de qualco founciù
Un pauc fochouso o los esquinos,
Se counsoulabo om los Motinos,
Qu'entretenièu so debouciù.
Obiò otobé tont de cerbèlo
- 65 Que, pèr pauc qu'uno coumissiù
Fouguèssò suchèto o còuciù,
Pèr ebità touto querèlo,
D'obort òusabo lo semèlo :
N'oimabo pas lo discussiù.
- 70 Dounc, oquel brabe persounache,
Que de lo plumo obiò l'usache,
Moussu, pren lo resouluciù
De bous morcà, dins un oubrache,
Lo recouneissenso e l'oumache
- 75 Que bous debèn dempièi bèl briù,
Pèr lo bountat qu'obès obudo
De faire o nautres otenciù.
Es bèrtat qu'es un pauc tordiù ;
Mès n'es pas tart cont Diùs ojudo.
- 80 Certo, ou cal dire tout de bou :
Lou jour qu'obion mes tout en banco
Pèr sègre de nostre milhou
Lo musico de Bilofranco,
E que rondèren tont d'ounou,
- 85 Oprès Diùs, o nostre potrou,
Couneguèren o bostro mino
Qu'obiàs l'òurelho rette fino.
Cont dounabes lou bon ol bras,
Se nous escortaben d'un pas,

V. 62. *Motinos*. Livre des Heures Canonicales.
bon ol bras. Quand vous battiez la mesure.

88. *Cont dounabes lou*

- 90 D'un cop d'èl nous escoumenjabes ;
E se lèu nous remetion pas,
Gens de Diùs ! dejà renegabes.
Entendès bien oquel méstiè ;
Pèr ocò bous gostàs pas gaire :
- 95 N'ou bèses poun tout sul popiè ?
Nautres, miseraples, pecaire !
Noun obèn pas de to boun fa,
Car noun poudèn saupre cap d'aire,
Qu'o forse de l'òuzi contà.
- 100 Belèu dirés, bal mai n'està :
Ocò, Moussu, bous fo boun dire.
Nostre Priù, coucì que tout bire,
Bol qu'entounen *ré, mi, fa, sol*,
Mal ou be : semblo, autromen, fol.
- 105 E boulès que l'onen dedire ?
Ah ! se besiàs conte trobal,
Cont orribo un gront festenal !
Òuriàs, per moi ! peno o-3-ou creire ;
Mais noun ou pousquères poun beire.
- 110 Pèr celebrà nostre potrou,
Nous foguèt be jongoulà prou.
Ombe lo corno e lo troumpeto
Fosion musico, fals-bourdou.
Diù morcés, b'èren pla de beto,
- 115 Coumo èro juste, ou jomai nou.
Es bèrtat que nous ojudères
Om lous tres que fosiòu zin-zoun
Sus lo basso e sus lou biùloun.
Mès pièi, sons bontociù, diguères
- 120 Que bous seriàs pas otendut
Qu'ogèssen obut lo protico,
Sons counèisse un mout de musico,
De fa sourti de nostre embut

- Ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut ;*
- 125 E jurabes coumo un perdut,
Qu'ocò sentissiò lo mogio.
« Dounc, cauc'un ne serò pendut, »
Dision toutes, « oco's toundut.
« Baste qu'oun siò qu'en efigio ! »
- 130 Pèr bostro letro, oben oprés,
Que ne debion pas crenhe res,
Qu'ol countrari nous admirabes,
E qu'o touto ouro nous prounabes.
Bous obèn forse oubligociù :
- 135 Codriò obure un cor de Jusiù,
Ou de Judas lo bilèno amo,
Per n'èstre pas tout fioc e flamo
O l'egart d'un mèstre to bou,
Que nous coumblo de so fobou.
- 140 Otobé fosèn lo proumesso
Que tolèu que coumondorés,
Toujours prèstes nous trouborès
O bous contà Bespros e Messo ;
E que, siò de jour, siò de nuech,
- 145 Per bous plogniren pas lous passes.
Que calgo trouta pèr bortasses,
Pèr coumbo, pèr plono, pèr puèch,
De bous sèrbì seren pas lasses.
Countunhas-nous bostro omistat
- 150 Pèr oqueste on e pèr lous autres,
E bejàs so que poudèn nautres :
Foren tout de nostre coustat.
Onfi, bous suèton longo bido,
Ombe sontat fresco e flourido,
- 155 Toujour joio e jomai souci,
E que tournés cad'ons eici.



O MOUSSU DE GOLI,

SUS LO NOUBÈLO ONNADO.

Lou toroboul de l'on que ben d'èstre escòtat
Pèr lo gracio de Diùs, godolouses nous laisso.
Otal pousquen birà, cadun de soun coustat,
Sons nous e sons romboul, lo noubèlo modaisso !



PREDICCIUS

DE LO MUSO DEL SEGOLA

SUL MORIACHE DE MOUSSU DE SONT-ROUMO, FIL DE MOUSSU
DE GOLÌ.

- Muso, despacho-te ; bai quità lo sorguino ;
Pren lo joqueto nobo, uno comiso fino,
Lous sobotous roussèls e lou poulit foudal
Que cargos d'ourdinari ol pus gront festenal ;
5 Dins lou prodèl besì bai culì lo biùleto,
Lou souci, lo jounquilha e lo morgorideto.
Beiràs dejoust tous pès espeli milo flours
Que se prèssou de naisse ol retour des bèls jours.
Aro que lou zefir o cossat lo frescuro,
10 Que fosiò pourtà dol o touto lo Noturo,
Floro fo pouncejà sous douns o-z-uèls-besens.
Enròuzèlo toun sè de sous douces presens ;
Estaco-ne ol rigot om lou riban ceriso
Qu'ogèros per liùrèio o los nossos de Liso.
15 Courbo-te ol bort del riù, regardo d'un cop d'uèl
Se tout es orrengat, sons corgà trop d'ourguèl.
Car s'ogis pas oici de faire trop lo fado,
Mès milhou que jomai te cal estre ornescado,
Proupreto, blanco, neto e sons ofectociù,
20 Metre ocò de pus bèl, suibant to coundiciù.
Mès bejo, encaro un cop, pren gardo o lo bòugièiro ;
Soubengo-te toujours que noun siòs que bergièiro.

- Se me dises : « Per que me tont endimergà,
« E joust tont d'otifets mo pòurièro omogà ? »
- 25 Te dirai qu'o Milhau s'es fach un gront moriache,
E qu'es de toun deber que lèi fagos un biache.
Counèisses-be lou fil del generous Licas,
Que de nous fa de be jomai se lasso pas.
Oquel golhart moussu, que semblo fach per plaire,
- 30 Rebèrto Cupidoun, n'o l'embounpoun e l'aire.
Benus mèmes, un jour, sou disou, s'i pequèt ;
Lou sounèt : « Moun efon ! » enquiè que remorquèt
Que n'obiò pas, coumo el, detràs, lo traïto eigino
Que del corps lou pus fièr ronfèrmo lo rouïno.
- 35 Bejo oqui lou morit de lo joubè Philis
Sacho coumo Pollas, bèlo coumo Cipris.
Bai dounc, pèrdos pas tens, qu'es dejà motinado :
Lo moulhè de Titoun s'es dejà delorgado,
E l'òusèl rebestit d'un plumache colhol
- 40 O dejà per tres cots uflat lou gorgolhol.
O fa toun coumplimen seràs pas lo premièiro.
Oquel jontì porel locho o lo Gront'Corrièro :
Oqui lou trouboràs dins un poulit oustal.
D'obort, tout doussomen, tustoràs ol pourtal ;
- 45 Cont lou t'òuròu dubert, demondoràs òudiencio ;
Foràs o lo coupanho uno gront' reberencio ;
Olaro, tout d'un cop, de toun fron lo roujou
De toun amo sons fart moustrorò lo condou.
Còucun dirò belèu : « Bouillasso ! qu'es comèlo !
- 50 « Dobalo del Lorzac, oquelo postourèlo ! »
Qu'ocò t'estoune pas ; respoun sons te troublà :
« Perdounàs-me, moussu, que sùi del Segolà ;
« Mais oco's be toutù ; sùi pas ocoustumado

V. 27. *Licas*. M. de Gali : l'Auteur en avait reçu plusieurs services. — 33. Le carquois rempli de flèches. — 39. Le coq, dont le plumage est bigarré. — 42, *O lo Gront'Corrièro*, à la rue Droite. — 50. *Del Lorzac*. Le Larzac est une étendue de terrain (*sic*) sauvage et inculte, bon seulement pour le pâturage.

- « O me beire en bèl mièch d'uno talo ossemblado :
- 55 « Besèn pas en-omoun, en gorden lou troupèl,
« Que folguièiro ou ginèst e cauque postourèl.
« N'òuzèn pas, coumo eici, lous biùlouns, los troumpetos ;
« Dejoust un tech dourat lèi tenen pas lou bal,
- 60 « Coumo bautres fosès, mès dins lou coumunal.
« Tout ocò m'estourdis, que sabe pas que dire. »
De to simplicitat tout lou mounde bo rire ;
Mès Licas, que d'obort beirò toun emborras,
Bendrò pèr te n' solì ; te prendrò per lou bras,
- 65 E t'onorò plontà, noun pas sus uno sèlo,
Mès sus un bèl fòutur, coumo uno doumoizèlo ;
Omai, se cal ou fa, te dirò de doussous.
Olaro, pren courache e d'un aire jouious,
Os joubes moridats dis-me oquesto oroscopo :
- 70 « Tal es bostre destin, que lou tems, que golopo,
« Pèr bautres onorò lou pas tont soulomen,
« Pèr faire mai durà bostre countentomen.
« Biürés un siècle ensemble, e bostre dous coumèrce
« Jomai serò suchèt o res que lou trobèrse.
- 75 « Lo Parco, ocoustumado o fa de bilèns tours,
« Ombé de sedo e d'or, fiolorò bostres jours.
« En mens d'un on, Filis, qu'o lo talho to fino,
« Bendrò coumo estroupico e sounorò Lucino.
« Lo deèssò, bendrò lèu fini sous tourmens ;
- 80 « Li rondrò so bèutat e sous ogreomens.
« Elo olaro, de gauch d'èstre bengudo maire,
« Poutountounejourò lou fil semblable ol paire. »
Cont ocò serò dich, oufris-lour, sons foisous,
Lou presen del legun que creis o Riùpèirous.
- 85 Mès s'oprès l'oroscopo ou lo bouno obonturo,
Còucun te dis sul nas que siòs uno menturo,

V. 78. *Lucino*. Déesse qui préside aux accouchements. -- 82. *Poutountounéjoro*. Baisera, caressera, fera sauter son petit entre ses bras. Peyrot mêle à tort le sens de *poutounejà* avec celui du verbe dérivé de *poutounto* « poupée », qui vient d'ailleurs de *poutou*.

Diràs : « Escusàs-me, qu'ou tene del mièch-drac,
« Que fosiò lou chobal, un ser, chès Proudejac.
« Dis lo bertat, boutàs ; car es un debinhaire.
90 « Touto oquesto possado, ah ! se l'obiàs bist faire !
« Chormat de bostre imèn, ne pot pas prou porlà ;
« N'issourdo lous echös de tout lou Segolà.
« O tort ne doutoriàs, pièi que esprès sèi m'emboio
« Per bous ossegurà que ne nado de joio. »



V. 87-8. On dit que le Lutin aime les chevaux : on a fait mille contes là-dessus. L'Auteur en faisait un, un soir, chez M. de Prodejac, Commissaire des guerres, où il fallait imiter le galop du cheval.

LOS BERTÈLOS,

ESTRENO DEL PRUMIÈ DE L'ON

O MOUSSU LOU RITOU DE MILHAU, GERMÒ DE L'ÒUTUR,
QUE DEMOURABO OLARO O TOULOUSO, PREBENDIÒ O SONT-SORNI.

- Tout escàs l'on possat beniò de trescoulà,
Que d'un pichot presen bous bouliò regolà.
M'onère soubeni de bous obe òuzit dire
Que, d'èstre pla brogat, es un plosé de sire.
- 5 Iù coumbene otobé qu'ocò tei lor cor gai.
M'imoginère dounc que bous oimoriàs mai
(Poraulos pudou pas) un porel de bertèlos
Que crestos e truquets, que ribans e dontèlos.
Onfi, courre os Tournurs, los croumpe ; e mès, coussi
- 10 Los bous faire trometre ? Ocò's tout moun souci.
Dins oquel emborras, se troubèt, pèr fourtuno,
Que, l'endemà-moti, lou fraire de lo Luno,
Un rette poustilhoun que sap toutis comis,
Debiò, comi foguen, beire bostre pois.
- 15 Douncos, pèr proufità d'oquel coumessiounari,
Solisse dobont jour, sons crenhe lou cotarri
Que l'òubièiro e lou gèl semblablou m'onounsà,
Sons obé soulomen pòu de m'enròumossa.
En l'esperen, pourtan, lou frech mé jongibrabo :
- 20 Mès, onfi, pauc-o-pauc l'aubo se declorabo.
Toutes lous luns del Cèl èrou prèsque escontits,
Lou corriol otolat, lous roussis obormits,

- Omai forrats de fresc, pèr poudé milhou courre.
Dins noun res espelis lou Diùs o double mourre,
25 Uno cosaco d'or, lusent coumo un miral,
Que s'i quilho dessus e repren soun trimal.
Be me digàs coussi lou golhart se corraço !
Mès entre obeire bist que l'esperou jougabo,
Solisse lou presen que bous bouliò mondà,
30 E d'un cop de coirèl lou li bouliò getà,
Cont cauco malo bosso, ombe un coutilhou negre,
Lou me benguet coubrì : juchàs s'iù fosiò pebre !
Cridère d'aussitôt o plec de gorgomèl :
« Horro causo, locai, poquet, porto montèl,
35 « Que que siàs, fourbiàs-bous !... Oi ! conho malboulencio ! »
Mès saique oco's quicon qu'oun n'o ges de counsencio :
M'escoutèt coumo 'n co que roundino de luèn.
M'o colgut sopenden tournà prene lou suèn
De faire desempièi de recèrcos noubèlos
40 Pèr bous fa pèr còuc'autre otenhe los bertèlos.
Mès oun los tenès poun ? Ombe ocò fisàs-bous
Que noun òurés jomai los bragos sus tolous.
Iù suote que cent ons los bous tengou rejouchos
E que, tout oquel tens, ogés los maissos ouchos.



COUPLIMEN DE COUNDOULEENSO

L'ONNADO D'OPRÈS

OL MÈME RITOU, SUS LO DEBOLÒUZIDO QU'O'BUT, QUE D'ARO-
EN-LAI LI DQSTO LOU SOUPA PÈR ORDRE DEL MEDECÌ.

Pèr un bouci d'endigestiù,
Que bous tourmentèt caque briù,
Bous, bous bermoriàs lo pitanso !
Metriàs lou cais en desoubranso !
5 O bostre aise : foriò pas iù ;
Prendriò pas tont de precòuciù.
Es pla gordat so que Diù gardo.
Coumensàs dounc, ol noum de Diù,
De rompli d'un frami de fardo
10 E soutano e subrepelis,
Pèr rebertà pas uno sardo ;
Car, pel segur, serès pla lis.
Beirés lèu boissà lo coudeno,
Cont tendrés pas lo panso pleno ;
15 Omai pièi, s'ou fosès otal,
Jomai n'ourés cap de besito :
Bous coldrò, coumo un paure ermito,
Biùre soulet dins bostre oustal.
Eh ! cal boulès que lèi bous bengo,
20 Se nous òusàs lou rosteliè,
Se clobàs oufice e celiè ?

- Noun pas Jan-Glaudes, Diù me prengo !
Moun bentre n'es pas un poliè
Que rejoungo de biondo o faisses,
25 Mès li cal pèr jour dous repaisses :
Pèr to pla qu'el ajo dinat,
Cont l'oumbro ben cossà l'esclaire
E que cadun, de pòu de laire,
Met tras so porto un codenat,
30 Be me digàs coussi roundino !
Oun que me trobe, ocò n'onat :
D'aussitôt cal birà l'esquino
Pèr onà jounhe lo cousino.
Oqui l'opitarre, Diù sap !
35 Dempiei lou founs juscos ol cap :
Otal opaize soun murmure.
Pèr ocò, fosen joc que dure.
Disou que, pèr dourmi segur,
N'i o res de tal qu'un bentre dur :
40 Noun pas pèr espetà los tripas,
(Seriou be pièi de pauros nipos),
Mès toujours li fau lo rosou,
E pièi li dise : « Oqui n'o prou. »
Otal, cousi, debès, bous, faire,
45 Se sèi boulès demourà gaire ;
E boulèn que sèi demourés
Enquiò que bous cussounorés.
Douncos, per pla possà l'onnado,
Qu'obèn despièi pauc coumensado,
50 Cresès-me, bubès de boun bi,
Tenès couflado lo bedeno,
Metès en bon aste e podeno
E trufàs-bous del medeci :
Lo cibado fo lou roussi.

LO MORT DE FRANCESOU

ODO

Soulel, estobonès ; Luno, combio de caro ;
Terro, cargo lou dol : Francesou biù pas pus !
Sons cap de coumpossiù, lo dolhairo borbaro
4 Lou tei joust un tolus.

Oqui, brutalomen, oqui lou *chicounejo* ;
Li gourgoulho lou cuèr, lou cussouno o bel tal :
Dins pauc, noun restorò de so corcasso frejo
8 Pas lou mendre retal.

Rossonno ! Otal toun cais, pus rette qu'uno limo,
Mochugo empunomen lou lugar de Lunsou !
Choumarro, poudiòs pas còuzi 'n'autro bictimo,
12 E loisà Francesou ?

V. 2. Mendiant imbécile, dont tout le monde aimait à imiter la voix et les manières singulières ; il était bien reçu et fêté partout. — 5. *Chicounejo*. Tous les mots soulignés sont autant de ses termes, qu'on a affecté d'employer. Par celui-ci, il entendait « caresser quelqu'un ». [C'est plutôt « déchiqueter ». V. Mistral, *Trésor du Félibrige*, s. v. *chicoutà*, auquel renvoie *chicounejà*.] — 9. *Rossonno* ! [Il faut peut-être lire : *Roussonno* ! Ce serait alors un augmentatif de *rosso*.] — 10. *Lunsou*. Lieu de sa naissance, à deux lieues de Millau. Sans doute corruption de *Lusonou*, fr. *Luzençon*, commune de St-Georges-de-Luzençon, canton de Millau. — 11. *Choumarro* [« brutale », au sens propre « *jumart* ».

Qu'èro soun crime ? Elas ! tout tenguen lo folquièiro
E toujours d'uno ma lous dets espotorrats,
El troutabo, en riguen, de corrièiro en corrièiro
16 O passes mesurats.

Demondabo de micho ombre un pauc de pitanso ;
El contabo, el donsabo, el èro debouciùs ;
Conhe tolen qu'ogèssò, obont d'uflà lo panso,
20 Disiò lo *Verbom Diùs*.

Dunses cots, es bèrtat, cont quicon lou fissabo,
Cont caque oste impourtun, pèr trop de coubesiò,
De so pèl fosiò estral, lou paure se grotabo,
24 Morcé que se prusiò :

Mès autromen, jomai noun ogèt de molisso ;
Jomai el noun foguèt cap d'esquièrs o degus ;
Jomai noun s'osòubrèt ol peitral d'un Ulisso,
28 Coumo foguèt Irus.

Gregori, ount ères, bous, cont o birat los batos ?
Elas ! ères tibat ; onsi n'obès pas tort :
Sons doute qu'autromen l'auriàs trach de los patos
32 De lo crüèlo Mort.

Lo Falso l'o groupat ol pus bèl de so bido.
El poudiò libromen trebà dins cado oustal :
Troubabo taulo meso e lo soupo escolsido,
36 Omai lou soboural.

V. 13. Tenant d'une main la ceinture des culottes. — 20. Prière rimée qu'il disait toujours en demandant l'aumône. [Corruption de *Verbum Dei*. — 28. *Irus*. Voyez l'*Odyssée*. [Irus, mendiant glouton et violent, qui voulut empêcher Ulysse d'entrer dans son palais, à Ithaque. Ulysse le tua d'un coup de poing. — 29. *Gregori*. Autre mendiant vieux, qui s'était constitué le mentor de Francésou, et qui faisait ses choux gras en cette qualité.

Jomai ne solissiò qu'om lo barbo bouchardo.
Onfi, tout n'èro fol : lou se colihè ponà.
Ah ! qu'èro, el, recurat, cont oquelo comardo
40 L'es bengut esconà !

Lous ecòs de Lunsou n'òu gemit dins lours baumos ;
Toutes lous combirous robalou l'oflicciù ;
E lo Nimfo del Tarn ront pas pus que de flaumos
44 Dins so desoulociù.

Mès o tu, sus que tout, Froncesou fo sufrache.
Milhau : cont tu l'obiès, de joio èros forçit.
Aro, triste, estounat, semblos pas qu'un bilache :
48 Toun lun s'es omourcit.



RESPOUNSO

OL COUMPLIMEN DE MOUSSU FOJOU,
QU'OBIO FELICITAT L'OUTUR DES PRÈSES QU'OBIO ROMPOURTATS
O L'OCODEMIO DE TOULOUSO.

- Bous, bous plonhès, Fojou, que lo fon d'Ipoucrèno
Rajo pas o mièch lèc, e que del double puèch
Uèi lous ofàs bòu din, don, don, don, don, don dèno.
Ocò m'o fach possà lo pus crüèlo nuèch.
- 5 En iù mèmes disiò : « Febus, nostre boun mèstre,
« Se seriò despitat ? Mès ocò pot pas èstre :
« Eh ! cal òuriò pouscut li faire oquel despièch ? »
Otal iù rosounabe, oloungat dins moun lièch,
Cont, tout d'un cop, pèr un trauc de lo bitro,
- 10 Bese lou jour. Reprene bostro epitro,
Qu'obiò legit bint cots, sons jomai me lossà.
Que de bèrses, gront Diù ! cuno soxobelado !
Certo, mos bous foriàs òusà,
De m'obure dounat uno talo birado :
- 15 O bous òuzi, tout semblabo perdut,
Bostro ploncho dejà m'obiò tout mourfoundut.
Eh ! digas-me, conhe lutin bous meno ?
Que roundinàs ? Disès que bostro beno
-

- N'o pas troubat, per se desossorgà,
20 Ges d'aigo dins lo fon de lo douplo moutonho ?
Tont se seriò ! Colàs : Pegaso se regonho.
Cont, tout bostre sodoul, bous i laissez engourgà,
Petounejàs ! Lou boulès doune mourgà !
D'un cop de pè bous pourriò be corgà.
- 25 Mès nou, d'oquel roussi crenhès pas lo ruado :
Sobès be que bous aimo trop
Pèr bous faire cap d'encortado,
E que, cont lou mountàs, de gauch prent lou golop,
Surtout cont o monjat so rociù de cibado !
- 30 Dise pas res qu'oun siò bertat.
Sobèn pièi, d'un autre coustat,
Que d'Opoulloun bous sès l'efon gostat.
Eh ! bous coumbé de li faire lo mino,
Cont bous dicto, Moussu, de poulido bermino,
- 35 Cont fosès dins so cour lo pluèjo e lou bèl tens !
Meritoriàs que bous moustrès los dens.
Mès bous fisàs que los sorres sobentos
O bous serbi toujours fort bigilentos,
S'en cas metiò lou bounet de trobèrs,
- 40 Bous sòuriou metre o l'obric del rebèrs,
Omai foriòu touto lo coutrilhado.
Bous oimèt entre èstre noscut,
E juroriò qu'ol brès bous o poscut
Om de poulces ou de ponado ;
- 45 'Car, pèr de lach, jomai n'o porescut
Que cap n'ogès de touto lo rossado.
De lour fobour otobé bous fenhès :
Sès urous, omai bous plonhès.
Un autre cop, segàs pus sache,
- 50 Car coumbenès qu'oqueste biache
Bous fochàs sons-cap de rosou.

V. 22. Ed. *laisse*. — 29. Ce vers, qui manque à l'édition de 1774, se trouve dans celles de 1824, de 1855 et de 1886. — 33. Ed. *coubé*.

M'obès mondat un fort poulit oubrache,
Tout petilhent d'esprit e de gai bodinache.
Cado mout porto so frejou.
55 M'o cujat fa crebà de rire :
Tonto de sal metès o so que boulès dire !
Coumpaire, o so que me porés,
Lous bèrses noun bous coustou res :
Crese que lous getàs ol molle.
60 Certo ocò seriò be trop drolle.
S'es bèrtat, tenès bous jouious ;
Mès n'i foren pas ombé bous.
Permoi ! nous pourriàs be fa lego !
Nautres serion dins lo petego,
65 E Moussu pla se corroriò !
Pèr bou'n tene, be ne coldriò !
Crese pas iù de boulèga lo brego.
Otoché, cont ai bist qu'o bostre coumplimen
Pèr forse me colidè respoundre,
70 Me siù cujat onà rescoundre.
Oprès ocò, finalomen,
Ai pressat mo Muso de poundre,
Pèr bous fa moun remerciomen.
Coussi-coussi, s'es be ocouchado,
75 Mès òuriò mai bolgut que se fouguès pòuzado,
Que de me fa de to paure moinat,
Que, coumo lou Rebecinat,
O mestiò, pèr morchè, d'un porel de bequilhos,
Cont lous bostres, Moussu, sou drechs coumo de quilhos.
80 Pèr iù, pèrmoi ! coumprene pas
Coussi pourròu moustrà lou nas,
Dobont bostro letrudo suco,
Mos rimos de truco-peluco.
Dirés be qu'oco's un fotràs !

85 Otobé n'ai pas lou courache
 De remercià nostro cour,
De lo part que disès que prent o l'obontache
Que me siù pècurat de croucà cauco flour.
 Boulgàs dounc èstre moun messache :
 Digàs-li, sons cap de destour,
 Que moun trioumfe es soun oubrache,
E que so qu'ai gonhat, ou dube o sos leisous.
 Aro bous quite sons foisous,
De lo cour, coumo cal, counduisès lous ofaires
95 E soufrès que delargue oisò per lous coufraises :
Os efons d'Opoulloun, solut, joio e sontat,
Bentre toujours forcit, gorjo de bat en bat !



V. 86. *Nostro cour*. C'était une Société musicale et littéraire que plusieurs jeunes gens avaient formée et dont l'Auteur avait l'honneur d'être membre.

L'ORT SONS PORÈL

CULTIBAT PÈR M. PUÈCH D'ALBIS,
ONCIÈN OPOUTICAIRE DEL REI D'ONGLETÈRRO.

- En bèrmino potuoso auze contà toun ort,
D'Albis : tout i russis, tout i ben o boun port,
Sus que tout so que nais de lo semenso ongleso :
Diriàs qu'es escopat de lo Terro Proumeso.
- 5 On i bei d'ortichaus grosses coumo lou cap,
Qu'ol pus gront boulidou pourriou serbi de tap.
Pèr fa coire un còulet, te cal uno peirola,
E pièi, pèr l'odoubun, cal sap so que te n' colo ?
Tous porres sou trop forts pèr de suspousitous.
- 10 Tos sebos e tous als rebèrtou tous melous :
Sou douces talomen que semblo, Diù me prengo !
Qu'ogés, cont lous monjàs, de sucre sus lo lengo.
Res noun fresquejo tont coumo tous espinars ;
Tous plonsous, en tout tens, sou rettomen golhars :
- 15 Dins l'Ibèr, jous l'obric d'uno bouno flessado,
Pounchejo, creis, blonchis lo cardo e l'ensolado ;
L'ogreto, lou cressou, lou cerful, lou jòubèrt,
Mostrou, molgrè lo biso, un mourre toujours bèrt.
Es be mai : cont lo nèu des trucs poudro lo cimo,
- 20 Toun ort es to poumpous coumo èro dins lo Primo.

V. 3. *Semenso ongleso.* M. d'Albis avait porté bien des graines de Londres, qui lui réussirent beaucoup mieux que celles du pays.

- Nou, jomai noun s'es bist res de to bèrturios ;
Fo de rafés to bèls que semblou cobirous.
Pèr un fiol i besès penjà lo goujo franco ;
Lo baujo, un pas pus luèn, s'ojasso sus uno onco.
- 25 S'iù bouliò pèr escrich mensounà tout so qu'i ò,
Me coldriò, pèr ou dire, un frami de popiò :
Corroto, bledo-rabo, e tont d'autros rocinos,
E de boncals entiès semenats d'èrbos finos ;
De fabos, de becuts, as uno boulisou ;
- 30 Forse peses, surtout, de bouno cousesou.
Tout i creis o bès pans sons te douna gront'peno.
De coucoubre un soul pè te n' porto une centeno ;
Pièi d'aubres tont e plus, jusc' os ogrimouliès,
De frucho trop corgats, courbou lous espoliès.
- 35 Benguen aro o los flours : dedins los platos-bandos
Be n'as un brabe escach, de menudos e grandos.
L'uèl es mirobilhat de lour richo coulou,
E lou nas embòumat de lour bouno sentou.
Cal los pourriò countà ? Morgorido, biùleto,
- 40 Pobot, roso, biùliè, tulipo, cossouleto,
Tebruso, boutou d'or, girouflado, souci.
Be ne pos oplechà de bouquets, Diù merci !
Car sons countà muguet, renounculo, omoranto,
Encaro brabomen n'i n' trouborion cincanto.
- 45 Que dise ? mai de cent : entr'autros, moun chèr Puèch,
Lou lire, l'onemono e lo bèlo de nuèch,
Lou lillà, lo minhardo e lo qu'es renoummado
Del fat que se neguèt per faire uno brossado.
E pièi conhe plose, coumo ol mes de julhet,
- 50 De culi, pèr Nodal, lo jounquilho e l'ulhet !
Mès loissen aro l'ort ; porlen de lo cosèlo ;
Es, s'ou cal dire tout, pus coumodo que bèlo.
Oqui, luèn del boral, on pot porlufejà,
Dourmi, fumà, legi, rire, biüre, monjà.

V. 23. *Goujo franco*. La citrouille longue et blanche : la verte est toujours couchée. -- 48. *Narcisse*.

- 55 Saïque ombé Scipioun, cont dintràs sus lo bruno,
Se sès de bouno umou, ne disès be còuc'uno ?
Cont noumme Scipioun, parle pas del brutal
Qu'estèrminabo tout : lou tiù fo pas otal.
L'autre obimèt l'Ofrico om lou sabre e lo dago ;
- 60 Pla different d'oquel, lou tiù semeno, osago,
Plonto, en lioc de destruire, oplono lous comis,
Mesclejo lo terrado e lo passo ol tomis.
Tu sabes, en un mot, qu'oun cèrco qu'o te plaire :
Otobé bous trotàs coumo de fraire o frairè.
- 65 Dounc, ombe oquel omic, cont as lou bentre ple,
Bai fa lo digestiù, car ocò s'enten be.
Pièi trobolhàs un briù ; cadun fo so pèrcuro :
L'un coutralho un òubret, e l'autre uno bourduro.
Mès cont, sul mièch del jour, lo rajo fisso trop,
- 70 D'obort o l'oustolou, courrès ol gront golop ;
Otropàs, en dintren, cadun uno codièiro ;
Oqui ne deguosàs de lo bouno monièiro.
Ombé lo libertat que se douno l'Onglés,
Possàs tout en rebüo e n'espornhàs pas res.
- 75 Persiflàs los errous, los soutisos del siècle ;
Cap noun pot escopà, car tu siòs un espiècle,
Mès un sache otobe, que parlo sons possiù,
Toujours en general, sons fa d'oplicociù.
Pièi, sul bèspre, onàs beire ocò que coi dins l'oulo.
- 80 Otal bous omusàs, otal lou jour s'escoulo.
Ah ! dins oquelo uniù pousqués durà lounc-tens,
E, sons cap de souci, fa penchenà los dens !



COTRIN EN BOUTS RIMATS

COUNTRO UN RIMUR QU'OBIO LOU MAL DE IÙ

Toujours tu romporàs coumo uno cogoraulo :
De tous bèrses sons suc tout lou mounde es... sodoul.
Del groniè d'Opoulloun pos boissà lo codaulo ;
Mès trouboràs, RIMUR, tras lo porto un... bourroul.



SOUNET EN BOUTS RIMATS

SUL DESPART DE CREISSEL

PÈSSO QU'I O LOUNC-TENS QUE N'ES PAS PUS DE MODO

Onfi, louat siò Diùs ! birado es lo.... modaisso ;
Dejà lou longuimen m'orropabo ol..... peitral.
Eh ! que faire o Creissel, cont lou frech bous ocaisso,
E que l'Ibèr bous suto ombé soun..... meneiral ?

5 « Besès », dirò còuc'un, « se plon de trop de graisso. »
« Los Musos, cado jour, oici tenou..... fièiral. »
Obbé ; mès lour trigòs d'o begados..... m'ofaisso.
Se sobiàs qu'es conis ! Mos tourne o moun... oiral.

Oqui, tont que des riùs l'aigo pourtorò.. crousto,
10 Enquiò que de sòuta coumenso lo..... longousto,
Me tendrai près del fioc, fèrme coumo un... tòuliè.

Oqui me birorai de lo micho o lo..... gourdo,
Pèr m'oporà, se pode, o lo bilèno..... Lourdo ;
Que dalho bèrt e sec pèr romplì soun..... poliè.



AUTRE SOUNET

SUR LOS MÈMOS RIMOS,

ROMPLIT PER MOUSSU DE GOLÌ O L'OUCOSIÙ DEL PRUMIÈ DE L'ON.

 Iù me semblo que l'on finis lèu so..... modaiso ;
 Lou tens fo soun comi sons singlo ni..... peitral.
 D'oun pus bite courris, d'oun milhou nous... ocaiso :
 Ne bo coumo un bourdet que fouito un .. meneiral.

5 Cado jour, sons pietat, nous pialo, nous.. degraiso ;
 O peno sei poudèn beire caque..... fièiral.
 Cont i sounjon lou mens, lo mochino..... s'ofaiso ;
 E cal, pèr un jomai, que quiten nostre..... òiral.

 Omai l'ome, en susen, oici gonhe so..... crousto,
10 E siago pas souben pus gras qu'uno..... longousto,
 Sèi bouldriò demourà ferme coumo un..... tòuliè.

 Que foriò ? De boun bi s'obiò so pleno... gourdo,
 Uno fenno o l'oustal que fougùesso pas..... lourdo,
 E se poudiò toujours monjà coumo un poliè !



LO NIMFO DEL SEGOLA

ELEGIO SUS LOU DESPART DE MODAMO DE

Temuons de mous regrèts, mos fidèlos coumonhos,
Echòs, plouràs omb'iù sus oquestos mounthonhos.
Lo bergièiro Filis o mudat sous cotous
Ol poïs des ulhats, de mo glorio jolous.
5 Tont qu'elo sèi trebèt, mo cour èro goloio ;
Despièi qu'o fach un sièis, oco's fach : fi de joio.
Ol rosteliè penjats, lous tristes coromèls
Noun fotigou pas pus l'olé des postourèls.
D'un rette longuimen los postouros còuflidos,
10 Coumo de bièls porgans où los gautos rofidós.
Lou fioc des coumonhous es gaire be escontit ;
Lou pus ressòusilhat semblo un bostou bestit.
Dejoust l'èrbo des prats mièjo robostinado,
Lo timido biùleto es toujours omogado.
15 Sus aubres lous òusels, toutes engrepèits,
Rondou, en ròufelegen, de souns embèrbesits.
Lo biso bufo frech de soun oleno brusco ;
Des costonhès jolats estelhouno lo rusco.
Dins un trauc de poret, coumo lou posserat,
20 Lou repetit transsit es rejoinch coum'un rat.

V. 4. *Ulhats*. Le raisin qu'on appelle à Millau *œillat* est d'un goût exquis.

— 6. *Despièi qu'o fach un sièis*. Depuis qu'elle est partie. Cette expression signifie ordinairement « partir sans dire adieu ».

- Lous riùs, empetegats en bèl mièch de leur courso,
Ôu lou cuèr endureit coum'os climats de l'Ourso ;
Lo glebo, deis onhels escorraunho los dens ;
Lo fedo, lou moutou, se seco o-s-uèls besens.
- 25 Onfi, tout o còrgat uno mino estequido,
Tout peris, desempièi que Filis es portido.
Ah ! tournàs ensomoun, ournomen de mo cour !
Trop oimaplo Filis, sutàs bostre retour !
Benès un pauc sonci lo burèlo bruièiro,
- 30 E faire quatre sauts sus lo bèrdo folguièiro.
Cont, dins lou coumunal, forés petà cauque èr,
D'obort lou roussinhol se metrò del counçèrt
Fugissès, cresès-me, lou trimal de lo bilo ;
Pes chèstres, pes coudèrcs, serés be pus tronquillo.
- 35 Olaro tournoròu lusi nostres bèls jours ;
Tout se rossemblorò pèr reprene soun cours.
Olaro, de plosé, lo bedèlo besado
Forò, dins lou prodet, mai d'uno coumpissado ;
E l'oret ourgulhous, corgat d'un lusement aus,
- 40 De trop de golphordiò forò cent milo sauts.
L'Ibèr serò to dous que semblorò lo Primo ;
Un ben tebés des trucs foro flouri lo cimo.
Obb'olaro òuren gauch d'onà floirà bostre ort !
Que de fleurs, gens de Diùs ! i noisseròu d'obort !
- 45 Oqui s'ossemblorò mo cour desonisado :
Dempièi lou jour fotal que l'obès desèrtado,
Noun n'ò ni suc ni muc. Ou tourne mensounà :
Qu'ocò siago prou dich, sounjàs o sèi tournà.
Omai mème esperon que noun bendrès pas soulo.
- 50 Oici se dis, pèr moi ! que sès mai que sodoulo,
Que debès faire un nene : oi ! que serò poulit !
Nous trigo rettomen de lou beire espelit,
Diù bolgo qu'oquei fil semble soun brabe paire,
E qu'ajo los bèrtuts de soun oimaplo maire !

V. 39, Edition : ourgouillous c. d'un luisent aous. — 50. Que sès mai que sodoulo. On parle ici de votre grossesse.

ROMBOI DEL PARASOL

PERDUT E TROUBAT.

O MOUSSU DE

Lou Parasol pèrdu s'es troubat pèr tolastre ;
Se se fouguès morrit, moun Diù, conhe desastre !
Lo rajo òuriò be usclat de trop fricaus musèls.
Dejà, pèr lou cercà, cincanto gorgomèls
5 Fosiòu dins lou poïs uno retto fonfaro,
En cridén l'estrumen que counsèrbo lo caro.
Mès se calque boulor l'obiò mes o l'obric,
Seriò 'stat brobejat e fretat o l'omic :
Auriò obut, pel segur, los esquinos ouchados,
10 Noun pas de grais d'orquet, mès de grais de gulhados.
Onfi, lou bous enboie, oquel paro-souel ;
N'i o pas, iù ne counbene, un moble coum'oquel.
Bous cal pas, pèr ocò, mepresà lo bertèlo,
Pèr que, sons bous fochà, ni bous cercà querèlo,
15 Coumo lou parasol elo fo so founcciù :
Se l'un rejoun lou nas, l'autre omago lou quiù.
Begen que ne dirò lo jontio doumoizèlo
Que demà, sou disès, met lou siù sus lo sèlo :
Que s'esplique, e d'obort finirò lou debat,
20 Cun de dous aimo mai loissà de bat en bat ?

V. 13. Pour engager l'Auteur à lui envoyer, à l'occasion du parasol, quelque badinage patois, M^{***} lui rappelloit, dans sa lettre, celui des Bretelles. [Voy. p. 128.] — 18. M^{lle} sa sœur devait partir le lendemain.

RESPOUNSO O MOUSSU FAJOS

- Escuso, nostre omic, s'ai tordat o respoundre,
Mès mo Muso n'es pas toujours d'umou de poundre :
De rimos e de pès lou lengache erissat
Li put mai, cauques cots, que lo ramo ol foursat.
5 Iù counbene otobé que souben, cont breseno,
N'o pas tout-o-fèt tort. Lou mestiè douno peno ;
Lo cal loissà coumo es. As-tu bist, per osart,
Un pastre, ombre so micho e soun bouci de lart,
Cont, quilhat sus un truc, tout lou lounc de lo maisso,
10 Pus ofomat qu'un loup, fo dobolà lo graisso ?
As bist cont un efon, ol tour del sesteiral,
Fo roudà soun bourdet o cots de meneiral ?
As bist de conhe bon, cont biro de cerièiros,
Une fenno de Paulhe orpento los corrièiros ?
15 As òuzit mensounà lo fièrtat d'Ortoban ?
E pos obeire bist soun segount, qu'es Moldan ?
Cont onèt ol Bobrés pèr cercà lo musico,
Dinèt tres cops obont d'orribà o Sent-Ofrico ;
E pièi, cont lo menèt, tont en magre qu'en gras,
20 Pus glout qu'un coumissari, ou metiò tout o bas.

V. 14. *Paulhe*. Lieu fertile en cerises. On connoit, à l'air gai des femmes qui les portent à Milhau, que la récolte est bonne. — 15. *Fièr coumo Ortoban* est un proverbe encore en usage, qui montre quelle popularité ont eu les romans de chevalerie. — 16. Contrôleur des Actes qui, député pour aller inviter les musiciens de Vabre dans une occasion brillante, fit une dépense exorbitante pendant ce court voyage.

- As bist un ocoulat que lou trobal ofaiso ?
Conhe plosé n'ò pas, cont lou soulel s'obaisso !
As bist coussi se carro uno cabro dins l'ort ?
Coussi ris un piloto orribat o boun port ?
- 25 As bist cont un bilhet douno bocanso os Carmes,
Lous sauts deis escouliés ? as ausit lours bocarmes ?
As bist cont un fousèire o finit soun journal ?
Oqui prou de pourtrèts ; cèrquen l'ouriginal.
Un home del Mounnà, que ben de lo fournilha,
- 30 Cauzo pas tont de joio o so pauro familho,
Cont oluco lo teso, e qu'en despièch del fun,
Fo lusi'n floe de tourto e mièch-cart de ronsun.
Nou, tout ocò n'es res près de so qu'iu sentisse,
Cont milo e milo cots legisse e relegisse
- 35 To letro, que me dis que debridos to pla
Que res dins toun gousiè noun se pot orrestà.
Ocò me surpren pas : sabe qu'uno ostodeto
De cinc ou sièis pijouns te toco pas l'üeto.
Fais-ou toujours otal ; forcis pla lou gresiè,
- 40 E d'un bi petilhent destrempò lou mourtiè.
Gardo-te, sus que tout, de faire lo foulio
De corgà lou tesic de lo meloncouliò.
T'ones pas noun plus metre ol cap lou pessomen,
Que d'un diùte jomai noun fo lou pogomen.
- 45 Aro te bole dire uno drollo noubèlo :
Lo semmono possado, un morchant de cerbèlo,
Pichot-mestre elegant (ocò bol dire un fat),
Tirat o quatre piols, o lo grèco couifat,
E golounat surtout en morquis de Goscounho,
- 50 Se troubèt borboulhat d'uno lourdo besounho :
Te bau countà lou fèt. D'el-mème fort counten,

V. 26. Les Grands Carmes ont à Millau le Collège royal : le Maire ou les Echevins leur font donner vacances quelquefois. — 29. Edit. fourmillo : faute corrigée dans l'édition de 1810. — *Del Mounnà*. Lieu qui n'a d'autre ressource pour vivre que de charrier, avec des ânes, des buis et d'autres broussailles, uniquement bonnes à chauffer le four. — 32. Edit. *lusi un*.

- Quoique fouguès belèu prou desonat d'orgen,
Oquel lèste Morquis troutabo los corrièiros ;
Beniò de dòu lou Pont, dintrabo o Peiroulièiros ;
55 E coumo se roncountro ol pas lou pus destrech,
Orribo uno correto olaro ol mème endrech :
Oqu'èro des colhets lo pudento buoturo,
Que de cauque pribat correjabo l'ourduro.
El s'orruquèt be prou, pèr lo loissà possà ;
60 Mès, molgrè tout ocò, pèr moi ! colguèt solsà.
Tout d'un cop, del corriol se destacou dos posses,
Que laissou deboundà cauco biondo sons osses,
Qu'emplastro del Morquis lo figuro e lou rusc.
Oh ! cèrto d'oqui en lai sentissiò pas lou musc.
65 Un frotèr ouficious, que bėjèt so fotigo,
Ben, lou pren pèr lou bras, lou meno o so boutigo,
E se met en deber de lou desobilhà.
Lou Morquis, que crenhiò de se despèitrolhà,
(Omai n'obiò rosou, sobiò de que birabo),
70 Pèr se desempeitrà, *poulimen* remèrciabo.
Mès lou frotèr, que crei qu'oco's un coumplimen,
Bite ol paure mèrdous dosto l'obilhomen.
Conhe moumen cruël ! obbé oquesto, qu'es griso !
L'home tont golounat se troubo sons comiso !
75 Soulomen estocat ombé quatre boutous,
De lo mancho penjabo un porel de morgous.
Coumo èro es, autromen, lo bilo de Toulouso :
Prou seco dins l'estiù, dins l'ibèr pla fongouso.
Adiù, chèr Goujouli, debes èstre segur
80 Qu'oun cessorai jomai d'èstre toun serbitur.

V. 54. Rue des Chaudronniers. Aujourd'hui rue Peyrollerie. — 79. *Goujouli*. Corruption de Goudouli, nom du fameux poète Toulousain (1579-1649), dont les œuvres ont été traduites en italien et en espagnol et mises en latin par le P. Vanière. Sa ville natale lui a élevé, l'année dernière, un magnifique monument.

LOU PROUBÈRBE BERTODIÈ

○ MOUSSU R^{***}, ○ LIOUN.

Noun jurés pas jomai de res,
Car sobès pas so que forés.
Pla bertodiëiro es lo sentenso :
Richart n'o fach l'expérienso.

5 Forcit d'esprit, orrosat de tolens,
De toutes lous defunts que fouguèrou sobens
Cultibabo lo counaisenso.
Sons cèssò offomat de sciënso,
Omai n'ojèssò soun sodoul,
10 Ol cobinet, fèrme coum'un pecoul,
Fosiò so majo residenso.

Es bèrtat que, sul ser, pèr li tene sòulas,
Cont de trobal e d'estudie èro las,
Beniò d'omics triats uno bouno troupeto.

15 Oqui, pèr s'omusà, possabou pel curbèl
Tout so que, cado mes, de rare e de noubèl
Porto ol public l'ombulanto gozeto ;
Omai, pèr moi ! de lo floureto
Sobiòu lèu distingà lou soulide e lou bèl.

20 Omb'oquelo bando còuzido,
Richart, sons trop de pessomens,
Possabo doussomen so bido,

Estimat e cherit de los hounèstos gens.
Ocò soul que lou chifounabo,
25 Èro cont des porenns l'omistat lou pressabo

- De countroctà certèns engochomens
Countro lous cals soun goust se reboultabo ;
El respoundiò qu'encaro oun se n' chòutabo,
Que seriò be toujours o tens
30 O se pèrcurà de tourmens
Dins un boulountari esclobache ;
Que l'Imèn èro un estourdit ;
Que, pèr mal colculà lous detals d'un meinache,
Ne fo souben de mal ourdit ;
35 Mès que, pèr el, n'èro pas prou ordit,
Sons i pensa lounc-temps, d'osordà l'obonturo,
Pèr so qu'o l'esfournà se n' fo l'emboioduro.
D'oquì lou poudion pas tirà.
L'Imèn el-mème, un jour, boulguèt s'obonturà
40 De li faire cauque coussèrgue :
O sous desirs lou troubèt tont reguèrgue
Que, de despièch, se n' metèt o plourà.
Onfi, *quoique* foguès toujours mèmo respounso,
O tout moumen rebeniò lo semounso ;
45 Talomen pla, que, loiat d'oquel trin,
Per tronchè court e ficsà soun destin,
Cujèt fa tout d'un cop lou sermen temerari
De jomai noun respoudre : *Amen*
O cap de poncarto d'Imèn
50 Escricho de ma de noutari.
Encaro n'obiò pas oprés
Qu'oun cal jomai jurà de res.
Sopenden soun ouro oprouchabo ;
Quicon trebabo ol couben naut,
55 Que sourdomen lou menossabo
De lou reduire o fa lou saut :
L'Imèn, picat de tont de resistenso,
Noun pot pas supourtà l'oufensio.
Portis coumo un furiüs e bo troubà l'Omour :
60 « Bene, » lis dis, « implourà to puissenso
« Countro un mourtèl qu'o l'insoulensio
« De se trufà del jouc que l'on porto o mo cour.

- « Sons doute qu'ò legit lo letro sotirico
« Qu'ò fourjado countr' iù lou Jubenal froncés.
65 « Mès qu'es ocò ? Bei be, lou mal oprés,
« Qu'obèn, molgrè *Boileau*, Diù merci, prou protico ;
« E pourtant o lou torse ai perdut moun loti :
 « Toujours es prèste o lo replico.
 « Ogacho tu de me lou coumbèrti ;
70 « Car o tal poun uèi soun refus me pico
« Que cal qu'iù crèbe, ou qu'el fago uno fi.
— Fraire, » li dis l'Omour, « te boutes pas en peno ;
 « Laisso-me fa, seràs benjat :
 « Dins mens d'un mes, joust to codeno,
75 « Beiràs lou rebèlle renjat. »
Cont oco's dich, l'efon, que n'es pas gruo,
Monto ol couben per i faire recruo ;
 Ojèt lèu guinhat lou sujèt
 Que li colidè pèr rompli soun proujèt.
80 Debinhèt mème o l'aire, oquel pichot espiècle,
Qu'òuriò mai d'obeluc pèr lou trimal del siècle
 Que pèr lou repaus del couben :
 E lou rusat s'i troumpo pas souben.
 Oprès ocò, fisàs-bous o lo Faplo,
85 Que souden que toujours soun uèl
 S'ocoutourbo joust un bendèl !
 Sus oquel fèt, pèr moi ! n'es pas cresaplo.
 Mès que te fo pièi lou pendart ?
 Pus fi, pus traite qu'uno cato,
90 Que, pèr bous osorpà, bous flato,
 Ol porluor, coumo pèr osart,
 Tout d'un cop fo troubà Richart :
 Oqui lou bouliò lou coumpaire,
 Pèr benjà l'ounou de soun fraire.
95 Cèl ! cun oubjèt s'oufris o soun premiè regart !
 Que bo debeni nostre sache ?
 O déjà bist, o trobèrs un grilhache,
 Coumo un espèssò de lugart
 Beluguejà sus un bisache

- 100 To fricaut e to rebelhat
Que soun uèl n'es mirobilhat.
Mos, serò pres oqueste biache,
Coum'un òusèl ol trebuchet,
Ou coumo l'onguilo ol crouchèt.
- 105 Trop sotisfach de lo figuro,
Nostre home de l'esprit bol soundà lo tournuro :
Car oquel pount pèr el es impourtent.
Oh ! cèrto, bèromen, be ne fouguèt countent.
Onfi, Richart o Lobideto
- 110 (Car aro es tens de lo noummà)
Foguèt senti cauquo floureto
Qu'endebenguèt o lo chormà.
Lou Diù nenou, que lou pèrt pas de bisto,
Dis en el-mème, en lous regorden fa :
- 115 « Courache, Imèn, bas trioumfà.
« Te fau bou de dous cors que groussiròu to listo. »
L'Orquiè menut còuzis olaro un dart
Dins oquelo diantro d'oigino
Que perto toujours tras l'esquino,
- 120 E lous trauco de part o part.
« Lou cop es fach, » dis olaro lou drilho :
« O tu lo balo, fraire ! Onen, bèni dounc lèu
« Pèr lous possà joust toun dropèu. »
L'Imen, ol grat de lo fomilho,
- 125 Orribo, oluco soun flombèu.
Lou noutari fo so pèrcuro.
Lou tombour bat, lou solpètro brounzis.
Lou nobi, sons autre sursis,
O l'outèl counduis lo futuro.
- 130 Lou copelò lous benesis.
Penden touto lo cèrmounio,
D'oquel jontì porel uno douso ormounio
Exalto lou bounur e lou countentomen.
Lou pus tendre robissomen
- 135 Sosiguèt lo noumbrouso e brilhonto ossemblado,
Cont bejèt l'ocoumplissomen

D'oquelo uniù to desirado.
Dins l'ecstaso d'oquel moumen,
Besias de gauch plourà lou pèro ;
Tont ne fosiòu lo sur, lou frèro,
Car s'aimou be to tendromen
Qu'oun n'òu qu'un mème sentimen.
Que diren de lo bouno *chèro*

Que desempièi troto tont o l'oustal

145 Que semblo lou louchis del goulaut cornobal ?

T'ai pas tout dich encaro, espèro :
Pièi lous fiocs d'ortifice e lou joc e lou bal,
E tont de pople, onfi, que courris o lo fèsto,
Coumo los fedos o lo sal.

150 Ocò's be, me dirés, un torriple boral,

Un trigòs issourdous, un rette casso-tèsto :

Es pla bèrtat, mès toujours rèsto
Que, dins un porèl festenal,

D'ocò, de l'autre, ou cal be faire otal.

155 Onfi, Richart embèrs l'Imèn es quite :

Omb'el lounc-tems obiò founhat,

Mès obiò be rosou de fa lou regonhat,

Pèr qu'en l'escouten pas to bite,

En luoc de perdre o bèl cop mai gonhat :

160 O pres uno moulhé romplido de merite.

De gront cor iù l'en felicite.

Ocò's aro qu'o pla coumprés

Que toujours, couci que tout bire,

Lou proubèrbe es en drech de dire

165 Qu'oun cal jomai jurà de res.



EPITRO O MOUN OMIC

- Lou que fo porlà lo mochino
Qu'en potuès opelon l'ourguino,
Lou brabe Ogar, bostre omic e lou miù,
M'es bengut dire, moun chèr Priù,
5 Qu'en benguen de Roudés, obiò fach un possache
O bostre oustal, qunt bous troubèt pla biù,
Omb'un pan de flour sul bisache,
Sons bous senti del tesicun de l'ache.
Ah ! posco ocò durà boun briù !
10 Que dise ? encaro obès, sou m'o dich, lou ccurache
De bou' n' onà, tout soulet, cado jour,
Bous possejà deforo lou bilache
E pèr lous mases d'olentour,
Souben mème ol delà de bostre besinache.
15 Ocò me fo forse plosé :
Sons m'ou fa renegà, sons doute, ou creirés-be :
De menti siù pas dins l'usache.
Couserbàs-bous, ol noun de Diù,
Pèr bous d'obort, e pièi pèr iù ;
20 S'onabes en obal, trop me foriàs soufrache.
Item, m'o dich que bostres cats,
Qu'obès talomen educats
Qu'oun lour monco que lo poraulo,
Dobalou pas jomai de taulo
25 Que cont, coum'un miral, òu fach lugì lous plats.
M'o dich, onfi, qu'obiàs lo coumplesenso
De me gordà toujours dins bostro soubenenso.

- Counfourmomen o nostro coumbenciù.
Otal bous dic : countàs sur mo recouneisenso.
- 30 Aro, ombé boſtro permissiù,
Bau dire un mout sus mo sitiötiù.
Ai lous ginouls nousats, los combos enrelhados,
Lous pès enredenats, los solos enclobados.
Dins lo combro, tout soul pode pas faire un pas,
- 35 Sons riscà de toumbà de nas ;
E cont marche dins lo corrièiro,
Cal toujours, coum'un efontou,
Que me menou pèr lo brossièiro ;
Autromen, del bras drech me tene sul bostou,
- 40 E del gauche m'orrape ol bras de lo chombrièiro.
Omb'ocò, l'estoumac es bou :
N'es pas pigre, digèro prou.
E mos dens, cont fòu l'exercice,
S'oquitou pas mal del sèrbice :
- 45 Encaro torsou lou croustou.
Mès bous pode pas onà beire :
M'es pla de fèr, ou poudès creire.
Ogochàs de sèi dobolà,
Bous qu'encaro o chobal, sou disou, mountàs pla,
Ai ! cun jour de rejouisenso
Per iù qu'ai to lounc-tens potit de bostro opsenso !
Un soul moumen que boralhe ombé bous
M'opetissorò mai qu'un plat de postissous.
Qu'aurai plosé de bous entendre dire
- 55 Oqueles colombours que tont noiöbomen
Escullàs, o cado moumen,
Omb'un seriüs que fo crebà de rire !
Benès dounc, chèr omic, benès sons tordà mai.
Toutes dous nous fosèn en-lai :
- 60 N'esperés pas qu'oquelo Comordasso,
Dout lou noun soul romplis d'esfrai,
E que despièi lounc-tens bêlho nostro corcasso,
Nous fago dire odiù pèr toujours e jomai.

DIOLOGUE

ENTRE LO MUSO ROUÈRGASSO E SOUN MÈSTRE

SUL MORIACHE DE MOUSSU DE SORGOS.

LOU MÈSTRE

Dins lou tens que tout Milhau crido :
« Bibo SORGOS e soun imèn ! »
Que fas, tu, Muso embèrbesido ?
Diuriòs òu mens respoundre : « *Amen.* »
5 As pòu de t'espounhe, pecaire !
Se te colió menà l'oraire,
Ocò seriò be quicon mai.
Onen, olèrto ! se te plai.
Oplecho uno douplo guirlando
10 Pèr oqueles saches omons :
Belèu de fa porèlho oufrando
Serò pas lou cas de dech ons.

LO MUSO

Boulès fa fi de mo cèrbèlo ?
Cercàs toujours noubèl trobal !
15 Pèr moi ! sès un ouriginal.
Couneisès pas lo doumeizèlo
Que SORGOS meno o soun oustal ?
Pintràs bous-mème oquelo bèlo.

LOU MÈSTRE

20 Nou : n'ouriò pas prou boun pincèl ;
Mès pode dire que lou Cèl

L'o facho esprès pèr lo fomilho
Ount de tout tens lo bèrtut brilho ;
E qu'i bo pourtà de so sur
E lo bèlo 'amo e lou boun cur,
25 Omb'un brabe escach de romilho.

LO MUSO

Oh ! sons ocò laissou lo fillo ?

LOU MÈSTRE

Fi dounc ! Oquel proubèrbe es bas.
De lo berquièiro on fo pas cas
Dins un oustal que d'or fourmilho,
30 SORGOS cercabo uno mitat
D'obort romplido de pietat,
E pièi mens richo qu'oimopleto ;
E bèrtut, richesso, bèutat,
Tout ou roncountro en so beleto.
35 Qu'o pla fach de l'onà còuzi
Ol nis que troubèt Bolhòuzi !

LO MUSO

Guinhèt pas mal, l'en felicite.

LOU MÈSTRE

Mès demà ben de Mounpeliè :
Se debèn contà soun merite,
40 Courriguen bite o l'otelié.

LO MUSO

Mèstre, tont bal que bous ou digo :
Ocò's pèr iù trop de fotigo.
Pièi, bostre potuòs rouèrgàs,
Qu'o cauques-us tont desogrado
45 Qu'ofectou de l'entendre pas,
M'o rettomen descourochado !
Pèr qu'oun opreniàs lou froncés ?
Dins bostre jouben, Diù morcés,

Bous tenguèrou be prou de mèstres ;
50 Mès saique oimabes mai, pes chèstres,
Del bouriaire òuzi los leisous
Ou del mojoural los consous.
Bous, cresès pas qu'ou sachou dire ?

LOU MÈSTRE

Eh be ! pièi, cresès qu'iu me n' bire ?
55 Eles sabou pas mos rosous.
O mous bèrses ai bist sourire
Lous Golis e lous Rebourguils :
Lour sufrache me diù sufire
E m'ormà countro lous bobils.
60 Courache dounc, bèni, mo Muso ;
Cèrques pas pus de desencuso,
Oisò serò pel dorniè cop.
Bèni, te retendrai pas trop ;
Segoundo l'ordou que m'onimo.

LO MUSO

65 Fort pla. De bielhun trontoulàs,
E boudriàs courre oprès lo rimo,
Coumo fosiàs dins bostro primo ?
Colàs-siau, besès que rebàs !

LOU MÈSTRE

Calo-te, tu, tros de bobardo !
70 Ol nas me mounto lo moustardo,
Cont me parlos to sotomen.
Se m'escoutos grociüzomen,
Coumprendràs qu'esten de lo bilo,
Poudèn pas gaire, bounomen,
75 Tene nostro lengo immoubilo
Dins uno tont bèlo oucosiù.
Oprès ocò, te siù còuciù,
Ou pos creire sus mo poraulo,
Que jomai noun t'emplègue pus :
80 Del mestiè counaise l'obus.

LO MUSO

Seriò pla tens, bièlho codaulo,
Qu'obondounèsses un trimal
Que bous seco coum'un cremal.
Mès lou mendre efon bous enjaulo ;
85 N'obès pas cap de tenesou :
Toujours rimorés pauc ou prou.

LOU MÈSTRE

Qu'as pla lou doun de me desplaire !
Ôu mens, se bos pas res pus faire,
Bai lour dire oisò simplómen :
90 « Joubes chormans, esprèssomen
« Oici moun bièl Mèstre m'emboio,
« Per bous faire part de lo joio
« Qu'o de bostre countentomen.
« Bibès d'ocordi loungomen ;
95 « Que de bostro douso codeno
« Res n'enromboulhe lo centeno !
« Que lo tramo de bostres jours
« Siago fiolado peis Omours !
« E que lo traito que nous trouso
100 « Ne benguo pas troublà lour curso
« Enquiò qu'ojés mièch pan de mouso ! »



EPITRO OL PÈRO BENANSO,

COPUCHIN O NOSTRO-DAMO D'OURIENT, PRÈS SÈNT-SORNÌ.

Omic, o lo focillitat
Ombé loqualo faz tous bèrses,
On bei que siòs l'efon gostat
Del Mèstre des sobens trobèrses.
5 Que bei suossanto-seche ibèrs,
Noun pot se flotà de li plaire :
E, pèr molur, ocò's moun cas.
Escuso dounc se pode pas
Te faire uno longo rimalho,
10 Pèr respoundre o toun coumplimen,
Que pel segur n'es pas de palho.
Pèr qu'i sèn, un pauc coqueten
Sus un suchèt que me trobalho :
Digos-me, noun coumprene pas
15 Coucì, tont joubè, tont oimable,
Pouguèros, gront tolibournàs,
Sons beire pus luèn que lou nas,
Te coubri d'un copouchounàs,
D'uno cordo, d'un bolondràs
20 E de tont d'autres oriàs
Que, pèr mo fe, fòu pòu ol diaple.
Porlen pauc e que siago bou :
Que dises, cont contos Motinos ?
Nozilhos coum'un loup-gorou ;

25 Pièi creses de faire milhou
En te grottilhen los esquinos
Ombé caque tros de bûisou !
Iù crese que fas doussomen.
Òuriò de tu pla pauro idèio
30 Se disiòs que, pèr onà 'l Cèl,
Se cal metre coum'un curbèl,
Ou negre coumo chiminèio.
Omic, fiso-te [n'] o bièl cat :
Fai caque cop, dedins l'olcobo,
35 Cauque poulit bèrs d'omogat.
Se jomai lou gordièn lous trobo,
Digos-i, d'un toun de pietat :
« Pèro gordièn, *Ave Maria* ! »
El boudrò pas [cap] d'autro probò ;
40 Car iù sabe que, *chez* bous aus,
Un pichot aire d'ipoucritè,
Un uèl boisat, un dous pèrpaus,
Ten lioc de tout autre merite.
Lou tens me coupo lou siflet.
45 Òuriò boulgut pèr te respoundre,
Te fa quicon de poulidet,
E pièi l'òuriòs pouscut refoundre,
E ou contà sul flojoulet :
Mès, pèr molur, l'ache m'empacho.
50 Tu portos pas lou piol-foulet,
E iù porte griso moustacho.
Escuso dounc, se, simplomen,
E tout ple de recouneisenso.
Te declare sincèromen
55 Que siù fièr de to couneisenso.



RÉPONSE DU PÈRE VENANCE

- Gracieux peintre des Saisons,
Heureux émule de Virgile,
O toi, dont la Muse facile
Chanta les vergers, les moissons,
- 5 Sois mon guide, Peyrot, et ma Muse animée,
En t'imitant, pourra célébrer les Troupeaux,
Les amours des Bergers, leurs combats, leurs travaux,
Et le partage de l'année ;
Peut-être alors, fameux dans les hamzaux,
- 10 J'égalerais ta renommée.
Tel on voit un cep tortueux
Languissamment ramper sur l'herbe ;
Mais, appuyé sur un tilleul superbe,
Le cep et le tilleul s'élèvent jusqu'aux Cieux.
- 15 Docile aux lois de l'austère sagesse,
C'est d'elle que tu tiens ta lyre et ton pinceau.
Au ton badin de Ducerceau,
Tu joins la force, la noblesse
De Despréaux et de Rousseau.
- 20 Dans leurs écrits, tu puises l'élégance,
Les devoirs du Poète, et ceux du Citoyen,
L'amour du vrai et la décence.
Ils furent ton modèle, et tu seras le mien.



COUPLIMEN O MOUSSU DE BOUNAL,

MAIRE DE MILHAU

Bous que del Mèstre Copeirou
Fosès lou pus louaple usache,
Oici sèn, Miquèl e Jonou,
Pèr bous pregà de soufri nostre oumache :
5 Boulgàs nous faire oquel ounou.
Sèn de lo classo lo pus pauro,
Oco's bèrtat ; mès sobèn prou
Que, s'estimàs l'ounèste ome senhou,
Mespresàs pas noun plus lou brabe ome que lauro.



OURIGINO DE LO FORONDOLO

Olèrto, olèrto, coumponhous !
Cal degourdi lous combojous ;
Lo forondolo onuèch se donso.
E bautros, filhos, otobé,
5 Ornescàs-bous coumo coumbé ;
Cal, dins uno ouro, èstre en codonso.
E bous obèrtisse d'obonso
Que lou sol es rette fongous ;
Se fourbiabes pas lous tòutasses,
10 Degolhoriàs lous sobotous,
Omai croutoriàs lous debasses.
Mès, me dirés : « Es pla fochous
« Qu'onuèch fago pas ges de luno !
« Cal nous beirò, cont donsoren ?
15 « E se nous besou pas, cun suc i trouboren ? »
Oh ! tronquilisàs-bous, onàs-lèi sons roncuno ;
Car bous proumete que cadun
Metrò, pel mens, o so fenèstro un lun,
Pèr poude distingà lo bloundo de lo bruno.
20 Onen dounc ! quitàs lou miral,
Onàs ronfoursà lou boral
Que se meno ol tour de lo plasso.
Dejà pleno coum'un fièiral.
Ocò n'es pas so que bous emborrasso :
25 Sès prou fachos o lo godasso.
Mès o pèrpaus, cont n'es questiù,

Disou qu'un certèn mèstre Ondriù,
Qu'oimabo rette lo boumbanso,
E qu'èro lent o fa lo digestiù
30 Cont obiò trop forcit lo panso,
Imoginèt oquelo poucessiù,
Que d'un pigre estoumac precipito l'occiù.
En efèt, oquel exercice
D'uno purjo pot fa l'oufice,
35 Pèr deborrossà lou tripou,
Cont seriò ple coum'un bournhou.
Que l'istuoro siò falso, ou que siò bertodièiro,
Ocò's egal : es òu mens pla bèrtat
Que de lo debouciù lebrièiro
40 Lo junesso de tout estat
Es toujours prèsto o sègre lo bonièiro.
Entr'òuzi batre lou tombour,
Siago de nuèch, siago de jour,
Un moïnache, un filhou que sort de lo bressolo,
45 Un nossou retroussat, un robossou de drollo,
En courset blanc, en jupoun court,
S'ofraïro d'un cotèt, siago poulit ou lourt,
Qu'ombé lou moucodou, que serbis de brossièiro,
Lo trigosso en sòuten de corrièiro en corrièiro,
50 Enquìò que de sòuta siò trempo coum'un gourp,
Ou que de ée roussà l'un e l'autre siau lasses.
Lou molur es que, dins lou tens
Que brondissou lours pessomens
En tournen cent cots sus lours passes,
55 Lou bilèn, oquel fi cotas
Que bol pèrtout metre lou nas,
Pèr poude fa sous còulets grasses,
De lous sègre n'es jomai las.
Mès, luèn d'oici, bièl goulordàs !
60 Sèi foràs trop magre poutache ;
Car tout lou mounde serò sache,
E degus t'escutorò pas.
Otal siò.

DILOGUE

ENTRE MIQUÈL, DE MILHAU, E JONOU, DE LO BLOQUIÈIRO,
ONCIÈNS COMORADOS DE BOUTELHO.

MIQUÈL

Ai ! Jonou, siès òici ?... Bounjour !

JONOU

Adiù, Miquèl.

MIQUÈL

Coussi te n' bo ?

JONOU

Fau prou jougà lo maiso.

E tu que fas ?

MIQUÈL

Croustilhe lou contèl,

Surtout cont es ouchat omb'un bricou de graisso.

JONOU

5 E n'as pas ouplidat d'estourrà lou goubèl ?

MIQUÈL

Pèr n'i loisà pas res, ause lou cap bol Cèl,

JONOU

Otal te dich ; mès me n' boutou pas gaire :

Cal se n' pot uèi sorrà d'oquel sont olimen ?
Pèr n'obeire un conou cal un plen poun d'orgen,
10 Fouche ! ocò del Jolous pèr pauc qu'iù m'endorraire
(Car d'usses cots on es pus olterat),
Me n' tourne o lo Bloquièiro om lou folset curat.

MIQUÈL

Lou paure tens pèr un pintaire !

JONOU

Surtout pèr tu que siòs pas botejaire.

MIQUÈL

15 Ni tu noun plus, siòs pas ògossejaire.

JONOU

Pas malomen.

MIQUÈL

Cun ben soi t'ò poussat ?

JONOU

Encaro qu'ojen fort o faire,
Coussi quicon me siù deborrossat,
Pèr benì fa colsà los ègos,
20 Qu'èrou pè-nudos dempièi sègos.

MIQUÈL

Ocò's pla fach. Que loi se dis de nòu ?

JONOU

Te dirai pas d'autro noubèlo,
Souncos que dobont-ièrc loi tromblaben de pòu.
Oh ! pèr mo fe l'ojèren bèlo :
25 Iù t'ère ol comp ombé lou mojoural,
Pèr mudà lou pargue d'oiral ;
Obont que de claure los fedos,
Coumo correjaben los cledos,
Pus pallo que lo mort, lo fenno loi benguet :

- 30 « Sèn perduts, Jan, sou me diguèt ;
« De beligons uno bando crüèlo
« Es oici pèr nous ossoumà. —
« Calo, baujo, » iù li dise, « as perdu lo cerbèlo. »
Quite pourtant lou comp, pèr milhou m'infourmà :
35 Troube, en efet, lous uns que noun fòu que bromà,
D'autres que courrou s'estremà
Dins cauco baumo ou dins cauco cosèlo.
S'oquì n'obiò, Miquèl, pèr s'olormà !
Bautres oici n'ojères pas l'olèrto ?

MICUÈL

- 40 L'ojèren pas ? oh ! si fait, certo ;
Omai soun boun sodoul que cadun ne teniò,
Cont dòu pertout nous rebeniò
Qu'oquel desterninat courtèche,
Que metiò tout o sonc, o fioc,
45 Tout coumo l'orro causo obiò lou pribilèche
De se troubà pèrtout sons se fa beire en lioc.
Se pot ocò, digos, sons sourtilèche ?
Que que ne siague, oquel toundut monèche
M'esfroièt talomen, que, porlen pèr respèt,
50 (Entre n'autres siò dich) lo fùiro m'otropèt.
Morcès os suèns d'un maire fort obille,
Dins un biral de ma Milhau fouguèt tronquille.

JONOU

- Loi menas, pèr ocò, me semblo, un gront boral ;
Cado jour òuzèn dire : « Òu courounat Bounal. »
55 Couci tontos d'ounours o lo mèmo persouno ?
Digos-me, se te plai, qu'es tout oquel trobal ?

MICUÈL

Parso qu'oquel crestiò cado jour nous estouno :
Tout so que fo, que dis, merito uno courouno.

JONOU

De deque los li fai ? Saique d'or ou d'orgen ?

MIQUÈL

60 Quioppé ! li n' tendriou pas, ne gonho trop souben.

JONOU

De deque dounc ?

MIQUÈL

De brabes brouts de roube ;
Escobosson pèr el lou bièl omài lou joube.

JONOU

Oh ! bai, folourt ! certo, lou bèl presen !

MIQUÈL

Creis-ou, me trufe pas : suiban lo modo ontico,
65 Se diù fa d'oquel buès lo guirlando cibico,
Qu'otal s'opèlo.

JONOU

Ai ! mous paures gorrits !
Oqueste rebiral be lour sacou de pits !

MIQUÈL

Lo pigasso sul col, onon toutes pes bosses,
E flic et flac, lous piolon toutes jusc'os osses.
70 N'obèn pas sounco pòu qu'o forse de tustals,
De sos ounours cont foren lo soulenco,
Noun loi trouben que de mojenco.
Mès, en tout cas, pèr li fa de rodals,
Òuren de faises de secals.
75 Jomài pèr oquel ome on ne sòuriò trop faire,
Pièi qu'en tout e pèrtout se mostro nostre paire,
E que belho sons cèssò ol bounur del public.
Saique tout autre qu'el ne debendriò tistic.
Es bèrtat, cal tout dire, o de bouns odujaires ;
80 Mès d'oquelo modaisso el tei toujours lou cap.

JONOU

Cal pourtant qu'oquel ome ajo uno retto suco.

MIQUÈL

Suiban qu'es joubenàs (car porto pas porruco),
Te cal imoginà que sap e reire sap.
Belèu pla luèn d'òici se n' trouboriò pas cap
85 Qu'oun s'estimèssò urous d'opèrtègà sos sobros.

JONOU

Counto-me dounc còucuno de sois obros.

MIQUÈL

Ombé plosé ; mès, digos, n'as pas set ?

JONOU

Nou, qu'entr'èstre orribat n'ai begut un coupet.

MIQUÈL

Toun set es obouriù, Jonou ; touto to bido,
90 As crenhegut rettomen lo pipido.

JONOU

Nous reprouchen pas res ; pèr fet d'oquel regart,
Sobèn be que jomai siòs pas gaire en retard.

MIQUÈL

Loissen ocò ; tournen sus oquel jour d'olarmos
Ount, tout embobouchit, cadun preniò pèr armos
95 Tout so que li beniò dobon :
Lou sabre, lou fusil, lo dalho, lou boulon,
Lò destral, lou bigos, e l'aste, e lo fichouiro.
Que diriòs qu'orribèt dins oquelo bouldouiro ?
Morchaben dous o dous, lou nople om lou bourgès,
100 L'ortisan ombé lous pogés,
Sons distincciù, sons preferenso,
Cont, tout d'un cop, sus un mal-entendut
De bouco en bouco respèndut,
Nous ben cauque sòupsoun, dintron en mesfisenso :
105 Bai-te fa querre, ocò cujèt
Debolisà touto lo troupo

E nous faire toumbà l'un l'autre sus lo croupo.
Mès que te fo Bounal, cont opren lou suchèt
Que fosiò murmurà touto lo pouplasso ?
110 Se bo quilhà sus lo crous de lo plasso :
Sul bounur de lo pas oqui to pla porlèt
Que, dins d'obort, tout lou bruch s'ocolèt.
Bejo, Jonou, de cuno counsequenso
Es d'obeire pèr maire un ome de prudenso :
115 Sons el, belèu, sus lous dits et redits
Que nous escòufabou lo bilo,
Ol lioc de courri sus bondits,
Onaben embrondà lo bilo.

JONOU

Èro prou dongièirous.

MIQUÈL

Escouto oqueste trèt,
120 Que gosterò pas lou pourtrèt.
Ecceptat peis impots dount l'òu subrecorgado,
Jusqu'oici nostro bilo èro fort inhourado :
Lo preniòu prèsque pèr un mas,
Parso que lo counèisiòu pas.
125 Mès cèrtos uèi b'es to pla renoummado :
Bounal, del crus de soun cerbèl,
Ben de faire espeli cauque oubrache noubèl
Qu'ò fach l'odmirociù de lo grondo ossemblado
Deis ofàs del rouiaume o Poris ocupado.
130 Cal be, finalomen, que l'aje troubat bèl,
Pèr que bol que pèrtout serbigò de moudèle
D'un juchomen modur, de prudenso e de zèle.

JONOU

Ocò's be fort ! cal ou t'ò dich ?

MIQUÈL

Te n' bende pas : lo cauzò es pla seguro.
135 Pardiù ! l'Èbesque ou marco pèr escrich ;

Lou Rei mèmes, lou Rei, que n'o fach lo lecturo,
N'es estat to counten qu'ou mondo pèr esprès.

Cal òuzorò de Milhau fa mesprès,

Oprès uno talo obonturo,

140 Dount cado citouièn sentis l'escloboussuro ?

JONOU

Me n' dises prou, Miquèl... En roullen lou poïs,
Se còucun me disiò : « Dont tu biens, camarado ? »

Coussi li respoundriò, lo tèsto pla lebado :

« Dont je biens, mé dis-toi... ? Dé Millau, qué j'en sis. —

145 « Dé Millau, qu'il est-il ? un trace dé bilage. —

« Trace toi-même, mal appris !

« Il est bile d'hounur, qu'on lé dit à Paris.

« Qu'est-ce ça... ton ficut parlage... ?

« Passe ton chemin, jé té dis.

150 « Si tu contugnes dabantage,

« Jé té descare lé bisage. »

MIQUÈL

Fort bien ! s'uèi sèn pas fièrs, n'ou seren pas jomai.

JONOU

Ah ! qu'ou serion be'ncaro mai,

S'èro bèrtat ocò que me sou loisat dire.

MIQUÈL

155 Eh ! que t'òu dich, moustrou ?

JONOU

Sons doute bouliòu rire.

M'òu dich que d'aro en lai pogon pas ges d'impot.

MIQUÈL

Pèr ou creire, Jonou, saique siòs pas prou sot.

Tout pes boilets, e res pel mèstre ?

Beses be prou qu'ocò noun pot pas èstre.

160 Te bau dire so qu'es bèrtat :

Lou Rei, toujours ple de bountat,

Bol pas nous impòuza cap de noubèlo cargo ;
Mès lous encièns impots, lous li pogorion pas ?
N'escoutes pas oquel mounde que bargo.
165 Lou Rei se trouboriò dins un gront emborràs,
S'èro pribat d'uno talo ressourso :
Uèi cal que pague de so bourso
Lous diùtes de sous dobonsiès...

JONOU

Èrou dounc de grons despensiès ?

MIQUÈL

170 Omai, coumo lour biondo èro fort dispèrsado,
Coliò, pèr forse mas, que fouguèssò omossado ;
E, pormi tontes d'emplegats,
Se n' troubabo qu'cbiòu lous dets fort empegats.

JONOU

E lo penjabou pas, oquelo bregondalho ?

MIQUÈL

175 Oh ! penjou be souben lo bouluro rocalho,
Mès jomai lous grosses filous,
Que fòu lugì de pigolhous.

JONOU

Digos aro que fo lo Combro nociùnalo ?

MIQUÈL

Bol que toutes lous bes, sons n'ecceptà pas un,
180 Pagou lo talho generalo ;
Ocò rondrò d'orgen un fun.
E d'un autre coustat, lous copelòs, lous noples,
Pèr ojudà lou Rei, bendou jusc'o lours moples.
Tont d'autres, otobé, sons countà lour degut,
185 Oufrissou de lours founs lou cart del rebengut.
Talomen que, belèu, possat oquesto onnado,
Nostro tacso sero bèrmado.
Se sabes qu'i sèn en fobou !

JONOU

Baste, Miquèl ! Res de tont bou !

MIQUÈL

190 Pèr ci-dobont, lo relho èro fort mespresado.
Oquelos grossos gens, qu'oun fòu d'autre mestio
Que de se diberti, monjà, biùre, se jaire,
Nous counsiderabou pas gaire.
Sons nautres, sopenden, de fon tout peririò.

JONOU

195 Es be segur, to mal lour onoriò !
Nostre ritou, l'autre jour, me disiò
Que lou Rei d'un poïs que s'opèlo lo Chino
Estimo talomen del lौरaire l'òigino,
Qu'el mèmes pren l'estebo e n'es pas bergounjous
200 De rebirà lo tèrro e trossà de silhous.

MIQUÈL

Aro, se bos, bau reprene l'isturoro
De nostre Millobés que s'es coubèrt de gluoro.

JONOU

Pas d'aro, un autre cop : es tart, me n' càl ona.
Dejà lo rajo es trescoulado ;
205 Serò be jour folit, obont que d'oplonà.
Se tordabe trop o tournà,
Me foriò brobejà de touto l'oustolado.
Mès so que me n' as dich lou me fo tont oimà
Que, pèr n'oprene mai, soi tourne oprès-demà.

MIQUÈL

210 E be ! t'espère ; òuren uno lebado,
Que del milhou cal que siague orrousado ;
E se lo fenno, o soun ocoustumado,

V. 205. *Oplonà*, arriver au plateau, sur le Larzac, où est situé le hameau de La Blaquièrre, qu'habitait *Jonou*.

Nous crido : « Ol diaple lous gourmans,
« Que sou toujours òici seans ! »

- 215 N'esculloren uno grondo rosado,
E li diren : « Santé, pauro descobestrado !
» N'escouton pas d'uno saumo lous brons :
» Òici sèn dous brabes efons
» Que nous trufon de lo mal moridado. »

JONOU

- 220 Boun ! Se los boulion escoutà,
Tout escàs l'òuzorion tostà ;
Lo nostro oqui dessus èro desourdounado :
Gracio o cauques tustals, aro s'es osegado.

MIQUÈL

- Tont pis ! cal rire e noun pas lo tustà.
225 Mès sons trincà, Jonou, possà mièjo-journado !
Ocò's ountous ! òu mens tè n' ones pas bontà.

JONOU

Bouto ! nous reforen, omai sons gaire està.



COUPLIMEN

D'UN FRONC POTRIOTO O L'AUBRE DE LO LIBÈRTAT

- Aro dounc te tenèn, oimaplo Libèrtat,
 Que to souben, en grond'poumpo onounsado,
 Noun porestiòs que de glissado,
 Parso que, sus toun drech (*quoique* pla decretat),
 5 Entre moustrà lou nas, èros countroriado.
 Oqueste cop, onfi, belèu serò bèrtat
 Que pèr toujours òcì t'òuren ficsado,
 E que, dins tous trobals, seràs pas pus joinado.
 D'oquelo qu'odouron l'ogusto mojestat
 10 Ben d'estoplì soun tronze ol bèl mièch de la plasso,
 Dount beirò d'aut en bas tout ocò que se passo :
 Sons cesso te tendrò toujours o soun coustat,
 Ofi d'èstre tout prèste o bolhà lo repasso
 Ol premiò qu'òuzoriò soulomen essojà
 15 De te beni trocossejà.
 Solut, aubre puissent, dount los bèlos rocinos
 Del lac de Coroun sou besinos,
 E dount lou bounet rouje es prèsque de nibèl
 Ombé los plonetos del Cèl !
 20 Sèn toutes bien chormats de to grondo prestenso.
 Dejà tout es en moubomen,
 Pèr te morcà so joie e soun countentomen.
 Dejà lo forondolo o toun ounou se donso :
 Cadun, pèr fa lo roio, o douplat so pitonso.

- 25 E milo gorgolhols fòu sons cèssò en corus,
Del fomus *Ça ira* rounflà lous iatus.
Que benès o pèrpaus orrestà lo licenso
Qu'o, joul noum de to filho, òugut l'impèrtinensò
De faire impunomen sous criminèls trofics !
- 30 Aro es tens, ou jomai, que ne tires benjensò :
Fico-li me de brabes pits.
D'un bosc socrat, autres cots, lous gorrits
De Jupitèr rondèrou lous ouracles.
Tu foràs uèi lou pus gront des miracles,
- 35 Se, sonsiple os malurs que desolou l'Estat,
Sabes troubà lou biais d'escortà lous oustacles
Qu'empachou lou retour de so tronquillitat.
Te suète, en otenden, joio e prousperitat.



LO COLO DES TROBOLHODOUS

○ MOUSSU BOUNAL (1)

- Saique cresiàs, Moussu lou Mèstre,
D'aro en lai, sons souci, de bous golominà ?
Toncàs-bous : ol goubèr bous obèn bist trop dèstre,
Pèr qu'otal bous loissen onà.
- 5 Boudriàs trop lèu bous descopèirounà.
N'ojés pas de talos pensados,
Car, pèr lou mens, encaro dos onnados,
Ol mème picodis, per moi ! bous cal tournà ;
E s'omb'ocò ne sès pas quite,
Prenès-bou'n'om bostre merite.



(1) Cette pièce est de 1790, ce qui explique la suppression de la particule devant le nom de M. de Bonald, alors maire de Millau.

COUPLIMEN

FACH O L'AUBRE DE LO FROTÈRNITAT,

PÈR LO COUMUNO DE POLHAS, LOU 29 DE JUIN 1793.

Aubre de lo Frotèrnat,
Que sès bengut dins oqueste bilache
Pèr i mentene l'ordre e lo tronquillitat,
Solut, ounou, joio e sontat !
5 Toutes, tontes que sèn, de tout piol, de tout ache,
En porfèto councordo e bouno boulountat,
Bous benèn oufri nostre oumache
E depòuzà, joust bostre oumbrache,
Tout lebon de roncuno e d'onimousitat ;
10 Morcés que, sons lo coritat,
Que del solut es lou pus fèrme gache,
Ol dire del douctou de lo jontillitat,
Cont, coumo nostre sent Potrou,
15 De los flamos sul gril endurorion l'ordou,
Jomai noun òurion part ol celèste eritache.
Nople gean, bous demondon pèrdou,
Se, molgrè bostre gront coursache
Nous sentèn pas sopenden lou courache
20 De bous trotà d'aut e puissent senhou.
Oquelo colitat suplimo,
E dount lou nople es to jolous,
Qual lo meritoriò, bèl aubre, mai que bous,

- Pèrqué de Soulo-Croup onàs toucà lo cimo,
25 E que n'obès qu'o faire un jèt de plus
Pèr èstre de nibèl om lou roc de Quèilus ?
Mès oquel titre, autres cots ounouraple,
Es bengut tout d'un cop to lourt, to mespresaple,
Qu'ès defendut mème de lou pourtà.
- 30 Bous serò pus glourious de bous poudé bontà
D'èstre lou proutectou d'oquesto pouplasso,
Que crido o bostre entour, o plec de gorgomel :
« Gront Diù ! bous que del naut del Cèl
« Besès tout so qu'oici se passo,
- 35 « Prenès suèn, se bous plai, del Citouièn noubèl
« Que presido lo pas, *quoique* mut, sus lo Plasso.
« Que los arnos, jomai, noun traucou lou bounet
« Que li coubris soun blount toupet,
« E que, de cent ons, lo pigasso
- 40 « Noun li toumbe sus lo corcasso !
« Otal, belèu, tont que biurò,
« De so missiù l'oubrache durorò.
« Otal siò. »



LO BESPRADO SÒUBÈRTOUSO

DILOGUE ENTRÉ JONETO E MORTROU, DE POLHAS.

JONETO

D'oun loi benes, Mortrou ? Siòs touto esfolenado.

MORTROU

Nou, jomai pus, Joneto, uno talo birado.
Met-me lo ma sul cur ; bejà coussi me bat.

JONETO

5 Ai ! semblo un botorèl. De que t'es orribat ?
Cauco fedo t'es estoufado,
Ou lou loup lo t'ò correjado ?

MORTROU

Nou, mo chèro, oco's quicon mai,
Que m'ò còuzat un tal esfrai
Que ne siù pas encaro romoizado.

JONETO

10 Digos dounc qu'es ocò ; me fagos pas poti.

MORTROU

Osseten-nous joust oquesto bolsièiro ;
T'ou bau countà de post o fi.
Obal, ol bort de lo rebièiro,
Ossetado sus l'èrbo, en gorden moun troupèl,

- 15 Que se corрабо o plec en mièch d'uno rostoulho,
Iù coumensabe o gornì mo counoulho ;
N'obiò pas ocobat d'espesi lou trochèl,
Que, de detràs uno bicasso,
Te solis un gros oumenàs
- 20 Que pourtabò sul col uno grondo pigasso,
E que, d'un toun brutal, me ben dire joul nas :
« *Que tu fais là, digo, droulloto ?* —
« Fau paise moun bestial, coumo besès, moussur. —
« *Et n'es-tu bouno patrioto ?* —
- 25 « Obbé pla bouno, pel segur. —
« *Et, touto seulo oyci, tu n'as pas pur ?* —
« De qu'òuriò pòu ? siò poun moucrato ? —
« *Brabò ! brabò ! Sé n'étiés istoucrato,*
« *Parlasamblu ! cette destral*
- 30 « *Té saquerait la tête à bal... »*
- Certo olaro lo pòu m'o talomen sosido
Que, sans respoundre mot, me n' siù bite enfugido,
En ogochen toujours se me beniò detràs.
Urousomen m'o pas seguido.
- 35 Se l'obiòs bist, oquel lourdàs,
Saique seriòs estobonido :
Obiò lo caro d'un Judas.

JONETO

- As be pla fach de li replicà pas :
Òuriòs riscat d'èstre òurejado.
- 40 Cal tene lou bec claus, oquesto rebirado :
Pèr obeire boulgut un pauc trop libromen
Sus oquestes trimals dire soun sentimen,
Mai d'uno es estado fretado,

MORTROU

- Boulhasso ! eh ! que foren, se poudèn pas porlà ?
- 45 Uno filho, gront Diù ! coundonnado ol silenso !...
Cun juche o pouscut rondre uno talo sentenso ?
Oqui n'o pèr se desoulà.
Coussi que, cont lou loup bendrò fintà lo jasso;

Nous serò pas permés de li cridà : Sùirasso !
50 Nous mentissiò dounc, Bourtoumiù,
 Cont nous disiò que, dins lou libre
 Qu'opèlou lo Countestociù,
 Obiò legit qu'arometiù,
De dirè so c'on bol cadun seriò pla libre.

JONETO

55 Forse autres ou m'òu dich : cal bz que siò bèrtat.

MORTROU

E couro diù porestre oquelo libertat,
 Dempieï tont lounc-tens onounsado ?

JONETO

 Que dises ? l'òu poun puplicado ?
Te souben pas qu'onton un mai fousquèt plontat
60 O l'ounour de soun orribado ?
 E que, tont de nuèch que de jour,
 Ol soun del pifre e del tombour,
 Lo sautairo fouguet donsado ?

MORTROU

Aro lou me ropèle, oquel jour pus jouial
65 Qu'un dorriò jour de cornobal.
 Lòudat siò Diùs ! mo lengo es recreado.
 Ai ! que bo menà de boral !

JONETO

Ogacho pèr ocò de ne pas faire estral.
 Couben toujours que siago mouderado :
70 Pot còuza de molurs, cont es descobestrado.
 Porlen deis ofàs de l'oustal ;
 Porlen de pargues e de cledos,
 De bacos e de biòus, de moutous e de fedos ;
 O lo bouno ouro, oqui n'o pas de mal.
75 Mès jomai noun porlen, ou porlen coumo cal,
 De tout so que se fo dins lo grondo ossemblado

Del sort de lo potrio o Paris ocupado
Que que nou' n' coste, onfi, nous bal be mai colà,
Que de nous faire escopoulà.

MORTROU

- 80 Pardi ! lou crese... Ai ! biro-te, Joneto :
Me trompe pas, oiso's be mo Muceto !
Lo pauro ! Lasso de biolà,
Pèr me cèrca sul sèrre es bengudo escolà.
Bèni me faire un poutounet, menudo.
- 85 Pecaire ! as obut pòu de m'obeire perdudo ?
Pèr pago de toun ofecciu,
Te bau faire un couliè roiat o lo nociù...
Mès, Joneto, en poren, me siù fort retordado ;
Es ouro de nous seporà :
- 90 Dempieï lounc-tens, lo rajo es trescoulado,
Moun bestial es sodoul ; adiu, lou bau sorrà.

JONETO

E be ! boun suèr, Mortrou, pèr que mal noun te bengo,
Douno, tont que pourràs, de relache o lo lengo.



C O U M P L I M E N

O U N P R I Û , Ò U T U R .

Pèr un autre que bous se rojabo Ipoucreno,

Essojoriò de tirà de mo beno

Un coumplimen pèr bous, moussu lou Priù.

Òuriò bèl fa, iù seriò toujours iù.

5 Me cal dounc contentà, sons pèdre tont de peno,

De me dire unimen bostre umble serbitou.



BÈRSES

O L'ÒUTUR DE LOS GEOURGICCS POTUÈSOS (1)

Jontì Peïrot, que toun lengache
Es elegant, dous e bodin !
Jomai Goutiè ni Goudoulin
N'egolèrou toun bodinache.
5 Un bièlhart, qu'opèlou lou Tens,
Pauc-o-pauc dalho om so ropièiro
Lou gront renoun d'oqueles gens :
Oquel gourmant, o cots de dens,
Rousigo lour bèutat premièiro.
10 Cont o lo tiuno, durorò
Tont quel poiçan cultiborò.



(1) L'auteur de ces vers est inconnu.

Poésies françaises



LE CHEVALIER DE LA GRAGNOTTE

SEIGNEUR DES BAS-FONDS

Nous soupions chez M. l'Archidiacre de N..., lorsque cet inconnu entra subitement dans le salon, sans s'être fait annoncer. Nous fûmes d'abord frappés de son accoutrement gothique et de la façon singulière dont il se présenta. Feu Molière en aurait tiré bon parti.

Il était si mal fagotté
Du talon jusqu'à la crinière ;
Il laissait pendre à son côté
Une si traînante rapière,
Qu'il ne lui manquait presque rien
Pour figurer monsieur Vivien
De la Chaponardière.

Il acheva de lui ressembler par les expressions risibles avec lesquelles il expliqua le motif qui l'avait amené :

Boici, Messieurs, un von bibant,
Qui donne vien un coup dé dent,
Le Chibalier de la Gragnotte,
Pardon dé mon empressement
Dont j'entre sans quitter la votte.
Dieu mé gagne ! on m'a dit qu'ici
La casserole aujourd'hui trotte ;
Et moi que j'ai von nez aussi,
Jé biens mé mettre à table-d'hôte.

Après ce début, qui nous annonça une scène amusante, il alla saluer tous les convives l'un après l'autre, avec des contorsions si grotesques, que nous le primes pour un fou qui courait le pays. Cependant M. l'Archidiacre lui répondit qu'il lui faisait beaucoup d'honneur et qu'il souhaiterait avoir de quoi le régaler. Il continuait à lui dire des politesses, quand notre homme s'asseyant brusquement à table, lui dit d'un ton le plus cavalier :

Tranchons bite les compliments ;
Ça né fait qué tarder la chose.
Dé bien manger jé mé perpose
Et languis dé jouer des dents.

Effectivement, il en joua si bien, qu'il ne faisait que tordre et avaler ; au point qu'un morceau peu mâché, s'étant embarrassé dans son gosier, faillit l'étrangler. Alors, se tournant du côté d'un jeune garçon qui servait, il lui demanda à boire en criant :

Aïe ! Aïe ! lé morceau m'étrangole ;
Porte-moi dé bin, pétit drôle !

Ce petit accident donna lieu à M. de N... de le railler un peu sur sa voracité. « Mâchez, mâchez bien, lui dit-il, monsieur le chevalier ; rien ne vous presse, la table n'est pas louée. » Le goinfre, qui crut qu'on le pressait de manger, répondit la bouche pleine :

Comment ! qué jé né mange pas ?
Eh ! j'ai pur dé manger l'assiette ;
Regardez : elle est toujours nette.
Quand jé rencontre un von répas,
Jé fais hounur à tous les plats.

Tout le monde riait sous la serviette de la façon dont il se servait de la fourchette. Il coupait d'abord la viande avec le couteau, de la main droite, la prenait de la gauche, l'enfourchait, l'apportait ensuite à la bouche avec toutes les deux, et la poussait de l'index jusqu'au gosier.

Mais nous ne pûmes plus nous empêcher d'éclater, lorsqu'il se mit à rire lui-même de toutes ses forces, croyant que l'air enjoué qu'il remarqua sur tous les visages provenait du plaisir qu'il faisait à toute la compagnie, ce qui lui fit dire d'un ton niais et satisfait :

Bibe d'être un peu dégordi !
Messiurs, jé lé bois bien, pardi,
Vous risez dé ma vonne grâce.
Dé ça n'en soye3 point surpris :
J'ai resté six mois à Paris,
Et, dans cette grande billasse
Quand, comme moi, l'on s'est appris,
Parblure ! il faut bien qu'on sé fasse.

Pour faire durer cette plaisante conversation, M. de N... lui fit les questions suivantes : M. de la Gragnotte arrive donc de Paris ? Trouvait-il ce séjour agréable ? S'y plaisait-il ?

Perqué ! fort cé pays est veau,
Toujours s'y fait réjouissance ;
Et puis après, pour la mangeance,
Dé buf, dé mouton, dé védeau,
On fait plus meilleure bonvance,
Cadédis ! qu'à notre château.
Ah ! c'est, ma foi ! sans comparence.

Et dans quel quartier était logé monsieur le Chevalier ?

Tout dé contre la velle place.
Où bouliez-bous dounc qué lougeasse
Un houmé dé coundition ?
Coume ma grande passion
Sont les chibaux, sauf votre grâce,
Proche eux j'étais en pension,
A plein pied d'une salle basse,
Où l'on ténait lur ration
Et d'où l'on boit tout cé qui passe.
Jé bis un jour Sire lé Roi

Qui marchait dedans sa carosse
Dé huit chibaux, qu'aucun, ma foi !
Né paraissait pas être rosse.

Comment vous amusez-vous à Paris ? Voyiez-vous du monde ? Vous n'étiez pas tout le jour seul avec les chevaux ?

Pardi non ! qué j'avais l'honneur
D'avoir toujours pour compagnie
Lé maître-d'hôtel d'écurie.
Quand il était dé voune humeur,
Il caquétait comme une pie ;
Il abait tant lu dans sa bie,
Qu'il sabait l'almanach par cur,
Jean-dé-Paris, Richard-sans-Pur,
Et d'autres livres dé science,
Dont j'écoutais la viendissance.
Ça m'a donné l'élèbement
Et la tournure d'élégance
Qué sé montrent présentement
En face dé botre présence.

Il me paraît, Monsieur le Chevalier, que vous avez bien profité à cette école ; mais vous ne vous borniez pas, sans doute, à la société des chevaux et de leur maître-d'hôtel ; vous fîtes bien d'autres connaissances, et un grand nombre d'amis ?

Des counaissances ? des amis ?
Moi ? J'en abais tant qué, sandis !
Jé né sabais pas où mé mettré,
Qué jé n'en bisse nuf ou dix.
Quand jé coumençais à paraître,
Notre boisin le sabétier,
Aussi quatre garçons du maître,
Criaient à force dé gosier :
« Boici Monsiur lé Chibalier ! »
Dès aussitôt, pour mé counaître,
Bous entendiez tout lé quartier
Dire, en sourtant à la fénêtre :

« Bénez boir la velle façoun
« Dé cé gentilhoumé gascoun ! »
Et tous les passants dé la rue,
En entendant noummer mon noum,
Dé moi bénaient aboir la bue.

Cela n'est pas surprenant, Monsieur le Chevalier : vous étiez, sans doute, magnifique en habits, en équipages ; vous vous faisiez, d'ailleurs, remarquer par votre figure intéressante et votre air noble ?

Perqué ! j'abais l'habillement
Qué fit moun père au régiment,
Aussi sa beste galounée
Qué lé tailleur m'abait tournée.
Mais, pour dé boiture, néant :
Ça mène un bruit trop turbulent.
J'ai ma jambe assez dénouée ;
Quant à ma figure, braiment,
Elle n'est pas mal façounée ;
Jé crois même qu'en cé moument,
Elle est assez illuminée.
Ça né sérail pas surprenant :
J'ai pinté coume un Allemand.

M. votre père a servi, dites-vous. Peut-on vous demander, sans être curieux, en quelle qualité ?

Il était un chibal-léger
Dessus les baisseaux dé la mer,
Dans une guerre dé vataille,
Qu'il y risquait un grand danger ;
Car il n'abait d'autre bitaille
Qué quelque biscuit pour manger.
Ils étaient après si méchants,
Tous ces bipères d'Allemands,
Qu'ils tuaient tout par grand'malice ;
Mais moun père qui eut von sens,
Détrompa toute leur caprice
En faisant coume l'écrébisse.

Quel cœur devait avoir M. votre père ! On ne lui aurait pas fait impunément la moustache ?

Fourqué ! s'il en abait dé cur !
Un soldat, pour lui faire pur,
Lui vailla par trop d'imprudence,
Un soufflet même en sa présence.
D'abord, mon père, enbénimé,
Sort son épée en diligence,
En lui disant : « Bilaine engeance,
« A présent que je suis armé,
« Rébiens mé faire l'insoulence ;
« Jé té lardérai d'importance. »
Quand il lé bit tant animé,
Lé drôle fuit tout alarmé ;
Il counut bien la counséquence,
Voyant qu'il né faisait pas von
Abec un tel cur dé lion,
Qui lui boulait trouer la panse.

Quelles étaient les occupations de M. le Chevalier, à Paris ? Il y faisait apparemment les exercices qui conviennent aux personnes de sa qualité ?

Pour sé bien dégager les vras,
Aussi les pieds, rien qué la danse,
Jé té sabais faire ces pas
Dé bourraye et dé contre-chats,
Et toute l'autre manigance,
Qué j'aurais pu ténir lé val.
Jé jouais aussi du chibal,
Et dé l'épée à l'admiraunce.

M. le Chevalier, vous ne nous dites rien de la musique de Paris ; on dit qu'elle est si belle : l'aimiez-vous ? l'avez-vous apprise ?

Ah ! j'aimais fort lé bioulon,
Quand il sounait du faux-bourdon ;
Aussi l'instrument dé guitarre,

Celui-là qui fait drin, dran, dron,
Entre les vouches du menton ;
Jé sabais tout l'air dé fanfare
Dé mirontaine, mironton.

C'est la romance de Malborough dont vous voulez parler. Employâtes-vous bien du temps à l'apprendre ? Vous eûtes sans doute un bon maître : il n'en manque pas à Paris, mais ils sont chers. Combien vous en coûtait-il ?

Rien ; jé né suis pas dans l'usage
Dé payer pour un vadinage.
Jé mé l'appris d'un von garçon,
Qui sé gagnait un joli gage
Chez un monsieur du boisinage,
Rien qué pour ténir un cordon
Par derrière son équipage ;
Son nom s'appélaît Picardon.
Comme il jouait dans un vouchon,
Abec d'autres faisant la bie,
Moi, j'entre dédans sans façon,
Et mé mis a lur coumpagnie.
Picardon, qui bit mon enbie,
D'entre dents sortit la chanson ;
D'aussitôt jé sus ma léçon,

Il faut avoir les dispositions que vous avez, Monsieur le Chevalier, pour avoir appris tant de choses en si peu de temps. Que de talents ne réunissez-vous pas ! Vous êtes à la fois bon danseur, habile écuyer, grand escrimeur, excellent musicien, et par-dessus tout, poète admirable ! Depuis que vous êtes entré ici, vous ne nous avez parlé qu'en vers, sur-le-champ et sans préparation : il paraît qu'ils ne vous coûtent guère ?

Oh ! pour ça, jé les fais, les bers,
Coume un foundur fait les cuillers.
Cadédis ! jé sabais les faire
Dépuis lé bentre dé ma mère.

Quel dommage que vous ayez resté si peu de temps à Paris ! Avec tant de génie, vous auriez fait des miracles ; mais peut-être commenciez-vous à vous y ennuyer ?

Non, qué j'y sérais plus resté ;
Mais n'en coûtait trop dé dépense :
Dix sols par jour ! en bérîté,
C'était trop fort pour la mangeance.
Jé mé plure, quand jé m'y pense !
Ah ! si jé n'abais pas quitté,
Mon père dit en ma présence,
Qué, dans un an, j'aurais été
Un grand prodige dé science.

Voilà pourquoi il eut grand tort de vous en retirer sitôt, voyant les progrès étonnants que vous y faisiez. Ce n'était pas le cas de regretter la dépense, surtout si vous êtes fils unique. L'êtes-vous, en effet ?

Jé lé sérais sans une sur
Qui sé rencontre par malhur
Native dé notre famille.
Elle est sujette à la bapur
Dé né bouloir pas rester fille.
Nous la ténons dans un coubent
Pour la pousser réligiuse :
Elle né coûtérât pas tant
Et sérait cent fois plus huruse.
C'est cé qué ma mère lui dit
Pour son salut et mon profit.
Mais elle est si capriciuse,
Dé sa tête et dé son esprit,
Qu'elle persiste à bouloir faire
La même fin qu'a fait ma mère.

Il faut espérer cependant qu'elle deviendra plus raisonnable : elle aurait trop mauvaise grâce de ne pas se prêter aux arrangements de la famille. Mais peut-être a-t-elle quelque inclination : il faudrait tâcher de la découvrir, pour y mettre obstacle.

Jé sais . . . Non, jé né lé sais pas ;
J'ai scupçon dé quelque tendresse.
Boilà pourtant un envarras
Pour une affaire qui mé presse.

Cette obstination est fâcheuse. Vous songez sans doute à faire un établissement vous-même ; et, pour le faire plus avantageux, vous voudriez auparavant déblayer un peu la maison, n'est-ce pas ?

Justément. Entre nous, demain,
Jé m'en bais renvourser chémin,
Pour épouser en mariage
Dé notre endroit un von parti,
Qui sé troube dans lé bubage
Par lé décès dé son mari.

Oh ! ceci s'éclaircit ; je m'en doutais bien. Avez-vous déjà passé le contrat de mariage ?

Nous n'abons qué pouliçonné ;
Mais c'est coume la même chose,
Car dans la poulice on perpose
Qué lé countrat séra sinné ;
Jé m'y fis mettre cette clause ;
Et, si Dieu but, judi prochain,
Monsiur lé curé, von matin,
Complèttéra notre entreprise.
Jugez, dans lé château, quel train !
En nous rétournant dé l'église,
Nous trubérons la nappe mise ;
Pleine dé chair et force bin,
Dont ma velle séra surprise.

Nous sommes très persuadés, Monsieur le Chevalier, que rien ne manquera à votre noce. Mais votre future est-elle bien faite, riche, jeune ?

Elle est un pu vorgne d'un œil ;
Mais qué ça fait ? l'autre y boit sul.
Jé mé la prends par fantaisie

Sur la sule physionomie.
Elle a d'adot dix mille francs
Et dit aboir trente-six ans.
Moun père dit qu'il faut cet âge
Pour countraindre les junes gens
Qui sont d'un naturel boulage.
Boulez-bous boir lé coumpliment
Qué jé l'y fis dé ma cerbelle,
Débant sa face, en l'avourdant,
Pour mé faire counaitre d'elle ?

Très-volontiers : si vous avez la complaisance de nous le dire, nous l'entendrons avec grand plaisir.

Lé boici. Silence un moument.

Une vête, Madémoiselle,
Qui berrait machinalément
Dé botre œil droit lé manquément,
Dirait qué bous n'êtes pas velle,
Par défaut dé discernément ;
Mais moi, qué j'ai du jugement,
Jé maintiens qué vous êtes telle
Du soumet jusqu'au foundément ;
Car dudit œil l'abuglément
N'est au fond qu'une vagatelle,
Lorsqué l'autre y boit clairément.
Aïe ! Aïe ! lé drôle, en cé moument,
Dé l'arsénal dé sa prunelle,
Dans moun cur lance une étincelle
Qui lui cause un embrasément.
Jé puis donc dire hardiment
Qué lé souleil, aussi la lune,
Ni qué des étoiles aucune,
Né dardent pas tant dé clarté
Qu'en exhale botre veauté.
Lé grand point est, charmante brune,
Qué bous bouliez bouloir dé moi :
Si bous dites oui sans rancune,

Sans tourillage et sans remboi,
Je bous lâche à l'instant ma foi,
Moun sort, ma bie et ma fortune.
Et vien, Messieurs, c'est-il vien dit ?
C'est à Paris qu'on prend d'esprit.

Il faut avouer, Monsieur le Chevalier, que vous y en avez fait une bonne provision, ou plutôt que vous avez si bien cultivé celui que vous y apportâtes, que peu de personnes acquerraient, dans dix ans, les connaissances que vous y avez acquises dans six mois. En vérité, vous êtes un phénomène. On est surtout stupéfait de l'étonnante facilité avec laquelle vous faites les vers : on dirait que vous tenez à vos gages le maître du Parnasse, et qu'il n'attend que votre commandement pour vous inspirer. Certes, vous ne devez pas regretter ce qu'il vous en a coûté pour apprendre un métier où tant d'apprentis échouent.

Qué dites bous ? Quoi ! ça s'apprend ?
Jé n'ai jamais eu point dé maître :
Ça mé bient naturelément ;
Et bous poubez vien lé counaitre,
C'est un doun du tempérament.

Heureux tempérament ! don précieux que la nature ne fait qu'à ses plus chers favoris ! Nous ne nous lasserions jamais de vous entendre, Monsieur de la Gragnotte ; mais il est déjà tard, et vous devez vous lever matin pour voler à l'objet qui vous a charmé. Allez prendre un peu de repos : nous vous souhaitons l'accomplissement de tous vos désirs.

Cet original se leva aussitôt, prit un verre de Malaga, but à la santé de tous les convives, l'un après l'autre, et alla se coucher. Nous apprîmes de l'aubergiste que notre homme était parti au lever de l'aurore, monté sur un descendant du fameux Rossinante.

ÉLÉGIE GROTESQUE

DU

CHEVALIER DE LA GRAGNOTTE

A M^{lle} DU CENDRON

Fourmilière d'amours, de grâces et de ris,
Jardin resplendissant de roses et de lys,
Magasin de beauté, pépinière de charmes,
Ne seras-tu pour moi qu'un réservoir de larmes ?
Oteras-tu toujours à ma fidèle ardeur
L'espoir d'escalader les remparts de ton cœur ?
En vain mes soupiraux, dans l'accès qui m'opresse,
Pour toi laissent couler des zéphirs de tendresse ;
Qu'ils sortent en cachette, ou bien avec fracas,
Insensible Philis, tu n'en fais aucun cas !
Ah ! puisque mes tourments sont sans espoir de trêve,
Que tout sache du moins le dépit qui me crève !
Ours, lions, sangliers, arbres, rochers massifs,
Déserts inhabités, et vous, antres oisifs
Qui ne bougez jamais de la place ou vous êtes ;
Forêts qui renfermez toutes sortes de bêtes,
Chantres mélodieux aux gosiers emplumés
Qui chantéz ou sifflez sans en être enrhumés,
Collines et vallons, marche-pieds des montagnes,
Près, vignes, champs, guérets, coteaux, plates campagnes,
Ruisseaux qui murmurez sous un vert falbala,
Que tout se taise, enfin : allons, silence là !

Or, aux quatre quartiers du monde sublunaire,
A tout être existant et même imaginaire,

A tout mâle et femelle il est fait à savoir
Que, si je suis en pleurs et dans le désespoir,
C'est que j'ai des raisons qui m'empêchent de rire,
Et l'on en conviendra si l'on me laisse dire.

Un jour de l'an passé, dans l'un des douze mois,
De Philis à mes yeux vint s'offrir le minois,
Et voilà que mon cœur en devient idolâtre :
Il bat à triple croche, il fait le diable à quatre.
Ce n'est pas surprenant, cette rare beauté
Semble un phosphore, un astre, une divinité :
Son visage, son teint de couleur de noisette,
L'ébène de ses dents en forme d'épinette,
Sa peau de maroquin, sa taille de fuseau,
Son œil bordé d'anchois et vif comme un pruneau,
Son œil, dis-je, saillant dans un lointain d'optique,
De ses cheveux gluants le blond odorifique,
De son front rétréci l'éclat majestueux,
De ses ongles crochus les appas dangereux,
Sa bouche de cristal qui s'unit aux oreilles,
De son nez aplati les grâces sans pareilles,
Tout en elle conspire à subjuguier un cœur.
Le mien s'y laissa prendre, hélas ! pour son malheur !
Philis, qui fut toujours une de ces rusées
Dont le nez est entré dans le cul des pensées,
Quand les autres à peine en ont vu le museau,
Comprit que dans ses lacs elle prendrait l'oiseau,
Pour peu qu'elle feignit de devenir sensible :
On sent que le succès n'était que trop possible.
La perfide, en effet, pour commencer son jeu,
Darde, à brûle pourpoint, de sa prunelle un feu
Qui pénètre à l'instant les replis de mon âme.
J'ai beau crier : à l'eau ! pour éteindre la flamme :
L'incendie a gagné. Mon cœur, déjà rôti,
Ne sachant plus que faire, enfin, prend le parti
D'être mis en hachis, en sauce, en marmelade,
Au beurre blanc ou noir, en friture, en grillade,
A la pistache, à l'ail, au persil, à l'oignon,

Pourvu que ma bergère ouvre son bec mignon,
Pour dire en ma faveur un seul mot de tendresse.
Elle le dit, ce mot ! O torrent d'allégresse !
Quel scribe, dans mille ans, en eût-il le loisir,
Pourrait sur le papier retracer mon plaisir !
De ma rate aussitôt tous les battants s'ouvrissent,
De joyeux sifflements mes boyaux retentissent ;
En un mot, dans mon cœur, s'il eût été fendu,
On eût vu le plaisir à foison répandu.

Mais, ô revers ! ô crime ! ô fortune cruelle !
De la perfide, hélas ! l'inconstante cervelle
Tourne et me plante-là comme l'as de carreau !
Ma bile ne peut plus tenir dans son fourreau ;
Et d'en mourir peut-être il m'aurait pris envie,
Si les morts en mourant ne perdaient pas la vie.
Mais aussi l'appelai-je au fort de ma douleur,
Cœur de roche, serpent, crocodile trompeur.
Inutile clameurs ! Dès ce jour, la tigresse
Fait, sans aucun remords, faux bond à ma tendresse !
Serments, larmes, soupirs, rien ne peut la toucher,
Que le soleil se lève, ou qu'il s'aile coucher,
Que la lune soit vieille, ou qu'elle rajeunisse,
Vers elle tous mes pas sont des pas d'écrevisse.
Ah ! puisqu'à ces excès mes maux sont parvenus,
Sortez de mon cerveau, torrents trop retenus,
Pour noyer, s'il se peut, l'ingrate avec sa ruse !
Débondez-vous, mes pleurs, et forcez votre écluse.
Que bientôt une mer... Mais, non : restez dedans.
Loin de nous chagriner, rions à ses dépens.
Quoi ! la barbare ainsi jouirait de ma peine !
Ah ! bravons-la plutôt en sortant de sa chaîne !
De tes attraits, Philis, si je fus chatouillé,
J'en fais cas aujourd'hui comme d'un clou rouillé.
N'attends pas qu'à tes pieds jamais je me ravale :
J'aimerais mieux cent fois être en proie à la gale.
De tes fausses douceurs je reconnais l'abus.
Adieu, Philis, adieu ; le temps passé n'est plus.

LE NOUVEAU BASSON

Le frère de l'Auteur venant d'essuyer la petite vérole, fut visité par un demi-bourgeois, qui, après lui avoir fait compliment sur sa convalescence, fit un tour dans la chambre, remarqua quelques instruments et quelques papiers de musique sur la table, et au-dessous, il aperçut une seringue qui venait fraîchement de servir. Il crut d'abord que c'était un nouvel instrument que l'Auteur avait acheté ; il le saisit, le mania longtemps. Le convalescent et un domestique qui était auprès de son lit, faisaient beaucoup d'efforts pour s'empêcher de rire ; mais voyant, enfin, qu'il le portait sur ses lèvres, ils ne purent plus tenir : ils éclatèrent ; ce qui fit apercevoir au visiteur que ce n'était pas un instrument à vent. L'auteur traita ce quiproquo de la manière suivante :

Le Lundi-Saint précisément,
Nous répétions tranquillement,
Pour Pâques, certaine musique,
Quand tout d'un coup notre Serpent
Fut attaqué de la colique,
Effet du maigre apparemment.
Quoi qu'il en fût, un lavement
De cette subite disgrâce
Le délivra bénévolement.
Au bruit de cet événement,
Arrive une antique *tignace* (1)
Un magister, avec la face,
L'encolure et l'accoutrement

(1) Vieille perruque.

D'un précurseur d'enterrement : (2)
« Qu'est tout ceci ? » dit-il ; « peut-être
« Le drôle aura pris trop de *bin* ?
« Pour la *vouteille*, c'est un maître.
— Vous pourriez bien être devin,
« Lui dit-on ; lorsqu'il est en train,
« Il s'en donne, à ce qu'on publie.
« Mais ce n'est rien : un anodin
« A calmé l'ardeur de la lie
« Qui lui picotait le boudin. —
— Tant mieux, dit-il ; oh ! la *poutingue*
« Dont *vadinent* les *innorans*,
« Fait des miracles surprenants. »
Voyant ensuite une seringue
Qui, venant depuis un moment,
De fouiller dans le fondement,
Ne sentait pas le Saint-Domingue,
Ni le Clérac certainement :
« Oh ! oh ! dit-il, *noubelle* emplette !
« Quel est ce *nobel* instrument ?
« Le *sounera*-t-on à la fête ?
« Ceci m'a l'air d'être un *vasson* ;
« Boyons : *estufions* quelque son. »
En disant ces mots, la mazette
Vous l'embouche fort proprement.
Mais quel est son étonnement !
Soudain, de la canule humide
L'orifice, encore fumant,
Exhale une vapeur perfide
Qui l'excite au vomissement :
« Ouf ! dit-il, quel *soullèbement* !
« Cette anche pue d'étrange sorte !
« Le joueur de cet instrument
« Doit avoir l'haleine bien forte ! »

(2) Il était vêtu grotesquement.

LE PRIEUR DE PRADINAS

AU PROCUREUR SYNDIC DE MILLAU

Supplément proso-poétique
A la trop succinte supplique
Que j'adressai directement
Au Syndic de la République,
Comme je le fais maintenant,
Pour mon cher et féal Bertrand.

MONSIEUR, votre crédit est grand :
Ce premier point est sans réplique.
Si le second l'était autant,
Je ne viendrais pas si souvent
Vous offrir indiscrètement
Une requête pathétique
En faveur du susdit client.
Mais, je l'avoue ingénûment,
Ce dernier est un peu critique.
Non que je craigne aucunement
D'être éconduit honnêtement
Par quelque raison sophistique :
Oh ! non ; vous êtes trop galant
Pour faire une réponse oblique,
Comme le ferait un Normand.
Permettez donc que je m'explique.
Je voudrais, pour cet aspirant,
Obtenir un emploi décent,

Plus lucratif qu'honorifique.
Mais, s'il n'en est point de vacant,
Adieu l'espoir du postulant !
Car peut-on raisonnablement
Présumer, en bonne logique,
Qu'un possesseur, encor vivant,
Pour calmer l'ardeur famélique
D'un trop empressé prétendant,
Voudra descendre au monument ?
Ce dévouement serait comique,
Et voilà l'inconvénient
Que je redoute uniquement.
Je vais vous dire, en attendant,
En style caractéristique,
Ce que c'est que le sieur Bertrand.
Ce sujet que je vous indique
Peut s'employer utilement.

C'est un jeune homme intéressant,
Bon à tout, pour peu qu'il s'applique :
Je puis en parler savamment,
Connaissant son fonds de boutique.
Il est adroit, intelligent :
Je vous le dis sincèrement,
Et le redis plus amplement,
Du pôle arctique à l'antarctique,
Il n'est pas de meilleur enfant.
Il a du goût, du jugement,
De l'esprit, du discernement,
Et connaît plus d'une rubrique.
Toujours gai naturellement,
Et, lorsqu'il le faut, flegmatique,
Il regarde d'un œil stoïque,
Le plus funeste événement.
Il fait des vers facilement,
Même dans le genre héroïque ;
Mais, comme il est bon catholique,
Et qu'il se règle sagement,

Il s'abstient scrupuleusement
Du trop commun genre lubrique,
De l'impie et du satirique,
Dont les produits impunément,
Sous un privilège authentique,
Nous inondent comme un torrent
Avec une audace cynique.
Il parle aussi chrétiennement
Le langage philosophique ;
D'écrire sans faute il se pique,
Orthographe exactement,
Et ponctue admirablement.
Il sait grammaire, rhétorique,
Géographie, arithmétique,
Déjà même assez de tactique
Pour manœuvrer passablement ;
En un mot, en tout art en *ique*
Soit libéral, soit mécanique,
Il est instruit suffisamment.
Il faut l'avouer cependant,
Mon *factotum* de l'hydraulique
Ne connut jamais la pratique :
C'est qu'il redoute extrêmement
L'usage du fade élément
Qui tend la peau de l'hydropique.
Il a, d'ailleurs, le cœur si grand,
Si noble, si patriotique,
Qu'il irait, en mineur ardent,
S'il le pouvait légalement,
Dans les carrières du Mexique,
Se saisir de l'or suffisant
Pour payer la dette publique,
Qui va faire notre tourment
Jusques au jour du jugement,
Si Dieu, miraculeusement,
Ne nous envoie un spécifique
Pour guérir radicalement

L'État du mal épidémique
Qui s'accroît à chaque moment.
Mais revenons de l'Amérique.
Enfin, quoique l'ami Bertrand
Soit digne d'un panégyrique,
De défauts il n'est point exempt,
Pour être en tout point véridique.
J'en vais citer un, en passant,
Qui, peut-être, n'est pas l'unique :
Il a du goût pour la musique,
Qui lui sert de délassement
Après un travail accablant,
Qui le rendrait mélancolique.
Jusque-là c'est bien canonique ;
Mais, hélas ! malheureusement
Il chante aussi dévotement
L'ariette que le cantique,
Ce qui n'est pas édifiant.
A cela près, fort sagement
Et sans profaner son talent,
Dans la marche grave et lyrique
De notre légion civique,
Il fait raisonner le serpent ;
Mais de ce terrible instrument,
Capable de rendre asthmatique
Le poumon le plus excellent,
Qui donne accès à la barrique,
On ne tire qu'un son étique,
Sans quelque peu de revenant :
C'est ce qu'éprouve bien souvent,
Celui dont je parle à présent.

Pour corriger le sort inique
Qui le traite trop durement,
Veuillez le camper promptement
Sur quelque escabeau permanent
De nationale fabrique ;
Car il est las, finalement,

De n'être qu'un clerc ambulat.
Au reste, il n'est pas exigeant :
L'émolument le plus modique,
Dans son ménage domestique,
Peut faire un heureux changement.
Enfin, Monsieur, probablement,
De sa besogne méthodique
Vous aurez lieu d'être content.
Voilà ce que vous pronostique,
Sans avoir le don prophétique,
Peyrot, votre humble suppliant,
Qui porte sur sa croupe antique
Le poids de quatre-vingt-un ans,
Sans compter trois mois d'excédent.



SONNETS

A L'HONNEUR DE LA VIERGE

PREMIER SONNET QUI REMPORTA LE PRIX

Descendez du séjour de l'immortalité,
Ange ; venez orner le char de votre reine.
Marie expire. Enfin son âme en liberté
Vole à l'objet divin où son penchant l'entraîne.

Ton amour pour un Dieu que tes flancs ont porté,
Plutôt que le trépas, Vierge, a rompu ta chaîne.
Hâte-toi, dans le sein de la Divinité,
D'un exil rigoureux va terminer ta peine.

Mais, que dis-je ? déjà le monarque des cieus
Te reçoit dans ses bras ; il étale à tes yeux
Les plus riches trésors de sa magnificence.

Rien ne s'oppose plus à tes chastes désirs :
Tu bois dans le torrent des célestes plaisirs.
Telle est de tes vertus la digne récompense.

Fortis est ut mors dilectio.

(Cant. Cant. 8)

DEUXIÈME SONNET QUI REMPORTA LE PRIX

Mère de l'Éternel et vierge toujours pure,
Astre dont la splendeur ne s'obscurcit jamais,
Chef-d'œuvre qu'ont formé la grâce et la nature !
Que tout ce qui respire exalte tes bienfaits !

De l'Ange séducteur la jalouse imposture
Et du fruit défendu les funestes attraits
Sur nos premiers parents et leur race future,
De la révolte, hélas ! imprimèrent les traits.

Enfants infortunés, héritiers de leur crime,
Pour apaiser du Ciel le courroux légitime,
D'holocaustes en vain nous chargeons les autels ;

Notre perte, Marie, était irréparable,
Si ton sein n'eût porté la victime adorable
Dont le sang a fourni la rançon des mortels.

Illa percussit, ista sanavit.

(S. Aug.)

TROISIÈME SONNET

Esclaves malheureux d'un tyran détestable,
Sortez, il en est temps, de la captivité ;
Par vos chants célébrez le moment favorable,
Où le Ciel contre vous cesse d'être irrité.

Enfin il a paru, cet enfant adorable,
Qui doit porter le poids de notre iniquité.
Bénis soient à jamais, ô Fille incomparable,
Tes flancs qui l'ont conçu dans ta virginité.

Mais, tendre mère, hélas ! un étrange spectacle,
Bientôt d'un saint vieillard (1) vérifiant l'oracle,
Va réduire ton âme aux plus tristes abois :

Tu verras ce cher fils, meurtri, chargé de chaines,
Pour sauver l'univers, répandre sur la Croix
Tout le sang que ta chair a transmis dans ses veines.

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.

(Luc. 2.)

(1) Siméon.

QUATRIÈME SONNET

N'espérez plus, mortels, que le Ciel s'attendrisse.
Vous devez tous périr, l'arrêt en est porté.
En vain vous égorgez le bouc et la génisse :
De quel prix est l'encens qu'offre l'iniquité ?

Hâte-toi donc, Seigneur ; achève leur supplice...
Mais, non, suspends ta foudre, ô terrible Équité !
D'un Être souverain bientôt le sacrifice
Expiera le forfait dont ils ont hérité.

L'ESPRIT-SAINT, dans les flancs de l'heureuse mortelle
Que la grâce à tes yeux rend si pure et si belle,
A préparé le sang qui doit couler pour nous.

C'en est fait, elle est mère, et tu vois ta victime.
Arme-toi, Dieu vengeur, frappe, confonds le crime :
Le seul fils de MARIE est digne de tes coups.

Holocaustum et pro peccato non postulasti, tunc dixi :
Ecce venio.

(Ps. 39.)



COMBAT PASTORAL

QUI REMPORTA LE PRIX

Sur ces paroles : INSTRUIRE ET AMUSER

Sur ces bords, où Syrinx, en roseau transformée,
Trompa du Dieu des bois la poursuite enflammée,
Corydon et Tityre, au retour des zéphirs,
De la jeune saison goûtaient les doux plaisirs.
Déjà d'un trop long deuil délivrant la nature,
Phébus avait aux champs redonné leur parure.
Déjà les papillons sur les fleurs voltigeaient,
De rameaux renaissants les arbres se chargeaient,
Et les chantres de l'air, sur de nouveaux feuillages,
Faisaient de leurs amours retentir les bocages.
Daphnis n'était pas loin : au son du chalumeau,
Sur leurs pas ce berger conduisait son troupeau.
Il les rencontre assis sur un lit de verdure,
Et s'arrête avec eux au bord d'une onde pure.
« Que ces lieux ont d'attrait ! dit Tityre enchanté ;
« C'est ici que Lycas et Mirtil ont chanté.
« Avec moi, Corydon, à l'ombre de ces hêtres,
« Où luttèrent cent fois ces deux habiles maîtres,
« A de pareils combats voudrait-il s'amuser ?
« Je sens tout le péril où j'ose m'exposer.
« Au rapport des pasteurs de toute l'Arcadie,
« De vos chants, autrefois, la douce mélodie

« Attendrit les rochers, entraîna les forêts ;
« Fit, au temps des frimas reverdir nos guérets,
« Arrêta les torrents dans leurs courses rapides,
« Rendit les cerfs hardis et les lions timides.
« On dit même qu'un jour, leur charme fut si fort,
« Qu'ils se firent entendre au séjour de la mort,
« Et rendirent, enfin, Palémon à la vie.
« N'importe, vos succès irritent mon envie ;
« Passons donc à chanter les moments du repos
« Que, dans la plaine unis, nous laissent nos troupeaux.
— Berger, » dit Corydon avec un doux sourire,
« Pourrais-je me flatter de surpasser Tityre ?
« Du Lycée au Ménale (1) il n'est pas de pasteur
« Qui puisse se vanter d'être votre vainqueur.
« Je sais qu'on vous compare au cygne de la Thrace. (2)
« Ce défi cependant excite mon audace :
« Je l'accepte. Daphnis, de grâce, jugez-nous.
« Si Tityre y consent, le choix tombe sur vous. —
« Je le veux, » dit Daphnis ; « mais il faudrait d'avance
« Du plus heureux rival fixer la récompense. »
A l'instant un bélier de festons couronné,
Est, d'un commun accord, au vainqueur destiné.

Muse, raconte-moi quels ravissants ramages
Charmèrent les échos de ces heureux rivages,
Tityre, le premier, fait entendre sa voix ;
Il chante la fraîcheur, le silence des bois,
Le murmure des eaux, les doux présents de Flore,
L'émail des prés, formé des larmes de l'Aurore,
De la robe d'Iris les diverses couleurs ;
Il dit enfin, Écho, le sujet de tes pleurs.

Après lui, Corydon, qu'une savante fée
Instruisit autrefois des plus beaux sons d'Orphée,
Sur un ton élevé, mais d'un air gracieux,

(1) Montagne d'Arcadie.

(2) Orphée.

Chanta d'abord le Dieu qu'on adore en ces lieux ;
Il dit les tendres soins qu'il prend de la houlette. (1)
Ensuite il exalta les doux parfums d'Hymette.
Sur ce fertile mont, de rosée et de thym
L'abeille, au point du jour, fait un riche butin.
Il dit l'art que Cérès apprit à Triptolème ;
D'Hécate il célébra la puissance suprême ;
Il décrivit son cours, ses phases et ses feux.
Et toi, père du jour, dont le char lumineux,
Dans un cercle embrasé, sortant du sein de l'onde,
Vient apporter la vie et la lumière au monde,
Tu fus aussi chanté : tes fécondes chaleurs,
Ame de l'Univers, font éclore tes fleurs,
Chers présages des fruits que la riche Pomone,
A l'aide de tes feux, nous prodigue en Automne.
« C'est assez, » dit Daphnis ; « bergers, vos doux accents,
« D'un charme inexprimable ont pénétré mes sens.
« Je dois, jeune Tityre, un éloge à ta Muse :
« Elle est tendre et naïve, elle plaît, elle amuse ;
« Mais ton rival l'emporte ; en plaisant il instruit ;
« Il unit les deux points où tout l'art se réduit.
« C'est trop peu d'amuser, il faut encore instruire ;
« Sans cet accord parfait, l'un et l'autre peut nuire.
« A tes vers, cependant, j'adjudge le bélier.
« Jeune berger, un jour, tu sauras allier
« L'utile à l'amusant, les ris à la sagesse :
« Le goût doit te conduire à cette heureuse adresse.
« Pour toi, chantre divin, dit-il à Corydon,
« Quitte, dès ce moment, les rives de Ladon ; (2)
« Vole vers ces climats où des juges sévères,
« Qu'Appollon associe à ses plus hauts mystères,
« Exempts de préjugés, la balance à la main,
« Des ouvrages d'esprit décident le destin.

(1) *Pan curat oves oviumque magistros.* VIRG. EGL.

(2) Fleuve au bord duquel la nymphe Syrinx fut métamorphosée.

« Va recevoir, berger, la digne récompense
« Que ce fameux Parnasse au mérite dispense.
« Dédaigneux ennemi des frivoles chansons,
« Il veut qu'en amusant on donne des leçons :
« Qui remplit son objet à ses dons peut prétendre. »
C'est là que le berger alla se faire entendre.
Des charmes de sa voix ces sages sont épris :
Un œillet immortel de ses chants fut le prix. (1)

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.*

(Hor.)



(1) Prix de l'Académie de Rodez.

LES DON^S DU CIEL
ET SES DISGRACES SUR LA PROVENCE,
OU LA NAISSANCE DE MONSIEUR LE COMTE DE PROVENCE (1).
ET LE DÉBORDEMENT DU RHÔNE EN 1755

POÈME

Du père des saisons, au retour de Borée,
Le char plus tempéré brillait sur la contrée
D'où le Rhône rapide entraîne, avec ses eaux,
La Durance et l'Isère au sein des vastes flots.
Sous ce riche climat, une moisson fertile
Aux tranquilles plaisirs offrait un doux asile.
« Lieux chéris, » dit le dieu qui répand la clarté,
« L'univers enviera votre félicité.
« Oui, d'un astre nouveau la Provence éclairée,
« Verra le règne heureux de Saturne et de Rhée.
« Puisse-t-elle, en goûtant cette insigne faveur,
« De l'époux d'Amphitrite ignorer la rigueur ! »
Il dit, et ses coursiers poursuivant leur carrière,
Dans le sein de Thétis vont plonger la lumière.

(1) Louis XVIII.

Des rives de la Seine aussitôt mille voix
Font entendre en tous lieux que du sang de nos rois
Jupiter a fait naître un Comte à la Provence.
Soudain la joie éclate avec magnificence ;
Le salpêtre s'enflamme et sillonne les airs ;
Chaque instant offre aux yeux des spectacles divers :
Les fifres, les tambours, les hautbois, les trompettes,
Et les clairons guerriers, et les tendres musettes,
Exaltent à l'envi cet enfant précieux,
Qu'aux vœux les plus ardents ont accordé les Cieux.

Tandis qu'à témoigner la plus vive allégresse,
Par mille jeux brillants, la Provence s'empresse,
Le Rhône, de la joie admirant les transports,
Et frappé d'un éclat inconnu sur ses bords,
Oublie en ce moment que le destin sévère
Du monarque des mers le rendit tributaire,
Il hésite, il serpente, il ralentit son cours ;
Il semble de Dédale imiter les détours.

La Discorde l'observe, et médite sa perte.

« Enfin à ma vengeance une voie est ouverte,
« Dit ce monstre cent fois enchaîné par Louis.
« Quoi ! verrai-je toujours tous les yeux éblouis
« De la prospérité d'un roi qui me déteste !
« La tige des Bourbons, à ma gloire funeste,
« De ses rameaux nombreux couvrant tous les États,
« Rendra donc toujours vains mes plus fiers attentats !
« Aujourd'hui même encore, au bord de la Tamise,
« Par mes conseils, l'orgueil, la fraude, la surprise,
« Contre les lys tramaient les plus hardis complots.
« Mais à peine Albion, sur l'empire des flots,
« Etale les projets de sa haine implacable,
« Qu'aussitôt Richelieu, d'une ardeur indomptable,
« Gravissant au travers des rochers escarpés,
« S'empare de ses ports sur l'Ibère usurpés. (1)

1) Mahon.

« Ne puis-je renverser ce trône inébranlable ?
« Ah ! que du moins le Rhône, à mes yeux trop coupable,
« Ressente les effets de mon dépit jaloux !
« Contre lui de Neptune excitons le courroux. »

En prononçant ces mots, la furie infernale
Fait briller dans ses mains cette torche fatale
Qui des murs d'Ilion fit un triste bûcher ;
Et grimant au sommet d'un aride rocher,
Elle appelle à grands cris le souverain de l'onde :
« Quel sommeil te retient dans ta grotte profonde ?
« Dit-elle ; éveille-toi, Dieu du frêle élément !
« Un fleuve audacieux te brave impunément. »
— Achève, » dit le Dieu ; « nomme-moi ma victime. »
— Le Rhône : il te refuse un tribut légitime. »
— Le Rhône ! juste ciel ! l'ai-je bien entendu ?
« Quoi ! l'ingrat porte ailleurs l'hommage qui m'est dû !
« Un déluge nouveau punira cette offense.
« Autans, déchaînez-vous, volez à ma vengeance ;
« Sur ce fleuve rebelle épuisez vos fureurs ;
« Du siècle de Pyrrha retracez les horreurs. »

A cet ordre soumis, les fiers sujets d'Éole
Volent comme un éclair de l'un à l'autre pôle ;
Des plus noires vapeurs leur souffle impétueux
Forme au milieu des airs un amas monstrueux.
Le soleil éclipsé sous ce voile funèbre,
Annonce à l'Univers un désastre célèbre.
La Discorde applaudit au présage fatal.
Mais à peine Neptune a donné le signal,
Que, des flancs ténébreux de la nue homicide,
Sur les champs provençaux tombe une onde perfide,
Qui submerge à la fois et jardins, et vergers,
Et plaines, et vallons, et troupeaux, et bergers.
Du plus faible roseau suivant la destinée,
Le chêne est entraîné par l'onde mutinée.
Ainsi que les hameaux, les superbes cités
Sont les tristes jouets des torrents irrités.
On voit flotter, au gré de leurs efforts rapides,

L'olive de Minerve et l'or des Hespérides. (1)
Fuyant sur les côteaux, le pâle laboureur
Voit la vague emporter les fruits de sa sueur.
Aux flots impétueux, enfin, le Dieu du Rhône
Est contraint de céder et sa couche et son trône.
Leur fureur rompt ses ponts, ses digues, ses remparts,
On en voit les débris flotter de toutes parts.
Le Rhône de ses bords va pleurer l'infortune.
« Dieu du trident, » dit-il, embrassant ses genoux,
« Que la pitié t'engage à retenir tes coups !
« Avant que d'assouvir la haine qui t'anime,
« Daigne entendre du moins ce qui causa mon crime.
« Sur ces champs fortunés que ta rage a flétris,
« Un tendre rejeton de la tige des lys
« Ramenait les beaux jours du siècle d'innocence :
« Tout respirait la joie et la reconnaissance ;
« Des feux purs et brillants s'élevaient dans les airs ;
« Jusqu'au séjour des Dieux de ravissants concerts
« Portaient l'auguste sang du plus grand roi du monde.
« Te l'avouerai-je enfin, puissant maître de l'onde !
« De mes eaux cette pompe a suspendu le cours.
« Si c'est un crime, hélas !... » Neptune, à ce discours,
Dans son cœur apaisé sent expirer la rage,
Et, loin de condamner ce qu'il crut un outrage,
De son courroux aveugle il blâme les accès ;
Et, pour en réparer les funestes effets,
A jamais loin du Rhône il bannit les tempêtes.
La Provence aussitôt recommence ses fêtes.



(1) La Provence produit quantité d'oliviers et d'orangers.

LE COMMERCE,

POÈME QUI REMPORTA LE PRIX

Les mortels dans les bras de l'oisive mollesse,
Lâchement sous leurs toits renfermaient leur adresse ;
Contents de se nourrir des plus sauvages fruits,
Tant de leurs propres biens ils ignoraient le prix.
Le Souverain des Dieux, du haut de l'Empirée
Voit la triste indolence où la terre est livrée ;
Il appelle Mercure, et lui tient ce discours :
« Les besoins des humains demandent ton secours.
« Descends chez eux, mon fils ; leur profonde ignorance
« Leur cache les trésors que ma main leur dispense.
« Apprends-leur qu'ils ont droit à tous les biens divers
« Dont ma magnificence a rempli l'Univers.
« Trace-leur, je le veux, le chemin des richesses ;
« Que pour eux le Commerce assemble mes largesses ;
« Et qu'un échange heureux des plus lointains climats,
« Leur procure des biens qu'ils ne connaissaient pas. »
Il dit. Du Tout-Puissant le ministre fidèle,
A la voix de son père obéit plein de zèle,
Quitte le haut Olympe, et, plus prompt que l'éclair,
Le caducée en main fend les plaines de l'air.
Déjà le messenger du maître du tonnerre
Voit le calme honteux qui règne sur la terre,
Et les mortels en proie à de pressants besoins ;
A les en délivrer il applique ses soins.

« Accours, s'écria-t-il, père de l'abondance ;
Commerce industrieux, viens chasser l'indigence ;
D'un trop profond sommeil romps le charme fatal
Et venge l'Univers d'un partage inégal.
Il paraît : ô prodige ! à l'instant tout s'anime ;
Tout s'excite au travail : le repos est un crime.
Chacun avec ardeur se range sous les lois
Du Commerce honoré des Sages et des Rois.
De la faveur des Dieux dans ce nouvel ouvrage,
Dit le fils de Maïa, reconnaissez le gage ;
Mortels, à leur désir ne vous refusez pas,
Le bonheur vous appelle ; il germe sous vos pas :
Hâtez-vous d'en jouir... Au reste, un nouveau monde
Vous offre de trésors une source féconde ;
Si vous osez, bravant mille périls divers,
Vous frayer un passage au sein des vastes mers,
De vos biens superflus le précieux échange
Fera couler chez vous le Pactole et le Gange.
Il est temps. Commencez vos utiles travaux :
Je veux être témoin de vos serments nouveaux.
Peuples, que cette foi si saintement jurée,
Chez vous, chez l'étranger vous soit toujours sacrée ;
Et que jamais l'appas d'un bonheur criminel
Ne puisse rompre un nœud qui doit être éternel.
C'est la fidélité, mère de l'assurance,
Qui doit faire régner l'aimable confiance.
D'elle seule, ô mortels, dépendent vos succès :
Qu'elle soit désormais l'âme de vos projets ;
Tandis que vous fuirez la fraude et l'artifice,
A vos justes desseins le Ciel sera propice. »
En achevant ces mots, l'interprète des Dieux
Se couvre d'un nuage et vole dans les Cieux.
Pendant du bonheur la flatteuse espérance
Redouble dans les cœurs l'active diligence.
Déjà le vaste sein des célèbres cités
Regorge de marchands venus de tous côtés.
Commerce glorieux, digne du rang suprême,

Tyr voit sur tes enfants briller le diadème ! (1)
Poursuis. Du monde entier fais mouvoir les ressorts.
Ciel ! quels bras vigoureux font, par d'heureux efforts,
Rouler avec fracas des montagnes chenues ?
Les cèdres orgueilleux, les pins voisins des nues.
L'art en construit des nefs ; c'est sous ces toits flottants,
Destinés à braver la fureur des autans,
Qu'à de nouvelles lois asservissant Neptune,
D'intrépides mortels vont chercher la fortune.
Déjà pour conquérir une riche toison,
Aux rives de Colchos descend le fils d'Eson ; (2)
Et par l'essor hardi de son vaisseau rapide,
Colomb est transporté loin des bornes d'Alcide.
En vain le Dieu des mers, jaloux de ses succès,
A tenté d'enchaîner ses glorieux progrès :
D'autres vont parcourant les plus lointaines plages,
Des tristes habitants de ces climats sauvages,
Où règne l'ignorance et la férocité,
Former un peuple utile à la société.
Intrépides nochers, rien ne les intimide :
Ils volent à leur gré sur l'élément perfide,
Du rivage de l'Inde aux bords Américains,
Des champs glacés de l'ourse aux sables Africains.
Chère patrie enfin, quand ta voix les rappelle,
Tu revois tes enfants, pour toi brûlants de zèle,
Au travers des écueils conduire dans tes ports
De la terre et des mers les plus rares trésors.



(1) *Cujus Negotiatores Principes, Institores ejus inclyti Terræ. Isaïe.*

(2) Jason.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

ÉGLOGUE COURONNÉE

TIRCIS

Est-ce toi, cher Licas ? Dieux, quel est mon transport !
Mille songes affreux m'alarmaient sur ton sort,
Trois fois des aquilons écartant la froidure,
Zéphire a sur nos champs ramené la verdure,
Depuis que de Licas le tendre chalumeau
Ne se fait plus entendre à l'entour du hameau.
Quelle joie en ces lieux va causer ta présence !
Mais dis-moi le sujet d'une si longue absence.

LICAS

Le soin de mon repos, Rappelle-toi, Tircis,
Qu'un soir sur la bruyère ensemble étant assis,
Je te fis entrevoir le projet de ma fuite.
J'ai, te dis-je, Damon toujours à ma poursuite ;
Avec cet importun on ne peut vivre en paix :
Je vais quitter ces lieux pour ne les voir jamais.

TIRCIS

Tu m'en fais souvenir. Il est vrai qu'avec peine
Tu souffrais son humeur pointilleuse et hautaine ;
Te plaignant qu'avec lui le plus court entretien
Faisait naître, à coup sûr, des débats sur un rien.
Mais, berger, tu veux rire ! Un sujet si frivole
T'aurait déterminé !...

LICAS

Crois-m'en sur ma parole,
Lassé depuis longtemps de tes fâcheux propos,
Je fus chercher ailleurs le calme et le repos.

TIRCIS

Abandonner ainsi ces campagnes charmantes,
Ces vallons, ces côteaux, et ces plaines riantes !
Quoi ! Nos prés, nos gazons...

LICAS

Ne t'en étonne pas.
Ce séjour a pour moi perdu tous ses appas,
Depuis que de Damon la fatale présence
En a banni les jeux, la paix et l'innocence ;
Depuis que cet esprit inquiet, chicaneur,
D'y désapprouver tout se fait un point d'honneur.

TIRCIS

Il est vrai que Damon se plaît à contredire ;
Je lui connus ce goût aux noces de Thémire,
Quand, même de l'aveu de ses rivaux surpris,
Licidas à la course y remporta le prix.
De ce jeune berger dont nous chantions la gloire,
Damon, le seul Damon, contestait la victoire.
Mais enfin.....

LICAS

Quel fléau pour la société
Qu'un esprit faux, chagrin, turbulent, entêté,
Et, sur la moindre chose, ardent à la dispute !
Ecoute un peu ce trait. Un jour que sur la flûte
En gardant mes agneaux à l'ombre d'un buisson,
Je disais à l'écho cette belle chanson
Que Pan même, dit-on, apprit à Galatée,
Et que tous nos pasteurs ont tant de fois vantée,
Cet indiscret m'aborde, et d'un ton dédaigneux,
Cesse, dit-il, cet air : Ciel, qu'il est ennuyeux !

Il anime pourtant nos bergers à la danse,
Lui dis-je. Eh ! savent-ils ce que c'est que cadence !
Ils ont, ajouta-t-il, le goût trop dépravé.

TIRCIS

Je crois que de sa vie il n'a rien approuvé ;
En toute occasion son naturel se montre.

LICAS

Voici ce qu'il me fit dans une autre rencontre,
Sur un tertre embaumé de lavande et de thym.
Nous étions à goûter la fraîcheur du matin.
D'un rossignol caché sous un épais feuillage,
Jusqu'à nous les zéphirs portaient le doux ramage.
Ah ! quels sons, m'écriai-je ; ils charment tous mes sens.
Je gage néanmoins, dit-il, qu'à ces accents
D'autres préféreraient ceux de la tourterelle.
Moi qui le vis en train de me chercher querelle,
Je ne répliquai plus de peur d'autres défis.

TIRCIS

En mille occasions j'ai fait ce que tu fis.

LICAS

Cependant, ce mortel bizarre, acariâtre,
De ses faux jugements toujours plus idolâtre,
Partout impunément pourra donner le ton,
Soumettre à son caprice et bon sens et raison !
Quel changement de mœurs ! rives infortunées,
Faut-il qu'à tant de maux vous soyez condamnées !

TIRCIS

Ne t'abandonne pas à de vaines terreurs :
L'exemple de Damon ne peut rien sur nos mœurs.

LICAS

Quoi ! Tircis.....

TIRCIS

Je t'entends : il est vrai, ces contrées

A la séduction s'étaient un peu livrées,
Lorsque cet étranger sous l'habit de pasteur,
De la Ville y porta le langage imposteur.
Bientôt par ses conseils nos bergers, nos bergères
Parurent négliger nos bois et nos fougères.
On vit dans leurs discours, autrefois ingénus,
Se mêler certains mots jusqu'alors inconnus.
On vit même, au mépris de la simple nature,
Quelquefois éclater les soins de la parure.

LICAS

Ajoute que l'esprit de contradiction
Y fit régner le trouble et la dissension ;
Qu'aux paisibles transports qu'excitait sous les hêtres
L'adresse des vainqueurs dans les combats champêtres,
Succédèrent des bruits, des cris tumultueux.

TIRCIS

Perdons le souvenir de ces temps malheureux,
Le calme est rétabli dans ces belles retraites ;
Nous y coulons nos jours dans des douceurs parfaites.
C'est trop longtemps les fuir : reviens-y, cher Licas.
Ne crains rien ; de Damon on n'y fait plus de cas ;
Et même d'y primer perdant toute espérance,
Il va, dit-on, revoir les lieux de sa naissance,
Reviens, encore un coup, reviens, charmant berger.

LICAS

Non, mon dessein est pris, rien ne peut le changer.
Je regretterais trop ma chère solitude
Où je vis à l'abri de toute inquiétude.
Je l'ai quittée exprès, cher Tircis, pour te voir ;
Mes vœux sont accomplis. Je repars dès ce soir.

TIRCIS

Ah ! c'est trop de rigueur, et j'ai lieu de m'en plaindre.

LICAS

Tes efforts seraient vains ; cesse de me contraindre.
Adieu. Le soleil baisse ; et déjà les troupeaux,
D'un pas lent et tardif regagnent les hameaux.
Puisse le Dieu qui veille au soin des bergeries
Défendre tes brebis, dans ces vastes prairies,
Du charme, du poison, des serpents et des loups,
Et t'épargner l'ennui de tout censeur jaloux.

TIRCIS

Que Palès (puisque enfin tu quittes nos rivages),
Conduise ton troupeau dans ces gras pâturages,
Où d'un fils d'Apollon, les bienfaits enchanteurs,
A de doctes combats animent les Pasteurs !

Fœnum habet in cornu, longè fuge. HOR.



LE TARN DOMPTÉ

PAR M. L'ABBÉ LACOSTE, (1) CHAPELAIN ET ÉCONOME
DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE MILLAU (*sous le nom de Damon*).

Depuis la fameuse sentence
Rendue en sa faveur par un Juge Royal (2),
Le Tarn voulant jouir en Prince Oriental
D'une absolue indépendance,

(1) Il s'agit de la construction d'une chaussée en face l'hospice, par M. l'abbé Lacoste. — « Plusieurs fois, dit à ce sujet M. de Tauriac, le Tarn et la Dourbie se sont creusé de nouveaux lits, ont formé des îles et dentelé les rivages. Le génie d'un humble prêtre a su diminuer, annuler même leur colère. Aidé seulement de quelques enfants adoptifs de Saint-Vincent-de-Paul, il construisit, en 1782, une digue d'un kilomètre de développement. Emportée deux fois par les flots indomptés, cette chaussée fut reprise avec une patience admirable ; malgré les sarcasmes ironiques de l'ignorance, elle obtint un succès durable. Ces travaux eurent pour résultat de forcer le Tarn à couler de nouveau sous six arches du pont vieux, restées à sec du côté du faubourg, de sauver de la destruction des champs où le pauvre trouvait le blé nécessaire à sa subsistance, et la ferme entière de la Maladrerie, où nos pères séquestraient les infortunés lépreux. Ils donnèrent naissance à une belle forêt de peupliers, créée au profit de l'hospice de la cité. Cette conquête paisible, qui se change peu à peu en prairie, reste le seul asile où l'on puisse respirer le calme et la solitude, au milieu du bruit et des tracasseries des affaires. On l'appelle encore de nos jours le rivage de l'abbé Lacoste. » (1844).

(2) Elle fut, dit-on, rendue par un Juge de Compeyre qui donna à la Rivière ample liberté de passer partout où elle voudrait. On ne manqua pas de citer cette plaisanterie, pour tourner en ridicule l'entreprise de ce digne Ecclésiastique.

Résolus de franchir son antique canal,
Enflé d'orgueil aussitôt le brutal
Se débordant, mine, ébrèche, ravage
Les vignes, les guérets de tout le voisinage.
Il ose, qui pis est, en despote infernal,
Entamer ceux de l'Hôpital.

Damon avec douleur voit sa rage inhumaine
Des pauvres, ses enfants, dévaster le domaine.

« Eh quoi ! » s'écria-t-il avec un saint dépit,

« Impunément ce fleuve sacrilège

« De dépouiller le pauvre aurait le privilège !

« Non je le forcerai de rentrer dans son lit :

« De l'hospice de l'indigence

« Il sortira des bras plus nerveux qu'il ne pense... »

De son projet partout on rit,

Bien loin d'admirer son courage :

« Nous allons voir, » disait-on en raillant,

« Un nain lutter contre un géant. »

Peu frappé de ce verbiage,

Damon met la main à l'ouvrage :

Et déjà du fracas que fait le lourd mouton

En tombant sur les pieux retentit le vallon.

Bientôt s'élève une énorme chaussée,

Qui, repoussant les torrents destructeurs,

Réprime les accès de l'onde courroucée ;

Le Chapelain triomphe et rit de ses rieurs. (1)

Sage Économe, ainsi ta confiance héroïque,

Bravant les traits de l'aveugle critique,

A sauvé des fureurs d'un fleuve audacieux

Les biens qu'à l'indigence ont laissé nos aïeux.

En rappelant son onde errante et fugitive

Et la reconduisant dans son humble berceau,

Quel bien n'as-tu pas fait, cher *Damon*, à Millau !

(1) Ils furent déconcertés en voyant le succès complet d'une opération si étonnante, exécutée avec les seules ressources du génie de l'Entrepreneur et de la manœuvre des pauvres.

Dans les moulins la meule oisive
Depuis trente ans ne broyait plus le grain :
A la remettre en jeu l'art travaillait en vain.
Tu dis : « Je veux la rendre active. »
Le Tarn, docile à ta voix, vint soudain
T'amener de ses eaux le secours salutaire,
Et la meule reprit son train.
Quel heureux changement ! Ce fleuve, qui naguère
Par ses fougueux et nuisibles écarts
Eut le malheur de te déplaire,
Semble vouloir aujourd'hui te refaire,
En t'apportant de toutes parts
Tout le bois qui t'est nécessaire
Pour réchauffer les débiles vieillards
Et les enfants des pères anonymes,
D'un amour criminel innocentes victimes. (1)
Il fait bien plus encor, ce Fleuve officieux :
Il enrichit des pauvres l'héritage
En charriant sans cesse un limon précieux
Créateur et soutien de ce riant bocage,
Qui domine sur son rivage.
Je le vis l'autre jour avec ravissement,
Ce lieu délicieux, ce bocage charmant
Dont le site, l'aspect, le silence et l'ombrage
Des bosquets de Tempé me retraçaient l'image :
Je vis tes peupliers recourbés en berceaux,
Que le Tarn plus tranquille abreuve de ses eaux ;
Je goûtai la fraîcheur de leur épais feuillage,
Sous lequel rassemblés des millions d'oiseaux
Faisaient retentir l'air de leur tendre ramage,
Tandis que Pan, au son du chalumeau,
Sur le gazon fleuri d'un fécond pâturage (1)

(1) Tout le bois que le Tarn entraîne au temps des inondations, s'arrête à la chaussée ; et c'est au profit de l'Hôpital.

(2) Sous les arbres de ce bois, qui, comme par un enchantement, se sont élevés tout d'un coup à haute-futaie, les troupeaux de l'Hôpital trouvaient un pacage immense.

Voyait bondir et paître son troupeau,
Et que les Faunes, les Driades,
Sur les bords émaillés d'un limpide ruisseau,
Folâtraient avec les Naiades.
Pour le chanter, cet aimable séjour,
J'allais saisir mon luth, hélas ! octogénaire ;
Lorsque Pan me cria : « Fuis, vieillard téméraire :
« Tes accords glaceraient les Nymphes de ma Cour. »
C'est, cher *Damon*, dans ce bois solitaire
Que tu voles au point du jour,
Souvent même avant que l'aurore
De l'astre radieux que l'Indien adore
A l'Univers annonce le retour ;
C'est là qu'assis sur un lit de verdure,
En bénissant l'Auteur de la Nature,
Tu contemples le fruit de tes heureux travaux,
Qui, de l'aveu de tes rivaux.
Ont mérité la couronne civique.
Mais ton zèle patriotique,
Qui n'aspira jamais aux honneurs d'ici-bas,
De cette pompe chimérique
Sans doute eut fait trop peu de cas ;
Tu sais qu'une palme immortelle
Est promise aux tendres élans
De la charité fraternelle,
Et c'est d'en haut que tu l'attends.



JUGEMENT

PORTÉ PAR " LE MERCURE DE FRANCE "

SUR LES QUATRE SAISONS OU GÉORGIQUES PATOISES (1)

ÉPITRE A MA MUSE

Quitte les bois, Muse champêtre,
Viens te produire au plus grand jour.
Désormais tu pourras paraître
A la ville et même à la cour,
On t'annonce dans *le Mercure*.
Du périodique Journal
Le Rédacteur impartial
D'abord, (et c'est de bon augure),
En a dit quelque peu de mal.
Parmi les défauts qu'y remarque
Ce judicieux Aristarque,
Voici quel est le principal :
« De ce Poème Géorgique
« L'Auteur pèse, » dit ce critique,
« Sur des détails minutieux :
« Jaloux de faire la peinture
« De tout ce qui s'offre à ses yeux,
« Il est prolix outre mesure,
« Et prend trop de soin d'expliquer
« Ce qu'il ne faudrait qu'indiquer.

(1) L'Auteur rapporte ce Jugement presque mot pour mot.

« En cela suivant la manière
« Des Anglais et des Allemands
« Qui chargent de trop d'ornements
« La moins importante matière :
« Comme eux il laisse son pinceau
« S'appesantir sur le tableau
« D'un caillou, d'une fleur obscure,
« D'un vermisseau, d'une mesure,
« D'un brin d'herbe, d'un moucheron,
« Défaut ordinaire à Thompson.
« A cela près, dans son Poème, »
Dit le Juge changeant de ton,
« On trouve de l'invention,
« Du naturel, du naïf même.
« On aime sa description
« De l'Hiver à la face blême,
« Couché dans son lit de glaçons ;
« Et l'on doit dire à sa louange
« Qu'on prend plaisir à ses chansons,
« Lorsqu'il célèbre la vandange,
« Les semailles et les moissons ;
« Qu'il chante bien cet art utile
« Dont un berger fut l'inventeur,
« Art si cher au cultivateur,
« Qui fait d'un sauvageon stérile
« Un arbre franc, en fruits fertile !
« Enfin, » ajoute le Censeur,
« Cet amant de l'agriculture
« Peint si bien la simple nature
« Telle qu'à ses yeux enchantés
« Elle s'offrit loin des cités,
« Qu'il semble calquer à la vitre
« De son modèle les beautés. »
Du sort de mes Saisons l'arbitre
Renvoie ensuite le lecteur,
A qui ton patois ferait peur,
A cette gracieuse Epître

Qui du Poème et de l'Auteur
Fait un éloge trop flatteur.
Muse, ce début magnifique,
Fait de la main de la critique,
Sans doute a de quoi t'enchanter ;
Certe, on n'y peut rien ajouter ;
Mais n'en prends pas trop d'avantage,
De la sentence entends la fin,
Qui t'annonce un triste destin :
« Nous donnerions, selon l'usage,
« Dit-on, quelque extrait de l'ouvrage,
« S'il ne se trouvait pas écrit
« Dans un idiome sauvage
« De la société proscrit...
Le sens-tu, Muse incorrigible,
De ce censeur le coup terrible,
Qui met au néant ton patois ?
Hélas ! je te l'ai dit cent fois,
Parle un langage intelligible ;
Laisse-là ton vilain jargon
Qu'on ne peut entendre ni lire :
Aujourd'hui c'est de mauvais ton,
De le parler ou de l'écrire.
Tu riais et me laissais dire ;
Et bien loin de le rejeter,
Tu faisais son apologie ;
Tu ne cessais de me vanter
Son ton naïf, son énergie,
Et d'autres prétendus attraits
Qu'à la ville on n'y vit jamais.
Tu le vois enfin, misérable,
Tout le monde est las comme moi
De ton baragouin détestable.
D'être plus longtemps sous ta loi
Je serais trop inexcusable.
Adieu ! Va rapporter aux champs
L'ennui de tes rustiques chants.

ÉPITRE

DES ENFANTS DE M. DE N. . .

EN RÉPONSE A L'ENVOI, QUE LEUR AVAIT FAIT L'AUTEUR,
DE LA DESCRIPTION DE SON VOYAGE DE VABRES

Dans cette Epitre gracieuse
Où votre Muse ingénieuse,
Semant des fleurs à pleine main,
En embellit votre chemin,
Où par l'aimable Poésie
Elle nous peint, elle varie
Les ornements de ce vallon,
Par les jeux de la fiction
Le moindre objet s'y multiplie
Et s'agrandit par la magie
Du microscope d'Apollon.
Dans cette Epitre si jolie
Nous retrouvons, charmant Prieur,
Les sentiments de votre cœur.
Vous voulez, par ce badinage,
Ouvrage du goût et de l'art,
Dissiper le sombre nuage
Qui vint obscurcir ce rivage
Au moment de votre départ.
Et c'est ainsi qu'en votre absence
En égayant tous nos moments,

Vous nous rendez les agréments
Qui font chérir votre présence ;
Avec nos cœurs d'intelligence
Vous voulez encore une fois,
Ami, sur la reconnaissance
Vous acquérir de nouveaux droits
Par un excès de complaisance.
Pour vous prodigue de ses dons,
De Phébus la Cour immortelle,
Au lieu du pinceau de Chapelle,
Vous prêta ses légers crayons.
Oh ! si, pour nous aussi propices,
Les Dieux des Vers formaient nos sons,
Bientôt vous auriez les prémices
Et le tribut de nos chansons.
Moins animés par la manie
De converser avec esprit
Que guidés par la douce envie
De vous parler dans cet écrit,
Nous peindrions la verve brillante
Qui, s'exerçant sur mille objets,
Ici sublime, là riante,
Se montre sur divers sujets
Sous une forme différente.
Tantôt de la Reine des Cieux
On lui vit célébrer la gloire
Par des Sonnets harmonieux
Qui méritèrent la victoire ;
Du Commerçant industriel,
Tantôt nous traçant la richesse,
Elle répand avec adresse
Des trésors bien plus précieux.
Marqués au coin du vrai génie.
Ainsi ses écrits enchanteurs
Se virent à l'Académie
Couronnés de lauriers flatteurs.
Dans le commerce de la vie

Combien de fois son enjouement
Unit aux traits de la saillie
Le ton naïf du sentiment !

Ici, cherchant leur origine,
Sur des bonnets elle badine. (1)
Quand d'un bonnet à maint contour
Elle peint l'épaisseur bénigne,
Les ris voltigent à l'entour.
Rien ne plaît tant que cet insigne,
Contre la bise nuit et jour,
Quand il coiffe le cher L. . .

Que dirons-nous de ton destin,
Perruque antique et vénérable,
Qui couvrait le chef respectable
D'un très-habile Médecin ? (2)
La Muse sage, vive, aimable
Qui te chanta d'un ton badin
Rend ton sort cent fois préférable
A celui de ces blonds cheveux,
Cheveux jadis de Bérénice,
Qui depuis, astre radieux,
Par la faveur d'un Dieu propice
Brillent aujourd'hui dans les Cieux.

Quelle façon de petit-maître (3)
Dans nos cantons s'est fait connaître ?
Nouveau débarqué de Paris,
Il en rapporte la science,
L'enjouement, les jeux et les ris,
Et la parfaite connaissance
Des Arts, dit-il, qu'il a chéris.

A ce début, à ce langage,
Qui ne connaît le personnage ?
C'est toi, burlesque Chevalier ; (4)

(1) Epître à M. L. . . , grand bonnetiste.

(2) Epître à M. D. . . , docteur en médecine, sur sa perruque de voyage.

(3) Gentilhomme gascon, second tome de celui de Molière

(4) De la Gragnotte.

Ton équipage singulier,
Ton jargon, ton goût, tes prouesses,
Tes beaux dictons, tes gentillesse,
Ton air grotesque et familier,
Et ta façon hétéroclite,
Dérideraient même Héraclite ;
Aucun sujet aussi fallot
Jadis ne fut peint par Callot.

Un autre plaisant phénomène
Vient se produire sur la scène ;
Francésou ! quel nom, Francésou ! (1)
L'art qui fait priser tes paroles
Et recueillir tes fariboles
Te rend la gloire de Lunsou ; (2)
Ton buste faisant la pagode,
De tes bons mots le fameux code,
Auront toujours cet amusant
Dont souvent manque une belle Ode
Qui fait bâiller en la lisant.

Qui ne rappelle les Bretelles (3)
De vos soins gages précieux,
Et les courriers prompts et fidèles
Qui les portèrent en ces lieux ?
Sans ce secours officieux,
Un tendre ami portant calotte,
Eût cent fois perdu sa culotte,
Et du public eût craint les yeux.

Prieur aimable, votre Muse,
Par un effort ingénieux,
Après un travail sérieux,
Ainsi sur des riens rit, s'amuse,
Et des cercles, par mainte ruse,
Bannit les propos ennuyeux.

(1) Mendiant original qui amusait par ses manières et ses dictons singuliers.

(2) Lieu de sa naissance.

(3) Epître à feu M. le Curé de M..., cousin-germain de l'Auteur.

Oui, ce Protée industriel
Que l'on nous vante dans la Fable,
Dont l'esprit rare et si fameux
Amusait tant les curieux,
Est le symbole véritable
De votre génie agréable
Qu'on voit plier à tous les jeux.

Mais peu facile à l'exercice,
Que prétends-tu, Muse novice ?
Crois-tu pour les Vers du Prieur
Ce mince éloge bien flatteur ?
Pour bien louer la poétique,
L'art chéri, l'esprit de l'Auteur,
Il faut un peu de sel attique
Dont chez lui seul on tient boutique.
Taisons-nous donc sur ce sujet,
Et reprenons un autre objet.

Dans votre éternel Presbytère,
(Soit dit, Prieur, sans vous déplaire)
Pourquoi sitôt alliez-vous fuir,
Et vous susciter une affaire
En nous privant d'un doux plaisir ?
A nos désirs qui se refuse
Ne mérita jamais d'excuse...
Parlez donc, songez-vous à nous
Dans votre chère solitude ?
Dans nos jeux et dans notre étude
Nos instants pour nous les plus doux
Sont de songer souvent à vous.
Dans une douce rêverie,
Chacun ici fait la partie
De venir dans votre séjour
Vous apparaître au premier jour.

.....

Portés sur l'aile des zéphirs,
Que n'avons-nous tous l'avantage
De voir au gré de nos désirs,

Très-cher Prieur, votre ermitage,
Nous y verrions, dit-on, un sage
Qui, variant ses doux loisirs,
Sait à propos mettre en usage
Les arts, les vertus, les plaisirs.
Amateur de la mélodie,
A l'agréable symphonie
Il fait mêler l'accord des voix ;
Il fait admirer dans les bois
Les sons parfaits de l'harmonie.
Plus adroit qu'on n'a feint jamais
Ces doctes et fameuses fées,
Des rustres il fait des Orphées ;
D'un désert, un lieu plein d'attraits.
C'est ce qu'apprend la renommée :
Mais, quel que soit ce beau récit,
A coup sûr notre âme charmée
En verrait plus qu'elle n'en dit.
Tels sont les châteaux en Espagne
Que forme ici chacun de nous ;
Si notre esprit bat la campagne
C'est pour voler toujours vers vous.
Plût au Ciel que dans votre asile
Vous fissiez souvent les souhaits
De vous fixer dans une Ville
Où vous laissâtes des regrets.
C'est là le vœu de la famille :
Papa, maman, garçon et fille,
Tous comptent déjà les moments :
La candeur qui fait leur mérite
Vous répond de leurs sentiments.
C'est le cœur seul qui vous invite :
Le feriez-vous languir longtemps ?
Si votre humeur peu complaisante
Se refusait à leur attente,
Soyez sûr que d'un tel défaut
(Ceci soit dit sans vouloir rire)

Les traits mordants d'une satire
Sauraient nous venger comme il faut.
Ainsi, Prieur, de bonne grâce
Parez le coup qui vous menace,
Et sur nos bords venez bientôt.

Le Ciel vous garde et vous conserve
Toujours bien frais et toujours vert,
Et qu'à jamais il vous préserve
De la lancette de Robert.
Notre cœur n'est pas las d'écrire,
Votre esprit l'est de s'ennuyer ;
Car le moyen de très bien dire
Et de pouvoir se faire lire,
Quand on ne sait que bégayer !



ÉPITRE

A MONSEIGNEUR DE CICÉ, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

MONSEIGNEUR, ma Muse rustique,
Qui sut par une humble Supplique
Vous mettre dans ses intérêts,
De son Poème Géorgique (1)
Vient vous apprendre les succès.
D'abord la langue satirique
D'un Zoïle ardent et caustique (2)
Voulut lui lancer quelques traits ;
Mais mon Ouvrage Bucolique
Muni du suffrage authentique
Dont l'honora votre Grandeur,
Des Savants obtint la faveur ;
Et chassa la terreur panique
Dont le frappa ce Détracteur.
Le seul point qui manque à la gloire
De ma littéraire victoire,
Et qui trouble un peu mon bonheur,
Il faut l'avouer, MONSEIGNEUR,
C'est le débit des exemplaires
Dont l'humiliante lenteur

(1) Sa Grandeur avait daigné en accepter la Dédicace.

(2) Un Anonyme entreprit d'en faire la critique ; mais voyant que le Poème avait pris faveur, il se hâta de changer la Palinodie.

Met pour cause en mauvaise humeur
Et l'Imprimeur et les Libraires,
Et parmi quelques adversaires
Jaloux des succès de l'Auteur,
Excite aussi quelque rumeur.
Se peut-il, dit-on, qu'un Poème
Qui du Mercure obtint l'aveu,
Et qu'aime à lire MONSIEUR même (1),
A son Auteur vaille si peu ?
Serait-ce à cause de l'usage
Qu'il a fait d'un jargon sauvage
Que presque personne n'entend ?
C'est cela même : oui, l'on peut dire
Que ce langage est révoltant ;
Mais les connaisseurs l'ont su lire,
Et c'était l'article important :
Si la foule en eût fait autant
L'Edition n'eût pu suffire.
Quoi qu'il en soit, je suis content.
A CICÉ mes vers ont su plaire :
Je n'aspirais qu'à ce salaire.
A l'obtenir j'ai réussi :
Le reste est un petit souci.



(1) Frère du Roi.

REQUÊTE DE LA SISETTE A COMUS

A vous, très haute, très puissante et très ragoûtante Divinité, Comus, dieu des festins, banquets, pique-niques et ramelets ; roi de la table, prince de la bonne chère, chef du carnaval, duc des entremets, entrées, hors-d'œuvres, ragoûts et desserts ; comte des saucisses, andouilles, jambons et langues-fourrées ; marquis des hautes et basses pâtisseries, intendant des grillades, fritures, marinades et fricandeaux ; baron des potages, garbures, bisques, bouillis, farcis, rôtis, pots-pourris, salmis, hachis et margouillis ; souverain des quadrupèdes et volatiles ; maître absolu des habitants des mers, des rivières, des étangs, des ruisseaux et des marais ; président des casseroles, marmites, grils, broches, brochettes, poêles, poêlons, chaudrons, tourtières, lardoires et lèche-frites ; maître absolu des boucheries, poulaillers, halles, volières, garennes et colombiers ; seigneur des sallons à manger, hôtelleries, auberges, guinguettes, gargotes, buffets, cuisines, caves, celliers, tavernes, vide-bouteilles, bouchons et autres places ;

Supplie humblement vos fidèles et affamés sujets, Jérôme Pansard, Etienne Gorgibus, Barthélemi Grand-Gosier, Catherine Gueule-Fraîche, Jeanne Fripparde et Françoise Ventrue ; disant qu'il se serait écoulé près d'un lustre depuis qu'ils ont gagné loyalement à la sissette, jeu conforme aux règlements de la plus exacte police, à Maître Gabriel Molinier, docteur en médecine, habitant de la présente ville de Millau, y résidant, lorsqu'il n'est point en campagne, une

tourte aux amandes, avec tous ses assaisonnements, appartenances et dépendances ; que cependant ledit M^e Molinier, quoique dûment averti par sa propre conscience de la légitimité de la demande des suppliants, persuadé même de leur extrême impatience, par les sommations réitérées qu'ils lui en ont faites verbalement, aurait cependant éludé jusqu'ici le paiement d'une dette si juste et si bien établie, tantôt sur le frivole prétexte de ses visites médicales, tantôt sous la spécieuse apparence d'un oubli dont la continuité paraît trop volontaire pour ne pas équipoller à un refus formel ;

Mais d'autant que ces subterfuges et éternels échappatoires sont illusoires, irrisoires et notoirement attentatoires aux droits sacrés des machoires et avaloires des suppliants ; même blasphématoires, dérogoires et péremptoires des lois, us et coutumes de votre succulente cour ; que, d'ailleurs, le débiteur ne semble avoir d'autre but que de détourner vos vassaux trop bien intentionnés, de l'hommage qu'ils brûlent de vous rendre avec toute l'activité de leurs dents, et d'élever, sur les débris de vos autels, le trône d'Esculape, ce redoutable empoisonneur du genre humain, et partant de substituer à vos coulis appétissants, les révoltantes infusions de la rhubarbe et du séné ; les vins émétiques aux Champenois et aux Bourguignons ; le coquemar à la marmite ; la seringue au rouloir ; la lancette à la lardoire ; en un mot, de renverser les sages et attrayants instituts de la cuisine, pour faire régner à leur place les terribles ordonnances de la pharmacie ;

A CES CAUSES, plaira à vos grâces, divin protecteur des enfants de bon appétit, disant droit sur la requête des suppliants, ordonner qu'incontinent et sans délai, ledit M^e Molinier sera tenu de faire construire par le sieur Osil, ou autre officier de votre cour qu'il avisera, une tourte bien et dûment conditionnée, sucrée et entrelardée d'écorce et de citron, dont la circonférence ait à peu près deux pieds de diamètre, et dont l'épaisseur puisse servir de baillon à la gueule du pays la mieux fendue ; avec inhibition audit M^e Molinier, de faire entrer, sous quelque prétexte que ce soit, dans ladite tourte, aucune drogue qui soit du ressort de sa

profession, nommément la coloquinte et la racine d'arum ou pied de veau, plantes destructives de l'appétit le plus décidé et souverainement détestées de l'organe qui vous est spécialement consacré ; enjoindre, en outre, audit M^c Molinier de faire transporter, intacte et immune de tous droits et péages, ladite tourte, avec toutes ses appartenances, suites et dépendances, à ses périls et risques, à l'hôtel Mont-Plaisir, pour y être par les suppliants vue, examinée, vérifiée, lacérée, partagée, mangée et copieusement arrosée ; et ce, nonobstant toutes oppositions ou appellations quelconques ; et ferez bien.

Soit fait comme il est requis, ce 8 février 1772, Jacques BOUDIN, Martin CERVELAT, Bertrand JAMBON, délibéré.

Contrôlé ledit jour : GIGOT.

*Signé le même jour, par FRICASSOU,
huissier immatriculé en ladite Cour.*

M^c Molinier obéit au commandement dès le lendemain de la signification et, en purgeant la demeure, il paya grassement et splendidement les arrérages.



LA VRAIE HIPPOCRÈNE

OU LE FESSIER DU P. PAUL

ODE PARFUMÉE

Argument. — Le gros et dodu Père Paul, capucin, tourmenté des hémorroïdes, après avoir fait inutilement plusieurs remèdes pour en guérir, en fit un en dernier lieu, qu'on lui donna pour un topique infailible : il consistait simplement à humer la fumée de toiles d'araignée par la fondement. Charmé de la recette, il alla tout de suite chercher de ces toiles, et les ayant mises sur un réchaud plein de braise, après avoir dévoilé sa mappemonde, il se mit en posture de la parfumer ; mais, soit que la rotondité de sa bedaine, n'ayant pu se plier à cet exercice, le fit choir sur les charbons ardents ; soit qu'un zéphir indiscret, partant des pays-bas, eût fait la fonction du soufflet et enflammé les dites toiles, le bon Père fut enveloppé dans un furieux incendie, qui fit un autre Ilion du postérieur de Sa Révérence. Cette aventure, publiée par un chirurgien qui ne crut pas devoir tenir le secret, donna lieu à bien des couplets de chanson, qui, à la vérité, méritaient peu d'être écoutés ; mais comme les poissardes et les polissons les chantaient sans cesse à la barbe du R. Père, il en fut enfin si lassé qu'il y répondit par une invitation à *La Vraie Hippocrène*, « Ode parfumée ». (1)

Après cette réponse, le R. P. n'entendit plus chanter les couplets qui l'avaient si fort ennuyé et mis de mauvaise humeur.

(1) Le texte de cette Ode a été publié dans quelques éditions.

L'HOMICIDE IMAGINAIRE

OU LE DÉCÈS ÉQUIVOQUE

POÈME TRAGI-COMIQUE

Argument. — Un saint et bon religieux, qui n'était rien moins que sorcier, faisant l'enlèvement du corps de son oncle, qui lui avait résigné la dignité de Sacristain, fut assez crédule pour imaginer que l'œil du cadavre à demi-ouvert (parce qu'on ne l'avait pas bien fermé) était un vrai signe de vie ; et, malgré cette persuasion, capable d'arrêter l'enterreur le plus déterminé, il ne laissa pas de poursuivre la cérémonie jusqu'à la sépulture inclusivement, parce qu'il n'eût pas été décent, disait-il, de la suspendre, le Chapitre présent, lui-même revêtu de la chappe, ayant déjà jeté l'eau bénite, le convoi étant assemblé, les cloches ayant sonné et tout le monde étant dans l'attente : c'est cette double bévue qui fait le fond de ce poème en quatre chants.



AUTRES PIÈCES FRANÇAISES

qui ont paru sur les éditions de 1774 et 1788.

EDITION DE 1774

Épître à M. Dissez, docteur en médecine, de Villefranche en Rouergue, en lui envoyant la perruque de voyage qu'il avait oubliée à P., où il était venu voir ma mère malade.

L'origine des bonnets, à M. Lobinhes, de Villefranche, zélé bonnettiste.

Brevet de professeur d'astrologie dans le Régiment de la Calotte, en faveur du chevalier L.....

Requête en plainte pour MM. les prébendiers de Saint-Sernin contre le Punctuaire du même chapitre.

Les étrennes du jour de l'an. A M. Peyrot de Gouzounès, avocat au Parlement.

Requête à Mgr de Grimaldy d'Anibes, évêque et comte de Rodez, par l'auteur, lorsqu'il quêtait pour la construction de l'orgue de l'église paroissiale. (Peyrot demandait à l'Evêque le loyer d'un an de la maison des Jésuites, qui lui avait été adjudgée, par arrêt du Conseil. — La Requête, lisons-nous dans l'édition de 1774, fut appointée au gré de l'auteur),

Harangue au même prélat, qui avait demandé à l'auteur son presbytère pour y confirmer plusieurs paroisses voisines. Peyrot s'excuse de ne pouvoir lui offrir :

..... « qu'une triste mesure,
« D'antique et barroque structure
« Ouverte aux aquilons plus souvent qu'aux zéphyrus ».

Au même prélat sur un Impromptu qu'on exigeait de l'auteur à Rieupeyrour pendant le dîner, et dont il s'excusa, disant qu'à table il ne s'escrimait qu'à bien manger et boire et que sa muse d'ailleurs refusait d'obéir.

Au même prélat sur sa guérison de la jaunisse, qui l'avait mis souvent de mauvaise humeur.

Compliment au même prélat sur sa convalescence, après la maladie dangereuse qu'il essuya à Millau, dans son cours de visite.

Les Complies de St-Pierre. A M. de *** , de Millau, le 6 juillet 1773.

Réponse aux Complies de Saint-Pierre.

Complainte à une dame, sur la naissance d'une septième fille.

La basse au furet. L'auteur de ces deux pièces est M. de Galy, de Millau, commissaire des guerres.

Requête à Jupiter.

EDITION de 1788

Voyage pittoresque de P. à Vabres.

Épître en réponse à celle des enfants de M. de N. . .

Traduction du commencement du second livre du Prædium rusticum.

Mistigris, chat de M^{lle} de M. . . , poème héroï-comique en deux chants.

Épître en réponse à celle de M^{lle} de N. . . , qui m'avait envoyé des vers faits à l'honneur de M. l'Evêque de Vabres.

Épître à M. l'abbé de L. . . , qui dit avoir été chargé, de la part de M. Lefranc de Pompignan, de traiter l'auteur de paresseux, en ce qu'il ne travaillait qu'à des sonnets.

Épître à M. de L. . . , Conseiller au Présidial de Ville Franche, fort enclin à la poésie érotique.

Épître à M^{me} la Marquise de T. . . , qui avait sommé l'auteur de lui porter un bouquet et des vers, le jour de sa fête.

Vers pour l'inauguration de la salle du Concert à Millau, mis en musique par l'auteur.

La conquête de l'Isle Minorque.

Supplique de MM. les Avocats de Millau à Mgr de Colbert, évêque et comte de Rodez.

Eloge funèbre de très-antique et très-célèbre symphoniste Guillaume Bartot, prononcé dans la salle des exercices de la Société musicale et littéraire de la ville de Millau.

La mort de Léopold, duc de Brunswick, poème par M. Cardaillac de Sallèles, avocat au Parlement de Paris, mon intime ami.



TABLEAU COMPARATIF

DE LA *Primo Rouergasso* (I) ET DU *Printems* (II)

(*Chant 1 des GÉORGIQUES PATOISES*)¹

| I | II | I | II | I | II |
|-------|---------|--------|--------------------|---------|----------|
| 5-6 | — 9-10 | 49 | — 49 | 141 | — 153 |
| 7 | — 11 | 50 | — 50 | 142-3 | — 154-5 |
| 8 | — 12 | 51-2 | <i>intervertis</i> | 144 | — 156 |
| 9-10 | — 13-4 | 53-6 | — 53-6 | 145 8 | — 117-20 |
| 11 | — 15 | 57-8 | — 57-8 | 147-50 | — 205 6 |
| 12-5 | — 16-19 | 59 77 | — 59-77 | 151 | — 207 |
| 16-7 | — 20-1 | 78 | — 78 | 152-4 | — 208-10 |
| 18 | — 22 | 79-83 | — 79-83 | 155-7 | — 211-3 |
| 19 | — 23 | 84 | — 84 | 158 | — 214 |
| 20 | — 24 | 105-9 | — 85-9 | 159-63 | — 215-9 |
| 21-2 | — 25-6 | 110 | — 90 | 164-74 | — 220 30 |
| 29-30 | — 29-30 | 111-6 | — 91-6 | 175 | — 231 |
| 31 | — 31 | 117 | — 105 | 176-87 | — 232-43 |
| 32 | — 32 | 118-20 | — 106-8 | 188 | — 244 |
| 33 | — 33 | 121-6 | — 109-14 | 189 | — 269 |
| 34 | — 34 | 127 | — 115 | 190 | — 270 |
| 35 | — 35 | 128 | — 116 | 191-4 | — 271-4 |
| 36-7 | — 36-7 | 129-35 | — 141-7 | 195-8 | — 275-8 |
| 38 | — 38 | 136-7 | — 148-9 | 199-204 | — 279-84 |
| 39-43 | — 39-43 | 138 | — 150 | 205 | — 285 |
| 44 5 | — 44-5 | 139 | — 151 | 206 | — 286 |
| 46-8 | — 46-8 | 140 | — 152 | 207-85 | — 287-95 |

(1) Nous imprimons en italiques les chiffres des vers de la 2^e rédaction qui offrent des variantes.

| I | II | I | II | I | II |
|--------|----------|--------|----------|--------|-----------------|
| 216 | — 296 | 306 | — 382 | 389-90 | — 505-6 |
| 217 | — 297 | 307 | — 383 | 391-2 | — 507-8 |
| 218 | — 298 | 308 | — 384 | 393 | — 509 |
| 219 | — 299 | 309-12 | — 385-8 | 394-7 | — 510-3 |
| 220 | — 300 | 313-4 | — 389-90 | 398-9 | — 514-5 |
| 221-3 | — 301-3 | 315 | — 391 | 400 | — 516 |
| 224-3 | — 304-5 | 316 | — 392 | 401-2 | — 517-8 |
| 226-8 | — 306-8 | 317-20 | — 429-32 | 403 | — 519 |
| 233-4 | — 309-10 | 321-4 | — 449-52 | 404 | — 520 |
| 235-41 | — 311-7 | 325 | — 453 | 405-6 | — 521-2 |
| 242-4 | — 318-20 | 326-9 | — 454-7 | 407 | — 523 |
| 245-50 | — 321-6 | 330 | — 458 | 408 | — 524 |
| 268 | — 340 | 331 | — 459 | 409-12 | — 525-8 |
| 269 | — 341 | 332 | — 460 | 413-4 | — 533-4 |
| 270-1 | — 342-3 | 333-5 | — 461-3 | 415-20 | — 535-40 |
| 272 | — 344 | 336-9 | — 464-7 | 421-4 | — 529-32 |
| 273 | — 345 | 340-6 | — 468-74 | 425-35 | — 541-51 |
| 274-6 | — 346-8 | 347-8 | — 475-6 | 436 | — 552 |
| 285 | — 349 | 349-52 | — 477-80 | 437-8 | — 553-4 |
| 286 | — 350 | 381-2 | — 497-8 | 439 | — 555 |
| 287-8 | — 351-2 | 383 | — 499 | 440 | — 556 |
| 289-99 | — 365-75 | 384 | — 500 | 441 | — 557 |
| 300-2 | — 376-8 | 385 | — 501 | 442-8 | — 558-64 |
| 303-3 | — 379-81 | 386-8 | — 502-4 | 449-56 | <i>spéciaux</i> |



ABRÉVIATIONS

DU GLOSSAIRE

TITRES DES PIÈCES :

I, II, III, IV désignent les quatre chants des *Geourgicos potuosos*. — *L. o D.* = Letro o Moussu Desprodèls — *Recul Ep.* = Recul de Pouesios Rouërgassos, Epitro. — *Pr.* = Lo Primo Rouërgasso en formo de Geourgicos. — *Odo* = Lou Rei recoumbolit de lo moloutiè, etc. — *Goli* = Coumplimen del bossibiò de los Oumièiros o Modamo de Goli — *Ep. II* = Epitro en respounso, etc. — *Coumpl.* = Coumplimen sus lo noubèlo onnado des musiciens de Prodinàs, etc. — *Goli II* = O Moussu de Goli sus lo noubèlo onnado. — *Pred.* = Predicciùs de lo Muso del Segolà sul moriache de Moussu de Sont-Roumo. — *Bèrt.* = Los Bertèlos, estreno del prumiè de l'on. — *Cound.* = Coumplimen de coundouleenso. — *Fr.* = Lo mort de Froncesou. — *Resp.* = Respounso ol coumplimen de Moussu Fojou, etc. — *Ort* = L'Ort sons porèl, etc. — *Sounet* = Sounet en bouts rimats. — *Sounet de Goli* = Autre sounet sus los mèmos rimos. — *El.* = Lo Nimto del Segolà, Elegio sus lou despart de Modamo de*** — *Par.* = Romboi del Parasol perdut e troubat. — *Resp. II* = Respounso o Moussu Fajos. — *Proub.* = Lou Proubèrbe bèrtodiè. — *Ep. III* = Epitro o moun omic. — *Diol.* = Diologue entre lo Muso Rouërgasso e soun mèstre sul moriache de Moussu de Sorgos.

— *Ben.* = Epitro ol Pèro Benanso. — *Bounal* = Coumplimen o Moussu de Bounal. — *For.* = Ourigino de lo Fondolo. — *Diol.* II = Dialogue entre Miquèl, de Milhau, et Jonou, de lo Bloquièiro. — *Lib.* = Coumplimen d'un fronc potrioto o l'aubre de lo Libèrtat. — *Bounal II* = Lo Colo des trobolhodous o Moussu Bounal. — *Frot.* = Coumplimen fach o l'aubre de lo Frotèrnatat. — *Bespr.* = Lo bèsprado soubèrtouso. — *O Peirot* = Bèrses o l'òutur de los Geourgicos potuosos.

AUTRES ABRÉVIATIONS :

adj. = adjectif ; — adv. = adverbe *ou* adverbiale ; — cd. = conditionnel ; — cf. = comparez *ou* par exemple ; — conj. = conjonction *ou* conjonctive ; — f. = féminin, — ft. = futur ; — impér. = impératif ; — impers. = impersonnel ; — intr. = intransitif ; — ipf. = imparfait ; — loc. = locution ; — m. = masculin ; — n. = nom ; — p. pr. = participe présent ; — p. p. = participe passé ; — pl. = pluriel ; — pr. = indicatif présent *ou* pronom ; — prép. = préposition *ou* prépositive ; — refl. = réfléchi ; — subj. = subjonctif présent ; — sg. = singulier ; — tr. = transitif ; — v. = verbe *ou* voyez ; — 1, 2, 3 = 1^{re}, 2^e 3^e personnes du sing. ; — 4, 5, 6 = 1^{re}, 2^e, 3^e personnes du pluriel.

GLOSSAIRE

- B**, en rouergat, remplace régulièrement V du français et du provençal.
- BA**, *bai, bas, bau*, v. *onà*.
- BAT EN BAT** (*gorjo de*) *Resp.* 97, bouche largement ouverte (bon appétit); *loissà de bat en bat* *Par.* 20, laisser en plan.
- BATO**, n. f. (propr : corne du pied), pied : *birà los batos* *Fr.* 29, mourir.
- BAUCH**, f. *baujo* *Ep.* II, 62, *Diol.* II, 33, adj. et nom, fou.
- BAUTRES**, f. -os, vous autres, vous.
- BE**, n. m., bien; — adv. (avec élision *b'*), bien, beaucoup.
- BECUT**, n. m., pois chiche.
- BEDÈL** *Goli*, 35, n. m., veau.
- BEDÈLO**, n. f., génisse.
- BEGADOS** (*d'o*) *Sounet*, 7, loc. adv., quelquefois, parfois.
- BÈL** (exprimant l'idée d'exactitude, de plénitude, de perfection) : *o bèl demà* IV, 333; *ol bèl clar de lo luno* IV, 341.
- BELEÇO** *Ep.* II, 76, n. f., illusion.
- BELETO** (*so*) *Diol.* 34, n. f., sa toute-belle.
- BELÈU**, adv., peut-être.
- BELHÀ**, v. tr., surveiller I, 96, guetter *Ep.* III, 62.
- BELIGONT**, pl. -ons II, 196; *Dial.* II, 31, va nu-pieds, vagabond, brigand.
- BELUGO**, n. f., étincelle.
- BELUGUEJÀ**, v. intr., scintiller.
- BENCRE**, v. tr., vaincre. — Pr. 3 *benquis* *Odo*, 15.
- BENDÈL**, n. m., bandeau.
- BENDEMIO**, n. f., vendange.
- BENGUDO**, n. f., venue.
- BENÌ**, v. intr., venir. — Pr. *bene*, 3 *ben*, *be* (dans *Ponnado que be* III, 77; IV, 66, etc.), 6 *benou*; ipf. 3 *beniò*; pf. 3 *benguèt*, 6 *benguèrou* *Goli*, 45; ft. 3 *bendrò*; sbj. 3 *bengue* I, 432, *bengo* III, 37, 78, etc.; Pr. 320; ipf. 3 *benguèssò* *Rec. Ep.* 119; impér. 5 *benès*; p. pr. *benguen*; p. p. *bengut*, f. -udo.
- BENTOUR** II, 140, n. m., éventail.
- BÈRCÀ**, v. tr., ébrécher.

- BÈRDIÈ, n. m., verger.
 BÈRGEIRETO, n. f., bergeronnette.
 BÈRGOUNJOUS *Diol. II*, 199, adj., honteux (*n'es pas b. de, n'a pas honte de*).
 BÈRMÀ, v. tr., diminuer.
 BÈRMENOUS, adj., véreux.
 BÈRMINO I, 166; *Rec. Ep.* 115, etc., n. f., vers, poésies.
 BEROMEN, adv., vraiment.
 BÈRQUIÈIRO, n. f., dot.
 BÈRS, pl. *bèrses*, n. m., vers.
 BÈRTAT, n. f., vérité: *es b. Rec. Ep.* 97; *Coumpl.* 116, etc.; *es pla b. Rec. Ep.* 63, c'est bien vrai.
 BÈRTÈLOS, n. f., bretelles.
 BÈRTODIÈ, f. *-ieiro*, adj., vrai, conforme à la vérité.
 BÈRTURIOS *Ort*, 21, adj., vigoureux.
 BÈS, pl. de *bèl* avec *o*: *o bès porels IV*, 171, par couple; *o bès pans Ort*, 31, à belle mesure.
 BESAL, n. m., rigole principale pour l'arrosage des près.
 BESAT, f. *-ado El.* 37, adj., qui aime à folâtrer, à gambader.
 BESC, n. m., glu.
 BESI, f. *-ino*, adj., voisin.
 BESIADOMEN I, 254, adv., de charmante façon.
 [BESIAT], f. *-iado I*, 121, adj., mignon.
 BESINACHE et BESINAT, n. m., voisinage.
 BESIÒ, v. *beire*.
 BESOUNHO, n. f., besogne; matière *Resp.* II, 50.
 BÈSPRADO *Bespr.*, titre et *bèspre I*, 87, les dernières heures de l'après-midi.
 BESTI, v. tr., vêtir, habiller. — P. p. *bestit I*, 336; *El.* 12 (*bostou b.*, empoté), f. *bestido I*, 518; pris subst., *bestit II*, 48, 242, vêtement.
 BÈSTIO, n. f., bête.
 BETO (*èstre de*) *Coumpl.* 114, être en veine, en bonnes dispositions.
 BEURE, v. tr., boire. — Pr. 3 *beu III*, 152, 6 *bubou II*, 412; impér. 5 *bubès Cound.* 50; p. p. *begut Dial. II*, 88.
 BI, n. m., vin.
 BIACHE, n., voyage; fois: *un b. Pr.* 255; *oqueste b. Odo*, 71; *Proub.* 102.
 BIAIS; n. m., façon; bonne façon, habileté I, 483.
 BIALOMEN, n. m., bélement.
 BIASO, n. f., musette, bissac.
 BIELHUN, n. m., vieillesse.
 BIGÒS, n. m., pioche, houe à deux dents.
 BILÈN (*lou*) *For.* 55, n. m., le Diable.
 BIN I, 162, n. m., brin d'osier.
 BINÀ, v. intr., donner une seconde façon à la vigne.
 BINHEIROU, n. m., vigneron.
 BIONDO I, 418; II, 257, etc., n. f., viande; biens *Goli* 6: *Diol. II*, 199.
 BIOLÀ, v. intr., béler.
 BIÒU, n. m., bœuf.
 BIRÀ, v. tr., tourner, faire tourner I, 1; IV, 306, écarter II, 314, retourner (le sol) I, 84; — v. réfl., *se b. de Rec. Ep.* 143, se soucier de; — impers., *cont biro de cerièiros*, quand il y a une bonne récolte de cerises.
 BIRÀ (*se*), v. réfl., se soucier.
 BIRAL, n. m., tour: *dins un biral de ma Diol. III*, 52, en un tour de main.

- BIROBOLTO *Rec. Ob.* 4, n. f.,
détour.
- [BISOLHAT], f. -ado (*figo b.*) III,
50, p. p. -adj., gercé.
- BIST, v. *beire*.
- BISTALHOS (*fa*) I, 624, perqui-
sitionner en vue d'une saisie
de mobilier ou de récoltes.
- BISTO, n. f., vue.
- BIÙ¹, adj., vif, alerte.
- BIÙ², v. *biüre*.
- BIÛLET, adj., violet.
- BIÛLETO, n. f., violette.
- BIÛLIÈ, n. m., violier.
- BIÛRE I, 488; II, 395, etc., v.
intr., vivre. — Pr. 3 *biü Fr.*
2; ipf. 5 *bibiàs* IV, 266; ft. 5
biürés *Pred.* 73; impér. 5
bibès *Diol.* 94.
- BIÛZE, f.-o, adj., veuf; — privé
(de) IV, 17.
- BLAT, n. m., blé.
- BLEDO-RABO, n. f., betterave.
- BLONQUEJÀ, v. intr., blanchir.
- Bo, *bôn*, v. *onà*.
- BOBAU, n. m., ver-luisant II,
359 et *Pr.* 359 (*b. lusent*),
personne au masque effrayant
I, 205.
- BOBOU, *Pr.* 353, n. f., vapeur.
- BOCOCIÛ II, 108; *Goli* 105, n.
f., profession, métier.
- BODÀ, v. intr., rester bouche bée
(d'admiration).
- BODAL, n. m. : *soun·dornè b.*
II, 232, son dernier soupir.
- BOILÀ, v. tr., donner, appliquer.
— Pf. 3 *boilèt* IV, 306; sbj. 3
baile *Rec. Ep.*, 23.
- BOILET, n. m. valet de ferme.
- BOIO (*de bono*) *Odo*, 9, de bonne
humeur.
- BOIRÀ lat. *variare*, v. intr.,
tourner (en parlant du rai-
sin), changer d'aspect.
- BOISÈL, n. m., vaisseau IV, 218;
vaisseau vinaire (passim).
- BOL, v. *bos*.
- BOLENTIÒS *Odo*, 136, n. f. pl.,
qualités.
- BOLHÀ, v. tr., donner, appliquer,
flanquer. — Pr. 1 *balhe*.
- BOLOJÀ, v. tr., balayer.
- BOLOJUN, n. m., tapage.
- BOLONDRÀS *Ben.* 19, n. m., froc,
robe de moine.
- BOLSIÈIRO II, 186; *Bespr.* II,
n. f., meule en rectangle.
- BOLTO III, 74, n. f., labour (ac-
tion de retourner la terre).
- BOLOUNIÈ (*sac*) II, 467, grand
sac, sac propre à faire une
balle.
- BOMBUALHOS, n. f. pl., bords
(d'un jupon) frangés par l'u-
sure.
- BON II, 311, 364, n. m., élan.
- BONCAL, n. m, planche ou car-
reau de terrain dans un jar-
din,
- BONCO IV, 281, n. f., banc qui
sert de coffre.
- BONDAT I, 236; IV, 428, p. p.
-adj., saturé, plein, chargé,
(ordinairement : ivre).
- BONTOCIÛ IV, 429, n. f., vantar-
dise.
- BORAL, n. m., tapage.
- BORGUN I, 150, n. m., débris de
tiges de chanvre ou de lin
maqué.
- BORIO, n. f., ferme.
- BORJAIRE, f.-o, adj., bavard.
- BORLET I, 70, n. m., valet de
ferme.
- BOROLHÀ, v. intr., bavarder. —
Sbj. 1 *boralhe* *Ep. III*, 52.
- BORRÀ (*se*), v. réfl., se fermer.
— Pr. 3 *barro* I, 71.
- BORRAL, n. m., barillet pour le

- vin qu'on suspend à l'épaule.
- BORRÈU, n. m., barreau.
- BORTÀS, pl. *bortasses Coumpl.* 146, n. m., buissons; arbre III, 396.
- BOS, prèp. vers : *bos obon Goli* 51, en avant, devant nous ; *bol* (= *bos lou*) *Goli*, 34 ; *Diol.* II, 6.
- BOSSIBIÒ *Goli* (titre) et *bossibiè* (signature), n. m., père.
- BOSSIÙ (n. m.) *Pr.* 62, etc., f. -*ibo* IV, 405, 410, etc., mouton ou brebis de deux ans.
- BOSTOU, n. m., bâton.
- BOSTOU ROUIAL II, 208, sceptre.
- BOTEJAIRE, adj., qui baptise ; *siòs pa' b. Diol.* II, 14, tu n'aimes pas à baptiser (à tremper) le vin.
- BÒU, v. *onà*.
- BOUCHART, f. -*ardo*, adj., barbouillé, grassex.
- BOUCHINGO *Pr.* 329, n. f., salsifis des près.
- BOUCÌ, n. m., morceau.
- BOUFO, n. f., balle.
- BÒUGIÈIRADO *Rec. Ob.* 22, n. f., folie.
- BOUIÈ, n. m., bouvier.
- BOUÏNO (*lo*) I, 97, n. f. collectif, les animaux de l'espèce bovine.
- BOUJÀ, tr., verser ; verser le contenu de III, 179.
- BOULCÀ (*se*) *Goli*, 32, v. réfl., se rouler.
- BOULDOUIRO *Diol.* II, 98, trouble.
- BOULÉ, v. tr., vouloir ; — subst. IV, 219. — *Pr.* 1 *bole* I, 262, 542, etc., *boli* IV, 396, 2 *bos* I, 295 ; IV, 385, etc., 3 *bol* IV, 391, etc., 6 *bolou* *Odo*, 8 ; ipf.
- 3 *bouliò*, 6 *bouliòu* ; pf. 3 *bouluè* ; cd. 3 *boudriò*, 6 -*iòu* ; sbj. 1 et 3 *bolgo* II, 251 ; III, 256 ; *El.* 53, 5 *boulgàs* *Resp.* 89 ; *Bounal*, 5 ; p. p. *boulgut Ben.* 45 ; *Bespr.* 41.
- BOULEGÀ, v. intr. et tr., bouger, remuer.
- BOULEGODIS, n. m., remue-ménage.
- BOULHASSO *Bespr.* 44, n. f., ni-gaude.
- BOULHASSO ! *Pred.* 49 ; *Bespr.* 44, interj. marquant l'étonnement, grand Dieu !
- BOULÌ, v. intr., bouillir. — P. p. *boulit*, f. -*ido*.
- BOULIDOU, n. m., cuve où l'on fait fermenter le vin.
- BOULISOU, n. f., grande quantité.
- BOULON, n. m., faucille.
- BOULOUNTÀ (*se*), v. réciproque, se vouloir du bien, s'aimer. — Ip. 6 *boulountabou* IV, 365.
- BOULTJAIRE, n. m., vagabond.
- BOUNDOU, n. m., bonde.
- BOUNDOLAU, n. m., bourdon.
- BOURDET *Sounet de Goli*, 4 ; *Resp.* II, 12, n. m., toupie.
- BOURDUFALHO I, 158 ; III, 436, n. f., broutilles, menu bois ; *Pr.* 261 ; — au fig. *Rec. Ep.* 136, vétille.
- BOURIAIRE I, 65, 506 ; II, 105, etc., n. m., fermier.
- BOURJOU I, 53, n. m., bourgeon.
- BOURNHOU, n. m., ruche.
- BOURRÀ *Pr.* 312, v. tr., se bourrer de.
- BOURRE, n. m., bourgeon.
- BOURROUL, n. m., verrou.
- BOUSCACHE, n. m., bocage.
- BOUSIGÀ I, 456, v. intr., écobuer, travailler une terre en friche.

- BOUSIGOS, n. f., terre qu'on défriche.
- BOUTÀ, v. tr., mettre.
- BOUTOU, n. m., bouton.
- BRABE, adj., bon, honnête; considérable III, 71; *Ort* 36, etc.
- BRABOMEN, adv., bravement, beaucoup, certainement *Ort*, 44.
- BRAGOS, n. f. pl., braies, chaussees, culotte.
- BRAI, adj., vrai.
- BRAS, pl. *brasses*, n. m.
- BREGO, n. f., querelle, noise.
- BREGONDALHO, n. collectif f., troupe de brigands.
- [BREGOUS], f. -ouso I, 429, adj., querelleur.
- BRÈS, n. m., berceau.
- BRESENÀ, v. intr., murmurer.
- BRESILHÀ *Pr.* 358, v. intr., faire un bruit de friture (en parlant de la cigale).
- BRESSOLO, n. f., berceau.
- BRICOU (*un*) I, 262, 291, etc., un petit peu.
- BRISCON IV, 273, n. m., jeu du bâtonnet (?). V. Mistral, *Tre-sor*, s. v. *brisque*.
- BRIÙ (*un*) I, 109; III, 341, etc., un peu de temps; *cau-que briù Cound.* 2, quelque temps.
- BROBADO *Rec. Ob.* 62, n. f., gronderie, critique.
- BROBEIÀ, *Rec. Ep.* 55, etc., v. tr., gronder.
- BROCO, n. m., baguette.
- BROGAT *Bert.* 4, culotté.
- BRON *Odo*, 34; *Diol.* II, 217, n. m., cri, criaileries.
- BRONDÌ, v. tr., secouer.
- BRONDIDO (*boilà lo*) IV, 278, secouer fortement, battre.
- BRONDILHO, n. f., brindilles, ramilles.
- BRONDOU, n. m., torche enflammée, flambeau.
- BROUNZI, v. intr., gronder, retentir sourdement.
- BROUT, n. m., rameau.
- BROUTOU I, 15, n. m., bourgeon.
- BRUCH, n. m., bruit.
- BRULLÀ, v. intr., brûler. — P. pr.-adj. *brullent*, brûlant.
- BRUSOU II, 273, n. m., bruit sourd.
- BUFÀ, v. tr., dédaigner.
- BUFAL, n. m., souffle.
- BUFÈC II, 252, adj., inutile, sans effet.
- BUGADO, n. f., lessive.
- BÙDA, v. tr., vider.
- BÙDE IV, 481, f. -o, n. m., vide.
- BÙIOCHAIRE, n. m., voyageur.
- BÙISSÈL, n. m., boisseau.
- BÙISSOU, n. m., buisson.
- BÛOLHÀ, v. intr., balayer la balle des céréales. — Pr. 3 *bùalho* II, 466.
- BURÈL, adj., marron foncé.
- BURGÀ, v. tr., fouiller.
- CABRO, n. f., chèvre. *Cabro*, *siòs-tu cabro?* sorte de jeu, que mentionne le poète provençal, Brueys d'Aix (1570-1636).
- CACHONIÙ II, 69, n. m., dernier né, tout petit enfant.
- CADO, adj. indéf. invar., chaque; *c. tres ons* I, 48, tous les trois ans.
- CADUN, f. -uno, pr. indéf., chacun.
- CAIS, n. m., mâchoire.
- CAL', pr. interr., qui?
- CAL², v. *caldre*.

- CALCIOS I, 69, n. f. pl., chausses, culotte.
- CALDRE, v. impers. falloir. — Pr. 3 *cal*; ipf. 3 *colìò*; pf. 3 *colguèt Resp. II*, 59; ft. 3 *coldrò I*, 434; II, 190, etc., *codrò Pr.* 356; cd. 3 *coldriò IV*, 508; *Rec. Ob.* 32, etc., *codriò Coumpl.* 135; sbj. 3 *calgo Coumpl.* 146.
- CAP, n. m., tête; *cap de* (dans une prop. nég. ou indéterminée), aucun; — avec ellipse de *de IV*, 448.
- CAPO, n. f., manteau.
- CARO, n. f., visage *Par.* 6, *Bespr.* 37, mine, aspect I, 189.
- CAS IV, 276, 329, n. m., cas de conscience; *s'en cas Resp.* 39, si par cas, si par hasard.
- CASO, n. f., chaumière.
- CATRE, désignant un petit nombre : c. *còulets I*, 83.
- CAUQUE, f. *cauco*, adj., quelque.
- CENTENO II, 269; *Diol.* 96 (éd. *cenqueno*), n. f., brin qui réunit les fils d'un écheveau; *coupà lou cap et lo c.*, bouleverser tout.
- CERCÀ, v. tr., chercher.
- CERIÈIRO, n. f., cerise.
- CERMOUNIO IV, 434; *Proub.* 131, n. f., cérémonie.
- CÈRTO *Coumpl.* 80. adv., certes.
- CHAUTE, v. *chòutà*.
- CHÈSTRE *Ep.* II, 47; *El.* 34; *Diol.* 50, n. m., monticule, pente gazonnée.
- CHI, n. m., chien.
- CHICOUNEJÀ, v. tr., déchiqueter. — Pr. 3 *chicounejo Fr.* 5 (voy. la note).
- CHOLOMINO IV, 430, n. f., chalumeau.
- CHOMBRIÈIRO, n. f., fille de ferme, servante.
- CHOPLÀ, v. tr., mettre en morceaux.
- CHOUMARRO, *Fr.* 11, n. f., brutale (litt. : jument).
- CHOURRÀ, v. intr., rêvasser, rester immobile.
- CHÒUTÀ (*se*), v. réfl., se soucier. — Pr. 1 *chaute IV*, 153.
- CHUNCHAT III, 66, n. m., contenu des deux mains jointes.
- CIBADO, n. f. avoine.
- CINGLO, n. f., ceinture, sangle; courroie du joug *Pr.* 86.
- CIROUS I, 341; *Pr.* 269, adj. pris subst., chassieux.
- CLAS IV, 181, n. m., son de cloche.
- CLAURE, v. tr., enfermer; — *se cl.*, v. réfl., s'enf. — P. p. *claus Bespr.* 40.
- CLEDO, n. f., claie, barrière à claire-voie.
- CLOBÀ, v. tr., mettre sous clé.
- GLOBENC *Pr.* 42, n. m., cailloux agglomérés qui forment le fond des chemins.
- CLOPÀ, v. intr., frapper.
- CLOS I, 404, n. m., coquille de l'œuf.
- CLOSCO, n. f., tête.
- CLOUCO IV, 436, n. f., poule couveuse.!
- CLOUSSÌ, v. intr., glousser. — P. pr. *cloussiguen I*, 408.
- CLUÈCH, n. m., chaume.
- CO, n. f., queue.
- COBAL II, 307; IV, 166, n. m., engence.
- COBÌ *Odo*, 43, v. tr., caser, loger.
- COBIROU, n. m., chevron.
- COBOLINO (*lo*), n. f. collectif, les chevaux.
- COBONIÈIRO, n. f., fille de ferme

- chargée de la préparation du fromage.
- COBRIT, n. m., cabri, chevreau.
- COBUSSAIRE, n. m., plongeur.
- COBUSSAT IV, 472, n. m., provin.
- COCHÀ, v. tr., cacher. — Pr. 2 *cachos L. o D.* 26.
- CODAULO, n. f., clinche, loquet ; *bièlho c. Diol.* 81, vieille toupie (injure).
- CODÈL *Goli*, 28, n. m., chien.
- CODENO, n. f., chaîne.
- CODOLART, n. m., garçon, valet sans souci (sens péjoratif).
- CODRÒ, *codriò*, v. *caldre*.
- COFO, n. f., coiffe.
- COGORAULO, n. f., escargot.
- COIRAT *Ep. II*, 60, p. p. -adj., (litt^t : carré), fort, étrange.
- COIRE, v. intr., cuire. — Pr. 3 *coi* IV, 437.
- COIRÈL, n. m., espèce de fronde.
- COISAL, n. m., molaire.
- COLÀ, v. intr., et *se colà*, v. réfl., se taire. — Impér. 2 *calo Goli*, 55; *Diol.* 69, 4 *colen* (v. *siau*), 5 *colàs Resp.* 21; *Diol.* 68.
- COLCÀ, v. tr., fouler.
- COLCADO, n. f., foulage.
- COLCIDO, n. f., chardon.
- COLCINÀ, v. tr., passer à la chaux.
- COLDRIÒ, *colguèt*, *coliò*, v. *caldre*.
- COLEL, n. m., petite lampe à queue.
- COLHADO, n. f., caillé, lait caillé.
- COLHET, n. m., vidangeur.
- COLHOL, adj., bigarré.
- COLIBOTS I, 394; *Pr.* 338, n. m. pl., débris de caillé, caillots.
- COLIMÀS, n. m., chaleur lourde.
- COLO, n. f., groupe, d'ouvriers agricoles travaillant ensemble.
- COLÒS, pl. *colosses* IV, 134, n. m., trognon (de chou).
- COLRE II, 474, v. tr., célébrer (une fête).
- COLSÀ *Diol. II*, 19 (litt. : chauser), ferrer.
- COMBADO I, 334, n. f., enjambée, espace à piocher entre deux rangées de vignes.
- COMBIÀ, v. tr., changer. — Pr. 3 *combio* I, 384; sbj. 1 *combie* I, 63; ipf. 1 *combièsse Pr.* 63.
- COMBIROUS (*lous*) *Pr.* 42, n. m., les environs.
- COMBO et COMBETO, n. f., tige.
- COMBO, n. f., jambe.
- COMBOJOU, n. m., jambon ; (familièrement) jambe *For.* 2.
- COMÈL, n. m., imbécile.
- COMINÀ, v. intr., cheminer.
- COMINADO, n. f., presbytère.
- COMISO (*en*) II, 60, en bras de chemise.
- COMISOULETO I, 518, n. f., camisole.
- COMOIÀ (*se*), v. réfl., se colorer.
- COMPIS I, 23, f. -isso *Ep.* II, 23, adj., rétif.
- COMPONHO I, 453, n. f., campagne.
- CONHE, pl. *es*, f. -o *Odo*, 119; *Ep. II*, 67, etc., adj. interrogatif et admiratif, quel, quel grand.
- CONHOTO I, 490, n. f., petite chienne.
- CONILHO I, 154, n. f., chenille du ver à soie.
- CONIS, pl. -isses, adj., difficile, rude.
- CONOBIÈIRO, n. f., chenevière.
- CONOBOU, n. m., chénevis.
- CONOU, n. m., litre (de vin).
- CONTE, f. *conto* I, 306, etc., adj.

- admiratif, combien grand; au pl., *contes*, f. -os, combien nombreux, combien de.
- CONTÈL, n. m., pain (litt^l. : chanteau de pain); *lou c. Pr.* 284, la miche.
- CONTELET, diminutif de *contèl*.
- CONTUGNES *Diol. II*, 150 (mot francisé = *countunhos*), 2^e p. sg. prés. de *countunhà*, continuer.
- COP, pl. *cots* (prononcez : *cotch*), n. m., coup, fois; *tout-ol-cop I*, 148, tout à la fois; *pèr lou cop I*, 437, pour cette fois, sûrement.
- COPÀS *Coumpl.* 40, n. m., augmentatif de *cap*.
- COPEIROU, n. m., chaperon; *lou mèstre c.*, *Bounal*, la charge de maire.
- COPEJÀ, v. intr., laisser tomber la tête quand on est pris de sommeil.
- COPÈL, n. m., chapeau.
- COPELADO (*fa lo*) o I, 10, tirer le chapeau à, saluer.
- COPELÒ, n. m., prêtre.
- COPIOL *Pr.* 73, n. m., capitaine, chef.
- COPOUNÀ, v. tr., chaponner, châtrer.
- COPUCHO, n. f., tête, intelligence; *cauco bouno c. Rec. Ep.* 90, une bonne tête.
- COPUCHOUNÀS *Ben.* 18, n. m., grand capuchon.
- COPUSODOU, n. m., billot ou établi pour travailler le bois.
- CORBOUNAT, n. m., charbon, carie des blés.
- CORDÌ, n. m. et CORDINO, n. f., chardonneret.
- CORDUS, n. m., chardon.
- CORGÀ, v. tr., prendre et donner à porter) I, 467; II, 152, etc., v. réfl., se charger — *Pr.* 3 *cargo*; p. pr. *corguen*.
- CORGODOU, n. m., lieu où l'on charge les raisins.
- COROMÈL, n. m., chalumeau, musette.
- CORPAN II, 152, n. m., toque.
- CORRÀ (*se*), v. réfl., se carrer, se mettre à l'aise; *fa c. I*, 62.
- CORREIROU, n. m., sentier; *loi fôu correirous II*, 192, y sont sans cesse.
- CORREJÀ, v. tr., charrier, transporter sur le dos II, 468.
- CORRIÈIRO, n. f., rue.
- CORRIOL, n. m., chariot.
- COSSOUL (*lou*), n. m., le premier consul de la ville.
- COSSOULETO, n. f., cassolette (fleur).
- COSTELET, n. m., châtelet : trois châtaignes ou noix ou noyaux surmontés d'un quatrième, qu'on cherche à enlever avec un projectile de même espèce.
- COSTIÀ (dissyllabe) I, 159, v. tr., châtier, corriger; modérer III, 200.
- COSTONHÈ, n. m., châtaigner.
- COSTONHO, n. f., châtaigne.
- COSTROU, n. m., cabane.
- COTÀS *For.* 55, gros roué.
- COTÈT *For.* 47, n. m., cadet, petit jeune homme.
- COTOU, n. m., jeune chat; — *mudà sous cotous El.* 3, changer de résidence.
- COTOU, n. m., chaton.
- COUÀ, v. intr., couvrir.
- COUBÈS, adj., avide.
- COUBESIÒ *Fr.* 22, n. f., avidité.
- COUBIT, n. m., invitation.

COUCHÛIRÈL, n. m., vin fait avant la vendange avec les raisins avariés ou mal venus.

CÒUCIÙ, n. f., caution.

CÒUCUN, pl. *cauques -us Diol.*

44, pr. indéfini, quelqu'un.

COUCUT, n. m., coucou.

COUDÈRC *El.* 34, n. m., petit pré voisin de l'habitation.

CÒUDET *Pr.* 37, adj., un peu chaud, tiède.

COUDOUN, n. m., coing.

COUETO, n. f., petite queue.

CÒUFÀ (*se*), v. réfl., se chauffer.

COUFÌ, v. tr. 108, préparer (la terre) (litt^t : confire); v. intr., cuire lentement. — *Pr.* 3 *coufis* IV, 436; p. p. f. *coufido* I, 108.

COUFLÀ, v. tr. et intr., gonfler.

COUFLÀ (*se*), v. réfl., se gonfler, s'enfler d'orgueil; — p. p. *couflat*, f. -ado, enflé, gonflé.

CÒUFLIT III, 4; IV, 174, f. pl. -idos *El.* 9, p. p. -adj., bondé.

COULÀ, v. tr., coûter. — *Pr.* 3 *colo Ort* 8.

COULÀ, n. m., collier,

CÒULET, n. m., chou.

COULODOU I, 371, 378, n. m., chaudron où l'on fait cailler le lait.

COUMBENÌ, v. impers., convenir. — *Pr.* 3 *coumbe For.* 5.

COUMBO I, 221, 509, etc., n. f., dépression de terrain.

COUMOUL, adj., comble, plein.

COUMPISSADO *El.* 38, n. f., flux d'urine.

COUMPONACHE *Pr.* 311, n. m., ce qu'on mange avec le pain, pitance.

COUMPOSSIÙ, n. f., compassion.

COUNDUCHO, n. f., conduite.

COUNDURE, v. tr., conduire; — v. réfl. *Pr.* *Emboi*, 30, se conduire.

COUNEISSE, v. tr., connaître. —

Pr. 1 *couneisse L. o D.* 5, 3 *couneis* I, 253; ipf. 2 *couneissios*; III, 363; 6 -iòu *Diol.* II, 124; pf. 4 *couneguèren Coumpl.* 86; p. p. *couneisent Ep.* II, 49.

COUNSENCIÒ *Bèrt.* 36, n. f., conscience.

COUNTESTOCIÙ (*lo*) *Bespr.* 52, n. f., la Constitution (mot estropié).

COUNTUNHÀ *Odo*, 132, v. tr., continuer. — *Impér.* 5 *countunhàs Coumpl.* 149.

COUPET, n. m., nuque.

COUQUÌ IV, 383, adj., coquin.

CÒUQUILHO *Pr.* 241, n. f., demeure (coquille).

COURÈS, v. *courre*.

COURNUDO, synonyme de *semal*.

COURO, conj., quand.

COURRE *Bèrt.* 23, etc., et *COURRÌ*, v. intr., courir. — *Pr.* 3 *courris* I, 69, *cour* III, 318, 6 *courrou* II, 387; *impér.* 4 *courriguen*, 5 *courès* I, 27.

CÒUSÀ, v. tr., chausser (des souches).

CÒUSEGOL, n. m., méteil.

COUSESOU, n. f., cuisson.

COUSINO, n. f., cuisine.

COUSSÈRGUEJÀ, v. tr., châtaouiller.

COUSSI, comment, comme; *coussi quicon Diol.* II, 18, tant bien que mal.

COUSTAL I, 537, pl. *coustals* III, 269 (imprimé à tort *coustals*), n. m., côteau.

COUSTRENHE, v. tr., contraindre.

- COUSTRENCHO II, 191, n. f.,
contrainte, saisie.
- COUTAL, n. m., muletier, char-
retier.
- COUTRILHADO, n. f., troupe
Resp. 41, grande quantité
I, 153.
- COUTROLHÀ, v. tr., tailler. —
Pr. 3. *coutralho Ort*, 68.
- CÒUZÀ, v. tr., causer. — *Cd.* 3
còuzoriò I, 54.
- CÒUZÌ, v. tr., choisir. — *Impér.*
5 *còuzissès* I, 181; IV, 472,
etc.
- CREAT I, 294, p. p. pris subst,
créature.
- CREIRE, v. tr., croire. — *Pr.* 1
crese, cresi Rec. Ep. 69;
Pr. 268, 2 *crese*s, 5 *crese*s;
ft. 5 *creirès*; *impér.* 2 *crei*
IV, 247, 5 *crese*s I, 96; *El.* 33.
- CREISSE, v. intr., croître. — *Pr.*
3 *creis* III, 81; IV, 475, etc.;
p. p. *crescut* IV, 523.
- CREMAL, n. f., crémaillère.
- CRENHE, v. tr., craindre. — *Pr.* 1
crenhe *L. o. D.* 4, 2 -es IV,
140, 3 *cren* II, 169, 5 *cren-*
hès Resp. 25, 6 *crenhou* IV,
277; *ipf.* 3 *crenhìò Resp.* II,
68; *impér.* 4 *crenhen* IV, 123;
p. p. *crenhégut Diol.* II, 90.
- CRÈS, pl. *crèsses* I, 89, n. m.,
terrain maigre où affleure le
calcaire; — *fà lous c.*, piocher
les terrains maigres qui ne
sont pas labourables.
- CRESE, -eses, -esès, -esi, v. *creire*.
- CRESENTO, n. f., croyance.
- CRÈPE I, 549; II, 420, n. m.,
crêpe, voile sombre.
- CRESTIÒ, n. m., chrétien; per-
sonne *Diol.* II, 57.
- CRESTOU, n. m., crête, sommet.
- CRIDÀ, v. intr., crier.
- CROCO-PRUNO, n. m., tailleur.
- CROUPÀ, v. tr., acheter.
- CROUQUET, n. m., crochet.
- CROUSTILHÀ, v. tr., croquer.
- CRUSÀ, v. tr., creuser.
- CUBRECÈL, n. m., ciel-de-lit,
rideaux de lit.
- CUÈR, n. m., peau II, 45; *Odo*,
87, etc.
- CÛIDE, n. m., coude.
- CÛIRETO IV, 437, marmite de
cuivre.
- CUJÀ, v. tr., penser; manquer,
faillir (*infin.*).
- CULÌ, v. tr., cueillir.
- CULTIBAIRE II, 86 (r.) et *culti-*
botou II, 115 (r.), n. m.,
cultivateur.
- CULTIÙ IV, 500, n. f., culture.
- CUN¹, n. m., coin, quartier.
- CUN², *cune* I, 285, 317, pl. *cu-*
nes, cunhes (éd. *qu'unis*) III,
186, f. *cuno*, adj. interroga-
tif et admiratif, quel, quel
grand. Cf. *conhe*.
- CUNHÀ, v. tr., enfoncer.
- CURÀ, v. tr., nettoyer I, 100;
II, 283, vider I, 212; III, 206,
etc.
- CURBÈL, n. m., crible.
- CUSSOUNÀ, v. tr., cribler de
trous de vers *Fr.* 6; — v.
réfl. intr. *Cound.* 47, se
vermouler, devenir ver-
moulu; v. réfl. tr., *se c. lou*
cap. I, 427, se creuser la tête.
- CUTÀ, v. intr., fermer les yeux.
- CUTAIRO *Ep.* II, 72, n. f.,
femme qui cligne fréquem-
ment les yeux.
- CUTOS I, 205, n. f., œillères
(*propriè.* : antoques, lunettes
pour chevaux).
- DALHO', n. f., faux.

- DALHO², v. *dolhà*.
 DAUROU, v. *dourà*.
 DE dans une prop. admirative : *oh ! d'ouquel cap de selho*
Pr. 153.
 DEBÀS, pl. *debasses*, n. m., bas.
 DEBÉS I, 514, n. m., devois, pâturage pour les brebis.
 DEBINHÀ, v. tr., deviner.
 DEBINHAIRE, n. m., devin.
 DEBINHO, n. f., divination ; *onà o lo d.* IV, 298, aller consulter la devineresse.
 DEBIÒ, òs, etc., v. *deure*.
 DEBOLISÀ *Diol.* II, 106, disperser.
 DEBOLÒUZIDO *Cound.* (*titre*), n. f., coup d'assommoir, accident fâcheux.
 DEBONDAT *Pr.* 435, p. p. -adj., déchainé.
 DEBRIDÀ, v. intr., avoir bon appétit.
 DEBOUCIÛS, adj., dévot.
 DEBOULIC, pl. -its (pron. -itch) II, 305, adj., endiablé, malin.
 DEBOURÌ v. tr., dévorer, consommer. — *Pr.* 3 *debouris Pr. Emboi*, 16.
 DÈCH, adj. num., dix.
 DEGLENDÉ *Ep.* II, 20, alerte, bien disposé.
 DEGOLHÀ, v. tr., gâter, perdre sans profit.
 DEGOCHAT, f. *ado* I, 333, p. p. -adj., dégagé, agile.
 DEGUS I, 520, pr. indéf., personne.
 DEGUT II, 188, n. m., dû.
 DEIS, v. *des*.
 DEJOUÇÀ (*se*), v. réfl., se déjucher, descendre de sa branche.
 DEJOUS, adv. et prép., dessous ; *ol d. de*, au-dessous de.
 DEJU II, 197, adj., à jeun.
 DELORGÀ, v. tr., laisser aller, lâcher (le bétail) I, 514 ; *Pr.* 398, etc., faire sortir du corps (l'âme) *Odo*, 206 ; — v. réfl., sortir, se donner de l'air, s'élargir ; prendre son essor.
 DELIÛRÀ (*se*), v. réfl., se déli-vrer.
 DEMÀ, adv., demain.
 DÈME II, 188, dime.
 DEMESCOUNEISSE, v. tr., méconnaître, ne pas reconnaître. — *Pr.* 3 *demescouneis* IV, 476.
 DEMPÌÈI, adv. et prép., depuis.
 DENONTOURÀ IV, 316, v. tr., cueillir avant le temps.
 DEQUE (*de*) *Diol.* II, 59, 61, de quoi.
 DEREÇ (*o*) *Pr. Emboi*, 3, successivement.
 DEREBELHÀ, v. tr., éveiller.
 DERROBÀ, v. tr., arracher. — *Pr.* I *derrabe Ep.* II, 64.
 DERROMÀ, v. tr., ébrancher, émonder.
 DES (= *de lous*) devant cons., *deis* *El.* 23 ; *Resp.* II, 26 devant voyelle, art. contracté.
 DESCO, n. f., corbeille.
 DESCOBESTRAT, f. -*ado* *Diol.* II, 216, éccervelé, -ée.
 [DESCOBESTRAT], f. -*ado*, déliée, sans frein *Bespr.* 70, toquée *Diol.* II, 216.
 DESCOPEIROUNÀ (*se*) *Bounat* 5, v. réfl., renoncer au chaperon, aux fonctions de maire.
 DESCORÀ, v. tr., défigurer, démolir (le visage). — *Pr.* I *descare* *Diol.* II, 151 (mot francisé).
 DESCORGÀ, v. tr., décharger.
 DESCORNAT, p. p. ; *souco des-*

- cornado* IV, 510, souche déchaussée.
 DESCOURBÈRTAT, p. p. -adj., découvert.
 DESCUBRÌ, v. tr., découvrir. — Pr. 1 *descubrisse* Odo, 111.
 DESCUTÌ Pr. 376, v. tr., discuter, exposer.
 DESEMPEGÀ, v. tr., dégluer.
 DESEMPEITRÀ (*se*), v. réfl., se dépêtrer.
 DESEMPIÈI, adv., depuis.
 DESENCUSO *Coumpl.* 50; *Diol.* 61, n. f., cause.
 DESFOURTUNO I, 109, n. f., malheur, mauvais temps.
 DESOBIÈN Pr. 279, n. m., accident fâcheux.
 DESOBORIT, f. -ido II, 342, gâté.
 DESOGRODÀ, v. intr., déplaire. — Pr. 3 *desogrado* *Diol.* 44.
 DESONAT *Resp.* II, 51, adj., dépourvu.
 DESONISAT, f. -ado *El.* 45, p. p. -adj., déniché, sans gîte.
 DESOSSORGÀ (*se*) v. réfl., se désaltérer. — P. p. f. *desossorgado* Odo, 89, p. p., désaltérée.
 DESOUBRONSO *Cound.* 4, n. f., désœuvrement.
 DESOUNDRÀ et DISOUNDRÀ, v. tr., gâter, enlaidir (litt. : déshonorer). — Pr. 3 *disounro* Pr. 449.
 DESPÈITROLHÀ (*se*) *Resp.* II, 68, v. réfl., se découvrir la poitrine.
 DESPENS, pl. -enses *Rec. Ep.* 139, n. m., dépens.
 DESPÈRTÌ I, 87, 323, n. m., goûter, repas du milieu de la journée.
 DESPIÈCH I, 129; II, 80, 426, etc., n. m., dépit; *faire oquel d.* *Resp.* 7, être cause de ce dépit.
 DESPLEGÀ (*se*), v. réfl., se déployer, déployer ses fleurs. — Pr. 1 *desplègue*, *Rec. Ob.* 17, 3-ègo I, 44; sbj. 3 *desplègue* I, 233.
 DESPOCHÀ, v. tr., presser, faire hâtivement III, 156; vider à la hâte IV, 285; — *se d.*, v. réfl., se hâter.
 DESPOULHÀ, v. tr., dépouiller.
 DESPOUNCHÀ, v. tr., ép pointer.
 DESSARRO (n. verbal de *dessor-rà*); *lo seguiol, qu'es de dure dessarro* II, 449, le seigle, dont il est difficile de détacher le grain (par le battage).
 DESSÒUCLAT, f. -ado, qui a perdu ses cercles.
 DESSUL = *dessus lou*.
 DESTÈRMINAT *Diol.* II, 43, p. p. -adj., déterminé, terrible.
 DESTETÀ, v. tr., sevrer. — P. p. f. *destetado* II, 18.
 DESTOCÀ (*se*), v. réfl., se détacher. — Pr. 6 *destacou* Pr. 40; *Resp.* II, 61.
 DESTRAL, n. f., cognée.
 DÈSTRE *Bounal* II, 3, adj., habile.
 DESTRECH, adj., étroit.
 DESTURBÀ, v. tr., déranger, détourner.
 DET, n. m., doigt.
 DETAL I, 39, n. m., détail.
 DETRÀS, adv., derrière.
 DEURE, v. tr., devoir; — impers. réfl., *se diù*, on doit. — Pr. 1 *debe* *Resp.* 92, 3 *diù* *Diol.* 58, etc.; 5 *debès* *El.* 51; II, 65; cd. 2 *diuriòs*; p. p. *degut*; pris subs^t *Diol.* II, 184, dû, part des impôts ordinaire.
 DIMENGE IV, 269, 289, n. m., dimanche.

- DIMERGAL II, 476, adj., de dimanche.
- DINS, prép., dans; *d. d'obort* IV, 185, tout d'abord.
- DINTRÀ, v. intr., entrer; v. tr. II, 72, rentrer.
- DIRE, v. tr.; *d. de nou* II, 83, dire non, refuser. — Pr. 1 *dich Diol. II*, 7, 2 *dises*, 3 *dis*, 5 *disès*, 6 *disou*; ipf. 3 *disiò*, 4 *dision*, 6 *disiòu*; pf. 3 *diguèt* I, 468; Pr. 266, 5 *diguères Coumpl.* 119, 6 *diguèrou Goli* 46; sbj. 1 *digo Diol.* 41; impér. 2 *digues Goli*, 47, *digos Ben.* 37; *Diol. II*, 56, 87, 178; 4 *diguen Ep. II*, 29, 5 *digàs Bert.* 27; p. p. *dich*; pris subst^t, *es lou dich que*, on dit que.
- Diù^t, n. m., Dieu.
- Diù², diùrios, v. *Deure*.
- DOBOLÀ, v. intr., descendre.
- DOBON et DOBONT, adv. et prép., devant; *metre dobon Odo*, 70, emporter, ravir; *pèr ci d. Diol. II*, 190, jusqu'ici.
- DOBONTAL, n. m., tablier.
- DOLHÀ, v. intr., faucher. — Pr. 3 *dalho* II, 178; *O Peirot*, 6.
- DOLHAIRE, n. m., faucheur.
- DOLHAIRO (lo) Fr. 3, la Faucheuse (la Mort).
- DORNIÈ, f. -ièiro, adj. dernier.
- DORNIÈROMEN, adv., récemment.
- DORRÈ, prép., derrière.
- DOUGO, n. f., douve.
- DOUMEIZÈLO et DOUMOIZÈLO, n. f., demoiselle.
- DOUNCOS, adv., donc.
- DOUNDÀ, v. tr., dompter.
- DOUNT, pr. relatif et adv., dont, d'autant; *dount mens i penson* I, 489, au moment où nous y pensons le moins; *dount milhou me boulcabo Goli*, 32, au moment où je me roulais le mieux.
- DÒURÀ, v. tr., dorer. — Pr. 6 *daouou* II, 429.
- DÒURAT, f. -ado, p. p. -adj., doré.
- DÒUS, dòu devant cons., prép., du côté de, de, vers; *dòu pèrtout* I, 58, 513, de tous côtés.
- DOUSTÀ, v. tr., ôter. — Pr. 3 *dosto Cound. (titre)*, 5 *doustàs* IV, 72.
- DRACO, n. f., marc de raisin.
- DRES (de dressà); être en d. Pr. 73, être debout.
- DRILHO, n. m., goujat, jeune ouvrier; *tout, jusc'ol mendre d. I*, 317.
- DROCADO III, 294 (ord^t. : masse du marc), bouillie pour réparer les cuves gâtées.
- DROLLO, n. f., petite-fille.
- DROULLOTO, n. f., jeune fille.
- DUBRÌ, v. tr., ouvrir. — Impér. 5 *dubrissès Pr.* 112; p. p. *dubèrt*, f. -èrto Pr. 238.
- DUNSES (= de et unses, pl. de un), adj. et pr. indéfini, quelques, certains; *dunses cots Fr.* 21, quelquefois.
- EBEJO, Pr. 446, n. f., envie.
- EBRIÈU, adj., ivre.
- EFONT, pl. -ons, n. m., enfant; fils I, 240; au pl., jeunes gens I, 75, petits (de la poule) I, 408.
- EFONTET et EFONTOU, n. m., petit enfant.
- ÈGO, n. f., jument.
- EIGINO I, 197; II, 62, etc., et

- oigino Proub.* 118, n. f., outil, instrument.
- EL, pl. *elses Pr.* 433, pr. pers. de la 3^e pers., il, ils ; eux.
- EMBEURAT, p. p. -adj., imbibé, pénétré.
- EMBEJO I, 562, n. f., envie.
- EMBÈRESIT *El.* 16, f. -ido, p. p. -adj., affaibli, languissant.
- EMBERENAT, p. p. -adj., envenimé.
- EMBESCA (s'), v. réfl., s'engluer.
- EMBESCAT, p. p. -adj., englué.
- EMBLIDA, v. tr., oublier.
- EMBLUADO (*bonco*) II, 154, banc tapissé de bleu.
- EMBOBOUCHIT, p. p. -adj., effaré, éperdu.
- EMBOIODURO *Proub.* 37, n. f., baisure du pain au four.
- EMBÒURÀ (s'), v. réfl., s'effaroucher. — Pr. 3 *embauro*; ipf. 3 *embòurabo*.
- EMBRONDÀ, n. tr., incendier.
- EMBÛISOUNÀ (s') IV, 516, être protégé de buissons.
- EMBUT *Coumpl.* 123, n. m., (litt. : entonnoir), bouche.
- EMMERSÀ *Pr.* 89, v. tr., enfouir.
- EMPEGAT, p. p. -adj., poissé, poisseux.
- EMPETEGÀ (s'), v. réfl. s'engluer.
- EMPETEGAT *El.* 21, empêtré, embarrassé.
- EMPLEGÀ, v. tr., employer. — P. p. pris subst, *emplegat*, employé.
- EMPLOSTRÀ I, 101, v. tr., revêtir d'une matière molle.
- EMPOCHÀ, v. tr., empêcher. — Pr. 3 *empocho Ben.* 49.
- EMPOPOULHOUNAT (au Glossaire de l'édition, à tort, *empapillounat*, *Pr.* 152, p. p., embéguiné.
- EMPOUNONÀ, v. tr., suffoquer.
- Pr. 3 *empoungono Odo*, 61.
- EMPRIMÀ, v. tr., imprimer.
- EMPRIMUR, n. m., imprimeur.
- ENCES, *Rec. Ep.* 138, n. m. pl., encens.
- ENCHE, n. m., anche.
- ENCLOBAT, f. -ado (litt. : cloué), p. p. -adj.; *los solos enclobados Ep. III*, 33.
- ENCOLAT I, 379, n. m., fromage frais.
- ENFUGÌ (s'), v. réfl., s'enfuir. — P. p. f., *enfugido Bespr.* 32.
- ENDIMERGÀ, v. tr., endimancher ; v. réfl. *Proub.* 23. — Pr. 3 *endimèrgo* I, 60.
- ENDOBOLÀ, v. tr., avaler.
- ENDORROIRÀ (s'), v. réfl., se retarder. — Sbj. 3 *endorraire* III, 153.
- ENDRECH, n. m., endroit.
- ENDRINHÀ (s'), v. réfl., s'irriter.
- ENDRINHOUS, adj., grognon.
- ENDUSTRIT, adj., industriel, intelligent.
- ENGENSO, n. f., engence, race *Pr.* 25.
- ENGOULÀ, v. tr., engloutir, avaler. — Pf. 3 *engoulèt* III, 40 ; p. p. f., *engoulado* IV, 195.
- ENGOURGÀ (s') *Resp.* 22, se plonger.
- ENGÒUZILHADO (*fraso*) *Rec. Ob.* 69, p. p. -adj., gaie (phrase).
- ENGREPESIT II, 251 ; *El.* 15, p. p. -adj., engourdi.
- ENGROLO IV, 389 ; *Gold* 89, n. f., lézard gris.
- ENGRUNÀ, v. tr., égrapper ; avaler (du raisin).
- ENJÒULA, v. tr., enjôler. — Pr. 3 *enjaulo Diol.* 84.
- ENLAI II, 42, adv., là (avec idée d'éloignement), à quel-

- que distance ; en parlant du temps. *D'aro en lai* II, 116 ; *Diol. II*, 156, d'ici à peu de temps ; *nous fosèn en lai Ep.* III, 59, nous nous faisons vieux.
- ENQUIÈ QUE II, 312 ; III, 126 ; *Pred.* 32, *enquìò que Cound.* 47 ; *Sounet*, 10 ; *Diol.* 101 ; *For.* 50, loc. conj., jusqu'à ce que, jusqu'au moment où.
- ENREDENAT, f.-*ado*, p. p.-adj., raide.
- ENRELHAT I, 334, p. p.-adj., raide (comme un soc de charrue).
- ENROMBOULHÀ, v. tr., embrouiller.
- ENROÛCA (s'), v. réfl., s'enrouer.
- ENRÒUMOSSÀ (s'), v. réfl., s'enrhumer.
- ENRÒUZELÀ, v. tr., parer.
- ENSOBAL, adv., ici-bas.
- ENTEMENÀ, v. tr., entamer.
- ENTENDRE, v. tr. — Pr. I *entendi* I, 250 ; 3 *enten* ; *coumo s'enten* I, 346, on le comprend.
- ENTESTÀ (s') *de*, v.-réfl., s'entêter à, persister dans. — Impér. 5 *entestés* I, 183.
- ENTILHO IV, 314, n. f., lentille.
- ENTONCHÀ, v. tr., faire avancer dans son travail, presser.
- ENTÒULAT, p. p., attablé.
- ENTRE, prép. avec l'infinitif, aussitôt : *e. èstre* I, 61, dès que je serai ; *e. se lebà* I, 121, dès qu'elle se lève (cf. II, 208 ; III, 129, 373, etc.) ; *e. l'oumbro èstre basso* I, 521. *Entre que* II, 352, aussitôt que.
- ENTREFEGOS, n. f. pl., pommes de terre.
- ENTRIGO, n. f., agacement des dents ; *dounà d'e.* III, 203, agacer, ennuyer.
- ERIÈ II, 465, n. m., van.
- ERISSÀ (s'), v. réfl., se hérissier.
- ÈRS, pl. *èrses* I, 538, n. m., pois des pigeons, orobe des boutiques (espèce de lentille).
- ESCACH, n. m., grand nombre, grande quantité.
- ESCAIS I, 339, n. m., surnom.
- ESCÀS, (*tout*), adv., à peine, tout juste.
- ESCASSOMEN *Rec. Ep.* 9, adv., tant soit peu.
- ESCLAIRE, n. m., éclair *Odo*, 9, clarté *Cound.* 27.
- ESCLOIRÈ v. tr., éclaircir. — Sbj. 3 *esclairigo Rec. Ob.* 70.
- ESCLOIRIDO, n. f., éclaircie.
- ESCLOP, pl.-*ots* (pron. *-otch*), n. m., sabot.
- ESCOBASSO, n. f., arbre ébranché, étêté.
- ESCOBÈL I, 1, n. m., dévidoir.
- ESCOBOSSÀ, v. tr., ébrancher.
- ESCOLÀ, v. intr., grimper.
- ESCOLCÌ *lo soupo*, v. tr., tremper la soupe, verser le bouillon sur le pain.
- ESCOLOBRA (s') I, 358, v. réfl., grimper.
- ESCOMPÀ, v. tr., jeter.
- ESCOMPILHÀ, v. tr., éparpiller.
- ESCONTÌ, v. tr., éteindre.
- ESCOPÀ, v. intr., échapper. — Pr. 3 *escapo* II, 2.
- ESCOPADO (d') *Pr.* 115, d'une échappée (profitant d'un moment).
- ESCOPOULÀ, v. tr., couper, couper le cou *Bespr.* 79.
- ESCORLIMPADO, n. f., glissade.
- ESCÒUFÀ, v. tr., échauffer.
- ESCOULIÈIROT, n. m., jeune écolier.

- ESCOUDÀ (s'), v. réfl., se brûler ; être surpris par les froids tardifs I, 52 ; *Pr.* 51.
 ESCOUMENJÀ, v. tr., excommunier.
 ESCOUPÌ, v. tr., cracher. — *Ipf.* 3 *escoupissìò* IV, 448.
 ESCOUPINO, n. f., salive,
 ESCOURGÀ, v. tr., écorcher ; — p. p.-adj. III, 435, pelé.
 ESCOURGAIRE, adj., qui sert à écorcher : *coutèl e.* IV, 461.
 ESCOURNIFLAIRE, n. m., écornifleur, parasite.
 ESCÒUTÀ *Goli II*, 1, v. tr., mettre en pelote.
 ESCÒUTOU I, 4 ; *Pr.* 12, n. m., écheveau.
 ESCRICH, n. m., écrit.
 ESCROSÀ, v. tr., écraser.
 ESCRUCÌ, v. tr., écraser. — *Pr.* 3 *escrucis* I, 266.
 ESCUDELADO, n. f., pleine écuelle.
 ESCUDELÒ, n. f., écuelle ;
 ESCULLÀ, v. tr., tremper (la soupe) ; étaler (des secrets) *Pr.* 259 ; verser (une rasade) *Diol. II*, 215.
 ESCUSSOU I, 180, n. m., écusson.
 [ESFOLENAT], f.-ado *Bespr.* 1, part.-adj., effaré.
 ESFOSSÀ (s'), v. réfl., s'effacer. — *Sbj.* 3 *esfasso*.
 ESFRAI, n. m., effroi.
 ESPEGOULHÀ (s'), v. réfl., s'épouiller.
 ESPELHAT II, 196, adj., en hailons.
 ESPELÌ, v. intr., éclore.
 ESPÈLTIRÀ *Odo*, 104, v. tr., tirailler ; — v. réfl., s'e. *ol soumés* *Pr.* 291, tirailler le pis (de la brebis).
 ESPELUCHÀ, v. tr., éplucher.
 ESPÈROS II, 134, n. f. pl., espérances.
 ESPÈRROS, n. f. pl., mouvements désordonnés qu'on fait en se débattant I, 437.
 ESPÉS, adj., épais ; — adv. I, 111.
 ESPÈSÌ *Bespr.* 17, v. tr., étirer (de la laine).
 ESPETÀ *Cound.* 40, v. tr., faire éclater.
 ESPÌAT, f. -ado. p. p. -adj., épié, qui porte son épi.
 ESPIGO, n. f., épi.
 ESPINTÀ (s'), v. réfl., s'enfoncer.
 ESPIRAL, n. m., soupirail.
 ESPONDÌ, v. tr., étendre ; s'e., v. réfl., s'étendre.
 ESPORPILHÀ (s'), v. réfl., s'éparpiller.
 ESPORSET, n. m., sainfoin.
 ESPORSOU, n. m., aspersoir.
 ESPOTORRA (s'), v. réfl., se vautrer.
 ESPOTORRAT *Fr.* 12, p. p.-adj., étendu, allongé.
 ESPOUBENTO, n. f., épouvante.
 ESPOUNHE (s') *Diol.* 5, v. réfl., se fouler un membre.
 ESPÒURUGAT, p. p.-adj., épeuré.
 ESPOUTÌ, v. tr., écraser.
 ESPURÀ (s'), v. réfl., s'épurer.
 ESQUIÈR *Fr.* 26, n. m., moquerie, acte malicieux.
 ESQUILO, n. f., sounette.
 ESQUINETOS (*fa*) *Odo*, 58, faire la courte-échelle.
 ESQUINO, n. f., échine,
 ESQUINSÀ, v. tr., déchirer.
 ESSACH *Rec. Ob.* 86, n. m., essai.
 ESSENS, adv., ensemble.
 ESSOJÀ, v. tr., essayer.

ESSORRÀ, v. tr., serrer, enfermer.
 ESSUCH, *Ep. II*, 25, adj., sac.
 ESSUGÀ, v. tr., essuyer, subir ;
 épuiser *III*, 478.
 ESSOULIDÀ, v. tr., oublier.
 ESTÀ, v. intr., rester, tarder ;
n'està Coumpl. 100, en rester
 là, s'abstenir ; — v. réfl., *s'està*
de II, 200, se passer de. — P.
 pr. *estent II*, 172.
 ESTAPLE, n. m., écurie.
 ESTÈBE, n. m., Etienne.
 ESTEBO IV, 465, n. f., manche-
 ron de la charrue.
 ESTÈC, n. m., moyen habile.
 ESTELHOUNÀ *El.* 18, v. tr., fai-
 re voler en éclats.
 ESTEQUIT, f.-ido *El.* 25, p. p.-
 adj., rétréci, étique.
 ESTIÙ, n. f., Été.
 ESTOBONÌ, v. intr., s'évanouir.
 — Impér. 2 *estobonis. Fr.* 1 ;
 p. p. *estobonit, f.-ido*, évanoui.
 ESTOCÀ, v. tr., attacher.
 ESTOUNAT *Fr.* 47, p. p.-adj.,
 stupéfait.
 ESTOUNDEJÀ, v. intr., bouillir à
 gros bouillons.
 ESTOURRÀ, v. tr., boire jusqu'à
 la dernière goutte ; égoutter,
 faire égoutter *I*, 379 ; v. réfl.
IV, 56 ; *Goli*, 25, s'assécher.
 ESTRAL, n. m., action de dé-
 grader, usure *II*, 119 ; *faire*
e. de Bespr. 68, abuser ; *de*
so pel fosiò estral Fr. 23, lui
 travaillait la peau.
 ÈSTRE, v. substantif, être ; *siò*,
siò, soit, soit ; *tout se seriò*
Resp. 21, encore si c'était
 vrai ! — Pr. 1 *sùì*, 2 *siòs I*,
 23, 332 ; *II*, 92, etc., *sèn IV*,
 356, 5 *sès I*, 12 ; *II*, 262, etc., 6
sou I, 392, *soun I*, 417 ; ipf. 1
ère, 3 *èro Ep. II*, 5, 2 *èros*, 4

èren, 5 *ères* ; pf. 3 *fousquèt L.*
o D. 6 ; *III*, 38, 41, etc., *fou-*
guèt Coumpl. 35, 36 ; *Proub.*
 108 ; *Diol. II*, 52, 6 *fouguè-*
rou Proub. 6 ; ft. 2 *seràs*, 3
serò, 4 *seren*, 6 *seròu* ; cd. 3
seriò, 4 *serion* ; sbj. 3 *siasco I*,
 185 ; *II*, 255 ; *IV*, 73, 94, *siò*
I, 504, *siasque III*, 186, 396,
siago Rec. Ep. 14 ; *Ep.* 48 ; *Fr.*
 43, *siague Diol. II*, 48 *Bespr.*
II, 116, 185, etc., 5 *segàs IV*,
 331, *sias Rec. Ep.* 4, *siàs Bèrt*,
 35, 6 *siau I*, 376, 507 ; *III*, 404 ;
 ipf. 3 *fousquès IV*, 159, *fous-*
quèsso Coumpl. 66, *fouguès*
Resp. 75 ; *Par.* 2 ; *Resp. II*,
 51, *fouguèsso Sounet de Goli*,
 13 ; impér. 2 *siagos III*, 45,
sien III, 12, 5 *segàs Resp.* 49 ;
 p. p. *estat (siòs e.*, avec el-
 lipse de *siòs*, déjà exprimé,
II, 92).
 ESTREBIÈIRO, n. f., étrivière,
 courroie de l'étrier.
 ESTRELHÀ, v. tr., étriller.
 ESTRELHO, n. f., étrille.
 ESTREMÀ (s'), v. réfl., se cacher.
 — Pr. 3 *estrèmo II*, 428.
 ESTRENÀ, v. tr., donner l'é-
 trenne à, faire un cadeau à.
 ESTRIPÀ, v. tr., déchirer.
 ESTROLHÀ, v. tr., briser, dé-
 chirer, gâter ; v. réfl. *II*, 57.
 — Pr. 3 *estralho II*, 57.
 ESTROLÌ *I*, 224, v. tr., fouler,
 écraser.
 ESTRON *Pr.* 80, adj., étranger.
 ESTROUPICO *Pred.* 78, adj., hy-
 dropique.
 ESTUCH, n. m., étui, enveloppe
 de la chrysalide, refuge de
 l'oiseau.
 FA, *faire Resp.* 33 ; *El.* 30 ;

- Diol. II*, 107, v. tr., faire; dire I, 331; IV, 381, etc.; *foriò pas iù Cound.* 5, je ne le ferais pas; *fa* I, 75, travailler ferme; *omai foriòu Resp.* 41, feraient de même; — Pr. 1 *fau*, 2 *fas*, 3 *fo*, et *fa* II, 392 (*pouçà* :), 4 *fosén* IV, 394, 5 *fosès* IV, 395; *Bounal*, 2, *fai Diol. II*, 159, 6 *fou*; ipf. 3 *fosiò*, 5 *fosiòs*, 6 *fosiòu*; pf. 3 *foguèt Coumpl.* 111; Fr. 26; *fosquèt* I, 331, 543; II, 146, 159, etc., 4 *fosquèren* IV, 442; ft. 2 *foràs*, 3 *forò* I, 286, 437, etc., *forà* I, 96 (*dinirà* :), 4 *foren* IV, 394, 5 *forés*; cd. 3 *foriò* 108; *Diol. II*, 52; sbj. *fasso* I, 321, *fago Odo.* 58, 108; *Proub.* 71; *Ep.* III, 63, 3 *fasco L. o D.* 15, 4 *foguen Odo.* 37; ipf. 3 *foguès Proub.* 43; *Diol.* 98; *Diol. II*, 50; *Bespr.* 55 et 56; impér. 2 *fai*, 4 *fosquen* I, 10; *fosèn Cound.* 37, 5 *fosès* I, 97; p. pr. *fosquen* I, 315; p. p. *fach*, pl. *faches Coumpl.* 13.
- FAIS**, pl. *faises Diol. II*, 74, n. m., charge.
- FARDO**, n. f., croupe, dos (*obèn lou molur sus lo f. Coumpl.* 39, le malheur nous accable); chair, embonpoint *Cound.* 9.
- FAT** Pr. 379, f. *fado Rec. Ep.* 54, adj., fou.
- FE**, n. m., foin.
- FEDO**, n. f., brebis.
- FEGUIÈIRO** Pr. 49 et **FIGUIÈIRO**, I, 49, n. f., figuier.
- FÈL**, n. m., fiel.
- FÈLHO**, n. f., feuille.
- FENEJÀ**, v. intr., faire les foins.
- FENDO** I, 177, 180; III, 431, n. f., tente.
- FENHE** (*se*) *de*, réfl., être fier de. — Pr. 5 *fenhès Resp.* 47.
- FENIAL** II, 72, n. m., grenier à foin.
- FENNO**, n. f., femme; femelle III, 252.
- FENS**, n. m., fumier.
- FEPLE**, adj., faible; — subst^t IV, 153, faiblesse.
- FEPLESSO**, n. f., faiblesse.
- FÈR**, adj., sauvage, terrible; *m'es pla de fèr Ep. III*, 47, celà m'est bien pénible.
- FES**, n. f., fois. Cf. *cop*.
- FICÀ**, v. tr., ficher, enfoncer. — Pf. 3 *fiquèt* I, 173.
- FICHUIRO**, n. f., trident, fourche à piquer le poisson.
- FICUT** *Diol. II*, 448, fichu (terme de mépris).
- FIÈIRAL** *Sounet* 6, n. m., foire, assemblée.
- FILHOU** *For.* 44, n. f., toute jeune fille.
- FINÌ**, v. tr., finir. — Impér. 4 *finiguen Pr.* 453.
- FINTÀ**, v. tr., guetter.
- FIOC**, pl. *fiots* (pron. *fiotch*), n. m., feu.
- FIOLÀ**, v. intr., filer. — P. pr. *fiolen* IV, 292.
- FIOLAT**, n. m., filet.
- FIPLÀ**, v. tr., plier.
- FISÀ** (*se*), v. réfl., se fier.
- FISSÀ**, v. tr., piquer; — v. réfl., se piquer.
- FISSOU**, n. m., aiguillon.
- FLAC** *L. o D.* 9; IV, 266, etc., adj., faible, mou. *Rec. Ob.* 53.
- FLAUMO** *Fr.* 43, n. f., pituite.
- FLESSADO**, n. f., (ordir^t: couverture de laine), couche de

- paille pour abriter les légumes.
- FLOC, n. m., gros morceau.
- FLOIRÀ, v. tr., flairer; — v. intr.: *f. o l'art* I, 244, sentir l'art. — Pr. 3 *flairo* I, 244; Pr. 188.
- FLOJÈL, n. m., fléau.
- FLOQUIÈIRO, n. f., faiblesse.
- FLOTO, n. f., mèche de cheveux.
- FLOÛTAIRE I, 356, flûtiste, joueur de flûte.
- FLUTÀ, v. intr., boire.
- FOBOU Pr. 418, n. m., petit-haricot blanc, haricot-riz.
- FODEJÀ, v. intr., folâtrer.
- FODIOL I, 545, adj., fadasse.
- FOIRE I, 311, v. intr., fouir, piocher. — P. p. *fousegut* I, 84.
- FOISÈLO, n. f., faisselle, forme percée de trous où l'on met le fromage frais et où il s'égoutte.
- FOISOU, n. f., façon.
- FOLGUIÈIRO Fr. I, 3, n. f., ceinture de culotte.
- FOLGUIÈIROU, n. f., fougère.
- FOLÌ, v. intr., manquer; *jour folit* I, 86; *Diol. II*, 205, fin du jour, crépuscule.
- FOLSET *Goli*, 68; *Diol. II*, 12, n. m., gousset.
- FON, n. f., faim.
- FONGOUS, adj., fangeux.
- FORO, prép., hors de.
- FORRAT, n. m., seau en doubles cerclées de fer.
- FORRODAT, n. m., plein seau; *o forrodats* I, 552.
- FORSO, n. f. pris comme adj. indéfini: *f. autres Bespr.* 55, beaucoup d'autres.
- FOSÈIRE, n. m., faiseur.
- FÒUBETO, n. f., fauvette.
- FOUCHE! *Diol. II*, 10, atténuation du juron *foutre!*
- FÒUDAL, n. m., tablier.
- FOUGUEIROU Pr. 76, n. m., foyer.
- FOUIRO, n. f., foire, dévoiement.
- FOULIÈIRO, n. f., cuve à fouler le raisin.
- FOULOTREJÀ, v. intr., folâtrer, s'amuser.
- FOUN I, 15, n. f., fontaine, source.
- FOUNDRE, v. tr., fondre; *se f.* I, 41, v. réfl., *se fondre.* — Pr. 3 *fount*; p. p. *foundut.*
- FOUNHÀ *Proub.* 156, v. intr., bouder.
- FOUNSILS I, 391; Pr. 315, n. m. pl., résidu que dépose le petit-lait après le prélèvement de la recuite.
- FOURBIÀ, v. tr., détourner, rejeter, éviter Pr. 447; *For.* 9; — v. réfl. *Odo*, 112; *Bèrt.* 35, s'écarter.
- FOURFOULHÀ, v. tr., fouiller.
- FOURGÀ, v. tr., façonner.
- FOURNÈL, n. m., fourneau.
- FOURNELADO, n. f., tas de brindilles ou d'herbe qu'on brûle pour fumer les terres.
- FOURNILHO *Resp.* II, 29, n. f., menu bois pour chauffer le four.
- FOURNISE, n. f., fourmi.
- FOURQUEJÀ, v. intr., manier la fourche.
- FOURROU II, 95, 191, n. m., huissier, recors.
- FOUSEGUT, v. *foire.*
- FOUSÈIRE, n. m., celui qui bêche, qui fouit.
- FOUSESOUS (*los*) IV, 516, n. f., l'époque où l'on pioche les vignes.

- FOUSQUÈS, -*esso*, -*èt*, voy. *èstre*.
 FÒUTUR, n. m., fauteuril.
 FRAMI, n. m., grand nombre,
Pr. 194, grande quantité
Cound. 9; *Ort.* 26, etc.
 FRAISSÉS III, 215, n. m. pl.,
 frais.
 FRECH, n. m., froid.
 FREJOU, n. f., fraîcheur; *cado*
mout porto so f. Resp. 54, à
 chaque mot il y a une saillie.
 FREJOUTUT, adj., frileux.
 FRENDO III, 110, n. f., crottin.
 FRESCURO, n. f., fraîcheur.
 FRESQUE, f. -*co*, adj., frais.
 FRESQUEJÀ, v. intr., être frais,
 se montrer dans sa fraîcheur.
 FRESSO *Pr. Emboi.* 21, n. f.,
 ardeur.
 FRETÀ, v. tr., frotter.
 FRETAL, n. m., frottée, râclée.
 FRICAUT I, 132; *Proub.* 100,
 adj., charmant.
 FRINGAIRE, n. m., amoureux,
 qui fait la cour à.
 FRIPÀ, v. tr., manger.
 FROCHIBO IV, 406, n. f., jachère.
 FRONCÉS, n. m., français.
 FRUCHIÈ, f. -*ièiro*, adj., (bran-
 che) à fruit I, 161, (saison)
 des fruits III, 29.
 FRUCHO, n. m., collectif, fruits;
 nichée *Pr.* 140.
 FRUIT II, 187, n. m.
 FUGÌ, v. tr., fuir. — *Pr.* 3 *fuch*
 IV, 204; *Ep.* II 26; sbj. 5
fugés III, 220; impér. 5 *fugès*
Odo. 121, *fugissès* *El.* 33.
 FUMERIÈ, n. m., fumier.
 FUN, n. m., fumée; fumet III,
 339.
 FURGO-BOURNHOU, n. m., (litt.^{t.} :
 fouilleur de ruches), celui
 qui fait la récolte du miel.
 FUS, n. m., fuseau.
- FUSADO IV, 306, n. f., fuseau
 chargé de fil.
 GABIO, n. f., cage.
 GACH, n. m., geai.
 GAFO, n. f., davier.
 GAIRE, adv., guère.
 GAIREBE, adv., presque, peu
 s'en faut.
 GARBO, n. f., gerbe.
 GARCHO, n. f., vieille brebis
 qui ne peut plus porter.
 GARRO, n. f., jambe.
 GASPO, n. f., petit lait.
 GAUCH, n. m., joie; *fa g. Pr.*
 345, faire plaisir.
 GÈINO I, 240, n. f., gêne.
 GENÈBRE *Ep.* II, 11, n. m., ge-
 nièvre.
 GENS, n. f. pl. : les mots qui
 s'y rapportent, s'ils sont pla-
 cés après, sont mis au mas-
 culin par syllepse : I, 72, *sos*
g. devebelhats e solits de
lour trauc; *Rec. Ob.* 15, *o los*
g. trofegats.
 GENS DE DIÛS *Coumpl.* 92; *El.*
 44, juron qui dissimule *ges*
de Diüs, « pas de Dieu ». *Gens*
 (lat. *genus*) est d'ailleurs la
 forme primitive de *ges*.
 GÈRDO (*dounà lo*) *Odo.* 75, n. f.,
 donner l'alarme.
 GES (avec négation), (ne)... pas
 du tout.
 GIBRE, n. m., gelée blanche.
 GIÈISO, n. f., gesse, pois carré.
 GINÈST, n. m. et *ginèsto*, n. f.,
 genêt.
 GINGOULÀ *Coumpl.* 111, v. intr.,
 crier, beugler.
 GINOUL, n. m., genou.
 GISCLOUS (éd. *giscous*) *Pr.* 56,
 adj., où il y a des giboulées
 (*gisclados*).

- GLAUDES *Cound.* 22, Claude.
 GLON I 283, n. m., gland.
 GLOUT, adj., avide *Odo* 100; *Ep.* II, 22; insolent *Resp.* II, 20.
 GOBÈL, n. m., fagot.
 GOBÈLO, n. f., gerbe.
 GODASSO I, 321; III, 385, etc., n. f., joie bruyante, cris joyeux.
 GODOLOUS *Ep.* II, 5, pl. -ouses *Goli* II, 2, adj., gaillard, dispos.
 GOLET (*ol*) IV, 432, n. m., à la régéfade.
 GOLHORDIÒ, n. f., gaillardise, humeur folâtre *El.* 40, végétation luxuriante I, 859.
 GOLINO, n. f., poule.
 GOLOI, adj., gai, qui aime à rire.
 GOLOMINÀ (*se*) *Bounal* II, 2, v. refl., se donner du bon temps.
 GOLOTÀS I, 142; IV, 299, n. m., galetas.
 GOLOUS, adj., galeux.
 GONDUSO IV, 293; *Ep.* II, 68, n. f., sornette, conte de veillée.
 GONÈL, adj., moqueur.
 GORÀ, v. tr., ôter : *li n' garo uno pistolo* IV, 390, ôte à sa valeur une pistole.
 GORBIÈ, n. m., gerbier.
 GORGOMÈL et GORGOMÈLO, n. f., gosier.
 GORGOLHADO, n. f., blé de rebut, mauvais blé.
 GORGOLHOL, n. m., gosier.
 GORNIMEN (*missont*) *Pr.* 329, mauvais garnement.
 GORRIC, pl. -its (pron. *gorritch*) *Lib.* 32, n. m., chêne.
 GOUBÈL I, 19; *Ep.* II, 69; *Diol.* II, 5, n. m., gobelet, tasse.
 GOUBÈR, n. m., gouvernement, direction.
 GOUJAT, n. m., valet de ferme.
 GOULART, f., -ardo, adj., gourmand.
 GOULAUT, f. -audo, adj., gourmand.
 GOULORDÀS *For.* 59, augmentatif de *goulart*.
 GOULUT, adj., glouton.
 GOURGOUTÀ, v. intr., bouillir à gros bouillons.
 GOURJASSO, n. f., grande bouche, bouche goulue III, 329.
 GOURP, n. m., trou d'eau : *trempo coum' un g.* *For.* 50.
 GOURPÀS, n. m., corbeau.
 GOURRAU I, 51, n. m., bourgeon.
 GRACH, *Ep.* II, 33, n. m., guéret.
 GRACIO, n. f., grâce.
 GRAIS, n. m., graisse; *grais de cap* I, 436, caprice, volonté déraisonnable.
 GRAISO II, 321, n. f., bonne terre.
 GRAN IV, 293, n. m., grand-père; fém., grand-mère.
 GRATO-QUIOUL, n. m., grattecul (fruit de l'églantier).
 GRESIÈ II, 123, 496, n. m., (litt^t : gésier), estomac.
 GRO, n. m., grain.
 GROBELOUS, adj., graveleux, charge de gravier.
 GRONAT, p. pr.-adj., grenu.
 GRONO, n. f., graine.
 GRONTI, v. tr., garantir.
 GROTIHÀ, v. tr., chatouiller.
 GROUPÀ *Fr.* 33, v. tr., saisir.
 GROUSSI, v. intr., grossir. — Sbj. 3 *groussigue*.
 GROUN II, 32, n. m., frai.
 GRUJÀ, v. tr., manger, dévorer.
 GRUP I, 531, pl. *gruts* (pron. *grutch*), n. m., grain de raisin.

- GRUPELOUS I, 331, adj., chassieux.
- GUDO III, 102, n. f., pieu fourchu qui soutient les claies d'un parc à brebis.
- GUINHÀ, v. intr., viser, montrer (du doigt).
- GULHADO, n. m., aiguillon.
- IBÈR, n. m., hiver.
- IBÈRNÀ, v. intr., passer l'hiver : *estre ibernat* I, 55, avoir fini l'hiver.
- IÈR DE LA IV, 406, loc. adverbiale, avant-hier.
- IMOU, n. f., humidité.
- IMOUROUS, adj., humide.
- INDUSTRIIT *Rec. Ep.* 105, adj., habile.
- INUTILE, f. pl. *-ilos* I, 437 (rime), 458 (r.). Cf. *utile*.
- IÒU, n. m., œuf.
- ISPROUS, f. *-ouso*, adj., acide.
- ISSON, n. m., essaim, troupe nombreuse I, 29; *Pr.* 29.
- ISSOURDÀ, v. intr., assourdir.
- ISSOURDOUS, adj., assourdissant.
- ISTOUCRATO *Bespr.* 28, m. et f., aristocrate.
- Iù, pr. pers. sujet et rég. de prép., et aussi rég. emphatique (après le verbe); avant le verbe, on emploie *me* (avec élision *m'*).
- JAIRE (*se*), v. réfl., se coucher. — *Pr.* *jai*.
- JAS, n. m., place.
- JASSO I, 522, n. f., bergerie.
- JOINAT, f. *-ado Lib.* 8, p. p. -adj., géné.
- JOLADO, n. f., gelée.
- JONENC, f. *-enco*, adj. : *poumo j.* I 572, pomme de la Saint-Jean, hâtive.
- JONGIBRÀ *Bèrt.* 19, v. tr., couvrir de givre, glacer.
- JONGOULÀ, v. intr., crier, se plaindre.
- JO-PARDI! *Odo*, 113, interj., parbleu!
- JOSEN, n. f., femme en couches IV, 420, poule qui vient d'achever de couvrir I, 407.
- JOUBE, adj., jeune; — subst., nouveau marié, nouvelle mariée.
- JOUBENÀS *Diol.* II, 82, très jeune.
- JOUBENT, n. m., jeunesse.
- JOUCÀ (*se*), v. réfl., se jucher; *se j. ol lièch* IV, 359, se mettre au lit.
- JOUGÀ, v. intr., jouer.
- JOUIAL I, 117; III, 314, etc., adj. joyeux, gai, riant.
- JOUL, v. *jous*.
- JOUNCHO I, 94, n. f., tâche de laboureur, séance de labourage que l'on fait sans détacher les bœufs.
- JOUNHE, v. tr., joindre; rejoindre *Cound.* 33. — Sbj. 3 *joungo Pr.* 178; p. pr. *jounhen*; p. p. *jounch*, pl. *jounches Pr.* 87.
- JOURNAL, n. m., journée de travail; tâche de la journée I, 333; *Resp.* II, 27.
- JOUS, prép., sous; *joul = jous lou*; *jous = jous lous*.
- JUÈL, n. m., ivraie.
- JÙINE, f. -o, adj., jeune.
- LACH, n. m., lait.
- LAIRE, n. m., larron, voleur.
- LATO, n. f., gaule.
- LEBÀ (*se*), v. réfl., se lever.
- LEBADO *Diol.* II, 210; *Ep.* II, 39, etc., n. f., fressure.

- LEBAT, n. m., levain.
- LEBRIÈRO IV, 514, adj., *brouco* l. I, 162, branche coureuse (qui s'étend trop); *debouciu* l. For. 39, passion de la danse.
- LÈC, n. verbal de *lecà* : *rajo pas mièch lèc Resp.* 2, ne coule pas la moitié de ce qu'il faudrait; *n'o pas soun mièch lèc* II, 175, n'est pas satisfait.
- LECAT *Goli*, 101, adj., raffiné (litt^t : léché).
- LEGÌ, v. tr., lire. — Pr. 1 *legisse Resp.* II, 34, 3 *legis Rec Ep.* 31; *Rec. Ob.* 26; p.p. *legit Proub.* 63.
- LEGO (*fa*) *Resp.* 63, exciter l'envie.
- LEGUN, n. m., légume.
- LÈI (se rapportant à un moqui suit), adv., là, avec mouvement. Cf. *lai*.
- LEISOU, n. f., leçon.
- LÈN I, 97, 380, etc., *luèn Diol.* II, 83, adv., loin.
- LENSOL, n. m., drap de lit.
- LESE *Rec. Ep.* 35, n. m., loisir. [LETRUT], f. -*udo Goli*, 102, adj., lettré, savant.
- LÈU, adv., bientôt.
- LÈUNO IV, 439, n. f., la moitié du lard d'un porc, bacon.
- LI, v. *lou*.
- LICHET I, 151; *Pr.* 139, n. m., petit lit.
- LIÈCH, n. m., lit.
- LIMPO I, 101, n. f., vase.
- LIOC, n. m., lieu.
- LIRE, n. m., lys.
- LISCO I, 501, n. f., tranche.
- LIURÈIO, n. f., livrée.
- LOCHIEIRO, n. f., laitière.
- LOGO II, 678, n. f., endroit où on loue les ouvriers des champs.
- LOIAT, f. -*ado* III, 477, p. p. -adj., ennuyé.
- LOISÀ, v. tr., laisser. — Impér. 2 *laiso*.
- LIÙS, pl. *liuses* I, 550, n. m., éclair.
- LONGOUSTO, n. f., sauterelle.
- LONGUÏ, v. intr., s'impatienter. — Sbj. -impér. 2 *longuigos* II, 353.
- LONGUIMEN, n. m., langueur, ennui.
- LONUT, adj., laineux; *pople* l. I, 92, bêtes à laine.
- LOUCHÀ, v. tr., loger.
- LOUCHIS III, 20, logis.
- LÒUDÀ, v. tr., louer. — P. p. *lòudat Bespr.* 66.
- LOUNGONHO III, 218, n. f., la lenteur personnifiée.
- LOUR, adj. possessif, leur.
- LÒURÀ, v. intr., labourer; *fa* l. II, 43, promener. — Pr. 3 *lauro* II, 178.
- LOURAIRE, n. m., laboureur.
- LOURDÀS, f. -*asso*, adj., très laid.
- LOÛRIÈRO, n. f., laurier.
- LOÛZOU *Odo*, 132, n. f., louange, éloge.
- LUÈN, v. *lèn*.
- LUGAR *Pr.* 10 et *lugart Proub.* 98, astre brillant, flambeau (au fig.).
- LUGÌ, v. *lusi*.
- LUN, n. m., lumière, lampe; *lou lun de l'unibèrs* II, 425, le soleil.
- LUNDÀ I, 305; II, 40; *Pr.* 225, n. m., seuil.
- LUR, pr. personnel, leur.
- LUSÌ, et LUGÌ *Ep.* III, 25; *Diol.* II, 177, v. intr., luire. — Pr. 6 *lusissou* I, 287; p. pr. -adj., *lusent El.* 39.

- MAGE (lat. *major*) II, 21; III, 94; IV, 131, f. *majo* II, 473; IV, 177; *Proub.* II, adj. comparatif, plus grand.
- MAI, adv., davantage, plus.
- MAISO, n. f., mâchoire.
- MAL, f. *malo*, adj., mauvais.
- MALBOULENCIO, n. f., malveillance.
- MALOMEN (*pas*) *Diol.* II, 16, pas trop.
- MANNE : usité seulement dans *tout lou m. del jour* (cf. I, 347; III, 347; *Pr.* 275), tout le long du jour.
- MAS, pl. *mases* *Ep.* III, 13, n. m., ferme, domaine rural.
- MASCLE, n. m., mâle.
- MASCO, n. f., sorcière, devineuse.
- MEISOU, n. f., moisson.
- MEISOUNÀ, v. intr., moissonner.
- MENDIT (*mendic* (= lat. *mendicus*) serait plus correct) I, 840, pl. *-its* (pron. *-ich*) I, 564, n. m., vesce cultivée.
- MENDRE (*lou*) I, 54, 317, superlatif relatif, le moindre.
- MENEIRAL *Sounet*, 4; *Sounet de Goli*, 4; *Resp.* II, 12, n. m., (litt. : fouet pour faire tourner la toupie), fouet.
- MENO *Rec.* *Ep.* 43, n. f., espèce.
- MENROBRIÒ (trissyllabe) (*uno*) *Pr.* 452, tant soit peu.
- MENS, adv., moins; *ol m. d'èstre* *Odo*, 22, à moins d'être.
- MENSOUNÀ, v. tr., mentionner.
- MENTENE, v. tr., maintenir.
- MENUT, adj., menu, petit.
- MÈRLHE, n. m., merle.
- MÈS, conj., mais; *mès que*, loc. conj., pourvu que.
- MESCLÀ, v. tr., mêler. — Sbj. 5 *mesclès* III, 290.
- MESCLODIS, n. m., mélange.
- MESCOUNEISSE, v. tr., ne pas reconnaître. — P. p. f. pl. *mes-counescudos* IV, 62.
- MESFISENSO, n. f., méfiance.
- MESPRÈS, n. m., mépris.
- MESPRESÀ, v. tr., mépriser.
- MESTREJÀ, v. intr., être le maître, dominer; — v. tr., maîtriser, dominer. — Subj. 3. *mestreje* I, 445.
- MÈSTRO, n. f., maîtresse de maison.
- METRE, v. tr., mettre; v. réfl. I, 555. — *Pr.* 3 *met*, 6 *metou*; pf. 3 *metèt*; sbj. ipf. 3 *metès* II, 214; impér. 5 *metès*; p. p. *mes*, f. *meso*.
- MEU, adj. poss., mien.
- MICHO (*de*) *Fr.* 17, du pain.
- MIÈCH, f. *mièjo*, adj., mi, demi; *mièjo journado*, une demi-journée *Diol.* II, 225; à demi I, 190, 363, etc.; *en m. de* I, 515, au milieu de.
- MIÈCH-DRAC *Pred.* 87, n. m., demi-sorcier.
- MIGOU, n. m., crottes de brebis.
- MILHOU, f. *-ouno* I, 418; *Coumpl.* 24, comparatif de *bon*, meilleur; adv., mieux.
- MINHARDO, n. f., espèce d'oëillet.
- MIOL, n. m., mulet.
- MIOLO, n. f., mule.
- MIRGOLHÀ, v. tr., émailler, (avec une idée de variété).
- MIRIBILHÀ (*se*), v. réfl., s'émerveiller. — P. p. *mirobilhat* III, 52; *Coumpl.*, titre, émerveillé.
- MISSONT, adj., méchant.
- MITAT, n. f., moitié.
- MOCHAL, n. m., pinçon.

- MOCHAL IV, 195, n. m., action de mâcher.
- MODAISO, n. f., écheveau.
- MODUR, adj., mûr.
- MOGRONACHE *lo morrono*, *Odo*, 63, peste soit de la fièvre.
- MOI, v. *pèr* et cf. *mos*.
- MOINÀ (*se*) *de*, v. réfl., se mêler de. — Pr. 3 *maino*.
- MOINACHE, n. m., tout petit enfant.
- MOINAT, n. m., jeune enfant.
- MOIRINO IV, 305, n. f., grand-mère.
- MOJENCO *Diol. II*, 72, n. f., branches principales, rameaux ébranchés.
- MOJOURAL, n. m., maître, maître-pâtre I, 515; *Diol.* 52.
- MOJOURNAL (*nostre*) *L. o D.* 18, Mgr l'Évêque.
- MOLAUT II, 235, adj. pris subst, malade.
- MOLICONO (*poumo*) III, 57, adj., pommes âpres.
- MOLLE I, 14, n. m., moule; *jetà ol m. Rec. Ep.* 28, imprimer.
- MOLHOL, n. m., maillole, bouture de vigne.
- MOLÒUTIÈ *Odo*, *titre*, n. f., maladie.
- MOLTO, n. f., mouture (ce qu'il faut de blé pour une mouture).
- MONCO, n. f., faute.
- MONÈL I, 20, adj., maniable, doux.
- MONGILHO *Pr.* 298, n. f., mangaille.
- MORCÉ *que Fr.* 24, parce que.
- MORCÉS *o Rec. Ep.* 71; *Diol. II*, 51, grâce à; *Diù m. Pr.* 350; *Coumpl.* 114; *Diol.*, 48, Dieu merci.
- MORGÀ, v. tr., emmancher. — Pr. 3 *margo* I, 78.
- MORGOU *Resp. II*, 76, n. m., manchette, bout de manche.
- MORMOUSÈL *Rec. Ep.* 80, n. m., marmouset.
- MORRÌ (*se*) *Par.* 2, v. réfl., se gâter.
- MORRONO, n. f., fièvre maligne. Voy. *mogronache*.
- MORSENC I, 304; *Pr.* 224, pl. -ens I, 84, adj. pris subst., blé de mars.
- MOS *Pr.* 192, 223; *Golì*, 14, 36; *Resp.* 18; *Sounet*, 8; *Proub.* 102, adv., certes, certainement.
- MOSÈL (*fa*) I, 285, tuer le porc.
- MOSTÌ, n. m., mâtin, chien de berger.
- MOTERIALS I, 147, n. m. pl., matériaux.
- MOTÌ, matin, de bon matin I, 88.
- MOTINADO (*es*) *Pred.* 33, la matinée est déjà commencée (le soleil est levé).
- MOTUÈS *Ep. II*, 30 (mot français), n. m., matois, malin (par ironie).
- MÒUBÈS, adj., mauvais.
- MOUCRATO *Bespr.* 27, m. et f., démocrate, bon républicain.
- MOUFLE I, 151, adj., mollet.
- MOUISÈLO, n. f., petite grappe.
- MOUISELEJAIRO, n. f., celle qui cueille les grappes laissées par les vendangeurs.
- MOULHÈ *Proub.* 160, n. f., épouse.
- MOULOU, n. m., petite meule, tas.
- MOULOUNET, n. m., petit tas.
- MOULZE, v. tr., traire. — Pr. 3 *mouls* III, 121.

- MOUNGIL I, 539, n. m., haricot rond.
- MOUNHO (*fa lo*) *Rec. Ep.* 106, faire la moue.
- MOUNTONHOL, n. m., montagnard.
- MOURFOUNDRE, v. tr., refroidir (la glèbe).
- MOURGÀ, v. tr., narguer.
- MOURRE, n. m., museau, visage.
- MOURTIÈ II, 155, n. m., toque de président de Parlement.
- MOUSCOLHOU, n. m., moucheron.
- MOUSIT (*lou*), p. p. pris subst, le mois.
- MOUSSOLO, n. f., espèce de tousselle.
- MOUST, n. m., moût.
- MOUSTEJÀ, v. intr., laisser échapper du jus (en parlant du raisin).
- MOUSTRÀ, v. tr., montrer. — Pr. 6 *mostrou Ort* 18; sbj. ipf. 3 *moustrès Resp.* 36.
- MUC (lat. *mucus*) dans l'expression : *noun où ni suc ni muc Pr. 7* (cf. *El.* 47).
- MUDÀ, v. tr. et intr., muer, changer; — v. réfl., déménager, mourir IV, 310.
- MURGO, n. f., souris.
- MUSCODÈL, adj., musqué.
- MUSÈL, n. m., museau.
- MUSIQUIÈ IV, 216, n. m., musicien.
- NAISSE, v. intr., naître. — P. pr. -adj. *noissen* I, 152, 276, qui vient de naître; p. p. *noscut*.
- NAUT, adj., haut; pris subst. II, 317.
- NAUTRES, pr. pers., nous autres, quant à nous.
- NE' (avec élision *n'*), pr. pers., en; — appuyé à un pron., *n'* : *li n'* (= *li ne*) I, 19, 48; II, 199, etc.; *me n'* = *me ne* IV, 153; *se n'* (= *se ne*) I, 89; II, 260, etc.; *nou' n'* (= *nous ne*) II, 200; *bou' n'* (= *bous ne*) I, 19; IV, 264; *Pr.* 23, etc.
- NE², adv. de négation, employé seulement ici devant une voyelle (*n'*).
- NEBOUT, n. m., neveu.
- NEGAT, f. -ado *Ep. II*, 55, p. p., noyé.
- NEGRE, adj., noir.
- NENE, n. m., poupon *El.* 51, arbre nain *Pr.* 180.
- NENOU (*lou Diù*) *Proub.* 113, l'Amour.
- NÈU, n. f., neige.
- NI, conj., ni; — dans *Rec. Ep.*, v. 118, *ni tout* (éd. *tant de bou li benguèssou uno romosado*, il semble que *ni* ait le sens de *e*, qu'il avait souvent en ancien provençal; ou peut-être faut-il corriger *ni* en *e*).
- NIBOULADO, n. f., nuée.
- NIBOULOUS, adj., nébuleux.
- NISOLIÈ I, 400, n. m., endroit où pondent les poules.
- NIÙ I, 144, n. m., nid.
- NOBIS IV, 426, n. m. pl., nouveaux mariés.
- NODÀ, v. intr., nager. — Pr. 3 *nado* II, 144.
- NOISSEN, -ens, v. *naisse*.
- NOPLE, adj., noble.
- NOSSOU *For.* 45, n. m., petit nez.
- NOSTRE-SENHE I, 556, Notre-Seigneur, Dieu.
- NOU' N', v. *ne'*.
- NOUGAL IV, 520, n. m., l'intérieur d'une noix (opposé à la coque).
- NOUS (*nou* IV, 412), adv. de nég.

- non, ne... pas ; *noun... que* I, 3, 65-6; II, 85, etc., ne... que; — avec *que* et le subj., I, 63, ne.
- NOUSAT, p. p.-adj., noué (en parlant des genoux).
- NOUSE, n. f., noix.
- OB', v. *ombé*.
- OBATRE IV, tr., abattre. — Impér. 5 *obotès* III, 57.
- OBÉ, *Sounet*, 7; *El.* 43; *Resp.* II, 73, *Bespr.* 25, adv., oui certes. Cf. *oppé*.
- OBEIRE L. o D. 8; II, 427; III, 129, etc., *obere* Pr. 247; 3, *obé* I, 143; *Bèrt.* 18. — Pr. 1 *ai*, 2 *as*, 3 *o*, 4 *obèn*, 5 *obès*, 6 *où*; ipf. 3 *obiò*, 4 *obion*, 6 *obiòu*; pf. 1 *ogère* L. o D. 17, 2 *ogèros* *Pred.* 14, 3 *ogèt* III, 33; IV, 195, 4 *ogèren* *Coumpl.* 49; *Diol.* II, 40, 3 *ogères* *Diol.* II, 39, etc., 6 *ogèrou* *Goli*, 44; ft. 1 *òurai*, 2 *-às*, 3 *-o*, 4 *-en*, 5 *-és*; cd. 1 *òuriò*, 2 *ourios*, 3 *òuriò*, 5 *òuriàs*, 6 *òuriòu*; subj. 3 *ajo* I, 337, 5 *ogés* *Ort.* 12; ipf. 3 *ogèssu* IV, 209, *ogès* *Resp.* 46; *Proub.* 2, 4 *ogèssen* *Coumpl.* 12; impér. 2 *ajo* I, 296; Pr. 216; p. pr. *ogen* *Goli* 45, p. p. *obut*, *òugut* *Lib.* 28.
- OBELUC, n. m., ardeur I 455, ardeur au travail I, 340, dispositions *Proub.* 81.
- OBNAT, p. p. -adj., fatigué, dégoûté.
- OBEŒ Ep. II, 57, n. m., grotte.
- OBÈRTI, v. tr.; avertir. — Pr. 1 *obèrtisse* *Rec. Ob.* 26.
- OBILLE, adj., habile.
- OBIST *Rec. Ep.* 39; *Rec. Ob.*, n. m., avis.
- OBIT IV, 473, n. m., provin.
- OBIT, n. m., sarment.
- OBIURÀ, v. tr., abreuver. — Ft. 3 *obiuroto* I, 302.
- OBONT, adv. et prép., avant; o. *fa* I, 369, avant de faire.
- OBORMI, *Pr.* 82, v. tr., préparer. — P. p. *obormit*, préparé, prêt.
- OBOUCAT, n. m., penché.
- OBOUNDOS, adj., qui abonde.
- OBOURRIT, p. p. -adj., abâtardi, dégénéré.
- OBOURIÙ, f. *-ibo* I, 566, adj., précocé.
- OBÒUZÀ, v. tr., accabler. — Pr. 3 *obauzo* *Coumpl.* 44; p. p. *obòuzat* III, 479.
- OBRIOI, n. m., avril.
- OBUCLÉ, adj., aveugle.
- OBUS, n. m., abus; — interj., *Odo*, 109, malheur!
- OCLÈNÀ (s'), v. réfl., se courber, s'affaisser.
- OCLÈNCLAT, p. p. -adj., incliné.
- Ocò, pron. démonstratif, ce, celà; *ocò's*, c'est; *ocò de* I, 499; *Diol.* II, 10, loc. prép., chez.
- OCOBÀ, v. tr., achever. — Pr. 3 *ocabo*; pf. 3 *ocobèt*.
- OCHOISÀ, v. tr., mordre. — Pr. 3 *ocaiso* *Sounet*, 3.
- OCOLÀ I, 375, v. tr., presser (le caillé); — v. réfl., *s'o*. IV, 86, se presser.
- OCOLÀ (s'), v. réfl., s'apaiser, se taire.
- OCOMPÀ, v. tr., amasser.
- OCOMPÀ (s'), v. réfl., se ramasser, se réunir. — Pr. 3 *ocompo*.
- OCORDI, n. m., accord.
- OCOTÀ, v. tr., couvrir, recouvrir.

- OCOUCHALHOS IV, 422, n. f. pl.,
couches.
- OCOULÀ, v. tr., prendre à la
gorge.
- OCOULAT, p. p. pris subst,
faneur ou moissonneur de
louage *Resp. II*, 21, chef
d'une compagnie de mois-
sonneurs ou de faucheurs II,
363, 402 (voy. *colo*).
- OCOMPONHAIRE, n. m., accom-
pagnateur.
- OCOURSÀ, v. tr., poursuivre.
- OCOUSTUMADO, n. f., coutume.
- OCOUT II, 62, n. f., queue, affi-
loir.
- OCUTOURBÀ (s') *Proub.* 86, v.
réfl., se cacher.
- ODEJÀ, adv., déjà.
- ODOT IV, 376, n. f., dot.
- ODOUBUN *Ort*, 8, n. m., ce qui
sert à préparer les aliments.
- ODUJAIRE, n. m., aide.
- OFAPLE *L. o D.* 22, adj., affa-
ble.
- OFÌ QUE, loc. conj., afin que;
pèr ofi que I, 99 (sbj.), m. s.;
(indic.) IV, 328, parce que.
- OFLOCÀ (s'), v. réfl., s'affaiblir.
- OFOISÀ, v. tr., affaïsser. — Pr.
3 *ofaiso Resp. II*, 21.
- OFONÀ (s'), v. réfl., se fatiguer.
— Pr. 3 *ofano Pr.* 133.
- OFROIRÀ (s'), v. réfl., fraterniser
avec; *s'o. de, For.* 47, s'apariier
avec. — Pr. 3 *ofrairo IV*, 182.
- OFRONQUIT (*aubre*) I, 171, (ar-
bre) rendu franc (par le gref-
fage).
- OGASSO, n. f., pie.
- OGOCHÀ, v. tr., regarder. — Pr.
3 *ogacho II*, 86; impér. 2
ogacho I, 517; p. pr. *ogochen*
Bespr. 33.
- OGOFETAT *Odo*, 23, n. f., zèle.
- OGONÌ *Ep. II*, 2, v. intr., mou-
rir; *de set mièch ogonit III*,
243, à demi mort de soif.
- OGRETO, n. f., oseille.
- OGRIMOULIÈ *Ort*, 33, n. m., gro-
seillier épineux, arbuste qui
produit la groseille à maque-
reau.
- OGRODÀ, v. intr., plaie.
- OGROUMOLIT *Pr. Emboi*, 23,
p. p. -adj., engourdi.
- OGRUNÈL, n. m., prunelle.
- OGUIÈIRO IV, 333, n. f., évier.
- OICI I, 62, 364, etc., adv., ici.
- OIGONHAL *Goli*, 25, n. m., ro-
sée.
- OIGOSSEJAIRE *Diol. II*, 15, qui
aime à mettre de l'eau dans
le vin.
- OIMÀ, v. tr., aimer; v. réci-
proque IV, 356. — Pr. 3
aimo; ipf. 6 *oimabou*.
- OINAT, adj., aîné.
- OIRAL I, 143; III, 107, etc., n.
m., lieu (*l'o. morin I*, 446,
la mer); place *Sounet*, 8;
Sounet de Goli, 8; territoire
Odo 44.
- OISÒ I, 207, 451, etc., pron.,
dém., ceci.
- OISODOU, n. m., bêche.
- OIZENSO IV, 493, n. f., aisance,
aise.
- OJOSSÀ (s'), v. réfl., se coucher.
— Pr. 3 *ojasso II*, 42.
- OJUDÀ, v. tr., aider. — Pf. 5
ojudères Coumpl. 116.
- OJUDO, n. f., aide.
- OLAI, adv., là.
- OLARO, adv., alors.
- OLÉ, n. m., haleïne.
- OLENADO, n. f., léger souffle.
- OLI, n. m., huile; *oli de sirmen*
II, 498, (huile de sarment),
vin.

- OLONDATS (imprimé à tort *obondats*) *Pr.* 179, p. p. -adj., étalés.
- GLOSSAT, p. p. -adj., fatigué.
- OLOTEJÀ, v. intr., agiter rapidement les ailes.
- OLUCÀ, v. tr., allumer.
- OLÒUZETO, n. f., alouette.
- OLTOUR DE, loc. prép., autour de.
- OM (devant cons.), prép., avec.
- OMAI, adv., et aussi, et même; aussi *L. o D.* 7; *o. que...!* *Rec. Ep.* 43, avec celà que...!
- OMBÉ (avec élision *omb'*, par exception *ob' Goli*, 69), prép., avec.
- OMELLIÈ, n. m., amandier.
- OMELLO et *omellou* (opposé à la coque), n. f., amande.
- OMIC, pl. *its* (pron. *-itch*), n. m., ami.
- OMIEDÀ *Rec. Ob.* 2, v. tr., amadouer.
- OMISTOULENSOS *Rec. Ep.* 6, marques d'amitié.
- OMODURÀ, v. tr. et intr., mûrir.
- OMOGÀ, v. tr., cacher. — *Pr.* 3 *omago* I, 402; p. p. *omogat* I, 35, caché; *d'omogat Ben.* 35, en cachette.
- OMOSSAIRE II, 261, n. m., amasseur, collecteur d'impôts.
- OMOUN, adv., là-haut.
- OMOURCÌ (s'), v. réfl., s'éteindre.
- OMOURIÈ, n. m., mûrier.
- OMOURNIÈ III, 18, adj. pris subst, qui fait l'aumône.
- OMOURO, n. f., mûre.
- OMOURRÀ (s') *Goli*, 41, v. réfl., piquer du nez.
- ONÀ, v. intr., aller. — *Couci te n'bo Diol. II*, 2, comment vas-tu? *to mal lur onoriò Diol. II*, 195, ils s'en trouveraient fort mal. — *Pr.* 1 *bau* I, 62; *Diol. II*, 201, 2 *bas* I, 22, 3 *bo* (*ba* IV, 392); 4 *onon* II, 23, 82, 5 *onàs Rec. Ep.* 14, *bai Ort*, 66, 6 *bòu* I, 83; pf. 4 *onèren Coumpl.* 19; ft. *onorai*, etc.; impér. 2 *bai* (*bai te fa quèrre Diol. II*, 105, va te promener); sbj. 2 *ones* I, 24, 4 *onen* II, 48, 6 *onou* I, 441; ipf. 3 *onèssu* IV, 176, 2 *bai* (*bai te n' I*, 506, va-t-en), impér. 4 *onen* I, 75, 282; II, 58, etc., 5 *onàs* III, 247; p. p. *onat* (*ocòn n' o' nat Odo*, 4, c'en est fait).
- ONCO, n. f., hanche, cuisse.
- ONCOLAT (éd. *encolat*) I, 379, *Pr.* 303, n. m., fromage frais.
- ONFÌ, adv., enfin.
- ONHÈL, n. m., agneau.
- ONIÈLO, n. f., nielle.
- ONILOU, n. m. agnelet.
- ONIMÀ, v. tr., animer, exciter. — P. p. -adj. *onimat* II, 326, violent.
- ONISSES II, 50, n. m. pl., laine d'agneau.
- ONSONÈLO I, 342; III, 23; *Pr.* 270, senelle, fruit de l'aubépine.
- ONTÀ, v. tr., enter.
- ONTON, adv., l'année dernière.
- ONUÈCH *For.* 3, 13, adv., ce soir.
- OPENDRISSACHE, n. m., apprentissage.
- OPÈRTEGÀ *Diol. II*, 85, v. tr., utiliser.
- OPETISSÀ, v. tr., mettre en appétit.
- OPIGRIT *Pr.* 65, p. p. -adj., habitué à ne rien faire.
- OPITORRÀ, v. tr., empiffrer, ras-

- sasier. — Pr. 1 *opitarre*
Cound. 34.
- OPLECHAIRE, n. m., celui qui
 arrange ou répare.
- OPLECHÀ, v. tr., arranger, pré-
 parer.
- OPLONÀ *Diol.* II, 205, v. intr.,
 arriver à un endroit plan, ces-
 ser de monter (voy. la note);
 — *oplonat* III, 331, p. p., arrivé
 en plaine, à la place qui s'é-
 tend devant le cellier.
- OPOIZÀ, v. tr., apaiser.
- OPORÀ (s'), v. réfl., se défendre;
 s'o. o, se garantir de. — Pr.
 3 *oparo*.
- OPORESTRE (OPORETRE IV, 322),
 v. intr., apparaître.
- OPOSIMÀ, v. tr., apaiser.
- OPOSSET (d') Pr. 416, loc. adv.,
 à petits pas.
- OPOSTURÀ, v. tr., donner la
 nourriture à.
- OPOSTURGÀ (s') *Goli* 26, prendre
 sa nourriture, paître.
- OPPÉ, adv. d'affirmation : *opp'o-*
laro s'i fo Rec. Ep. 92.
- OPRENE, v. tr., apprendre. —
 1^{pf.} 5 *opreniàs Diol.* 47.
- OPROUFITÀ (s'), se profiter, être
 mis à profit III, 285.
- OQUÌ, adv., là.
- ORCHIBONC I, 500; II, 487, n.
 m., coffre long servant de
 siège à table.
- ORET, n. m., bœlier.
- ORRÈ (en) II, 488, en arrière.
- ORRE, f. -o, adj., laid, horrible,
 méchant.
- ORMETO (*soun*) II, 253, n. f.,
 sa chère âme.
- ORDICAL, n. m., orge d'hiver.
- ORDI, n. m., orge.
- ORQUIÈ I, 472; Pr. 344, n. m.,
 archer.
- ORAIRE, n. m., araire, charrue
 sans roue et sans avant-train.
- ORDAL *Odo*, 59, n. m., troupe,
 vol (d'oiseaux).
- ORGILO I, 445, n. f., argile.
- ORME IV, 272, n. m., ormeau,
 orme.
- ORNESCÀ, v. tr., harnacher, revê-
 tir; — v. réfl., s'habiller, se
 parer. — P. p. *ornescado*
Pred. 18.
- ORPOLHON III, 223, n. m.,
 truand, brigand.
- ORRENGÀ, v. tr., arranger.
- ORRIBADO, n. f., arrivée.
- ORRIGOULÀ (s'), v. réfl., se ras-
 sasier, se régaler. — Ft. 6
orrigoulorou I, 284.
- ORROPÀ, v. tr., attraper, saisir;
 — v. réfl., s'accrocher.
- ORROSÀ, v. tr., combler. — P.
 p. *orrosat*, f. *orrosado Goli*,
 67.
- ORROUSÀ, v. tr., arroser. — Sbj.
 3 *orroso* I, 99.
- ORRUCÀ (s'), v. réfl., se serrer
 contre le mur. — Pf. 3 *orru-*
quèt Resp. II, 59.
- ORT, n. m., jardin à légumes.
- OSCO, n. f., entaille, cran fait
 sur une baguette qui sert à
 compter; au fig. : *sap trop*
que ne bal l'osco III, 170, il
 sait trop ce qu'en vaut l'aune
 (l'importance que cela a).
- OSEGÀ (s'), v. réfl., se ranger,
 s'améliorer.
- OSOGÀ, v. tr., arroser. — Pr.
osago Ort, 60.
- OSORDÀ de, v. intr., risquer
 de, se hasarder à.
- OSORPÀ, v. tr., griffer.
- OSÒUBRÀ (s'), v. réfl., se dres-
 ser, sauter sur. — Pf. *osòubrèt*
Fr. 27.

- OSSETÀ (s'), v. réfl., s'asseoir.
— P. p. *ossetat*, assis.
- OSSODOULÀ (s'), v. réfl., se ras-
sasier.
- OSSORGAT, f. -ado *Pr.* 13, p.
p. -adj., desséché.
- OSTODETO, n. f., brochette.
- OSUGÀ, v. tr., aiguïser.
- OTAL et ÓTOLOS, adv., ainsi.
- OTENDRE, v. tr., attendre. — *Pr.*
3 *oten* I, 29; ipf. 6 *otendiou*;
p. p. *otendut*.
- OTENHE, v. tr., atteindre; *fa o.*
Bért. 40, faire tenir, envoyer.
- OTIFETS *Pred.* 24, n. m. pl.,
affiquets.
- OTIRAL I, 471, n. m., attirail.
- OTISSÀ (s'), v. réfl., s'acharner.
- OTOBÉ, adv., aussi, c'est pour-
quoi.
- OTRICÀ *Pr.* 106, ameublir (la
terre).
- 'OU, v. *obeire*.
- OU, pr. pers. neutre, le, celà.
- 'OUBERJO, n. f., pêche.
- 'OUBESPIC, n. m., aubépine.
- 'OUBIÈIRAT III, 247, p. p. -adj.,
recouvert de gelée blanche.
- 'OUBIÈIRO, n. f., gelée blanche.
- 'OUBRET, n. m., arbuste.
- 'OUBRICOT, n. m., abricot.
- 'OUDASSO, n. f., audace.
- 'OUDIENSO, n. f., audience, audi-
toire II, 146.
- 'OUDOUS, f. -ouso, adj., odorant.
- OUFRI, v. tr., offrir.
- 'OUGON, adv., cette année.
- 'OUJOLO IV, 377, n. f., grand-
mère.
- OULO, n. f., marmite; *oulo sou-
pièiro* II, 472, marmite pour
la soupe.
- 'OUMALHO (*de paure*) *Rec. Ep.*
20, n. f., de chétive espèce, de
pauvre sorte.
- OUMENÀS *Bespr.* 19, n. m., gros
homme.
- 'OUMIÈIROS (*Los*) *Goli*, 52 (= *lat.*
ulmerias), f. pl., nom de
ferme, près Millau.
- 'OUMUORNO, n. f., aumône.
- OUNC, n. m., ormeau.
- OUNCHÀ, v. tr., oindre.
- OUNCHE, adj., oint, grassex.
- OUNDEJÀ, v. intr., ondoyer.
- OUN (= *lat. unquam*, vieux fran-
çais *onc*), d'abord joint à *ne*
(plus rarement à *pas* *L. o D.*
15; I 204, ou à *jomai* *L. o D.*
6; IV, 19), puis employé seul
sans perdre sa valeur négati-
ve (cf. *Rec. Ob.* 29; *Pr.* 311).
Presque toujours employé
après *que* conjonction (rare-
ment pronom); cf. I, 14, 71;
III, 153, 256, 330; IV, 176;
Pr. 63, 71, etc.
- OURLIDÀ, v. tr., oublier.
- OURDÌ, v. tr., ourdir. — P. p.
ourdit (*mal*) *Proub.* 34, mal
combiné.
- 'OUREJÀ *Ep. II*, 14, v. tr., tirer
les oreilles à.
- OUNT, adv., où.
- OURDILHO VI, 70, n. f., gue-
nille.
- OURGUÈL *Pred.* 16, n. m., or-
gueil.
- OURGUINO *Ep. III*, 2, n. f., or-
gue.
- 'OURIOL, n. m., loriot.
- 'OURIPÈL II, 152, tissu d'or, ori-
peau *Rec. Ob.* 33.
- OUSÀ, v. tr., hausser; secouer
Resp. 13; — *s'ousà*, v. réfl., se
hausser, grandir. — Ipf. 3,
òusabo Coumpl. 68; p. p. f.
òusado I, 290.
- 'OUSÈL, n. m., oiseau.
- 'OUSELET n. m., oiselet.

- OUSTAL, n. m., maison.
 'OUTIS, pl.-isses, n. m., outil.
 OUSTOLADO, n. f., maisonnée.
 'OUTÒ, n. m., autan.
 'OUTOUNO, n. m., automne.
 'OUZÀ, v. tr., oser. — Pr. 1 *auze*
Ort. 1, 3 *auzo* I, 50, 328; II,
 391, etc.
 'OUZÌ, v. tr., entendre. — Pr. 1
òuzisse *Odo* 13, 3 *òuzis*, 4
òuzèn I, 141, *Pred.* 57;
Diol. II, 54, *òuzissèn* I, 429;
Pr. 317, etc., 5 *òuzissès* II,
 391; ipf. 5 *òuziàs* II, 161;
 impér. 5 *òuzès* IV, 313; *Rec.*
Ep. 57; *Odo*, 51, p. p. *òuzit*.
 PAISSE I, 98, 547; p. p. *poscut*
 III, 16; *Resp.* 43, v. intr.,
 paître.
 PAL I, 113, n. m., pieu.
 PALHO, n. f., paille; *coupen pa-*
lhos IV, 397, rompons.
 PALLE, adj., pâle.
 PAN, n. m., mesure, le quart
 d'un mètre.
 PARGUE, n. m., parc à brebis.
 PARLAGE *Diol.* II, 148 = *portache*
 (mot francisé), n. m., parole,
 langage
 PAS, n. m., pas; partie, mor-
 ceau I, 103.
 PAUC, adv., peu; p. o p., peu à
 peu.
 PAÛRE, adj., pauvre.
 PÈ, n. m., pied.
 PEBRE, n. m., poivre; *fa p.*
Bèrt. 32, rager.
 PECLÀ, v. tr., manquer; — *se p.*
Pred. 31, v. réfl., se tromper.
 PECAIRE! interj., hélas! (litt^t:
 pauvre *pécheur* que je suis, tu
 es, etc.) *Proub.* 28 (cf. 53,
 etc.).
 PEGAL, n. m., cruche.
 PEGOUS, adj., poisseux.
 PEIRETO, n. f., petite pierre.
 PEIRO-FREJO, n. f., grêle.
 PEISOU, n. m., poisson.
 PEITRAL, n. m., poitrinière
 ornée de sonnettes.
 PÈL, n. f., peau.
 PEL = *pèr lou*.
 PELAT, p. p.-adj., pelé.
 PELLEBÀ, v. tr., enlever, avaler.
 — Pf. 6 *pellebèrou Goli*, 60.
 PELENC I, 59, n. m., lande, ter-
 rain revêtu d'herbe rare (pelé).
 PELERINO (*es uno*) *que Rec. Ep.*
 112, c'est une gaillarde qui.
 PELOUFO, n. f., peau de raisin.
 PELOUS, n. m., bogue.
 PÈLSES IV, 185, pl. de *pèl*, n.
 m., cheveux.
 PENCHE, n. f., peigne.
 PENCHENÀ, v. intr. (litt^t: pei-
 gner); *fa p. los dens*, faire
 travailler les dents.
 PENCHENIÈ *Rec. Ob.* 59, n. m.,
 critique (litt^t: peigneur).
 PENDENT, pl. -ens I, 40, n. m.,
 pendant, pendeloque.
 PENJÀ, v. intr., pendre.
 PENSÀ, v. tr., panser.
 PÈR, prép., par, pour; — *pel*
 = *pèr lou*; *pels* = *pèr lous*;
 — *pèr ocò* IV, 448, pourtant.
 PÈR MOI! IV, 483; *Rec. Ob.* 85;
Pr. 14; *Odo*, 71; *Goli*, 107;
Resp. 11, 60; *Diol.* 15;
Coumpl. 9, 108; *Resp.* 63, 80;
 adv. d'affirmation, certes. Cf.
mos.
 PERAT III, 63, n. m., résiné
 (fait surtout avec des poires).
 PÈRBESÌ, v. intr., pourvoir.
 PÈRBESIÙ, n. f., provision.
 PÈRCURÀ, v. tr., procurer, causer.
 PÈRCURAIRE, n. m., procureur.
 PÈRCURO, n. m., charge, travail.

- PÈRDO *Odo*, 76, n. f., perte.
- PÈRFOCHIÈIRO, n. f., entrepre-
neuse; appliqué à la Mort *Odo*
68, audacieux.
- PERÌ, v. intr., perir. — Pr. 4
perissèn Odo, 4.
- PERO, n. f., poire.
- PEROU, n. m., petite poire.
- PÈRPAUS, n. m., propos.
- PÈRPOUSA (*se*) *Coumpl.* 43, v.
réfl., se proposer.
- PÈRPÒUZAT, n. m., préposé, sur-
veillant.
- PÈRQUI-N-OMOUN (pour *pèr oqui*
en omoun) II, 164; *Pred.* 57;
Diol. II, 54, adv., par là-haut.
- PÈRSÈGRE I, 28, v. tr., poursui-
vre. — Pr. 3 *persèc* II, 393.
- PES = *per lous*.
- PESE, n. m., pois.
- PESOMEN, n. m., souci.
- PÈSTO (LO) LOU MOLUR ! I, 451;
Pr. 323 (éd. *prèsto*), peste soit
du malheur (qui nous arrive)!
- PESU, adj., pesant, lourd.
- PETÀ, v. intr., éclater. — *Fa*
petà de cousins IV, 292 (cf.
El. 31).
- PETÀS, pl. *petasses* IV, 486, n.
m., pièce.
- PETEGO *Odo*, 119; *Resp.* 64,
n. f., embarras.
- PETOSSÀ, v. tr., racommoder.
- PETOSSAL, n. m., grand coup,
horion II, 300, gros morceau
IV, 439; *un p. de filho* Pr.
297, une grosse fille.
- PETOUNEJÀ, v. intr. murmurer,
bougonner.
- PIBOUL, n. m., peuplier.
- PIC, pl. *pits* (pron. *pitch*), n.
m., coup.
- PICODÌS, n. m., train de vie.
- PICHOT, adj., petit.
- PICHOU, adj. pris subst^t, petit.
- PIÈI, adv., puis, ensuite; — *pièi*
que III, 219; *Pred.* 93; *Diol.*
II, 76, puisque.
- PIETODOUS, adj., compatissant.
- PIFACH, n. m., panse, estomac.
- PIGASSO, n. f., hache.
- PIGOLHOU *Diol.* II, 177, n. m.,
pièce de monnaie.
- PIGOSSO *Bespr.* 20, n. f., cou-
gnée.
- PIGRE, adj., paresseux.
- PIMPÀ (*se*), v. réfl., se dresser
fièrement.
- PINCAT, p. p. -adj., guilloché :
del goust. p. Rec. Ob. 79,
raffiné.
- PINCÈL, n. m., pinceau.
- PINDOULÀ, v. intr., pendre.
- PINHASTRE, adj., opiniâtre,
entêté.
- PINSART, n. m., pinson.
- PINTÀ *Pr.* 312, v. tr., boire.
- PINTAIRE, n. m., buveur.
- PINTRÀ, v. tr., peindre. — Ft.
1. *pintrorai* I, 8.
- PINTRE, n. m., peintre.
- PINTURO, n. f., peinture.
- PIOL, n. m., cheveu.
- PIOLÀ, v. tr., peler. — Pr. 3
pialo Sounet de Goli, 5.
- PIPIDO, n. f., pépie.
- PIS, pire; *lous mete o faire pis*
(locution française) *Rec. Ep.*
60, je leur permets de faire
contre moi tout ce qu'ils peu-
vent faire.
- PISSOLLIÈCH, n. m., pissen-
lit.
- PITRE *Bespr.* 62, n. m., fifre.
- PIÙLÀ, v. intr., piauler, pépier.
- PLA, adv., bien, beaucoup.
- PLAIRE, v. intr.; *se p.*, v. réfl. —
Pr. 3 *plai*, 6 *plasou*.
- PLE (mais devant le nom, s'il
commence par une consonne,

- plen* III, 350; *Pr.* 15, etc.);
adj., plein.
- PLEC (o), à souhait (litt. : à beau pli) I, 60, comme il faut, à fond II, 176; *Pr.* 60, etc., beaucoup III, 156; *Rec. Ob.* 35, etc. ; o *plec de gorgomèl Bert.* 33, à plein gosier.
- PLEGÀ, v. tr., plier.
- PLEJETO, n. f., petite pluie.
- PLÈJO et *pluèjo Pr.* 436, n. f., pluie.
- PLO *Pr.* 394, n. m., plateau.
- PLOJÀ, v. intr., plaider. — *Pr.* 3 *plaijo*.
- PLOJAIRE, n. m., plaideur.
- PLONCHE (sons) I, 564, (litt. : sans plainte), en abondance.
- PLONCHO, n. f., plainte.
- PLONHE (se) II, 49, v. réfl., se plaindre. — *Pr.* 1 *plonhe* IV, 240, 3 *plou Sounet*, 5 -ès *Resp.* II, 43; cd. 3 *plonhirid* II, 203.
- PLONSART, *Pr.* 91, n. m., blancbec.
- PLONSOU *Ort*, 14, n. m., plant.
- PLOSÉ, n. m., plaisir.
- PLOURÀ (se), v. réfl., pleurer.
- PLÒURE, v. impers., pleuvoir. — *Pr.* 3 *plou*.
- PODENO, n. f., poêle à frire.
- POGÀ, v. tr., payer. — *Pr.* 3 *pago*; sbj. 3 *pague*.
- POGÉS, n. m., paysan propriétaire, celui qui fait valoir une ferme.
- POGESIÈ, n. f., ferme, exploitation rurale.
- POIRAL (longache) *Rec. Ob.* 77, adj., langue de ses pères, de ses ancêtres.
- POIROL, n. m., grand chaudron.
- POIROLO, n. f., chaudron.
- POISIÈIRO, n. f., chaussée de moulin.
- POLHOU II, 483; IV, 432, n. m., grande bouteille garnie de paille tressée.
- POLIÈ, n. m., pailler.
- POLLEJÀ, v. intr., pâlir.
- POLSOU, n. m., pîeu.
- POMPOLHETO II, 461, n. f., paillette, balle du grain.
- PONÀ, v. tr., voler, dérober.
- PONSEJÀ IV, 506, v. intr., faire bosse, se bomber.
- POPOGAI, n. m., perroquet.
- PORÀ, v. tr., préserver I, 90, écartier IV, 162.
- POREDOUT IV, 505, n. m., petit mur.
- POREL III, 368; IV, 171; *Ort* (titre), n. m., paire.
- PORÈL, II, 105; IV, 26, adj. pareil.
- PORESTRE, v. intr. et impers., paraître. — *Pr.* 3 *porés* I, 88.
- PORET, n. f., paroi, mur.
- PORGAN *El.* 10, n. m., parchemin.
- PORLÀ, v. intr., parler. — *Pr.* 2 *parlos Diol.* 71.
- PORLUFEJÀ *Ort*, 53, v. intr., coqueter. — *Pr.* 6 *porlufejou* IV, 274.
- PORPÈLO, n. f., paupière.
- PORRE, n. m., porreau.
- PORROQUIO, n. f., paroisse.
- PORTI, v. intr., partir. — *Pr.* 3 *part* I, 366; IV, 183.
- POSCOLADO, n. f., éclat de rire.
- POSSÀ, v. intr., passer. — *Pr.* 3 *passo* IV, 289.
- POSSADO (oquesto), ces derniers temps.
- POSSEJÀ, v. intr., se promener.
- POSSERAT, n. m., passereau, moineau.
- POST (de) o *fi Bespr.* 12, du commencement à la fin.

- POSTRÀS *Rec. Ep.* 45, nom pris comme adjectif et péjoratif, qui convient à un pâtre grossier.
- POSTRENC *Ep. II*, 49, adj., de pâtre.
- POSTROTO, n. f., pastourelle.
- POSTROU, n. m., pastoureau.
- POSTURAL, n. m., pâturage.
- POSTURENC (*groniè*) III, 292, adj., grand grenier pour le fourrage.
- POSTURO, n. f., pâture, nourriture.
- POTEJÀ, v. tr., tripoter, manier.
- POTONTÈLO (*courre lo*, *Pr.* 414, courir la pretontaine, errer.
- POTOTRAC (*fâ*) IV, 296, plonger.
- POTS III, 125, n. m. pl., babinnes, lèvres.
- PÒU, n. f., peur.
- POUCESSIÙ, n. f., procession.
- POUDÉ I, 106; III, 161; IV, 16, etc., v. tr., pouvoir. — *Pr.* 1 *pode*, 2 *pos*, *podes* III, 84, 3 *pot*, 4 *poudèn*, 5 *poudès*; ipf. 3 *poudiò*, 4-*ion*, 5-*iàs*; pf. 2 *pouguèros* *Ben.* 17; ft. *pourrai*, etc., 4 *pourren* II, 362); cd. *pourriò*, etc.; sbj. 3 *posco* II, 6, 4 *pousquen* *Goli*, II, 3, 5-*és* *Ort.* 8; ipf. 3 *pousquès* I, 478; p. p. *pouscut* *Bespr.* 46.
- POUDET I, 159, n. m., serpette.
- POUDODOU (*coutel*) IV, 468, couteau à tailler la vigne, serpette.
- POUL et POULOU, n. m., poulet.
- POULIDET *Ben.* 46, adj., joliet.
- POULSES *Resp.* 44, n. m. pl., bouillie.
- POULSINIÈRO (*lo*) II, 365, n. f., la Poussinière, constellation des Pléiades.
- POULTRÌ I, 200, v. tr., écraser.
- PÒUMOULO, n. f., paumelle.
- POUMPOUS *Ort.* 20, adj., brillant, en bon état.
- POUN, n. m., point; particule augmentative: *lèbo p. déjà so dalho* *Odo*, 66, n'ose-t-elle pas lever sa faux! Cf. *Ep. II*, 60; *Bespr.* 58.
- POUNCHEJÀ *Pred. II*, v. intr., pointer, sortir de terre.
- POUNCHOUNÀ, v. tr., piquer de l'aiguillon.
- POUNHAT, n. m., poignée.
- PÒURET II, 79, diminutif de *paure*.
- POUNCHO, n. f., pointe.
- PÒUROU, diminutif de *paure*.
- PÒURUC, adj., peureux.
- POUTINGO, n. f., drogue, remède fabriqué par les pharmaciens.
- PÒUTOU *Goli*, 76, n. m., poche, bourse.
- POUTOUNTOUNEJÀ, v. tr., dorloter, faire sauter sur ses genoux.
- PÒUZODIS, adj., qui se repose, inoccupé.
- PÒUZÀ, v. tr., poser; v. réfl., se reposer. — Sbj. 4 *pouzen* I, 492.
- PRADO, n. f., prairie.
- PRECÒUCIUNAT, f. -*ado* I, 49, prudent.
- PREGÀ, v. tr., prier. — *Pr.* 1 *prègue* I, 19; *Pr.* 23.
- PREGARIO, n. f., prière.
- PRENE, v. tr., prendre; v. réciproq., s'épouser IV, 368; *se n' p. o* IV, 385, s'en prendre à; — Ipf. 6 *preniòu* *Dicl. II*, 123; pf. 3 *prenguèt* I, 177; sbj. 3 *prengo* II, 364; IV, 391, etc. (*Diù me prengo!*

- juron), 4 *prenguen* IV, 271; ipf. 1 *prenguèsse* IV, 387; impér. 2 *pren*.
- PREPAUS, n. m., propos; o *p*.
Pr. 305, comme il faut.
- PRÈS, pl. *prèses* *Bespr.* (*titre*), prix.
- PRESO IV, 302, n. f., prise, vol.
- PRESOU, n. m., présure.
- PRÈSTE, adj., prêt.
- PRIMO, n. f., printemps.
- PRIN, adj., mince; adv., finement.
- PRIÙ, n. m., prieur.
- PROU, n. m., profit (*en p. bous fasso* I, 322, bonne chance!); — adv., assez.
- PRUNÈL, n. m., petite prune.
- PRUOSO IV, 294, n. f., conte.
- PRUSE (*se*), v. réfl., avoir des démangeaisons. — Ipf. 3 *prusiò* *Fr.* 24.
- PRUSENT, adj., qui démange.
- PUECH I, 26; *Coumpl.* 147, pl. *puèchs* IV, 81, n. m., éminence.
- PUDRE et *pudi*, v. intr., puer, répugner. — *Pr.* 3 *put* *Resp.* II, 4; p. pr. *puident*, f. -o *Resp.* II, 57.
- PUOSSE, n. f., planche.
- PURGÀ, v. tr., purger, nettoyer I, 158.
- PUS (et *pu* dev. cons.), adv., plus.
- PUSAUT, n. m., galetas (le plus haut étage de la maison), demeure élevée des dieux (parodie) I, 27; IV, 422.
- PUS LÈU et *pulèu*, compar. adv., plus tôt, plutôt.
- QUE, conj., pourquoi; *qu'oun fago otal nostre mèstre* *Odo*, 108, pourquoi notre maître ne ferait-il pas ainsi.
- QUEL (= *que lou*) *O Peirot* 11.
- QUÈRBO, n. f., anse; *om lo pèl e los quèrbos* *Ep.* II, 16, avec la peau et les os.
- QUESTIÙ, n. f., question.
- QUICHÀ, v. tr., presser.
- QUICON, pron. indéf., quelque chose.
- QUILHÀ, v. tr., dresser; *se q.*, v. réfl., se dresser, se percher. — *P. p. quilhat* I, 12.
- QUINHOU, n. m., quartier, morceau.
- QUIOPPÉ, adv., assurément *Pr.* 321, vraiment! (ironiquement) *Diol.* II, 60.
- QUISTOU IV, 160, quêteur, qui est en quête (de nourriture).
- QUITÀ, v. tr., laisser; v. intr., *q. de* II, 312, cesser.
- QUIÙ, n. m., cul.
- RAFE, n. m., radis.
- RAJO, rayons ardents du soleil; clarté du soleil; soleil *Goli*, 24; *Diol.* II, 205; *Bespr.* 90.
- RALHO (*fa lo*) II, 177, plaisanter.
- RÀSO I, 66, n. f., haie (?).
- RAUBO, n. f., robe, toison II 125.
- REBECINAT (*lou*) *Resp.* 77 (surnom) le Retroussé, le Tortu.
- REBELHAT, p. p. -adj., éveillé; *r. de gorjo* III, 311.
- REBENÌ, v. intr., revenir. — *Pr.* 3 *reben* II, 39; IV, 268; Sbj. 3 *rebenque* I, 396.
- REBÈRS (*ol*) I, 423, au contraire.
- REBÈRTÀ, v. tr., ressembler à. — *Pr.* 3 *reberto* *Odo* 10, etc.
- REBIRÀ, v. tr., retourner.
- REBIRADO, n. f., retour du froid. *Pr.* 50, *oquesto r.* *Bespr.* 40, par ce temps, au temps où nous sommes.

- REBIRAL, n. m., changement de temps, retour du froid I, 54; IV, 123; bouleversement *Diol. II*, 67.
- REBISCOULÀ, v. tr., faire revivre.
- REBOULO, n. f., grateron.
- RECÈRCÀ, n. f., recherche.
- RECOSSÀ, v. tr., saisir ou cueillir au passage quelque chose (ici, quelqu'un) qui tombe.
- RECOUMBOLIT (*Odo titre*), p. p., rétabli, guéri.
- RECOURDÀ (*se*), v. réfl., se souvenir. — Pr. 3 *recorde* IV, 309.
- RECUÈCHO I, 390, n. f., recuite, produit d'une seconde cuisson du lait déjà écrémé.
- RECU, n. m., recueil.
- RECURÀ, v. tr., émonder, p. p.-adj., *recurat* Fr. 39, gentil.
- REFOURFOULHÀ, v. intr., refouiller.
- REFOURFÀ, v. intr., regorger.
- REFROUNHAT, f. -ado, p. p.-adj., renfrogné.
- REGONHÀ (*los dens*) III, 48, montrer les dents, bailler, entr'ouvrir son écorce (en parlant de l'amande); — v. réfl. *Resp.* 21, faire la grimace.
- REGOSSÀ, v. tr., écarquiller; *se r.*, v. réfl., regarder en écarquillant les yeux.
- REGUÈRGUE *Recul*, *Ep.* 4, etc., adj., revêche.
- REGUINNÀ, v. intr., regimber, ruer.
- REIRE, particule indiquant la répétition, *sap e reire sap* *Diol. II*, 83, il sait et re-sait.
- REJOUNCH III, 467; *El.* 20 (f. pl. *rejounchos* *Bèrt.* 43) et *rejoun-*
gut IV, 284; p. p. -adj. (de *rejounhe*), ramassé, pelotonné.
- REJOUNHE II, 73, v. tr., rentrer; faire rentrer (les impôts), absorber (des aliments) *Cound.* 24.
- RELEGÌ, v. tr., relire. — Pr. 1 *relegisse* *Resp.* II, 34.
- RELHO, n. f., soc., charrue.
- REMENÀ, v. tr., remuer.
- REMETRE, v. tr., remettre, renvoyer. — Impér. 4 *remeten* IV, 408.
- RENAISSE, v. intr., naître.
- RENC, pl. *rens* IV, 492, n. m., rang.
- RENÈC, n. m., juron.
- RENEGÀ, v. intr., dire des jurons; — v. tr. *Ep.* III, 16, jurer une chose.
- REPASSO (*bolhà lo*) o IV, 528, donner une frottée, battre.
- REPAUS, n. m., repos.
- REPETIT, n. m., roitelet ou troglodyte.
- REPOUTEGÀ, v. intr., protester, maugréer.
- REPRENE *El.* 36, v. tr., reprendre.
- REQUIÛLÀ, v. intr., reculer.
- RES, pr. indéfini, rien.
- RESCONDRE, v. tr., cacher. — P. p. *rescoundut*, II, 11; IV, 279.
- RESCOUFÀ, v. tr., réchauffer. — P. p. f. *rescoufado* II, 5.
- RESCOUNDALHO, n. f., cachette.
- RESE *Rec.* *Ep.* 38, n. m., tique.
- RESOUNZÀ, v. tr., rogner (les bords frangés d'un jupon).
- RESPENDRE, v. tr., répandre. — P. p. *respondut*, f. -udo.
- RESSÀ, v. tr., scier.
- RESSAIRE II, 30 (litt. t : scieur de long), n. m., moucheron dont

- les mouvements alternatifs ont quelque ressemblance avec ceux des scieurs.
- RESSAUPRE, v. tr., recevoir. — P. p. *ressòuput*, *ressòugut*. *Pr.* 322.
- RESSENTIMEN *Coumpl.* 30, n. m., reconnaissance.
- RESSÓUSILHAT *El.* 12, p. p. -adj., gaillard.
- RESTRENHE (*se*) II, 209, v. réfl., se restreindre.
- RETAL, n. m., relief, supplément I, 50, morceau III, 40; *Pr.* 4, etc.
- RETTE, adj., raide, dur, fort; — adv. I, 459; III, 410, etc.
- RETTOMEN, adv., durement, fortement.
- RIBAN, n. m., ruban.
- RIGOT, n. m., chevelure; *plegà soun r. en tourtèl* II, 479, rouler ses cheveux autour d'un peigne.
- RIMALHO *Ben.* 9, n. f., pièce de vers.
- RIQUET *Pr.* 358, n. m., grillon.
- RIRE, v. intr. — P. pr. *riguen* *Fr.* 15; *rist Rec. Ob.* 24.
- RITO, n. f., cane.
- RITOU, n. m., recteur de paroisse, curé.
- Riù, n. m., ruisseau.
- ROBINO II, 322; IV, 64, n. f., ravine, eau torrentueuse.
- ROBOLÀ, v. tr., traîner.
- ROBOSSOU *For.* 45, n. m. (litt. : petit blaireau; *un r. de drollo*, un avorton de fille.
- ROBOSTINAT, f. -ado *El.* 13, rôti, brûlé par le froid.
- ROBOSTINÀ, v. tr., rôtir (en parlant de la gelée).
- Roc, pl. *rots* (pron. *rotch*) I, 358, n. m.
- ROCINO, n. f., carotte.
- RODAL *Diol.* II, 73, n. m., feu de joie.
- ROFIT, f. pl. -idos *El.* 10, p. p. -adj., ridé.
- ROFOTALHO, n. f., rebut.
- ROFOTUN I, 540. — *Pr.* 420, n. m., rebut; l'espèce la plus vile.
- ROGOUSTOUS, adj., ragoûtant.
- ROIO (*fa lo*) *Lib.* 24, faire la fête.
- ROIAT, p. p., rayé : *r. o lo nociù Bespr.* 87, rayé aux trois couleurs nationales.
- ROJÀ, v. intr., couler. — *Pr.* 3 *rajo*.
- ROJALS II, 167, n. m. pl., rayons ardents du soleil.
- ROJOL I, 253, filet d'eau, petit ruisseau.
- ROMBAL, n. m., embarras.
- ROMBOI, n. m., renvoi.
- ROMBOUL, n. m., embrouillement (d'un fil).
- ROMILHO *Diol.* 25, n. f., fortune, argent.
- ROMOSSADO *Rec. Ep.* 119, n. f., averse (au fig.).
- ROMPONHO I, 165, n. f., malaise maladie.
- RONDO *Pr.* 165, n. f., haie vive.
- RONDOULEJÀ, v. intr., rôder.
- RONDRE, v. tr., rendre. — *Impér.* 2 *ron* II, 20.
- RONSun, n. m., lard rance.
- ROPELAIRE, n. m., appeau.
- ROSCLODURO, n. f., râclure.
- ROSSADO, n. f., race, lignée.
- ROSSENO *Fr.* 9, voy. la note.
- ROSTÈL, n. m., râteau.
- ROSTELÀ, v. intr., râtelier.
- ROSTOUL, n. m., chaume, paille courte II, 236; *Bespr.* 15,

- champ où se trouve encore le chaume I, 84.
 ROUBE Pr. 202, n. m., chêne.
 ROUDÀ, v. intr., tourner IV, 30,
 RÔUFELEJÀ *El.* 16, rendre des sons rauques, chanter d'une voix rauque.
 RÔUFELOUSO (*tous*), adj., rauque (toux).
 RÔUMAS, n. m., rhume.
 ROUNCÀ, v. intr., ronfler.
 ROUNDINÀ, v. intr., grogner.
 ROUNHO, n. f., maladie.
 ROUN *Rec. Ob.* 59, adj., brusque, sévère.
 ROUPILHO, n. f., veste ou manteau usé.
 ROUSIGÀ, v. tr., ronger.
 ROUSIGÀ, v. tr., ronger. — Pr. 3 *rousigo O Peirot*, 9.
 ROUSSÀ (*se*), v. réfl., se harasser.
 ROUSSÌ, n. m., cheval.
 RUSE *Rec. Ob.* 39, (litt^t : écorce), habit.
 RUSSÌ, v. intr., réussir. — Pr. 3 *russis Ort*, 2.

 SABO, n. f., sève.
 SACO, v. *socà*.
 SAIQUE (de *sai*, 1^{ère} pers. archaïque du présent de *saupre* et *que*), adv., sans doute.
 SALZE, n. m., saule.
 SANTÉ! *Diol. II*, 216 (mot français), à votre santé!
 SAPLE IV, 64, n. m., sable.
 SAQUERAI, v. *socà*.
 SARDO *Coumpl.* 36, n. f., sardine.
 SARTRE *Rec. Ob.* 44, n. m., tailleur.
 SAUMO, n. f., ânesse.
 SAUPRE, v. tr., savoir; *saupre-fa Coumpl.* titre et 14, savoir-faire beaucoup. Pr. I. *sabe*, 3 *sap*, *sai* *Odo* 8, 5 *so-bès*; ipf. 5 *sobiàs*; ft. 3 *sòurò*; cd. 3 *sòuriò*, 6 *sòuriòu*; Sbj. 5 *sochés*.
 SE, n. m., sein.
 SEBO, n. f., oignon.
 SECÀ, v. tr., sécher.
 SECAL, n. m., branche sèche.
 SEDÀS IV, 300, n. m., tamis.
 SEGÀ, v. tr., moissonner. — Pr. 3 *sègo* II, 178.
 SÈGOS II, 181; *Diol. II*, 20, n. f. pl., moisson.
 SÈGRE, v. tr., suivre. — Ipf. 6 *segùissìu Goli*, 42; p. p. *seguit* I, 494, f. -*ido Coumpl.* 5.
 SEGAIRE, n. m., moissonneur.
 SEGUR, adj., sûr; *pel s.*, pour sûr.
 SEGOLÀ, région du seigle dans l'Aveyron.
 SEGUIOL, n. f., seigle.
 SÈI *Pred.* 93; *Cound.* 45, 46, etc., et *soi Ep.* III, 48, adv., ici.
 SEJOURNÀ, v. tr., donner du repos à, faire reposer.
 SÈLO *Pred.* 65, n. f., escabeau.
 SELHO, n. f., seau; *cap de s.* I, 209, grosse tête, tête affreuse.
 SEMAL, n. f., tine à deux anses, qui servent à la porter à l'aide de deux bâtons.
 SEMENÀ, v. tr., semer.
 SEMENILHOS I, 86, n. f. pl., semailles.
 SEMENODOU, adj., qui contient la semence.
 SEMMONO, n. f., semaine.
 SEMOLADO, n. f., le contenu d'une *semal*.
 SEMOLOU, diminutif de *semal*.
 SENIS (éd. *senil*) *Rec. Ep.* 93, n. m., martinet.
 SENTÌ, v. tr., sentir, compren-

- dre. — Pr. 3 *sent* II, 87; III, 277, 287, etc., *sentis* IV, 379, *sentès* *Rec. Ep.* 133, 6 *sentou* IV, 223.
- SER II, 67, 181, 405, etc., n. m., soir.
- SÈRBÌ, v. intr., servir. — Sbj. 3 *sèrbigo* *Diol.* II, 131.
- SÈRBIDOU et SÈRBITUR *Resp.* II, n. m., serviteur.
- SERPENTEJÀ, v. intr., serpenter.
- SÈRRE, n. m. tertre, éminence, SESTEIRADO, n. f., sétéérée (l'espace nécessaire pour semer un setier de blé).
- SESTEIRAL *Resp.* II, 11, n. m., pierre creusée pour mesurer les grains.
- SET, n. f., soif.
- SIASCO, *sidsque*, v. être.
- SIAU, adj., tranquillement; *calen s. Odo*, 41, tenons-nous tranquilles; *colàs siau* *Diol.* 68.
- SIETADO, n. f., pleine assiette.
- SIÈTO, n. f., assiette.
- SIÈS (*fa un*) *El.* 6, déménager, disparaître.
- SIRBENTO, n. f., servante.
- SIRMEN, n. m., sarment.
- SISCLAL I, 67, n. m., cri aigu, chant du coq.
- SOBENT, pl. *-ens* I, 13, adj., savant.
- SOBOTOU, n. m., soulier mince.
- SOBOURAL *Fr.* 36, n. m., morceau de lard ou de jambon qu'on met à la soupe pour lui donner du goût.
- SOBUI *Diol.* II, 85, n. f. pl., restes.
- SOCÀ, v. tr., donner, appliquer (un coup), jeter *Rec. Ob.* 87. — Pr. 3 *saco*; cd. 3 *saquerai*, (mot francisé); sbj. 1 et 3 *saque*.
SOCAT I, 316; Pr. 203, n. m., plein sac.
- SOC SOBELADO *Resp.* 12, n. f., longue suite.
- SODOUL, adj., rassasié; pris subst^t : *lour s.* II, 500, tout leur soûl; *tout bostre s. Resp.* 22, tout votre soûl; *soun boun s. Diol.* II, 41.
- SOLAGHE I, 285, n. m., salaison.
- SOLÌ I, 53, 566, etc., v. intr., sortir; v. tr., faire sortir, pousser (des bourgeons). — Pr. 1 *solisse* *Bèrt.* 29, 3 *solis* *Bespr.* 19; ipf. 3 *solissio* *Fr.* 37; pf. 3 *soliguèt* III, 39; p. p. pl. *solits* I, 72, f. *-ido* I, 178; II, 453, etc.
- SOLLÌ, v. tr., salir.
- SOLSÀ, v. intr., saucer, se saucer.
- SOMPO I, 102, n. f., creux où l'eau stationne.
- SONÀ, v. tr., châtier. — Sbj. 3 *sone* IV, 319.
- SONCÌ, v. tr., fouler aux pieds.
- SOPENDENT, adv., cependant.
- SOPLÀ, v. tr., sabler. — Pr. 3 *saplo* II, 324.
- SOQUELÀ I, 363, adv., d'ailleurs.
- SORGUINO *Pred.* 1, n. f., sarrau pour traire les brebis.
- SORRÀ, v. tr., serrer; enfermer sous clef *Bespr.* 91; — v. réfl.; *lou mercat se sarro* I, 320, le marché se conclut. — Pf. 3 *sarro* I, 134. 320.
- SOSÌ, v. tr., saisir. — Pf. 3 *sosiguèt* *Proub.* 135.
- SOTISFACH, p. p. -adj., satisfait.
- SOU dans *sou dis*, *sou disou*, *sou diguèt*, *sou fai* (cf. *sou li fosquèt* I, 331; IV, 384), semble une altération de *so*, celà, amenée par l'emploi comme

- proclitique; cf. *sou se dis el Pr.* 61.
- SÒUBACHE, adj., sauvage.
- SOUBENÌ, v. impers., souvent. — Subj. 3 *soubengo Pred.* 22.
- SÒUBÈRTOUS, adj.; *crit s.*, cri d'alarme; *besprado soubèrtouso Bespr.* (*titre*), après-midi d'épouvante.
- SÒUBOCHOU, n. m., sauvageon.
- SOUBOTEJÀ, v. tr., battre le pis pour lui faire rendre plus de lait.
- SOUC, n. m., tronc d'arbre.
- SOUCITÀ (*se*), v. réfl., se soucier.
- SÒUCLÀ, v. tr., sarcler.
- SOUFRACHE et *sufrache Fr.* 45, n. m., privation, perte; *fa s.*, faire du tort I, 314; *Fr.* 45, causer des regrets par son absence I, 478; *Ep.* III, 20.
- SOUFRÌ, v. tr., souffrir. — Impér. 5 *soufrès Resp.* 95.
- SOUFRÌ, v. intr. et tr. — Pr. 2 *soufrisses* II, 49, 4 *soufrèn* I, 449.
- SOUGONHÀ (*se*), v. réfl., narguer, se moquer.
- SOULÀS I, 152, n. m., soulagement, commodité.
- SOULEL, n. m., soleil.
- SOULENCO, n. f., (proprement : repas pour la clôture d'un travail), fête des moissons II, 470, fête collective (pour divers motifs accumulés) *Diol.* II, 71.
- SOUFINÀ IV, 190, v. tr., flairer.
- SOULLEBÀ, v. tr., soulever.
- SOUMÉS I, 367; IV, 459, n. m., pis.
- SOUPIÈIRO, adj. f. de *soupiè*; *oulo s.*, v. *oulo*.
- SOUPORÈL, n. m., petit souper.
- SOUN, pl. *sous*, f. *so*, pl. *sos*. adj. poss., son.
- SOUNÀ, v. tr., appeler.
- SOUNCO *Diol.* II, 70 et
- SOUNCOS *Diol.* II, 22, seulement, si ce n'est.
- SOUPORÈL III, 123, n. m., petit souper.
- SOURTÌ, v. intr., sortir. — Pr. 3 *sort* I, 404; II, 69, etc.; impér. 4 *sourten* I, 485, 5 *sourtès* I, 305; *Pr.* 225, etc.; p. pr. *sourten* I, 57.
- SOUSCÀ, v. intr., attendre, patienter. — Sbj. 3 *sousque* I, 109; impér. 5 *souscàs Pr.* 121.
- SOUSQUENÀ, v. intr., sanglotter.
- SoustENE, v. tr., soutenir. — p. p. f. pl. *soustengudos*.
- SÒUTÀ, v. intr., sauter. — Pr. 3 *sauto* I, 68.
- SÒUTAIRO IV, 286; *Bespr.* 63, n. f., danse sautée.
- SUBRECORGÀ, v. tr., surcharger.
- SUBREJOUR I, 66; III, 84, n. m., milieu du jour.
- SUBREPELÌS, n. m., surplus.
- SUCHÈT, adj., sujet.
- SUCO, n. f., tête, intelligence.
- SUIBAN, prép., suivant, selon.
- SÙIRASSO (augmentatif de *suiro* = lat. *sucra*, chair de porc), nom injurieux du loup IV, 194; cri d'alarme à la vue d'un loup II, 161; *Bespr.* 19.
- SUL = *sus lou*.
- SUON II, 55, 76, etc., n. m., soin.
- SUPLEÀ, v. n., suppléer — Ft. 3 *supleurò* I, 496 (pour *supléorò*).
- SURBENÌ, v. intr., survenir. — Sbj. 3 *surbengue* I, 50.

- SURFAIS II, 256, n. m., poids excessif.
- SURGE II, 52, suint.
- SUS = *sus lous*.
- SUSÀ, v. intr., suer.
- SUSOU, n. f., sueur.
- SUSPOUSITOU *Ort.* 9, n. m., suppositoire.
- SUSPRENDRE, v. tr., surprendre.
— Pr. 3 *suspren* IV, 183; p. p. *susprés*.
- SUSQUETOUT I, 393; *Pr.* 287, etc., adv., surtout.
- SUTÀ, v. tr., hâter, presser; v. intr., se hâter.
- TAL, n. m., action de tailler; o *bèl tal* II, 376, largement, franchement.
- TAP, n. m., bouchon.
- TEATRE (dissyllabe) *Pr.* 180, n. m., estrade.
- TEBRUSO, n. f., tubéreuse.
- TECH *Pred.* 59, n. m., toit.
- TEISSE, v. tr., tisser. — p. p. *tescut Rec. Ep.* 87.
- TENE I, 97, 484, etc., v. tr., tenir. — Pr. 3 *tei L. o D.* 27; *Odo*, 30, 84; *Bèrt.* 51; *Fr.* 4, et *ten* I, 64; *Rec. Ob.* 64, etc., 4 *tenèn Pred.* 59; *Lib. I*; pf. 4 *tenguèren Coumpl. II*, 20, 5-*èrou Diol.* 49; sbj. 6 *tengou Bèrt.* 43; impér. 2 *ten L. o D.* 22, 5 *tenès* I, 100; p. pr. *tenguen Fr.* 13.
- TENESOU *Diol.* 85, n. f., consistance, fermeté.
- TERRADO, n. f., terrain.
- TERRODOU, n. m., terrain.
- TESIC *Resp. II*, 42, n. m., tic, manie. Cf. *tisic*.
- TESICUN *Ep. III*, 8, n. m., faiblesse, infirmités.
- TESO, n. f., torche de résine.
- TESSOU, n. m., porc.
- TIBÀ, v. intr., mourir.
- TINAL, n. m., cuve où l'on fait bouillir le moût.
- TINDÀ, v. intr., retentir.
- TINIÈIROL, n. m., cellier.
- TINO, n. f., cuve pour fouler le raisin.
- TIPLO, n. f., truëlle.
- TIRÀ, v. tr., retirer, ôter.
- TIÙ, f. *tiùno*, pron. possessif, tien, tienne.
- TISIC *Diol. II*, 78, adj., phtisique.
- TOBÒ *Pr.* 270 (f. *tobono*), adj., nigaud.
- TOLASTRE (*pèr*) (= *tal astre*) *Par.* 1, par un heureux hasard.
- TOLEN, n. m., faim.
- TOLHOU, n. m., morceau.
- TOLIBOURNÀS *Ben.* 16, n. m., nigaud.
- TONCÀ (*se*) *Pr.* 288; *Odo* 67, v. réfl., s'arrêter, se retenir.
- TONCÀ, v. tr., rapaiser.
- TONT et To (proclitique, devant consonne II, 207; III, 231, 447, etc.; au contraire, I, 20, *tont*), adv., tant, si; *pèr to pauc que*, pour si peu que.
- TONT o LEÙ I, 61; II, 75, etc., tantôt, bientôt, tout à l'heure.
- TONT employé comme adj. se construit avec *de* et s'accorde avec le nom qui suit, s'il est au pl. (*tontes, tontos*) : *tontos de richessos* III, 190, tant de richesses; *sons tontes de bistours Rec. Ob.* 16, sans tant de détours (cf. *Resp.* 56); pris absolument, I, 25, *Onfi, tontes que sès, Diùs mascles e femèlos*, enfin, tous tant que vous êtes, Dicux mâles et femelles;

- toutes, tontes que sou II.371.
 TORDIÙ, f. -ibo II, 370, adj., tardif.
 TORGÀ (se), v. réfl., se dresser, se redresser fièrement *Pr.* 74. — *Pr.* 3 *targo* I, 522; *Pr.* 74, 406.
 TOROBOUL I, 4; *Pr.* *Emboi*, 12, n. m., dévidoir.
 TORREJADO IV, 509, n. f., transport de terre.
 TORREN, n. m., terrain.
 TORSE, v. tr., tordre. — *Pr.* 6 *torsou Ep.* III, 45; cd. 3 *tourseriò* I, 216; *Pr.* 160; p. p. *toursegut* IV, 427; *Pr.* 47, etc.
 TOSSOUNAT, n. m., pleine tasse.
 TOSTÀ, v. intr., goûter.
 TOUCÀ, v. t., toucher. — *Pr.* 3 *toco* II, 399.
 TOUGOLHOU, n. m., petite nappe.
 TOULHAU, n. m., gros goujat, gros pataud.
 TÒULIÈ *Sounet II*, *Sounet de Goli, II*, n. m., siège en pierre à côté de la porte d'une maison, ou table de pierre devant une boutique pour l'étalage.
 TOULOUIROS *Pr.* 354, n. f., forces, grands ciseaux pour tondre les brebis.
 TOUMBÀ, v. tr., abattre III, 238.
 TOUNDESOU *Pr.* 287, n. fr., tonte.
 TOUPÌ, n. m., pot.
 TOURNÀ, v. intr. et réfl., revenir, s'en retourner; — avec l'inf., ajoute au verbe le sens de recommencement : *t. remettre* I, 104, réparer; *t. bosti* I, 145, rebâtir, etc.
 TOURNADO, n. f., tournée.
 TOURNAL I, 245, n. m., moulin.
 TOURNEJÀ, v. intr., tourner, tourner.
 TOURTEL, n. m., cercle; v. *rigot*.
 TOUT, pl. toutes I, 83, 236, etc., adj. indéf.; — neutre : *tout monjen* I, 500, tout en mangeant; cf. *Pr.* 296.
 TÒUTÀS, pl. -asses *For.* 9, n. m., flaques de boue.
 TOUTÙ (= tout un) *Pred.* 53, une seule et même chose.
 TRACH, n. m., trait; traite (de lait) I, 352.
 TRAIRE, v. tr., tirer; récolter IV, 314, geter I, 372; IV, 194, etc. — *Pr.* 3 *trai*, 4 *trosèn* IV, 363; p. pr. *troguen Goli* 34; p. p. *trach Fr.* 31.
 TRAITE, f. *trato Diol.* 99, n. m., traître.
 TRAS, prép., derrière.
 TRASSO, n. f., construit avec *de* et un nom, indique que la personne a peu de valeur morale, et la chose peu de valeur matérielle : *un tr. de jorgou Rec. Ep.* 45, un mauvais jargon; *oquelo tr. de besounho Rec. Ep.* 109; *so tr. de bermino Rec. Ep.* 115, ses mauvais vers. Cf. *Pr.* 26 et voy. *tros*.
 TRAUÇ, n. m., trou.
 TREBÀ, v. intr., aller et venir, fréquenter, habiter d'ordinaire.
 TREBOULÀ, v. tr., troubler.
 TREBOULOUS, adj., trouble.
 TREMOULÀ, v. intr., trembler.
 TREMPÈ II, 421. f. -o *For.* 50, adj., trempé, mouillé.
 TRENÈL IV, 427, n. m., tresse de cheveux.
 TREPÀ, s'ébattre, folâtrer.
 TREPEJÀ, v. intr., sautiller.

- TRESCOULÀ, v. intr., passer.
TRIÀ (*se*), v. réfl., se tenir séparé. — *l*pf. 6 *triaboul* V, 275.
TRIALHO, n. f., triage.
TRIGÀ *El.* 52, v. impers., tarder. — *Pr.* 3 *triguèt* IV, 351.
TRIGÒS *Pr.* (*Enboi*), 4 ; *Proub.* 151.
TRIGOUSSÀ, v. tr., tirailler. — *Pr.* 3 *trigosso* *For.* 45.
TRIMAL, n. m., travail pénible, événements graves.
TRIN, n. m., train, marche régulière.
TRINCÀ, v. intr., boire à la santé.
TRINCAIRE I, 45, n. m., casseur (qui casse les amandes dans leur fleur).
TRINTRAN I, 491, n. m., train-train, suite ordinaire.
TRIPOU *For.* 35, n. m., intestin.
TROBADO II, 489, n. f., poutre principale.
TROBÈRS, pl. -èrses I, 13, n. m., pente raide.
TROCHÈL, n. m., gros flocon de laine (ou de neige).
TROLUCÀ, v. intr., commencer à décliner (en parlant de la lune).
TROMETRE, v. tr., faire passer, remettre. — *Pr.* 3 *tromet* II, 489 ; *cd.* 3 *trometriò* IV, 421.
TRON, n. m., tonnerre.
TRONTOULÀ, v. intr., tituber.
TRON, n. m., gros morceau ; *t. de goulart* IV, 237, gros gourmand (cf. *Odo*, 88).
TRÒUCÀ, v. tr. trouer.
TROUNÀ, v. impers., tonner.
- TROUPELADO, n. f., grand troupeau.
TROUTACHE *Odo*, I, n. m., remue-ménage.
TRUC, n. m., pic, élévation I, 522, choc I, 561.
TRUCO-PELUÇO (*rimos de*) *Resp.* 83, sans valeur réelle.
TRUCO-TOULIÈ I, 457, n. m., désœuvré.
TRUFÀ (*se*), v. réfl., se moquer.
TRUQUET *Bèrt.* 8, n. m., article de toilette difficile à dé terminer.
TUFO IV, 438, n. m., tête du porc.
TUSTÀ, v. intr. et tr., frapper.
TUSTAL, n. m., grand coup ; *tustals sus mendits!* I, 564 ; *Pr.* 448, 449, tapez fort sur les vesces !
TUSTOSSAL, n. m., grand coup.
TUTÈL, n. m., tuyau.
- UCHIÈ, n. m., huissier.
UÈCHOS, n. f. pl., pupilles, yeux.
UÈI, adv., aujourd'hui.
UÈL, n. m., œil ; *o-s-uèls-besens* I, 2, à vue d'œil.
UÈTO *Resp.* II, 38, n. f., lulette.
UFLÀ, v. tr., enfler.
'UIRE, n. m., outre.
ULHAT, n. m., œillat, espèce de raisin de table ; *lou pois des ulhats* *El.* 4, Millau.
USCLÀ, v. tr., hâter *Par.* 3 ; — v. réfl. *Pr.* 212, se dessécher.
USSES (*d'*), pl. de *un*, art. indéfini, des : *d'usses cots Diol.* II, 11, parfois.
UTILLE I, 473, f. -os II, 90, adj., utile.

ADDITIONS ET CORRECTIONS ¹

Page 6, v. 2, lisez : Onfi — 4 crenhe... noun — 7 ombé — 16 surtout — 19 cun — 21 Muso — 22 ofaple — 23 ounourèt — 27 pel — *Geourgicos*, I, 6, e lo — 8, 25 etc., Onfi — 16 preferaplo — 19 Dounàs-li n' per p. bou n' — 20 Nople — 43 crenhe (*de même partout* nh au lieu de gn) — 51 auzo — 55 proubèrbe... ibèrnat — 58 pèrtout — 60 l'endimèrgo — 62 Oicì (*de même 364, etc.*) — 89 se n' — 91 Escortàs-ne — 95 rescòs — 101 Emplostràs-lou — 105 fobouraplo — 106 Pèr (*de même partout*) — 113 et 150 cauco — 114 bens — 117 Noturo (*de même partout*) — 121 virgule après Aro — 128 petilhen — 134 et 135 Ombé — 137 Tondis... bèrduro — 151 lichet — 155 catre cots — 159 om — 160 Pel luce — 161 caucos — 163 rèclo — 168 et II, 129 onsi — 171 aubre o. trosformo — 179 et 279 foïsou — 182 de — 183 bièlho — 184 descubèrt — 187 Oupsèrbàs — 188 tens — 198 juscos — 204 ofi — 207 oisò caque — 211 bejen — 213 respèc et *supprimez la virg. à la fin* — 222 bùisson — 223 Poudèn — 226 Printens — 227 Solut, jùino — 235 Cont — 238 jusc'ol — 246 Creïssel — 247 et II, 139 Ount — 257 Soulel — 292 'Ouriò — 310 pòuzodis — 323 Desempièi — 332 *Edition*, paire es lou fil — 336 bèrtat — 342 òubespïc — 349 tens — 355 et 358 rots — 370 *point à la fin* — 376 siau — 380 lèn — 384 combio — 402 impèr —

1. La plupart de ces corrections sont destinées à uniformiser la graphie et à la rendre conforme aux règles posées dans l'*Introduction*.

414 òusèl — 424 *Ed. fa re* — 426 pormì — 427 cercà — 451 oïso (*effacez la virgule après pèsto*) — 455 Pel — 472 l'orquie — 477 merci — 489 dount — 496 *et II*, 178 còucun — 500 *et II*, 487 l'orchibonc — 507 fiots siau — 522 quilhà — 527 pel — 535 l'espercèt — 547 lèn — *II*, 32 estones — 69 cachoniù — 78 festo — 89 lours — 105 porèls — 116 enlai — 119 comis — 140 *et* 439 l'Estiù — 161 N'òuzias — 174 leisous — 178 sègo — 200 nou' n' — 210 Nostre — 215 ocò — 256 surfais — 278 Cèl — 283 fort — 284 mort — 328 *et* 367 om — 330 tempèsto — 346 jetà — 360 founciù — 372 *et* 507 meisou — 416 peisou — 431 prèste — 459 dessà — 466 bùalho — 483 pogés — *III*, 4 còuflits — 7 regarts — 36 paure — 41 fousquèt — 50 bisolhado — 56 Benès — 60 *et* 259 om — 61 Fosès — 62 doussomen — 127 dens — 128 moubemens — 163 codolart — 164 l'osart — 186 siasque — 212 L'oncièn — 246 frecho... dorrièiro — 266 exersà — 269 coustals — 272 lo co — 277 regorts — 290 mùisèlo — 306 peloufo — 317 *et* 323 Om — 346 surtout — 388 pauzo — 412 brillhà — 465 pèrbesiù — 476 *virg. à la fin* — *IV*, 37 *et* 146 Elas! — 46 tourren — 52 prèsque — 54 S'elèbou — 69 nourri — 100 òuzorò — 118 qu'opuiabo — 139 enfourtunat peisou — 142 D'ocò — 161 Sùirasso — 165, 303, 327, 425 *et* 442 om — 164 còuflit — 181 o-n-oquel — 194 sùirasso — 207 goulart — 263 l'Ìbèr toujours — 315 ougon — 326 bùisel — 390 batoul — 408 remeten — 437 cùireto — 457 bautres — 460 obeire — 469 lour — 483 pèr moi! — 496 foisou — 467 jusc'ol — 516 s'embùisoune — 528 Rouèrgàs — *Page 81, v. 2 escàs — 3 et 73 Chèr — 4 sias pas — 5 pogàs-lo — 10 Edition alero — p. 82, v. 13 cèrtos — 20 mesclo — 27 pèrcurà — 31 legis — 38 couflorò — 83, v. 60 lous — 68 cruèlo — 69 jusc'oici — p. 84, v. 117 D'estre — p. 86, v. 26 còucun — p. 88, v. 87 oqui — p. 89, titre, EMBOI — p. 90, v. 16 desbouris — 35 Coussi — 40 l'oici — Primo, 14 per moi! — 15 li n' — 30 enspirà — 38 Des — 113 ogochàs — 165 bùisou — 176 olondats — 188 flairo — 207 allez à la ligne — 216 Ajo — 217 fiots — 218 toumbe — 221 plejeto — 248 *et* 318 còucun — 255 Toujours — 258 bèsto — 264 counto — 267 l'ajo — 281 arometiù — 305 Cont — 354 toulieiros — *Page 106, v. 4 n'o'nat — 11 descubrisse — p. 107, v. 45 se n' — p. 108, v. 63 Mogronache — 71 Pèr moi! — 86 Coussi — p. 109, v. 95 que s'espauzo — p. 110,**

v. 135 lioc — p. 112, v. 22 Dobont-ièrc — p. 113, v. 75 Milhau — 79 gresiè — 80 Qu'òurés — p. 114, v. 87 Sèrbisse — p. 115, v. 16 pèl — p. 116, v. 30 *Edition* matois — 48 pichots-mèstres — p. 121, v. 95 besès — 98 *effacez la virgule* — 112 Ombé — p. 122, v. 126 còucun — 135 obeire — 141 to lèu — 143 Bèspros — 146 troutà — 141 Countunhàs-nous — 154 Ombé — 155 Toujours — p. 124, v. 18 èstre — p. 125, v. 34 cors — 49 Boulhasso! — p. 126, v. 59, tenèn — 63 emborràs — 70 tens — 76 *supprimez la virgule* — p. 127, v. 89 bèrtat — p. 128, v. 11 emborràs — 18 m'enròumossà — p. 49, v. 42 meloncoullo — 46 cèrbèlo — p. 159, v. 26 filho — p. 166, v. 22 *effacez le point* — p. 167, v. 59 d'oici — p. 170, v. 33 cèrbèlo — 52 Morcés — 53 menàs — p. 172, v. 97 bigòs — p. 175, v. 187 serò — p. 176, v. 203 cal — p. 178, v. 2 gront — 12 cèssò — p. 179, v. 25 *virg. après cèssò* — p. 186, v. 92 Eh be!



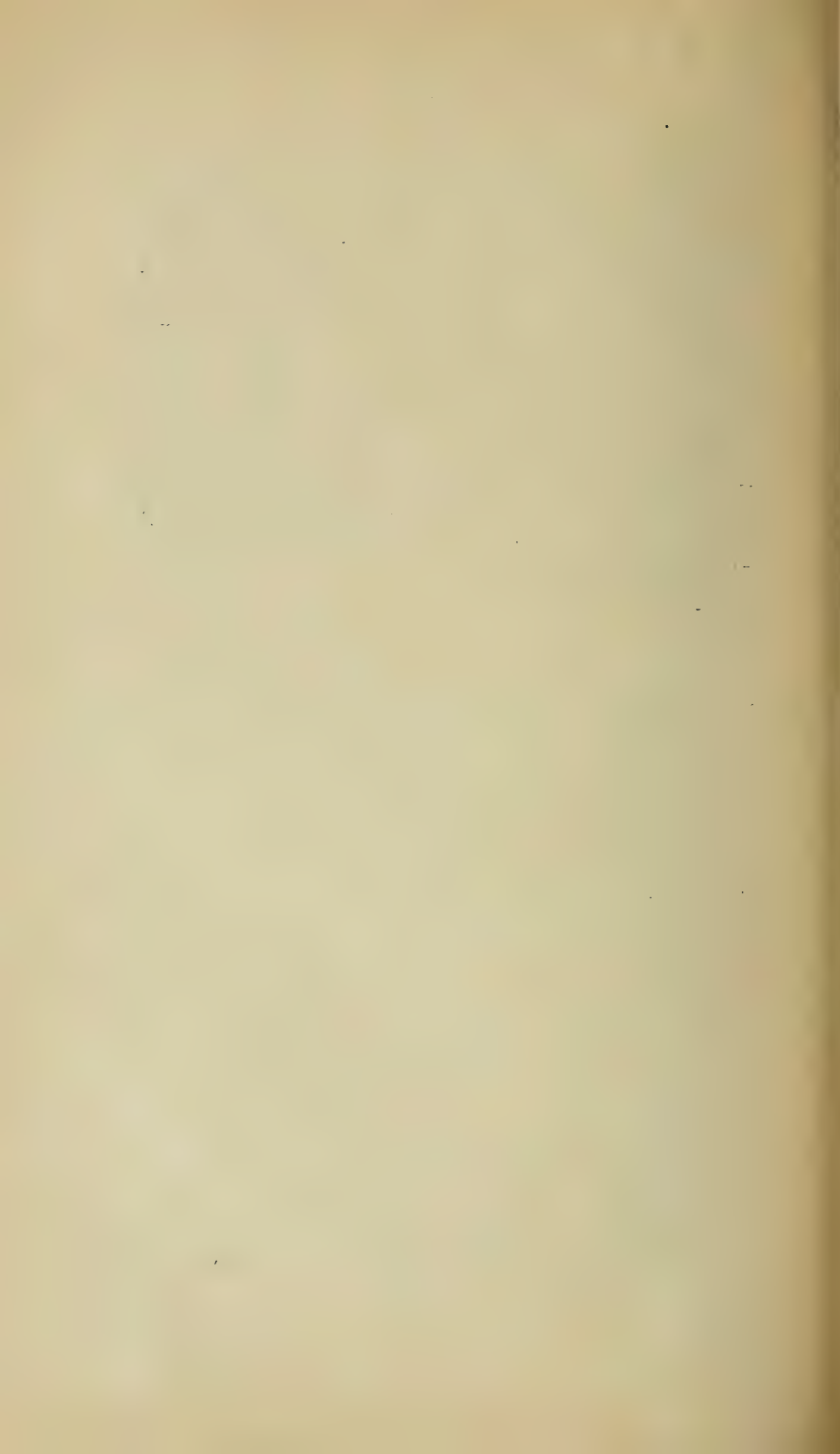


TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-------|
| Notice biographique..... | 1 |
| Introduction..... | xxvii |
| LOS CATRE SOSOUS OU LOS GEOURGICOS POTUOSOS..... | 1 |
| A Monseigneur de Cicé (Dédicace)..... | 3 |
| Epître à M. le Prieur de Pradinàs par M. de Rebourguil... . | 5 |
| Letro o Moussu Desprodèls, omic de l'ogriculturo..... | 7 |
| Los Catre Sosous. — I. Lou Printens..... | 9 |
| — II. L'Estiù..... | 28 |
| — III. L'Outouno..... | 46 |
| — IV. L'Ibèr..... | 60 |
| RECU DE POUESIOS ROUËRGASSOS..... | 79 |
| Epitro o***, imprimur o***..... | 81 |
| Obèrtissomen..... | 86 |
| LO PRIMO ROUËRGASSO EN FORMO DE GEOURGICOS | |
| O Moussu Desprodèls (Emboi)..... | 89 |
| Lo Primo..... | 91 |
| Lou Rei recoumbolit de lo molòutiè qu'ogèt o Metz..... | 106 |
| Coumplimen del bossibiò de los 'Oumièiros o Modamo de Goli..... | 111 |
| Epitro en respounso, etc. | 115 |
| Coumplimen sus lo noubèlo onnado des musicièns de Pro- dinàs..... | 118 |
| O Moussu dé Goli sùs lo noubèlo onnado..... | 123 |
| Predicciùs de lo Muso del Segolà sul moriache de Moussu de Sònt-Roumo, fil de Moussu de Goli..... | 124 |
| Los Bèrtèlos, estreno del prumiè de l'on..... | 128 |
| Coumplimen de coundouleenso..... | 130 |
| Lo Mort de Froncesou (Odo)..... | 132 |
| Respounso ol coumplimen de Moussu Fojou..... | 135 |
| L'Ort sons porèl..... | 139 |
| Cotrin en bouts rimats | 142 |
| Sounet en bouts rimats..... | 143 |

| | |
|---|-----|
| Autre sounet sus los mèmos rimos (M. de Goli)..... | 144 |
| Lo Nimfo del Segolà (Elegio)..... | 145 |
| Rombol del parasol perdut e troubat..... | 147 |
| Respounso o Moussu Fajos..... | 148 |
| Lou Proubèrbe bèrtodiè..... | 151 |
| Epitro o moun omic..... | 156 |
| Diologue entre lo Muso Rouèrgasso e soun mèstre sul moriache de Moussu de Sorgos..... | 158 |
| Epitro ol Pèro Benanso..... | 162 |
| Réponse du Père Venance..... | 164 |
| Coumplimen o Moussu de Bounal, maire de Milhau..... | 165 |
| Ourigino de lo forondolo..... | 166 |
| Diologue entre Miquèl. de Milhau, e Jonou, de lo Bloquièiro. | 168 |
| Coumplimen d'un fronc patrioto o l'aubre de lo Libertat... | 178 |
| Lo colo des trobolhodous o Moussu Bounal..... | 180 |
| Coumplimen fach o l'aubre de lo Frotèrnat..... | 181 |
| Lo besprado soubèrtouso..... | 183 |
| Coumplimen o un priù, òtur..... | 187 |
| Bèrses o l'òtur de los Geourgicos potuèsos..... | 188 |
| POÉSIES FRANÇAISES..... | 189 |
| Le chevalier de la Gragnotte, seigneur des Bas-Fonds..... | 191 |
| Elégie grotesque du chevalier de la Gragnotte à M ^{lle} du Cendron..... | 202 |
| Le nouveau basson..... | 205 |
| Le prier de Pradinas au procureur syndic de Millau..... | 207 |
| Sonnets à l'honneur de la Vierge..... | 212 |
| Combat pastoral..... | 216 |
| Les dons du Ciel et ses disgrâces sur la Provence..... | 220 |
| Le Commerce..... | 224 |
| L'Esprit de contradiction (Eglogue)..... | 227 |
| Le Tarn dompté..... | 232 |
| Jugement porté par le <i>Mercur</i> de France sur les <i>Quatre Saisons</i> ou <i>Géorgiques patoises</i> | 236 |
| Epître des enfants de M. de N... à Peyrot..... | 239 |
| Epître à Monseigneur de Cicé..... | 246 |
| Requête de la Sisette à Comus..... | 248 |
| La vraie Hippocrène ou le Fessier du P. Paul..... | 251 |
| L'Homicide imaginaire..... | 252 |
| Autres pièces françaises des éditions de 1774 et 1788 (Titres). | 253 |
| Tableau comparatif de la <i>Rimo Rouèrgasso</i> et du <i>Printems</i> . | 255 |
| Abréviations du Glossaire..... | 257 |
| Glossaire..... | 259 |
| Additions et Corrections..... | 303 |



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

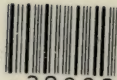
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

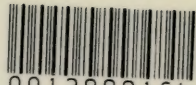
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|



a39003



001388916b

CE PC 3493
.R688P4 1909
COO PEYROT, JEAN POESIES ROUE
ACC# 1191297



| COLL | ROW | MODULE | SHELF | BOX | POS | C |
|------|-----|--------|-------|-----|-----|---|
| 333 | 07 | 05 | 02 | 05 | 01 | 2 |